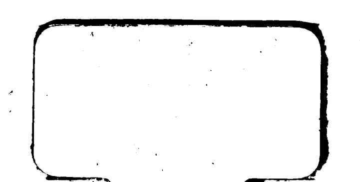



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES COMPLETTES DE M. HELVÉTIUS.

TOME TROISIEME.

DE
L'HOMME,
DE
SES FACULTÉS
INTELLECTUELLES;
ET DE
SON ÉDUCATION.

Ouvrage posthume de M. HELVÉTIUS.

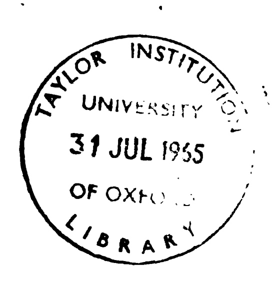
Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
VOLTAIRE, Disc. 6. de la nature de l'Homme.

TOME PREMIER.



A LIEGE,
CHEZ BASSOMPIERRE, Pere & Fils.

M. DCC. LXXIV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1965
OF OXFO
LIBRARY

À

SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

TRÈS-HAUTE

ET TRÈS-AUGUSTE PRINCESSE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE

DE TOUTES LES RUSSIES;

PROTECTRICE

DES ARTS ET DES SCIENCES;

DIGNE PAR SON ESPRIT

DE JUGER DES ANCIENNES NATIONS;

Comme elle est digne de gouverner la sienne.

OFFERT TRÈS-HUMBLEMENT

PAR L'ÉDITEUR.



PRÉFACE.

L'Amour des hommes & de la vérité m'a fait composer cet ouvrage. Qu'ils se connoissent, qu'ils aient des idées nettes de la morale : ils seront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être suspectes. Si j'eusse donné ce livre de mon vivant, je me serois exposé à la persécution & n'aurois accumulé sur moi ni richesses, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le livre de l'Esprit, c'est qu'ils m'ont paru les seuls raisonnables, les seuls depuis la publication de mon livre que les hom-

mes éclairés aient assez généralement adoptés.

Ces principes se trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet ouvrage que dans celui de l'Esprit. La composition de ce livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui se sont trouvées moins étroitement liées à mon sujet, sont en notes transposées à la fin de chaque section. Les seules que j'ai conservées dans le texte sont celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections que je n'aurois pu réfuter sans en allonger & en retarder la marche.

La section seconde est la plus chargée de ces notes: c'est celle dont les principes plus contestés, exigeoit l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

En donnant cet ouvrage au public,

j'obſerverai qu'un écrit lui paroît mépriſable, ou parce que l'Auteur ne ſe donne pas la peine néceſſaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'eſprit, ou parce qu'enfin il n'eſt pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard. Ce n'eſt plus maintenant que dans les livres défendus qu'on trouve la vérité: on ment dans les autres. La plupart des Auteurs font dans leurs écrits ce que les gens du monde font dans la converſation: uniquement occupés d'y plaire, peu leur importe que ce ſoit par des menſonges ou par des vérités.

Tout écrivain qui déſire la faveur des puiſſants & l'eſtime du moment en doit adopter les idées: il doit avoir l'eſprit du jour, n'être rien par lui, tout par les autres, & n'écrire que d'a-

près eux : de-là le peu d'originalité de la plupart des compositions. Les livres originaux sont semés çà & là dans la nuit des temps, comme les soleils dans les déserts de l'espace pour en éclaircir l'obscurité. Ces livres font époque dans l'histoire de l'esprit humain, & c'est de leurs principes qu'on s'éleve à de nouvelles découvertes.

Je ne serai point le panégyriste de cet ouvrage : mais j'assurerai le public que toujours de bonne foi avec moi-même, je n'ai rien dit que je n'aie cru vrai, & rien écrit que je n'aie pensé.

Peut-être ai-je encor trop ménagé certains préjugés : je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme auprès de laquelle il n'est, ni grossier, ni flatteur. C'est à la vérité

que j'ai consacré mon premier respect ; & ce respect donnera sans doute quelque prix à cet écrit. L'amour du vrai est la disposition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'exposer clairement mes idées ; je n'ai point en composant cet ouvrage, désiré la faveur des grands. Si ce livre est mauvais, c'est parce que je suis *sot*, & non parce que je suis *fripon*. Peu d'autres peuvent se rendre ce témoignage.

Cette composition paroîtra hardie à des hommes timides. Il est dans chaque nation des moments où le mot *prudent* est synonime de *vil*, où l'on ne cite comme sagement pensé que l'ouvrage servilement écrit.

C'étoit sous un faux nom que je voulois donner ce livre au public & le

texte en fait foi. C'étoit ſelon moi l'unique moyen d'échapper à la perſécution ſans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans le temps employé à la compoſition de l'ouvrage ; les maux & le gouvernement de mes concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remede eſt devenue incurable : j'ai perdu l'eſpoir de leur être utile & c'eſt à ma mort que je remets la publication de ce livre.

Ma Patrie a reçu enfin le joug du Deſpotiſme. Elle ne produira donc plus d'écrivains célebres. Le propre du deſpotiſme eſt d'étouffer la penſée dans les eſprits & la vertu dans les ames.

Ce n'eſt plus ſous le nom de François que ce peuple pourra de nouveau ſe rendre célebre : cette nation avilie

est aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle crise salutaire ne lui rendra la liberté. C'est par la consomption qu'elle périra. La conquête est le seul remede à ses malheurs, & c'est le hazard & les circonstances qui décident de l'efficacité d'un tel remede.

Dans chaque nation il est des moments où les Citoyens incertains du parti qu'ils doivent prendre, & suspendus entre un bon & un mauvais gouvernement éprouvent la soif de l'instruction, où les esprits, si j'ose dire, préparés & ameublis peuvent être facilement pénétrés de la rosée de la vérité. Qu'en ce moment un bon ouvrage paroisse, il peut opérer d'heureuses réformes : mais cet instant passé, les Citoyens insensibles à la gloire, sont par la forme de leur gouvernement invinciblement

entraînés vers l'ignorance & l'abrutissement. Alors les esprits sont la terre endurcie : l'eau de la vérité y tombe, y coule, mais sans la féconder. Tel est l'état de la France.

On y fera de jour en jour moins de cas des lumieres, parce qu'elles y seront de jour en jour moins utiles ; parce qu'elles éclaireront les François sur le malheur du despotisme sans leur procurer le moyen de s'y soustraire.

Le bonheur, comme les sciences, est, dit-on, voyageur sur la terre. C'est vers le nord qu'il dirige maintenant sa course. De grands princes y appellent le génie & le génie la félicité.

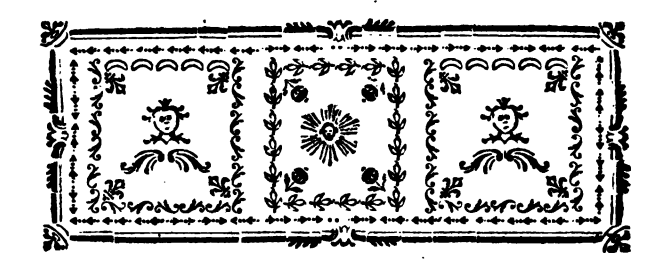
Rien aujourd'hui de plus différent que le midi & le septentrion de l'Europe. Le ciel du sud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la superf-

tition & d'un despotisme asiatique. Le ciel du nord chaque jour s'éclaire & se purifie. Les Catherines II, les Frédérics, veulent se rendre chers à l'humanité; ils sentent le prix de la vérité; ils encouragent à la dire; ils estiment jusqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'est à de tels Souverains que je dédie cet ouvrage; c'est par eux que l'univers doit être éclairé.

Les soleils du midi s'éteignent & les aurores du nord brillent du plus vif éclat. C'est du septentrion que partent maintenant les rayons qui pénétrent jusqu'en Autriche. Tout s'y prépare pour un grand changement. Le soin qu'y prend l'Empereur d'alléger le poids des impôts & de discipliner ses armées, prouve qu'il veut être l'amour de ses sujets, qu'il veut les rendre heureux

au dedans & reſpectables au dehors. Son eſtime pour le Roi de Pruſſe préſagea dès ſa plus tendre jeuneſſe ce qu'il ſeroit un jour. On n'a d'eſtime ſentie que pour ſes ſemblables.





DE L'HOMME, DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES; ET DE SON ÉDUCATION.

CHAPITRE I.

Des points de vue divers sous lesquels on peut considérer l'homme, de ce que peut sur lui l'éducation.

La science de l'homme prise dans toute son étendue est immense, son étude longue & pénible. L'homme est un modele exposé à la vue des

différents artiſtes ; chacun en conſidère quelques faces : aucun n'en a fait le tour.

Le peintre & le muſicien connoiſſent l'homme ; mais relativement à l'effet des couleurs & des ſons ſur les yeux & ſur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient ; mais relativement aux impreſſions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendreſſe, de pitié, de fureur, &c.

Les Moliere & les La Fontaine ont conſidéré les hommes ſous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le philoſophe en fait, ſon objet eſt leur bonheur. Ce bonheur eſt dépendant & des loix ſous leſquelles ils vivent, & des inſtructions qu'ils reçoivent.

La perfection de ces loix & de ces inſtructions ſuppoſe la connoiſſance préliminaire du cœur, de l'eſprit humain, de leurs diverſes opérations, enfin des obſtacles qui s'oppoſent aux progrès des ſciences, de la morale, de la politique & de l'éducation.

Sans cette connoiſſance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs & plus heureux ! Le philoſophe doit donc s'élever juſqu'au principe ſimple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs paſſions, ce principe ſeul qui peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent ſe porter leurs loix & leurs inſtructions, &

lui découvrir quelle est sur eux la puissance de l'éducation.

Dans l'homme j'ai regardé l'esprit, la vertu & le génie comme le produit de l'instruction. Cette idée présentée dans le livre de l'*Esprit* me paroît toujours vraie; mais peut-être n'est-elle pas assez prouvée. On est convenu avec moi que l'éducation avoit sur le génie, sur le caractere des hommes & des peuples, plus d'influence qu'on ne l'avoit cru; c'est tout ce qu'on m'a accordé.

L'examen de cette opinion sera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'instruire & le rendre heureux, il faut savoir de quelle instruction & de quel bonheur il est susceptible.

Avant d'entrer en matiere, je dirai un mot.

1°. De l'importance de cette question.

2°. De la fausse science à laquelle on donne encore le nom d'éducation.

3°. De la sécheresse du sujet & de la difficulté de le traiter.



CHAPITRE II.

Importance de cette question.

S'IL eſt vrai que les talents & les vertus d'un peuple aſſurent & ſa puiſſance & ſon bonheur, nulle queſtion plus importante que celle-ci.

SAVOIR.

Si dans chaque individu les talents & les vertus ſont l'effet de ſon organiſation ou de l'inſtruction qu'on lui donne. Je ſuis de cette derniere opinion, & me propoſe de prouver ici ce qui n'eſt peut-être qu'avancé dans le livre de l'*Eſprit*.

Si je démontrois que l'homme n'eſt vraiment que le produit de ſon éducation, j'aurois ſans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles ſauroient qu'elles ont entre leurs mains l'inſtrument de leur grandeur & de leur félicité, & que pour être heureuſes & puiſſantes, il ne s'agit que de perfectionner la ſcience de l'éducation.

Par quel moyen découvrir ſi l'homme eſt en effet le produit de ſon inſtruction ? Par un examen approfondi de cette queſtion. Cet examen n'en donnât-il pas la ſolution, il faudroit encore

le faire : il seroit inutile, il nous nécessiteroit à l'étude de nous-mêmes.

L'homme n'est que trop souvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant pour diriger les mouvements de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connoissance, qu'on ne s'étonne point si les mouvements sont souvent si contraires à ceux que le législateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût-il glissé quelques erreurs, est toujours un ouvrage précieux.

Quelle masse de lumieres la connoissance de l'homme ne jetteroit-elle pas sur les diverses parties de l'administration !

L'habileté de l'écuyer consiste à savoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dresse ; & l'habileté du ministre à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La science de l'homme * 1. fait partie de la science du gouvernement. Le ministre doit y joindre celle des affaires. * 2. C'est alors qu'il peut établir de bonnes loix. --

Que les philosophes pénetrent donc de plus en plus dans l'abyme du cœur humain : qu'ils y cherchent tous les principes de son mouvement, & que le ministre, profitant de leurs découvertes,

en faſſe ſelon les temps, les lieux & les circonſtances, une heureuſe application.

Regarde-t-on la connoiſſance de l'homme comme abſolument néceſſaire au légiſlateur? Rien de plus important que l'examen d'un problême qui la ſuppoſe.

Si les hommes perſonnellement indifférents à cette queſtion, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils ſentiroient que de tous les obſtacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'eſt de regarder les talents & les vertus comme un effet de l'organiſation. Nulle opinion ne favoriſe plus la pareſſe & la négligence des inſtituteurs. Si l'organiſation nous fait preſque en entier ce que nous ſommes, à quel titre reprocher au maître l'ignorance & la ſtupidité de ſes éleves? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'inſtruction les torts de la nature? Que lui répondre? & lorſqu'on admet un principe, comment en nier la conſéquence immédiate?

Au contraire, ſi l'on prouve que les talents & les vertus ſont des acquiſitions, on aura éveillé l'induſtrie de ce même maître & prévenu ſa négligence: on l'aura rendu plus ſoigneux, & d'étouffer les vices, & de cultiver les vertus de ſes diſciples.

Le génie plus ardent à perfectionner les inſtruments de l'éducation, appercevra peut-être

dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talents & de notre sottise. Or qui sait à quel point le génie porteroit alors ses découvertes * 3 ? Ce dont on est sûr, c'est qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation, & qu'elle est jusqu'aujourd'hui presque entiérement réduite à l'étude de quelques sciences fausses, auxquelles l'ignorance est préférable.

CHAPITRE III.

De la fausse science ou de l'ignorance acquise.

L'Homme naît ignorant; il ne naît point sot, & ce n'est pas même sans peine qu'il le devient. Pour être tel & parvenir à éteindre en soi jusqu'aux lumieres naturelles, il faut de l'art & de la méthode: il faut que l'instruction ait entassé en nous erreurs sur erreurs: il faut par des lectures multipliées avoir multiplié ses préjugés.

Parmi les peuples policés, si la sottise est l'état commun des hommes, c'est l'effet d'une instruction contagieuse: c'est qu'on y est élevé par de faux savants, qu'on y lit de sots livres. Or en livres comme en hommes, il y a bonne & mau-

vaiſe compagnie. Le bon livre eſt preſque partout le livre défendu * 4. L'eſprit & la raiſon en ſollicite la publication, la bigoterie s'y oppoſe; elle veut commander à l'univers; elle eſt donc intéreſſée à propager la ſottiſe. Ce qu'elle ſe propoſe, c'eſt d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fauſſe ſcience. C'eſt peu que l'homme ſoit ignorant. L'ignorance eſt le point milieu entre la vraie & la fauſſe connoiſſance. L'ignorant eſt autant au-deſſus du faux ſavant qu'au deſſous de l'homme d'eſprit. Ce que deſire le ſuperſtitieux, c'eſt que l'homme ſoit abſurde: ce qu'il craint, c'eſt que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le ſoin de l'abrutir? A des ſcholaſtiques. De tous les enfants d'Adam, ce ſont les plus ſtupides & les plus orgueilleux. * 5. « Le pur ſcholaſtique, ſelon Rabelais, tient „ entre les hommes la place qu'occupe entre les „ animaux, celui qui ne laboure point comme le „ bœuf, ne porte point le bât comme la mule, „ n'aboye point au voleur comme le chien, „ mais qui ſemblable au ſinge, ſalit tout, briſe „ tout, mord le paſſant & nuit à tous. „

Le ſcholaſtique puiſſant en mots eſt foible en raiſonnements: auſſi que forme-t-il? des hommes ſavamment abſurdes & * 6 orgueilleuſement ſtupides. En fait de ſtupidité, je l'ai déjà dit, il en eſt de deux ſortes; l'une naturelle, l'autre

acquise ; l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'instruction. Entre ces deux especes d'ignorance ou de stupidité, quelle est la plus incurable ? La derniere. L'homme qui ne sait rien peut apprendre ; il ne s'agit que d'en allumer en lui le desir. Mais qui sait mal & a par degré perdu sa raison en croyant la perfectionner, a trop chérement acheté sa sottise, pour jamais y renoncer (*a*). L'esprit s'est-il chargé du poids d'une savante ignorance ? Il ne s'éleve plus jusqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoissance de ce qu'il savoit est en partie attachée à l'oubli de ce qu'il sait. Pour placer un certain nombre de vérités dans sa mémoire, il faudroit souvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ce déplacement demande du temps, & s'il se fait enfin, c'est trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talents divers ne montroient-ils pas dès leur adolescence ? A vingt ans, Alexandre déjà homme de lettres & grand capitaine entreprenoit la conquête de l'Orient. A cet âge, les Scipion & les Annibal

(*a*) Un jeune peintre, d'après la mauvaise maniere de son maître, fait un tableau, le présente à Raphaël. Que pensez-vous de ce tableau, lui dit-il, *que vous sauriez bientôt quelque chose*, répond Raphaël, *si vous ne saviez rien.*

formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entreprises. Avant la maturité des ans, Pompée, vainqueur en Europe, en Asie & en Afrique, remplissoit l'univers de sa gloire. Or, comment ces Grecs & ces Romains, à la fois hommes de lettres, orateurs, capitaines, hommes d'état, se rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs républiques, les exerçoient-ils, & souvent même, les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne seroit maintenant capable de les remplir? Les hommes d'autrefois étoient-ils différents de ceux d'aujourd'hui? Leur organisation étoit-elle plus parfaite? Non sans doute; car dans les sciences & les arts de la navigation, de la physique, de l'horlogerie, des mathématiques, &c. l'on sait que les modernes l'emportent sur les anciens.

La supériorité que ces derniers ont si long-temps conservée dans la morale, la politique & la législation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des scholastiques, c'étoit à des philosophes qu'on confioit l'instruction de la jeunesse. L'objet de ces philosophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du disciple réfléchissoit sur le maître : c'étoit sa récompense.

L'objet d'un instituteur n'est plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'esprit de ses

éleves? aucun. Que desire-t-il ? d'affoiblir leur caractere, d'en faire des superstitieux, d'éjointer, si je l'ose dire, les aîles de leur génie ; d'étouffer dans leur esprit toute vraie connoissance * 7, & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les siecles d'or des scholastiques furent ces siecles d'ignorance, dont avant Luther & Calvin les ténebres couvroient la terre. Alors, dit un philosophe Anglois, la superstition commandoit à tous les peuples. " Les hommes changés com-„ me Nabuchodonosor en brutes & en mules „ étoient sellés, bridés, chargés de pesants far-„ deaux, ils gémissoient sous le faix de la super-„ stition ; mais enfin quelques-unes des mules „ venant à se cabrer, elles renverserent à la fois „ la charge & le cavalier.

Nulle réforme à espérer dans l'éducation tant qu'elle sera confiée à des scholastiques. Sous de tels instituteurs la science enseignée ne sera jamais qu'une science d'erreurs ; & les anciens conserveront sur les modernes tant en morale, qu'en politique & en législation, une supériorité qu'ils devront non à la supériorité de l'organisation, mais, comme je l'ai déjà dit, à celle de leur instruction.

J'ai montré le vuide des fausses sciences.

J'ai fait sentir toute l'importance de cet ouvrage.

Il me reste à parler de la sécheresse.

CHAPITRE IV.

De la féchereffe de ce fujet & de la difficulté de le traiter.

L'Examen de la queftion que je me fuis propofé, exige une difcuffion fine & approfondie. Toute difcuffion de cette efpece eft ennuyeufe.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déjà habitué à la fatigue de l'attention, life ce livre fans dégoût : je n'en ferai pas furpris. Son eftime fans doute me fuffiroit, fi pour rendre cet ouvrage utile, je ne m'étois d'abord propofé de le rendre agréable. Or quelles fleurs jetter fur une queftion auffi grave & auffi férieufe ? Je voudrois éclairer l'homme ordinaire ; & chez prefque toutes les nations cet homme eft incapable d'attention : ce qui l'applique le dégoûte ; c'eft fur-tout en France que ces fortes d'hommes font les plus communs.

J'ai paffé dix ans à Paris ; l'efprit de bigoterie & de fanatifme n'y régnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'eft maintenant en France l'efprit du jour. Quant aux gens du monde, ils font de plus en plus indifférents aux ouvrages de raifonnement. Rien ne les pique que la peinture

d'un ridicule, * 8. qui satisfait leur malignité sans les arracher à leur paresse. Je renonce donc à l'espoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnasse, je ne répandrois jamais assez d'agrément sur un sujet aussi sec, aussi sérieux.

J'observerai cependant que si l'on juge des françois par leurs ouvrages, ou ce peuple est moins léger & moins frivole * 9. qu'on ne le croit; ou l'esprit de ses savants est très-différent de l'esprit de la nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes & élevées. Qu'ils écrivent donc & soient assurés malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront par-tout de justes apprécîateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une chose, c'est d'oser quelquefois dédaigner l'estime d'une seule nation, & de se rappeller qu'un esprit vraiment étendu, ne s'attache qu'à des sujets intéressants pour tous les peuples.

Celui que je traite est de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Esprit* que pour les approfondir davantage, les présenter sous un point de vue nouveau & en tirer de nouvelles conséquences.

En Géométrie tout problême non exactement résolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonstration. Il en est de même en morale & en politique.

Qu'on ne se refuse donc pas à l'examen d'une

queſtion ſi importante, & dont la ſolution d'ailleurs exige l'expoſition de vérités encore peu connues.

La différence des eſprits eſt-elle l'effet de la différence, ou de l'organiſation, ou de l'éducation? c'eſt l'objet de ma recherche.





SECTION I.

L'éducation nécessairement différente des différents hommes, est peut-être la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.



CHAPITRE I.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'Apprends encore : mon instruction n'est point encore achevée. Quand le sera-t-elle ? lorsque je n'en serai plus susceptible : à ma mort. Le cours de ma vie n'est proprement qu'une longue éducation.

Pour que deux individus reçussent précisément les mêmes instructions, que faudroit-il ? qu'ils se trouvassent précisément dans les mêmes positions, dans les mêmes circonstances. Une telle hypothese est impossible. Il est donc évident que personne ne reçoit les mêmes instructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation jusqu'au terme de notre vie ? pourquoi ne

la pas fixer au temps ſpécialement conſacré à l'inſtruction, c'eſt-à-dire, à celui de l'enfance & de l'adoleſcence ?

Je veux bien me renfermer dans cet eſpace de temps. Je prouverai pareillement qu'il eſt impoſſible à deux hommes d'acquérir préciſément les mêmes idées.

CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'Eſt à l'inſtant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie, qu'il reçoit ſes premieres inſtructions. C'eſt quelquefois dans les flancs où il eſt conçu qu'il apprend à connoître l'état de maladie & de ſanté. Cependant la mere accouche ; l'enfant s'agite, pouſſe des cris; la faim l'échauffe; il ſent un beſoin ; ce beſoin deſſerre ſes levres, lui fait ſaiſir & ſucer avidement le ſein nourricier. Quelques mois s'écoulent, ſes yeux ſe deſſillent, ſes organes ſe fortifient : ils deviennent peu-à-peu ſuſceptibles de toutes les impreſſions. Alors le ſens de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin toutes les portes de ſon ame ſont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule &

gravent

gravent une infinité d'idées (*a*) dans sa mémoire. Dans ces premiers moments quels peuvent être les vrais instituteurs de l'enfance ? les diverses sensations qu'elle éprouve. Ce sont autant d'instructions qu'elle reçoit.

A t-on donné à deux enfans le même précepteur, leur a-t-il appris à distinguer leurs lettres, à lire, à réciter leur catéchisme &c. ? on croit leur avoir donné la même éducation. Le philosophe en juge autrement. Selon lui les vrais précepteurs de l'enfance sont les objets qui l'environnent : c'est à ces Instituteurs qu'elle doit presque toutes ses idées.

CHAPITRE III.

Des Instituteurs de l'enfance.

UNE courte histoire de l'enfance de l'homme nous le fera connoître. Voit-il le jour ? mille sons frappent ses oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ses yeux, & ils ne lui présentent que des objets mal terminés. C'est insensiblement que l'enfant apprend

(*a*) Voyez l'éloquent & admirable discours de M. de Buffon sur l'homme.

à entendre, à voir, à sentir & à rectifier les erreurs d'un sens par un autre sens. (*a*).

Toujours frappé des mêmes sensations à la présence des mêmes objets, il en acquiert un souvenir d'autant plus net, que la même action des objets sur lui est plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de son éducation la plus considérable.

Cependant l'enfant grandit : il marche & marche seul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à conserver son corps dans l'équilibre & à s'assurer sur ses jambes. Plus les chûtes sont douloureuses, plus elles sont instructives, & plus en marchant il devient adroit, attentif & précautionné.

L'enfant s'est-il fortifié ? court-il ? est-il déjà en état de sauter les petits canaux qui traversent & arrosent les bosquets d'un jardin ? c'est alors que par des essais & des chûtes répétées, il ap-

(*a*) Les sens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours sur nous l'impression qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroît-elle ronde à une certaine distance? C'est qu'à cette distance les rayons réfléchis de la tour doivent se confondre & me la faire paroître telle ; c'est qu'il est des cas où la forme réelle des objets ne peut être constatée que par le témoignage uniforme de plusieurs sens.

prend à proportionner fa fecouffe à la largeur de ces canaux.

Une pierre fe détache-t-elle de leur pourtour ? la voit-il fe précipiter au fond des eaux, lorfqu'un bois furnage fur leur furface ? il acquiert en cet inftant la premiere idée de la pefanteur.

Que dans ces canaux il repêche cette pierre & ce bois léger, & que par hazard ou par maladreffe l'un & l'autre tombent fur fon pied, l'inégal degré de douleur occafionnée par la chûte de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans fa mémoire l'idée de leur pefanteur & de leur dureté inégale.

Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caiffes d'orangers placés le long de ces mêmes canaux ? il apprend que certains corps font brifés du coup auquel d'autres réfiftent.

Il n'eft donc point d'homme éclairé qui ne voie dans tous les objets, autant d'inftituteurs chargés de l'éducation de notre enfance (*a*).

(*a*) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'eft que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le temps que l'enfant met à parcourir ces divers états ? Il fuffit qu'il les parcoure. Il n'eft pas néceffaire que ma narration foit auffi longue que l'enfance de l'homme.

Mais ces Instituteurs ne sont-ils pas les mêmes pour tous ? non : le hazard n'est exactement le même pour personne ; & dans la supposition que ce soit à leur chûte que deux enfants doivent leur adresse à marcher, courir & sauter, je dis qu'il est impossible que leur faisant faire précisément le même nombre de chûtes & de chûtes aussi douloureuses, le hazard fournisse à tous les mêmes instructions.

Transportez deux enfants dans une plaine, un bois, un spectacle, une assemblée, enfin dans une boutique, ces enfants par leur seule position physique, ne seront ni précisément frappés des mêmes objets, ni par conséquent affectés des mêmes sensations. D'ailleurs que de spectacles différents seront par des accidents journaliers sans cesse offerts aux yeux de ces mêmes enfants !

Deux freres voyagent avec leurs parents, & pour arriver chez eux ils ont à traverser de longues chaînes de montagnes. L'aîné suit le pere par des chemins escarpés & courts. Que voit-il ? la nature sous toutes les formes de l'horreur, des montagnes de glaces qui s'enfonçent dans les nues, des masses de rochers suspendues sur la tête du voyageur, des abymes sans fond, enfin les cimes de rocs arides d'où les torrents se précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a suivi sa mere dans des routes plus fréquentées,

où la nature se montre sous les formes les plus agréables. Quels objets se sont offerts à lui ? par-tout des côteaux plantés de vignes & d'arbres fruitiers, par-tout des vallons où serpentent des ruisseaux, dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de bestiaux.

Ces deux freres auront dans le même voyage vu des tableaux, reçu des impressions très-différentes. Or mille hazards de cette espece peuvent produire les mêmes effets. Notre vie n'est, pour ainsi dire, qu'un long tissu d'accidents pareils. Qu'on ne se flatte donc jamais de pouvoir donner précisément les mêmes instructions à deux enfants.

Mais quelle influence peut avoir sur les esprits une différence d'instruction occasionée par quelque légere différence dans les objets environnants ? Eh ! quoi, ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes & combinées avec celles que deux hommes ont déjà en commun, peut produire de différence dans leur maniere totale de voir & de juger ?

Au reste, je veux que le hazard présente toujours les mêmes objets à deux hommes : les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame est précisément dans la même situation, & où ces objets en conséquence doivent faire sur eux la même impression ?

CHAPITRE IV.

De la différente impression des objets sur nous.

QUE des objets différents produisent sur nous des sensations diverses, c'est un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'est que les mêmes objets excitent en nous des impressions différentes, selon le moment où ils nous sont présentés : & c'est peut-être à cette différence d'impression, qu'il faut principalement rapporter & la diversité & la grande inégalité d'esprit apperçue entre des hommes, qui, nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes & les mêmes mœurs, ont eu d'ailleurs à peu près les mêmes objets sous les yeux.

Il est pour l'ame des moments de calme & de repos, où sa surface n'est pas même troublée par le souffle le plus léger des passions. Les objets qu'alors le hazard nous présente, fixent quelquefois toute notre attention : on en examine plus à loisir les différentes faces, & l'empreinte qu'ils font sur notre mémoire en est d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les hazards de cette espece sont très-communs, sur-tout dans la premiere jeunesse. Un

enfant fait une faute & pour le punir on l'enferme dans sa chambre ; il y est seul. Que faire ? Il voit des pots de fleurs sur la fenêtre : il les cueille ; il en considere les couleurs ; il en observe les nuances ; son désœuvrement semble donner plus de finesse au sens de sa vue. Il en est alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si communément il a le sens de l'ouie & du tact plus fin que les autres hommes, c'est qu'il n'est pas distrait comme eux par l'action de la lumiere sur son œil ; c'est qu'il en est d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, & qu'enfin pour suppléer au sens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les sens qui lui restent.

L'impression que font sur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-dessus, c'est l'attention que l'éleve est, pour ainsi dire, forcé de prêter aux seuls objets qu'il ait sous les yeux, qui, dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard distrait ou un coup d'œil superficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'est une punition ou un hazard pareil, qui souvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoissance de leur beauté, enfin l'amour des tableaux de cette

espece. Or à combien de hazards & d'accidents semblables l'éducation de l'enfance n'est-elle pas soumise ? Et comment imaginer qu'elle puisse être la même pour deux individus ? que d'autres causes d'ailleurs s'opposent à ce que les enfants, soit dans les colleges, soit dans la maison paternelle, reçoivent les mêmes instructions !

CHAPITRE V.

De l'éducation des colleges.

ON veut que les enfants aient reçu les mêmes instructions, lorsqu'ils ont été élevés dans les mêmes colleges. Mais à quel âge y entrent-ils ? A sept ou huit ans. Or à cet âge ils ont déjà chargé leur mémoire d'idées, qui, dues en partie au hazard, en partie acquises dans la maison paternelle, sont dépendantes de l'état, du caractere, de la fortune & des richesses de leurs parents. Faut-il donc s'étonner si les enfants, entrés au college avec des idées souvent si différentes, montrent plus ou moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de science, & si leurs idées déjà acquises, se mêlant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent & les alterent considéra-

blement ? Des idées ainſi altérées, ſe combinant de nouveau entr'elles, doivent ſouvent donner des produits inattendus. De-là cette inégalité des eſprits, & cette diverſité de goûts obſervée dans les éleves du mêmes college (*a*).

En eſt-il ainſi de l'éducation domeſtique ?

CHAPITRE VI.

De l'éducation domeſtique.

CEtte ſorte d'éducation eſt ſans doute la plus uniforme : elle n'eſt plus la même. Deux freres élevés chez leurs parents ont le même précepteur, ont à peu près les mêmes objets ſous les yeux ; ils liſent les mêmes livres. La différence de l'âge eſt la ſeule qui paroiſſe devoir en mettre dans leur inſtruction. Veut-on la rendre nulle ?

(*a*) J'obſerverai d'ailleurs que c'eſt au hazard, c'eſt-à-dire, à ce que le maître n'enſeigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre inſtruction. Celui dont le ſavoir ſe borneroit aux vérités qu'il tient de ſa gouvernante ou de ſon précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans les claſſes, ſeroit, ſans contredit, le plus ſot enfant du monde.

ſuppoſe-t-on à cet effet deux freres jumeaux ? Soit : mais auront-ils eu la même nourrice ? qu'importe ? Il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractere de la nourrice ſur celui du nourriſſon ? On n'en doutoit pas du moins en Grece, & l'on en eſt aſſuré par le cas qu'on y faiſoit des nourrices Lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, ſi le Spartiate encore à la mamelle ne crie point, s'il eſt inacceſſible à la crainte & déjà patient dans la douleur, c'eſt ſa nourrice qui le rend tel. Or en France que j'habite comme en Grece, le choix d'une nourrice ne peut donc être indifférent.

Mais je veux que la même nourrice ait allaité ces jumeaux & les ait élevés avec le même ſoin. S'imagine-t-on que remis par elle à leurs parents, les peres & meres aient pour ces deux enfants préciſément le même degré de tendreſſe, & que la préférence donnée ſans s'en appercevoir à l'un des deux, n'ait nulle influence ſur ſon éducation ? Veut-on encore que le pere & la mere les chériſſent également ; en ſera-t-il de même des domeſtiques ! le précepteur n'aura-t-il pas un bien-aimé ! l'amitié qu'il témoignera à l'un des deux enfants, ſera-t-elle long-temps ignorée de l'autre ? l'humeur ou la ſévérité de ſes leçons, ne produiront-elles ſur eux aucun effet ? ces

deux jumeaux enfin jouiront-ils tous deux de la même ſanté ?

Dans la carriere des Arts & des Sciences que tous deux parcouroient d'abord d'un pas égal, ſi le premier eſt arrêté par quelque maladie, s'il laiſſe prendre au ſecond trop d'avance ſur lui, l'étude lui devient odieuſe. Un enfant perd-il l'eſpoir de ſe diſtinguer ? eſt-il forcé dans un genre de reconnoître un certain nombre de ſupérieurs ? il devient dans ce même genre incapable de travail & d'une application vive. La crainte même du châtiment eſt alors impuiſſante. Cette crainte fait contracter à un enfant l'habitude de l'attention ; lui fait apprendre à lire, lui fait exécuter tout ce qu'on lui commande ; mais elle ne lui inſpire pas cette ardeur ſtudieuſe, ſeul garant des grands ſuccès. C'eſt l'émulation qui produit les génies, & c'eſt le deſir de s'illuſtrer qui crée les talens. C'eſt du moment où l'amour de la gloire ſe fait ſentir à l'homme & ſe développe en lui, qu'on peut dater les progrès de ſon eſprit. Je l'ai toujours penſé, la Science de l'éducation n'eſt peut-être que la Science des moyens d'exciter l'émulation. Un ſeul mot l'éteint ou l'allume. L'éloge donné au ſoin avec lequel un enfant examine un objet, & au compte exact qu'il en rend, a quelquefois ſuffi pour le douer de cette eſpece

d'attention à laquelle il a dû dans la suite la supériorité de son esprit. L'éducation reçue, ou dans les colleges, ou dans la maison paternelle, n'est donc jamais la même pour deux Individus.

Passons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adolescence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme superflu. Cette seconde éducation est la plus importante. L'homme alors a d'autres Instituteurs qu'il est utile de faire connoître. D'ailleurs c'est dans l'adolescence que se décident nos goûts & nos talens. Cette seconde éducation la moins uniforme & la plus abandonnée au hazard, est en même temps la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.

CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adolescence.

C'EST au sortir du College, c'est à notre entrée dans le monde que commence l'éducation de l'adolescence. Elle est moins la même : elle est plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du hazard & sans doute plus importante. L'homme alors est assiégé par un plus

grand nombre de ſenſations. Tout ce qui l'environne le frappe & le frappe vivement.

C'eſt dans l'âge où certaines paſſions s'éveillent, que tous les objets de la nature agiſſent & peſent le plus fortement ſur lui. C'eſt alors qu'il reçoit l'inſtruction la plus efficace, que ſes goûts & ſon caractere ſe fixent, & qu'enfin plus libre & plus à lui-même, les paſſions allumées dans ſon cœur déterminent ſes habitudes & ſouvent toute la conduite de ſa vie.

Dans les enfans la différence de l'eſprit & du caractere, n'eſt pas toujours extrêmement ſenſible. Occupés du même genre d'études, ſoumis à la même regle, à la même diſcipline, & d'ailleurs ſans paſſions, leur extérieur eſt aſſez le même. Le germe dont le développement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'eſt point encore formé, ou eſt encore imperceptible. Je compare deux enfans à deux hommes aſſis ſur un même tertre, mais dans une direction différente. Qu'ils ſe levent & ſuivent en marchant la direction dans laquelle ils ſe trouvent, ils s'éloigneront inſenſiblement & ſe perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelque accident ne les rapproche.

La reſſemblance des enfans eſt dans les colleges l'effet de la contrainte. En ſortent-ils? la

contrainte cesse. Alors commence, comme je l'ai dit, la seconde éducation de l'homme; éducation d'autant plus soumise au hazard, qu'en entrant dans le monde, l'adolescent se trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or plus les objets environnans sont multipliés & variés, moins le pere ou le Maître peut s'assurer du résultat de leur impression; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux Instituteurs de l'adolescent, sont la forme du gouvernement sous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une nation. Maîtres & disciples, tout est soumis à ces Instituteurs: ce sont les principaux: cependant ce ne sont pas les seuls de la jeunesse. Au nombre de ces Instituteurs je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde; son état d'indigence ou de richesses, les sociétés dans lesquelles il se lie (*a*); enfin ses

---

(*a*) Cherche-t-on la compagnie des hommes instruits? vit-on habituellement avec ses supérieurs en esprit? On s'éclaire; c'est, me disoit un jour un auteur célebre, au desir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talents.

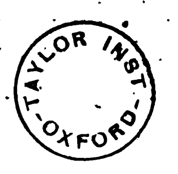
amis, ses lectures & ses maîtresses. Or c'est du hazard qu'il tient son état d'opulence ou de pauvreté : le hazard préside au choix de ses sociétés, * 10 de ses amis, de ses lectures & de ses maîtresses. Il nomme donc la plupart de ses Instituteurs. De plus c'est le hazard qui le plaçant dans telles ou telles positions, allume, éteint ou modifie ses goûts & ses passions, & qui par conséquent a la plus grande part à la formation même de son caractere. Le caractere est dans l'homme l'effet immédiat de ses passions, & ses passions souvent l'effet immédiat des situations où il se trouve.

Les caracteres les plus tranchés sont quelquefois le produit d'une infinité de petits accidens. C'est d'une infinité de fils de chanvre que se composent les plus gros cables * 11. Il n'est point de changement que le hazard ne puisse occasionner dans le caractere d'un homme. Mais pourquoi ces changemens s'opérent-ils presque toujours à son insu ? c'est que pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât sur lui-même l'œil le plus sévere & le plus observateur. Or le plaisir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté &c. le détournent également de cette observation. Tout le distrait de lui-même. On a d'ailleurs tant de respect pour soi, tant de vénération pour sa conduite, on la regarde comme le pro-

duit de réflexions si sages & si profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuse, & l'on obéit à l'orgueil.

Le hazard a donc sur notre éducation une influence nécessaire & considérable. Les événemens de notre vie sont souvent le produit des plus petits hazards. Je sais que cet aveu répugne à votre vanité. Elle suppose toujours de grandes causes à des effets qu'elle regarde comme grands. C'est pour détruire les illusions de l'orgueil qu'empruntant le secours des faits, je prouverai que c'est aux plus petits accidens, que les Citoyens les plus illustres ont été quelquefois redevables de leurs talens. D'où je conclurai que le hazard agissant de la même maniere sur tous les hommes, si ses effets sur les esprits ordinaires sont moins remarqués, c'est uniquement parce que ces sortes d'esprits sont moins remarquables.





CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Des hazards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.

POUR premier exemple je citerai M. de Vaucanson. Sa dévote mere avoit un Directeur : il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'antichambre. La mere rendoit de fréquentes visites à ce Directeur. Son fils l'accompagnoit jusque dans l'antichambre. C'est-là que seul & désœuvré il pleuroit d'ennui, tandis que sa mere pleuroit de repentir. Cependant comme on pleure & qu'on s'ennuie toujours le moins qu'on peut : comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes, le jeune Vaucanson bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engraînement des roues, découvre une partie de ce méchanisme, devine le reste ; projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau & du bois, & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce pre-

mier succès, son goût pour les méchaniques se décide; ses talens se développent, & le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois, lui laisse entrevoir dans la perspective la possibilité du flûteur automate.

Un hazard de la même espece alluma le génie de Milton. Cromwel meurt: son fils lui succede: il est chassé de l'Angleterre. Milton partage son infortune, perd la place de Secrétaire du Protecteur, il est emprisonné, puis relâché, puis forcé de s'exiler. Il se retire enfin à la campagne, & là dans le loisir de la retraite & de la disgrace, il compose le poëme, qui projetté dans sa jeunesse, l'a placé au rang des plus grands hommes.

Si Shakespear eût, comme son pere, toujours été marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce & sa province; s'il ne se fût point associé à des libertins, n'eût point volé de daims dans le parc d'un Lord, n'eût point été poursuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à se sauver à Londres, à s'engager dans une troupe de comédiens, & qu'enfin ennuyé d'être un acteur médiocre * 12, il ne se fût pas fait auteur, le sensé Shakespear n'eût jamais été le célebre Shakespear; & quelqu'habileté qu'il eût porté dans son commerce de laine, son nom n'eût point illustré l'Angleterre.

C'eſt un hazard à peu près ſemblable qui décida le goût de Moliere pour le Théâtre. Son grand-pere aimoit la Comédie, il l'y menoit ſouvent, le jeune homme vivoit dans la diſſipation ; le pere s'en appercevant demande en colere, ſi l'on veut faire de ſon fils un Comédien? *Plût-à-Dieu!* répond le grand-pere, *qu'il fût auſſi bon acteur que Montroſe.* Ce mot frappe le jeune Moliere : il prend en dégoût ſon métier ; & la France doit ſon plus grand Comique au hazard de cette réponſe. Moliere tapiſſier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de ſa nation.

Corneille aime : il fait des vers pour ſa maîtreſſe, devient Poëte, compoſe Mélite, puis Cinna, Rodogune &c. il eſt l'honneur de ſon pays, un objet d'émulation pour la poſtérité. Corneille ſage fût reſté avocat : il eût compoſé des factures oubliées comme les cauſes qu'il eût défendu. Et c'eſt ainſi que la dévotion d'une mere, la mort de Cromwel, un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard & la beauté d'une femme, ont en des genres différens, donné cinq hommes illuſtres à l'Europe (*a*).

(*a*) On dira ſans doute que de ſemblables hazards ne produiſent de tels effets que ſur des hommes organiſés d'une certaine maniere. Je répondrai à cette objection dans la ſection ſuivante.

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de tous les écrivains célebres par leurs talents à de semblables hasards. Plusieurs philosophes adoptent sur ce point mon opinion. M. Bonnet (*a*), comme moi, compare le génie au verre ardent qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, selon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une science ; mais à quoi rapporter cette attention ? au goût vif qu'on se sent pour cet art ou cette science. Or ce goût n'est pas un pur don de la nature (*b*) Naît-on sans idées ? on naît aussi sans goût. On peut donc les regarder comme des acquisitions (*c*) dues aux positions où l'on se trouve. Le génie est donc le produit éloigné d'événemens ou de hazards à ceux que j'ai cités * 14.

(*a*) Voyez son essai analytique des facultés de l'ame.

(*b*) Si les enfants ont rarement le goût qu'on veut leur inspirer, c'est la faute de leurs instituteurs, & non celle de leur organisation.

(*c*) La seule disposition qu'en naissant l'homme apporte à la science, est la faculté de comparer & de combiner. En effet toutes les opérations de son esprit se réduisent nécessairement à l'observation des rapports, que les objets ont entr'eux & avec lui. J'examinerai dans la section suivante, ce qu'est en nous cette faculté.

M. Rousseau n'est pas de cet avis. Lui-même cependant est un exemple du pouvoir du hasard.

En entrant dans le monde la fortune l'attache à la suite d'un Ambassadeur. Une tracasserie avec ce Ministre lui fait abandonner la carriere politique * 15, & suivre celle des arts & des sciences ; il a le choix entre l'éloquence & la musique. Egalement propre à réussir dans ces deux arts, son goût est quelque temps incertain : un enchaînement particulier de circonstances lui fait enfin préférer l'éloquence : un enchaînement d'une autre espece eût pu en faire un Musicien. Qui sait si les faveurs d'une belle Cantatrice n'eussent pas produit en lui cet effet. * 16. Nul ne peut du moins assurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer M. Rousseau dans la carriere de l'éloquence ? c'est son secret, je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en ce genre son premier succès suffisoit pour fixer son choix.

L'Académie de Dijon avoit proposé un prix d'éloquence. Le sujet étoit bizarre (*a*). Il s'agissoit de savoir, *si les sciences étoient plus nui-*

(*a*) Celui qui proposa ce prix crut apparemment que le seul moyen d'être aussi estimable que tout autre, c'est que tout autre fût aussi ignorant que lui.

ſibles qu'utiles à la ſociété. La ſeule maniere piquante de traiter cette queſtion, c'étoit de prendre parti contre les ſciences. M. Rouſſeau le ſentit. Il fit ſur ce plan un diſcours éloquent qui méritoit de grands éloges & qui les obtint. Ce ſuccès fit époque dans ſa vie. De-là ſa gloire, ſes infortunes & ſes paradoxes.

Frappé des beautés de ſon propre diſcours, les maximes de l'orateur * 17 deviennent bientôt celles du Philoſophe; & dès ce moment livré à l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il pour défendre ſon opinion, ſoutenir que l'homme abſolument brute, l'homme ſans art, ſans induſtrie & inférieur à tout ſauvage connu, eſt cependant, & plus vertueux, & plus heureux que le citoyen policé de Londres & d'Amſterdam? il le ſoutient.

Dupe de ſa propre éloquence, content du titre d'orateur, il renonce à celui de philoſophe, & ſes erreurs deviennent les conſéquences de ſon premier ſuccès. De moindres cauſes ont ſouvent produit de plus grands effets. Aigri enſuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la ſingularité, M. Rouſſeau quitte Paris & ſes amis. Il ſe retire à Montmorency * 18. Il y compoſe, y publie ſon Emile, y eſt pourſuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocriſie. Eſtimé de toute l'Europe pour ſon éloquence, il eſt perſé-

cuté en France. On lui applique ce passage ; *cruciatur ubi est, laudatur ubi non est* (*a*). Obligé enfin de se retirer en Suisse, de plus en plus irrité contre la persécution, il y écrit la fameuse lettre adressée à l'Archevêque de Paris ; & c'est ainsi que toutes les idées d'un homme, toute sa gloire & ses infortunes, se trouvent souvent enchaînées par le pouvoir invisible d'un premier événement. M. Rousseau, ainsi qu'une infinité d'hommes illustres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvres du hasard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à considérer les causes auxquelles les grands hommes ont été si souvent redevables de leurs talens : mon sujet m'y forçoit. Je ne me suis point appesanti sur les détails. Je savois qu'amoureux des grands talens, peu importe au public les petites causes qui les produisent. Je vois avec plaisir un fleuve rouler majestueusement ses flots à travers la plaine : mais c'est avec effort que mon imagination remonte jusqu'à ses sources, pour y rassembler le volume des eaux nécessaires à son cours. C'est en masse que les objets se présentent à nous : c'est avec peine qu'on se prête à

(*a*) Cette sentence est applicable à presque tous les philosophes dont les écrits ont obtenu l'estime publique.

leur décomposition. Je me persuade difficilement que la comete qui traverse impétueusement notre univers & le menace de ruine, ne soit qu'un composé plus ou moins grand d'atômes invisibles.

En morale comme en physique, le grand seul nous frappe. On suppose toujours de grandes causes à de grands effets. On veut que des signes dans le ciel annoncent la chûte ou les révolutions des empires. Cependant que de croisades entreprises ou suspendues, de révolutions exécutées ou prévenues, de guerres allumées ou éteintes par les intrigues d'un prêtre, d'une femme ou d'un Ministre. C'est faute de mémoire ou d'anecdotes secrettes, qu'on ne retrouve pas par-tout le gant de la duchesse de Marleborough (*a*).

Qu'on applique aux simples citoyens ce que je dis des empires. L'on voit pareillement que

(*a*) Une grande âcreté dans la matiere séminale alluma, disent les médecins, la violente passion de Henri VIII pour les femmes. C'est donc à cette âcreté que l'Angleterre dut la destruction du papisme. L'histoire perdroit peut-être de sa noblesse & de sa dignité, si l'on étoit toujours attentif à remonter ainsi jusqu'aux causes secrettes des grands événements : mais elle en seroit bien plus instructive.

leur élévation ou leur abbaiſſement, leur bonheur ou leur malheur, ſont le produit d'un certain concours de circonſtances & d'une infinité de hazards imprévus & ſtériles en apparence. Je compare les petits accidens qui préparent les grands événemens de notre vie, à la partie chevelue d'une racine, qui s'inſinuant inſenſiblement dans les fentes d'un rocher, y groſſit pour le faire un jour éclater.

Le hazard a (*a*) & aura donc toujours part à notre éducation, & ſur-tout à celle des hommes de génie. En veut-on augmenter le nombre dans une nation? qu'on obſerve les moyens dont ſe ſert le hazard, pour inſpirer aux hommes le deſir de s'illuſtrer. Cette obſervation faite, qu'on les place à deſſein & fréquemment dans les mêmes poſitions, où le hazard les place rarement, c'eſt le ſeul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme eſt maintenant preſqu'en entrer abandonnée au hazard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder ſur des principes ſimples & invariables. C'eſt

(*a*) J'avertis le lecteur que par ce mot de hazard, j'entends l'enchaînement inconnu des cauſes propres à produire tel ou tel effet, & que je n'emploie jamais ce mot dans une autre ſignification.

l'unique maniere de diminuer l'influence que le hazard a ſur elle, & de lever les contradictions qui ſe trouvent & doivent néceſſairement ſe trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.

CHAPITRE IX.

Des cauſes principales de la contradiction des préceptes ſur l'éducation.

EN Europe & ſur-tout dans les pays catholiques, ſi tous les préceptes de l'éducation ſont contradictoires, c'eſt que l'inſtruction publique y eſt confiée à deux puiſſances, dont les intérêts ſont oppoſés, & dont les préceptes en conſéquence doivent être contraires & différens.

L'une eſt la puiſſance ſpirituelle :
L'autre eſt la puiſſance temporelle.

La force & la grandeur de cette derniere dépend de la force & de la grandeur même de l'empire auquel elle commande. Le Prince n'eſt vraiment fort que de la force de ſa nation. Qu'elle ceſſe d'être reſpectée, le Prince ceſſe d'être puiſſant. Il deſire & doit deſirer que ſes ſujets ſoient braves, induſtrieux, éclairés &

vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle ? non : son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du prêtre est attaché à la superstition & à la stupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils soient éclairés ; moins ils ont de lumieres, plus ils sont dociles à ses décisions. L'intérêt de la puissance spirituelle n'est pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une secte.

Deux peuples sont en guerre ; qu'importe au pape lequel des deux sera esclave ou maître, si le vainqueur lui doit être aussi soumis que le vaincu ! Que les François succombent sous les efforts des Portugais ; que la maison de Bragance monte sur le trône des Bourbons, le pape ne voit dans cet événement qu'un accroissement à son autorité. Qu'est-ce que le sacerdoce exige d'une nation ? Une soumission aveugle, une crédulité sans bornes & une crainte puérile & panique. Que cette nation d'ailleurs se rende célebre par ses talens ou ses vertus patriotiques, c'est ce dont le clergé s'occupe peu. Les grands talens & les grandes vertus sont presqu'inconnues en Espagne, en Portugal & par-tout où la puissance spirituelle est la plus redoutée.

L'ambition, il est vrai, est commune aux deux puissances ; mais les moyens de la satisfaire sont bien différens. Pour s'élever au plus haut

point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, & l'autre y détruire les passions.

Si c'est à l'amour du bien public, de la justice, de la richesse, de la gloire, que la puissance temporelle doit ses guerriers, ses magistrats, ses négocians & ses savans ; si c'est par le commerce de ses villes, la valeur de ses troupes, l'équité de son sénat, le génie de ses savans, que le Prince rend sa nation respectable aux autres nations, les passions fortes & dirigées au bien général servent donc de base à sa grandeur.

C'est au contraire sur la destruction de ces mêmes passions que le corps ecclésiastique fonde la sienne. Le prêtre est ambitieux, mais l'ambition lui est odieuse dans le laïc. Elle s'oppose à ses desseins. Le projet du prêtre est d'éteindre en l'homme tout desir, de le dégoûter de ses richesses, de son pouvoir, & de profiter de son dégoût pour s'approprier l'un & l'autre * 19. Ce qu'on peut assurer, c'est que le systême religieux a toujours été dirigé sur ce plan.

Au moment où le Christianisme s'établit, que prêcha-t-il ? *la communauté des biens*. Qui se présenta pour dépositaire des biens mis en commun ? Le prêtre. Qui viola ce dépôt & s'en fit propriétaire ? Le prêtre, lorsque le bruit de la fin du monde se répandit. Qui l'accrédita ? Le prêtre.

Ce bruit étoit favorable à ses desseins, il espéra que frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une seule affaire, (affaire vraiment importante) celle de leur salut. La vie, leur disoit-on, n'est qu'un passage. Le ciel est la vraie patrie des hommes : pourquoi donc se livrer à des affections terrestres? Si de tels discours n'en détacherent point entiérement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les héros alors devinrent plus rares, & les souverains frappés de l'espoir d'une grande puissance dans les cieux, consentirent quelquefois à remettre au sacerdoce, une partie de leur autorité sur la terre. Le prêtre s'en saisit, & pour se la conserver décrédita la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne souffrit plus qu'on honorât les Minos, les Licurgues, les Codrus, les Aristides, les Timoléons, enfin tous les défenseurs & les bienfaiteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modeles qu'il proposa. Il inscrivit d'autres noms dans le calendrier; & l'on le vit à ceux des anciens héros, substituer celui d'un S. Antoine, d'un S. Crépin, d'une Sainte Claire, d'un S. Fiacre, d'un S. François, enfin le nom de tous ces solitaires qui, dangereux à la société par l'exemple de leurs folles vertus, se retiroient dans les cloîtres & dans les déserts, pour y végéter & y mourir inutiles.

D'après de tels modeles le sacerdoce se flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors sans desirs pour les biens terrestres, sans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférents à leur propre bonheur & à celui de leur postérité. En effet si la vie n'est qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt aux choses d'ici bas ? Un voyageur ne fait pas réparer les murs du cabaret, où il ne doit passer qu'une nuit.

Pour assurer leur grandeur & satisfaire leur ambition, les puissances spirituelles & temporelles dûrent donc en tous pays employer des moyens très-différens. Chargées en commun de l'instruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs & les esprits que des préceptes contradictoires & relatifs à l'intérêt, que l'une eût d'allumer & l'autre d'éteindre les passions. (*a*)

C'est la probité cependant que prêchent également ces deux puissances ; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot

---

(*a*) Vouloir détruire les passions dans les hommes, c'est vouloir y détruire l'action. Le théologien insulte-t-il aux passions ? C'est la pendule qui se moque de son ressort, & l'effet qui méconnoît sa cause ?

la même ſignification ; & ſous le gouvernement du pape, Rome moderne n'a certainement pas de la vertu la même idée, qu'en avoit l'ancienne Rome ſous le conſulat du premier des Brutus.

L'aurore de la raiſon commence à peindre, les hommes ſavent déjà que pour tous, les mêmes mots ne ſont pas repréſentatifs des mêmes idées. En conſéquence qu'exigent-ils aujourd'hui d'un auteur? Qu'il attache une idée nette aux expreſſions dont il ſe ſert. Le regne de l'obſcure ſcholaſtique peut diſparoître ; les théologiens n'en imposeront peut-être pas toujours aux peuples & aux gouvernemens. Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'ils ne conſerveront pas du moins leur puiſſance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquiſe ; les temps & les circonſtances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la néceſſité des paſſions : on ſait que c'eſt à leur conſervation qu'eſt attachée celle des empires. Les paſſions en effet ſont des deſirs vifs : ces deſirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice & l'intolérance ſont des paſſions nuiſibles & criminelles, il en eſt autrement du deſir de s'illuſtrer par des talens & des vertus patriotiques * 21. En anéantiſſant les deſirs, on anéantit l'ame, & tout homme ſans paſſions n'a en lui ni principe d'action, ni motif pour ſe mouvoir.

Vous êtes, ô ministres catholiques, riches, puissans sur la terre; mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez. Augmentez leur abrutissement, & ces nations vaincues par d'autres, cesseront de vous être soumises. Il faut pour votre intérêt même, que les passions & les besoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer sa nature.

O vénérables théologiens! ô brutes! ô mes freres! abandonnez ce projet ridicule : étudiez le cœur humain, examinez les ressorts qui le meuvent : & si vous n'avez encore aucune idée nette de la morale & de la politique * 22, abstenez-vous de l'enseigner. L'orgueil vous a trop long-temps égarés. Rappellez-vous la fable ingénieuse de la naissance de Momus. Au moment qu'il vit le jour, dit un grand poëte, le Dieu enfant remplit l'Olympe de ses cris. La cour céleste en fut assourdie : pour l'appaiser chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme; il en fit présent à Momus, & depuis l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or parmi les poupées de cette espece, la plus triste, la plus orgueilleuse & la plus ridicule, fut un docteur. * 23. O poupée théologienne! ne vous obstinez plus à vouloir détruire les passions; ce sont les principes de vie d'un état * 24. Occupez-

vous

vous du soin de les diriger au bien général ; essayez de tracer à ce sujet le plan d'une instruction dont les principes simples & clairs tendent tous au bonheur public.

Qu'on est loin d'un tel plan d'instruction ! peu d'accord avec eux-mêmes, les parens & les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enseigner aux enfants. Ils n'ont encore sur l'éducation que des idées confuses ; & de-là la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.

CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la premiere jeunesse.

QU'on me pardonne si pour faire plus vivement sentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation, je suis forcé de descendre à un ton peu noble : le sujet l'exige. C'est dans les maisons religieuses & destinées à l'instruction des jeunes filles que ces contradictions sont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il est huit heures du matin : c'est le temps de la conférence, celui où dans un discours sur la pudeur, la supérieure prouve qu'une pensionnaire ne doit jamais lever les yeux sur un homme. Neuf

heures ſonnent ; le maître à danſer eſt au parloir. Formez bien vos pas, dit-il à ſon écoliere : levez cette tête & regardez toujours votre danſeur. Or lequel croire du maître de danſe ou de la prieure ? La penſionnaire l'ignore, & n'acquiert, ni les graces que le premier veut lui donner, ni la réſerve que la ſeconde lui prêche. Or à quoi rapporter ces contradictions dans l'inſtruction, ſinon aux deſirs contradictoires qu'ont les parens, que leur fille ſoit à la fois agréable & réſervée, & qu'elle joigne la pruderie du cloître aux graces du théâtre ? Ils veulent concilier les inconciliables. (*a*).

L'inſtruction Turque eſt peut-être la ſeule conſéquence à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes * 25.

Les préceptes de l'éducation ſeront incertains & vagues tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but ? Le plus grand avantage public, c'eſt-à-dire, le plus grand plaiſir & le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens.

(*a*) On deſire qu'une fille ſoit vraie & ingénue. On lui préſente un époux : il ne lui plaît pas : elle le dit : on le trouve mauvais. Les parents veulent donc qu'elle ſoit vraie ou fauſſe, ſuivant l'intérêt qu'ils ont, qu'elle ſoit l'une ou l'autre.

Les parens perdent-ils cet objet de vue ? Ils errent çà & là dans les voies de l'inſtruction. La mode ſeule eſt leur guide. Ils apprennent d'elle que pour faire de leur fille une muſicienne, il faut lui payer un maître de muſique ; & ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un maître de morale.

Lorſqu'une mere s'eſt chargée de l'éducation de ſa fille, elle lui dit le matin en mettant ſon rouge, que la beauté n'eſt rien, que la bonté & les talents ſont tout. (*a*) L'on entre en ce moment à la toilette de la mere : chacun répete à la petite fille qu'elle eſt jolie : on ne la loue pas une fois l'an ſur ſes talents (*b*) & ſon humanité : d'ailleurs les ſeules récompenſes promiſes à ſon application, à ſes vertus, ſont des parures, &

(*a*) Aſſure-t-on une fille que ſans talents on reſte ſans époux ? Elle apprendra demain que la plus ſotte de ſes compagnes a fait un excellent mariage, parce qu'elle avoit tant de dot & qu'on n'épouſe plus que la dot.

(*b*) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille, c'eſt que la beauté eſt réellement la qualité la plus intéreſſante, la plus deſirable dans celle à qui l'on fait viſite, & dont on n'eſt ni le mari, ni l'ami, & que chez les femmes les hommes ne ſont jamais qu'en viſite.

l'on veut cependant que la petite fille ſoit indiſſérente à ſa beauté. Quelle confuſion une telle conduite ne doit-elle pas jeter dans ſes idées !

L'inſtruction d'un jeune homme n'eſt pas plus conſéquente. Le premier devoir qu'on lui preſcrit, c'eſt l'obſervation des loix : le ſecond c'eſt leur violation, lorſqu'on l'offenſe ; il doit en cas d'inſulte ſe battre ſous peine de déshonneur. Lui prouve-t-on que c'eſt par des ſervices rendus à la patrie qu'on obtient la conſidération de ce monde & la gloire céleſte ? Quels modeles d'imitation lui propoſe-t-on ? Un moine, un dervis fanatique & fainéant, dont l'intolérance a porté le trouble & la déſolation dans les empires.

Un pere vient de recommander à ſon fils la fidélité à ſa parole. Un théologien ſurvient & dit à ce fils, qu'on n'en eſt pas tenu envers les ennemis de Dieu ; que Louis XIV par cette raiſon révoqua l'édit de Nantes donné par ſes ancêtres ; que le Pape a décidé cette queſtion, en déclarant nul tout traité contracté entre les Princes hérétiques & catholiques, en accordant enfin aux derniers le droit de le violer, s'ils ſont les plus forts.

Un prédicateur prouve en chaire que le Dieu des Chrétiens eſt un Dieu de vérité : que c'eſt à leur haine pour le menſonge qu'on reconnoît ſes adorateurs, * 26. Eſt-il deſcendu de chaire ?

Il convient qu'il eſt très-prudent de la taire, * 27 que lui-même en louant la vérité ſe garde bien de la dire. * 28. L'homme en effet qui dans les pays catholiques, écriroit l'hiſtoire vraie de ſon temps, ſouleveroit contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité. * 29. Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la perſécution eſt le muet, le ſot ou le menteur.

Qu'à force de ſoins un inſtituteur parvienne enfin à inſpirer à ſon éleve la douceur & l'humanité, le directeur entre & dit à cet éleve, qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices & non leurs erreurs; que dans ce dernier cas l'indulgence eſt un crime; & qu'il faut brûler quiconque ne penſe pas comme lui.

Telle eſt l'ignorance & la contradiction du théologien, qu'il déclame encore contre les paſſions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de ſon diſciple. Il oublie alors que l'émulation eſt une paſſion, & même une paſſion très-forte, à en juger par ſes effets.

Tout eſt donc contradiction dans l'éducation. Quelle en eſt la cauſe? L'ignorance où l'on eſt des vrais principes de cette ſcience; l'on n'en a que des idées confuſes. Il faudroit éclairer les hommes: le prêtre s'y oppoſe. La vérité luit-elle un moment ſur eux? Il en abſorbe les rayons dans les ténebres de ſa ſcholaſtique. L'er-

reur & le crime cherchent tous deux l'obſcurité, l'une des mots, * 30 l'autre de la nuit. Qu'au reſte l'on ne rapporte point à la ſeule théologie toutes les contradictions de notre éducation : il en eſt auſſi qu'on doit aux vices des gouvernements. Comment perſuader à l'adoleſcent d'être fidele, d'être ſûr dans la ſociété & d'y reſpecter les ſecrets d'autrui, lorſqu'en Angleterre même, le gouvernement, ſous le prétexte même le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers & trahit la confiance publique ? comment ſe flatter de lui inſpirer l'horreur de la délation & de l'eſpionnage, s'il voit les eſpions honorés, penſionnés & comblés de bienfaits ?

On veut qu'au ſortir du college, un jeune homme ſe repande dans le monde, qu'il s'y rende agréable : qu'il y ſoit toujours chaſte : eſt-ce au moment où le beſoin d'aimer ſe fait le plus vivement ſentir, qu'inſenſible aux attraits des femmes (a), un jeune homme peut

(a) Je ſuppoſe qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les deſirs de l'amour ; que faire ? Inſtituer des exercices violents & en inſpirer le goût à la jeuneſſe. L'exercice eſt en ce genre le ſermon le plus efficace. Plus on tranſpire, plus on dépenſe d'eſprits animaux, moins il reſte de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des ſauvages du Canada, tiennent à la fatigue & à l'épuiſement éprouvés dans des chaſſes longues & pénibles.

vivre ſans deſir au milieu d'elles ? La ſtupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorſque le gouvernement fait bâtir des ſalles d'opéra ; lorſque l'uſage en ouvre l'entrée à la jeuneſſe, que jalouſe de ſa virginité elle voie toujours d'un œil indifférent, un ſpectacle où les tranſports, les plaiſirs & le pouvoir de l'amour, ſont peints des plus vives couleurs, & où cette paſſion pénetre dans les ames par les organes de tous les ſens ? (*a*).

Je ne finirois pas ſi je voulois donner la liſte de toutes les contradictions de l'éducation Européenne & ſur-tout de la papiſte. Dans le brouillard de ſes préceptes, comment reconnoître le ſentier de la vertu ? Le Catholique s'en écarte donc ſouvent. Auſſi ſans principes fixes à cet égard, c'eſt aux poſitions où il ſe trouve, aux livres, aux amis, & enfin aux maîtreſſes que le hazard lui donne, qu'il doit ſes vices ou

(*a*) Qu'on ne conclue point de ce texte, que je veuille détruire les ſalles d'opéra ou de la comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos uſages & les préceptes actuels de notre morale. Je ne ſuis, ni ennemi des ſpectacles, ni ſur ce point de l'avis de M. Rouſſeau. Les ſpectacles ſont ſans contredit un plaiſir. Or il n'eſt point de plaiſirs qui, dans les mains d'un gouvernement ſage, ne puiſſent devenir un principe productif de vertu, lorſqu'il en eſt la récompenſe.

ses vertus. Mais est-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du hazard, & comment faire pour y réussir ?

N'enseigner que le vrai. L'erreur se contredit toujours : la vérité jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puissances qui divisées d'intérêt, enseigneront toujours deux morales * 31 contradictoires.

Par quelle fatalité, dira-t-on, presque tous les peuples ont-ils confié au sacerdoce l'instruction morale de leur jeunesse ! qu'est-ce que la morale des Papistes ? Un composé de superstitions. Cependant il n'est rien qu'à l'aide de la superstition, le sacerdoce n'exécute. C'est par elle qu'il dépouille les magistrats de leur autorité, & les Rois de leur pouvoir légitime : c'est par elle qu'il soumet les peuples, qu'il acquiert sur eux une puissance souvent supérieure aux loix, & par elle enfin qu'il corrompt jusqu'aux principes de la morale. Quel remede à ce mal ? Il n'en est qu'un : c'est de refondre en entier cette science. Il faudroit qu'un nouvel esprit présidât à la formation de ses nouveaux principes, & que tous tendissent à l'avantage public.

Il est temps que sous le titre des saints ministres de la morale, les magistrats la fondent

ſur des principes ſimples, clairs, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puiſſent ſe former des idées également juſtes & préciſes. Mais la ſimplicité & l'uniformité de ces principes conviendroit-elle aux différentes paſſions des hommes ?

Leurs deſirs peuvent être différents, mais leur maniere de voir eſt eſſentiellement la même : ils agiſſent mal & voient bien. Tous naiſſent avec l'eſprit juſte ; tous ſaiſiſſent la vérité, lorſqu'on la leur préſente clairement. Quant à la jeuneſſe, elle en eſt d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitude à rompre & d'intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils ſont. Ce n'eſt pas ſans peine qu'on parvient à fauſſer l'eſprit des jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle : encore entrevoient-ils de temps en temps à la lueur de la raiſon naturelle, la fauſſeté des opinions dont on a chargé leur mémoire. Que ne les en effacent-ils, pour leur ſubſtituer des idées nouvelles ? Un pareil changement dans les idées ſuppoſe du temps & des ſoins, & cette tâche eſt trop pénible pour la plupart des hommes, qui ſouvent deſcendent au tombeau, ſans avoir encore acquis d'idées nettes & préciſes de la vertu.

Quand en auront-ils de ſaines ? lorſque le

systême religieux se confondra avec le systême du bonheur national ; lorsque les religions, instruments habituels de l'ambition sacerdotale, le deviendront de la félicité publique. Est-il possible d'imaginer une telle religion, l'examen de cette question mérite l'attention du sage. Je jetterai donc en passant un coup d'œil sur les fausses religions.

CHAPITRE XI.

Des fausses Religions.

Toute *religion*, dit Hobbes, *fondée sur la crainte d'un pouvoir invisible, est un conte qui avoué d'une nation porte le nom de religion, désavoué de cette même nation, porte le nom de superstition.* Les neuf incarnations de Wistnou sont religion aux Indes, & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriserai point de cette définition pour nier la vérité de la religion. Si j'en crois ma nourrice & mon précepteur, toute autre religion est fausse : la mienne seule est la vraie (*a*). Mais est-elle reconnue pour telle

(*a*) Peut-être cette assertion paroîtra-t-elle absurde. Au reste cette absurdité m'est commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi, comme en eux, est

par l'univers? non, la terre gémit encore ſous une multitude de temples conſacrés à l'erreur. Il n'en eſt aucune qui ne ſoit la religion de quelques contrées.

L'Hiſtoire des Numas, des Zoroaſtres, des Mahomets & de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les religions peuvent être conſidérées comme des inſtitutions politiques, qui ont une grande influence ſur le bonheur des nations. Je penſe donc puiſque l'eſprit humain produit encore de temps en temps des religions nouvelles, qu'il eſt important pour les rendre le moins malfaiſantes poſſible, d'indiquer le plan à ſuivre dans leur création.

Toutes les religions ſont fauſſes, à l'exception de la religion chrétienne, mais je ne la confonds pas avec le papiſme.

---

l'effet de l'orgueil. Si chacun croit ſa religion la meilleure, c'eſt que chacun ſe dit: *qui ne penſe pas comme moi, a tort.* Je le dis donc, comme les autres.



CHAPITRE XII.

Le papisme est d'institution humaine.

LE papisme n'est aux yeux d'un homme sensé qu'une pure idolâtrie. * 32. L'Eglise Romaine n'y voyoit sans doute qu'une institution humaine, lorsqu'elle faisoit de cette religion un usage scandaleux, un instrument de son avarice & de sa grandeur ; qu'elle s'en servoit pour favoriser les projets criminels des papes & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces imputations, disent les papistes, sont calomnieuses.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il est vraisemblable que des chefs d'ordres monastiques regardassent la religion comme divine, lorsque pour enrichir eux & leurs Couvents, ils défendoient aux moines d'enterrer en terre sainte quiconque mourroit sans rien leur laisser, s'ils étoient eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement professée, lorsqu'ils se rendoient * 33 propriétaires des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur distribuer ; si les papes croyoient réellement pratiquer la justice & l'humilité, lorsqu'ils se déclaroient les

diſtributeurs des royaumes de l'Amérique ſur leſquels ils n'avoient aucun droit ; lorſque par une ligne de démarquation, ils partageoient cette partie du monde * 34 entre les Eſpagnols & les Portugais ; lorſqu'ils prétendoient enfin commander aux princes, ordonner de leur temporel & diſpoſer arbitrairement des couronnes.

O papiſtes ! examinez quelle fut en tous les ſiecles la conduite de votre Egliſe ! Eut-elle intérêt d'entretenir garniſon Romaine dans tous les empires, & de s'attacher un grand nombre d'hommes ? (c'eſt l'intérêt de toute ſecte ambitieuſe.) Elle inſtitua un grand nombre d'ordres religieux ; fit conſtruire & rentrer un grand nombre de monaſteres ; eut enfin l'adreſſe de faire ſoudoyer cette milice eccléſiaſtique, par les nations même où elle l'établiſſoit.

Le même motif lui faiſant deſirer la multiplication du clergé ſéculier, elle multiplia les ſacrements, & les peuples pour ſe les faire adminiſtrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs prêtres. Il égala bientôt celui des ſauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorerent les moiſſons ; & ces prêtres ſéculiers & réguliers, furent entretenus aux dépens des nations Catholiques. Pour lier ces prêtres plus étroitement à ſes intérêts, & jouir ſans partage

de leur affection, l'église voulut encore que célibataires forcés, ils vécussent sans femmes, sans enfants, mais d'ailleurs dans un luxe & une aisance qui de jour en jour leur rendit leur état plus cher. Ce n'est pas tout, pour accroître encore & sa richesse & son pouvoir, l'église romaine tenta sous le nom du dernier St. Pierre ou autre de lever des impôts dans tous les royaumes. Elle ouvrit à cet effet une banque entre le ciel & la terre, & fit sous le nom d'indulgences, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés sur le paradis.

Or lorsqu'en tous les siecles on voit le sacerdoce sacrifier constamment la vertu au desir de la grandeur & de la richesse : lorsqu'en étudiant l'histoire des papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve si différente de celle prescrite par l'évangile, comment imaginer que les chefs de cette religion, aient vu en elle autre chose qu'un moyen d'envahir la puissance & les trésors de la terre * 35. D'après les mœurs & la conduite des moines, du clergé & des pontifes, un réformé peut, je crois, montrer pour la justification de sa croyance & l'avantage des nations, que le papisme ne fut jamais qu'une institution humaine. Mais pourquoi les reli-

gions n'ont-elles été jusqu'à présent que locales, seroit-il possible d'en concevoir une qui devînt universelle ?

CHAPITRE XIII.

De la Religion universelle.

UNE religion universelle ne peut être fondée que sur des principes éternels, invariables, & qui susceptibles comme les proportions de la Géométrie, des démonstrations les plus rigoureuses, soient puisées dans la nature de l'homme & des choses. Est-il de tels principes, & ces principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les nations ? oui sans doute, & s'ils varient, ce n'est que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le hasard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les sociétés, quelle est la premiere & la plus sacrée ? celle qui promet à chacun la propriété de ses biens, de sa vie & de sa liberté.

Est-on propriétaire incertain de sa terre ? on ne laboure point son champ, on ne cultive point son verger. Une nation est bientôt ravagée & détruite par la famine. Est-on

propriétaire incertain de sa vie & de sa liberté : l'homme toujours en crainte est sans courage & sans industrie : uniquement occupé de sa conservation personnelle & resserré en lui-même, il ne porte point ses vues au dehors, il n'étudie point la science de l'homme, il n'en observe ni les desirs, ni les passions. Ce n'est cependant que dans cette connoissance préliminaire, qu'on peut puiser celle des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix si nécessaires aux sociétés, ne leur sont-elles encore inconnues? pourquoi le ciel ne les leur a-t-il pas révélées? le ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme par sa raison coopérât à son bonheur & que dans les sociétés nombreuses * 36, le chef-d'œuvre d'une excellente législation fût comme celui des autres sciences, le produit de l'expérience & du génie.

Dieu a dit à l'homme, je t'ai créé, je t'ai donné cinq sens, je t'ai doué de mémoire & par conséquent de raison. J'ai voulu que ta raison d'abord éguisée par le besoin, éclairée ensuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture, t'apprît à féconder la terre, à perfectionner les instruments du labourage, de l'agriculture, enfin toutes les Sciences de premiere nécessité : j'ai voulu que cultivant cette même raison, tu parvinsses à la connoissance de mes volontés mora-

les,

les, c'est-à-dire, de tes devoirs envers la société, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin à la connoissance de la meilleure législation possible.

Voilà le seul culte auquel je veux que l'homme s'éleve, le seul qui puisse devenir universel, le seul digne d'un Dieu & qui soit marqué de son sceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie & du mensonge. La volonté d'un Dieu juste & bon, c'est que *les fils* de la terre soient heureux & qu'*ils* jouissent de tous les plaisirs compatibles avec le bien public.

Tel est le vrai culte, celui que la Philosophie doit révéler aux nations. Nuls autres saints dans une telle religion que les bienfaiteurs de l'humanité, que les Licurgues, les Solons, les Sydney, que les inventeurs de quelque art, de quelque plaisir nouveau, mais conformes à l'intérêt général: nuls autres réprouvés au contraire que les malfaiteurs envers la société & les atrabilaires ennemis de ses plaisirs.

Les prêtres seront-ils un jour les apôtres d'une telle religion? l'intérêt le leur défend. Les nuages répandus sur les principes de la morale & de la législation, (qui ne sont essentiellement que la même science,) y ont été amoncelés par leur politique. Ce n'est plus désormais que sur la destruction de la plupart des religions, qu'on

peut dans les empires jeter les fondemens d'une morale saine. Plût-à-Dieu que les prêtres susceptibles d'une ambition noble, eussent cherché dans les principes constitutifs de l'homme, les loix invariables sur lesquelles la nature & le ciel veulent qu'on édifie le bonheur des sociétés! plût-à Dieu que les systêmes religieux pussent devenir le palladium de la félicité publique! c'est aux prêtres qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée sur la reconnoissance publique. Ils pourroient se dire chaque jour, c'est par nous que les mortels sont heureux. Une telle grandeur, une gloire aussi durable leur paroît vile & méprisable. Vous pouviez, ô Ministres des autels! devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux! vous avez préféré de commander à des superstitieux & à des esclaves: vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des nations; l'instrument de leur malheur & les destructeurs de la vraie morale.

La morale fondée sur des principes vrais, est la seule vraie religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide * 37 ne trouvât à se satisfaire que dans une religion mystérieuse, que les amis du merveilleux sachent du moins parmi les religions de cette espece, quelle est celle dont l'établissement seroit le moins funeste aux nations.

CHAPITRE XIV.

Des conditions ſans leſquelles une religion eſt deſtructive du bonheur national.

UNE religion intolérante, une religion dont le culte exige une dépenſe conſidérable, eſt ſans contredit une religion nuiſible. Il faut qu'à la longue ſon intolérance dépeuple l'Empire, & que ſon culte trop coûteux le ruine. * 38. Il eſt des Royaumes Catholiques où l'on compte à peu près quinze mille couvents, douze mille prieurés, quinze mille chapelles, treize cents abbayes, quatre-vingt-dix mille prêtres employés à deſſervir quarante-cinq mille paroiſſes ; où l'on compte en outre une infinité d'Abbés, de Séminariſtes & d'Eccléſiaſtiques de toute eſpece. Leur nombre total compoſe au moins celui de trois cents mille hommes. Leur dépenſe (*a*) ſuffiroit

(*a*) Dans tous les pays où l'on comptera 3000, 000 tant curés, qu'évêques, prélats, moines, prêtres, chanoines, &c. il faut qu'en logement, chauffage, nourriture, vêtement, &c. chaque prêtre, l'un portant l'autre, coûte au moins par jour un écu à l'état. Or, pour ſubvenir à cet entretien, quelles ſommes prodigieuſes en fonds de terres, rentes, dixmes, pen-

à l'entretien d'une marine & d'une armée de terre formidable. Une religion aussi à charge à un état * 39, ne peut-être long-temps la reli-

---

sions, impôts de messes, constructions de bâtiments, réparations des presbyteres & des chapelles, fonds de jardin, trésors de paroisses & de confrairies, ornements d'église, argenterie, aumônes, louages de chaises, baptêmes, offrandes, mariages, enterrements, services, quêtes, dispenses, honoraires de prédicateurs, missions, &c. le sacerdoce ne leve-t-il pas sur une nation ?

En dixmes seules, le clergé tire des terres cultivées d'un royaume presqu'autant de produit que tous ses propriétaires. En France, l'arpent de terre labourable loué six ou sept livres, rapporte à peu près vingt ou vingt-deux minots de bled à 4 au septier. Le prêtre pour sa dixme en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut être bon an mal an, évalué à 9 ou 10 liv. Le prêtre récolte en sus 50 bottes de paille estimées 6 livres. Plus la dixme de l'avoine & de sa paille estimées 40 ou 50 sols. Total, 17 liv. 10 s. que le prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le propriétaire ne tire que 18 ou 21 liv. & sur laquelle somme ce propriétaire est obligé de payer le dixieme, d'entretenir sa ferme, de supporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul qu'on juge de l'immense richesse des prêtres. En réduit-on le nombre à 2000, 000 ? leur entretien monteroit encore à 6000, 000, livres par jour, & par conséquent à deux cents dix millions par an. Or quelle flotte & quelle armée de terre ne

gion d'un empire éclairé & policé * 40. Un peuple qui s'y soumet, ne travaille plus que pour l'en-

---

soudoieroit-on pas avec cette somme ? Un gouvernement sage ne peut donc s'intéresser à la conservation d'une religion si dispendieuse & si à charge aux sujets. En Autriche, en Espagne, en Baviere & peut-être même en France, les prêtres, (déduction faite des intérêts payés aux rentiers) sont plus riches que les souverains.

Quel remede à cet abus ? Il n'en est qu'un : c'est de diminuer le nombre des prêtres ; mais il est des religions (telle est la catholique) dont le culte en suppose un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte, & du moins diminuer le nombre des sacrements. Moins il y aura de prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds sont sacrés. Pourquoi ? Seroit-ce parce qu'ils sont en partie usurpés sur les pauvres ? Le clergé n'en est que dépositaire. Il ne peut donc prélever sur ces mêmes biens que les gages absolument nécessaires à l'entretien des administrateurs. J'observerai même à ce sujet que la puissance temporelle étant spécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence, & de rentrer dans tous les fonds que les moines ont volé aux pauvres. Mais quel usage en faire ? Les employer exactement au soulagement des malheureux, soit par des aumônes, soit par des diminutions d'impôts, soit par l'acquisition de petits domaines, qui, distribués à ceux que leur misere en a dépouillés ; les rendroit citoyens en les rendant propriétaires.

tretien du luxe & de l'aiſance des Prêtres, & chacun des citoyens n'eſt qu'un ſerf du Sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une religion ſoit, & peu coûteuſe * 41. & tolérante. Il faut que ſon Clergé ne puiſſe rien ſur le Citoyen. La crainte du prêtre dégrade l'eſprit & l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on toujours d'un glaive les Miniſtres des Autels? ignore-t-on les barbaries commiſes par leur intolérance? que de ſang répandu par elle! la terre en eſt encore abreuvée. Pour aſſurer la paix des Nations, ce n'eſt point aſſez de la tolérance civile. L'Eccléſiaſtique doit concourir au même but. Tout dogme eſt un germe de diſcorde & de crime jeté entre les hommes. Quelle eſt la religion vraiment tolérante, celle ou qui n'a comme la payenne, aucun dogme, ou qui ſe réduit, comme celle des philoſophes, à une morale ſaine & élevée, qui ſans doute ſera un jour la religion de l'Univers.

Il faut de plus qu'une religion ſoit douce & humaine;

Que ſes cérémonies n'aient rien de triſte & de ſévere;

Qu'elle préſente par-tout des ſpectacles pompeux & des fêtes * 42. agréables;

Que ſon culte excite des paſſions, mais des paſſions dirigées au bien général; la religion qui

les étouffe, produit des Talapoins, des Bonzes, des Bramines & jamais des Héros, d'hommes illustres & de grands citoyens.

Une religion est-elle gaie ? sa gaieté suppose une noble confiance dans la bonté de l'Etre suprême. Pourquoi en faire un tyran Oriental, lui faire punir des fautes légeres par des châtiments éternels ? Pourquoi mettre ainsi le nom de la divinité au bas du portrait du diable ? Pourquoi comprimer les ames sous le poids de la crainte, briser leurs ressorts, & d'un adorateur de Jesus faire un esclave vil & pusillanime ! ce sont les méchants qui peignent Dieu méchant. Qu'est-ce que leur dévotion ? un voile à leurs crimes.

Une religion s'écarte du but politique qu'elle se propose, lorsque l'homme juste, humain envers ses semblables ; lorsque l'homme distingué par ses talents & ses vertus, n'est point assuré de la faveur du ciel ; lorsqu'un desir momentané, un mouvement de colere, ou l'omission d'une messe, peut à jamais l'en priver.

Que les récompenses célestes ne soient point dans une religion le prix de quelques pratiques minutieuses, qui donnent des idées petites de l'éternel & fausses de la vertu : de telles récompenses ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéissance aveugle & la discipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre

des vertus, y peut placer aussi l'art de sauter, de danser, de voltiger sur la corde. Qu'importe aux nations qu'un jeune homme se fesse ou fasse le saut périlleux.

Si l'on a jadis divinisé la fievre, pourquoi n'a-t-on pas encore divinisé le bien public ! pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore son culte, son temple & ses prêtres * 43 ? par quelle raison enfin faire une vertu sublime de l'abnégation de soi-même ? l'humanité est dans l'homme la seule vertu vraiment sublime : c'est la premiere & peut-être la seule que les religions doivent inspirer aux hommes ; elle renferme en elle presque toutes les autres.

Qu'au couvent l'on ait l'humilité en vénération : à la bonne heure. Elle favorise la vileté & la paresse * 44 monastique. Mais cette humilité doit-elle être la vertu d'un peuple ? non : le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célebre. C'est le mépris des Grecs & des Romains pour les peuples esclaves, c'est le sentiment juste & fier de leurs forces & de leur courage, qui concurremment avec leurs loix, leur soumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre. Tant mieux, l'orgueil a donc son utilité. Loin de combattre, que la religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choses terrestres : que tout citoyen s'occupe du

bonheur de la gloire & de la puiſſance de ſa patrie : que la religion panégyriſte de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, ſanctifie tout établiſſement utile, & ne le détruiſe jamais. Que l'intérêt des puiſſances ſpirituelle & temporelle ſoit un & toujours le même : que ces deux puiſſances ſoient réunies comme à Rome, dans les mains des magiſtrats * 45, que la voix du ciel ſoit déſormais celle du public ; & que les oracles des Dieux confirment toute loi avantageuſe au peuple.

CHAPITRE XV.

Parmi les fauſſes Religions quelles ont été les moins nuiſibles au bonheur des ſociétés ?

LA premiere que je cite c'eſt la religion païenne. Mais lors de ſon inſtitution, cette prétendue religion n'étoit proprement que le ſyſtême allégoriſé de la nature. Saturne étoit le temps, Cérès la matiere, Jupiter l'eſprit générateur * 46. Toutes les fables de la Mythologie n'étoient que les emblêmes de quelques principes de la nature. En la conſidérant comme ſyſ-

tême religieux, étoit-il si absurde (*a*) d'honorer sous divers noms les différents attributs de la divinité?

Dans les temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon, & de la Fortune, qu'adoroit-on? Jupiter, tour-à-tour considéré comme sage, comme beau, comme fort; comme éclairant & fécondant l'univers. Est-il plus raisonnable d'édifier sous les noms de S. Eustache, de S. Martin ou de S. Roch, des églises à l'Etre suprême? mais les païens s'agenouilloient devant des statues de bois ou de pierre. Les catholiques en font autant; & si l'on en juge par les signes extérieurs, ils ont souvent pour leurs saints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au reste je veux que la religion païenne ait été réellement la plus absurde: C'est un tort à une religion d'être absurde: son absurdité peut avoir des conséquences funestes. Cependant ce tort n'est pas le plus grand de tous, & si ses principes ne sont pas entiérement destructifs du bonheur public, & que ses maximes puissent s'accorder avec les loix & l'utilité générale, c'est encore la moins mauvaise de toutes.

Telle étoit la religion païenne. Jamais d'obs-

(*a*) Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion payenne. Celle de la religion papiste étonnera bien davantage un jour la postérité.

tacles, mis par elle aux projets d'un légiſlateur patriote. Elle étoit ſans dogmes, par conſéquent humaine & tolérante. Nulle diſpute, nulle guerre entre ſes ſectateurs que ne put prévenir l'attention la plus légere des magiſtrats. Son culte d'ailleurs n'exigeoit point un grand nombre de Prêtres, & n'étoit point néceſſairement à charge à l'Etat.

Les Dieux Lares & domeſtiques ſuffiſoient à la dévotion journaliere des particuliers. Quelques Temples élevés dans de grandes villes, quelques colleges de prêtres, quelques fêtes pompeuſes ſuffiſent à la dévotion nationale. Ces fêtes célébrées dans les temps où la ceſſation des travaux de la campagne permet à ſes habitants de ſe rendre dans les villes, devenoient pour eux des plaiſirs. Quelques magnifiques que fuſſent ces fêtes, elles étoient rares & par conſéquent peu diſpendieuſes. La religion païenne n'avoit donc eſſentiellement aucun des inconvénients du Papiſme.

Cette religion des ſens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire ces impreſſions fortes, qu'il eſt quelquefois néceſſaire au légiſlateur de pouvoir exciter en eux. Par elle l'imagination toujours tenue en action ſoumettoit la nature entiere à l'empire de la poéſie, vivifioit toutes les parties de l'Univers, animoit tout. Le ſommet des montagnes,

l'étendue des plaines, l'épaisseur des forêts, la source des ruisseaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplés d'Oréades, de Faunes, de Nappées, de Hamadriades, de Tritons, de Néréides. Les Dieux & les Déesses vivoient en société avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit souper chez le roi d'Ethiopie. Les belles & les Héros s'asseyoient parmi les Dieux; Latone avoit ses autels; Hercule déifié épousoit Hébé. Les héros moins célebres habitoient les champs & les bocages de l'Elisée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du prophete qui y transporta les Houris, étoient le séjour des guerriers & des hommes illustres en tous les genres. C'est-là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon & tous les guerriers qui combattoient sous les murs de Troye, s'occupoient encore d'exercices militaires: c'est-là que les Pindare & les Homeres célébroient encore les jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'espece d'exercice & de chant qui sur la terre avoit fait l'occupation des héros & des poëtes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les suivoient encore dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette religion donnée, quel devoit être le

desir le plus vif, l'intérêt le plus puiſſant des païens ? celui de ſervir leur patrie par leurs talents, leur courage, leur intégrité, leur généroſité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de ſe rendre chers à ceux avec qui ils devoient, dans les enfers, continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthouſiaſme qu'une légiſlation ſage donne pour la vertu & les talents, cette religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des paſſions, les anciens légiſlateurs ne ſe propoſoient point de les étouffer. Que trouver chez un peuple ſans deſir ? ſont-ce des Commerçants, des capitaines, des ſoldats, des hommes de lettres, des miniſtres habiles ? non : mais des moines.

Un peuple ſans induſtrie, ſans courage, ſans richeſſes, ſans ſcience, eſt l'eſclave né de tout voiſin aſſez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des paſſions aux hommes ; & la religion païenne n'en éteignoit point en eux le feu ſacré & vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs & des romains portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La réputation étoit le Dieu de ces peuples. C'étoit de ce ſeul Dieu que les citoyens attendoient leur récompenſe. Chacun vouloit être le fils de la réputation. Chacun honoroit dans les bardes, les diſtributeurs de la gloire &

les prêtres du temple de la renommée (*a*). Le silence des bardes étoit redouté des guerriers & des princes mêmes. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux poëtes. Séveres & incorruptibles habitants d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la bassesse de leurs éloges. Nul d'entr'eux n'eût osé célébrer un nom que l'estime publique n'eût pas déjà consacré. Pour obtenir cette estime, il falloit avoir rendu des services à la patrie. Le desir religieux & vif d'une renommée immortelle excitoit donc les hommes à s'illustrer par leurs talents & leurs vertus. Que d'avantages une telle religion, plus pure d'ailleurs que la païenne, ne pourroit-elle pas procurer à une nation !

Mais comment établir cette religion dans une société déjà formée ? on sait quel est l'attachement du peuple pour son culte, pour ses dieux actuels, & son honneur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues?

Ce moyen est peut-être plus facile qu'on ne

(*a*) L'avantage de cette religion sur les autres est inappréciable, elle ne récompense que les talents & les actions utiles à la patrie : & le paradis est dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération & des vertus aussi folles qu'inutiles à la société.

penſe. Que chez un peuple la raiſon ſoit tolérée, elle ſubſtituera la religion de la Renommée à toute autre. N'y ſubſtituât-elle que le Déiſme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité! mais le culte rendu à la divinité ſe conſerveroit-il long-temps pur? Le peuple eſt groſſier, la ſuperſtition eſt ſa religion. Les temples élevés d'abord à l'éternel ſeroient bientôt conſacrés à ſes diverſes perfections : l'ignorance en feroit autant de dieux. Soit; & juſques-là que le magiſtrat la laiſſe faire. Mais qu'arrivée à ce terme, ce même magiſtrat attentif à diriger la marche de l'ignorance, & ſur-tout de la ſuperſtition, ne la perde point de vue; qu'il la reconnoiſſe quelque forme qu'elle prenne; qu'il s'oppoſe à l'établiſſement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale; c'eſt-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme eſt jaloux de ſa gloire. Un magiſtrat, comme à Rome, réunit-il en ſa perſonne le double emploi de ſénateur & de miniſtre des autels, * 47 le prêtre ſera toujours en lui ſubordonné au ſénateur, & la religion toujours ſubordonnée au bonheur public.

L'abbé de St. Pierre l'a dit : le prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'officier de morale. Or qui mieux que le magiſtrat peut remplir cette noble fonction? Qui mieux que lui

peut faire sentir, & les motifs d'intérêt général sur lesquels sont fondées les loix particulieres, & l'indissolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général.

Quelle puissance n'auroit pas sur les esprits une instruction morale donnée par un sénat? Avec quels respects les peuples n'en recevroient-ils pas les décisions? C'est uniquement du corps législatif qu'on peut attendre une religion bienfaisante, & qui d'ailleurs peu coûteuse & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talents & des vertus, n'auroit enfin comme la législation que la félicité des peuples pour objet.

Que des magistrats éclairés soient revêtus de la puissance temporelle & spirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques disparoîtra : tous les Citoyens adopteront les mêmes principes de morale & se formeront la même idée, d'une science, dont il est si important que tous soient également instruits.

Peut-être s'écoulera-t-il plusieurs siecles avant de faire dans les fausses religions les changements qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce moment? Que les hommes n'auront que des idées confuses de la morale; idées qu'ils devront à la différence de leurs positions,

&

& au hazard qui ne plaçant jamais deux hommes précisément dans le même concours des circonstances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes instructions & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre l'esprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.

NOTES.

1. LA science de l'homme est la science des sages. Les intriguans se croient à cet égard fort supérieurs au philosophe. Ils connoissent en effet mieux que lui la cotterie du ministre : ils conçoivent en conséquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier ? Qu'ils écrivent sur l'homme, qu'ils publient leurs pensées ; & le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes.

2. Le ministre connoît mieux que le philosophe le détail des affaires. Ses connoissances en ce genre sont plus étendues : mais ce dernier a plus le loisir d'étudier le cœur humain & le connoît mieux que le ministre. L'un & l'autre par leurs divers genres d'étude sont desti-

nés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, se fasse ami & protecteur des lettres. Avant la défense faite à Paris de ne plus imprimer que des catéchismes & des almanacs, ce fut aux brochures multipliées des gens instruits, que la France, dit-on, dut le bienfait de l'exportation des grains. Des savants en démontrerent les avantages. Le ministre qui se trouvoit alors à la tête des finances, profita de leurs lumieres.

3. A quelque dégré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fît des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut par son secours exciter l'émulation des citoyens, les habituer à l'attention; ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur esprit à la vérité, faire enfin de tous les citoyens, sinon des gens de génie, du moins des gens d'esprit & de sens. Mais comme je le prouverai dans la suite de cet ouvrage, c'est tout ce que peut la science perfectionnée de l'éducation, & c'est assez. Une nation généralement composée de pareils hommes, seroit sans contredit la premiere de l'univers.

4. A Vienne, à Paris, à Lisbonne & dans tous les pays catholiques, on permet la vente des opéras, des comédies, des romans & même de quelques bons livres de géométrie & de

médecine. En tout autre genre l'ouvrage supérieur & réputé tel du reste de l'Europe, est un ouvrage proscrit. Tels sont ceux des Voltaire, des Marmontel, des Rousseau, des Montesquieu, &c. En France l'approbation du censeur est pour l'Auteur presque toujours un certificat de sottise. Elle annonce un livre sans ennemis, dont on dira d'abord du bien parce qu'on n'en pensera point, parce qu'il n'excitera point l'envie, ne blessera l'orgueil de personne, & ne répétera que ce que tout le monde fait. L'éloge géneral & du moment est presque exclusif de l'éloge à venir.

5. Le Scholastique, dit le proverbe Anglois, n'est qu'un pur âne, qui n'ayant, ni la douceur du vrai chrétien, ni la raison du philosophe, ni l'affabilité du Courtisan, n'est qu'un objet ridicule.

6. Quelle est la science des scholastiques? Celle d'abuser des mots & d'en rendre la signification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares, qu'autrefois les magiciens édifioient, détruisoient les châteaux enchantés ou du moins leur apparence. Les scholastiques, héritiers de la puissance des anciens magiciens, ont, par la vertu de certains mots inintelligibles, pareillement donné l'apparence d'une science aux plus absurdes rêveries. S'il est un

moyen de détruire leurs enchantements, c'est de leur demander la signification précise des mots dont ils se servent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes, le charme cesse & le prestige de la science disparoît. Qu'on se défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment usage du langage de l'école. La langue usuelle suffit presque toujours à quiconque a des idées claires. Quiconque veut instruire & non duper les hommes, doit parler leur langue.

7. Il est peu de pays où l'on étudie la science de la morale & de la politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur esprit sur des sujets de cette espece. Le sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raisonnement. Le mot *raisonnable* est aujourd'hui devenu synonime d'*incrédule*. Le clergé soupçonne apparemment que les motifs de la foi, comme les fables aîles données à Mercure, sont trop petites pour la soutenir. *Pour être Philosophe*, dit Mallebranche, *il faut voir évidemment, & pour être fidele, il faut croire aveuglément.* Mallebranche ne s'apperçoit pas que de son fidele, il fait un sot. En effet, en quoi consiste la sottise ? A croire sans un motif suffisant pour croire : on me citera à ce sujet la foi du charbonnier. Il étoit dans un cas particulier, il parloit à Dieu, Dieu l'éclairoit in-

térieurement. Tout homme qui sans être ce charbonnier, se vante d'une foi aveugle & d'une croyance sur *ouir dire*, est donc un homme enorgueilli de sa sottise.

8. Qu'on s'amuse un moment de la peinture d'un ridicule, rien de mieux. Tout excellent tableau de cette espece, suppose beaucoup d'esprit dans le peintre qui le dessine. Que lui doit la société! Un tribut de reconnoissance & d'éloge proportionné au mal, dont la délivre le ridicule jetté sur tels ou tels défauts. Une nation qui mettroit de l'importance à ce service, se rendroit elle-même ridicule. » Qu'importe, dit un Anglois, que tel bourgeois » soit singulier dans son humeur, tel petit-» maître recherché dans ses habits, que telle » coquette enfin soit minaudiere, elle peut » rougir, blanchir, moucheter son visage & » coucher avec son amant sans envahir ma pro-» priété ou diminuer mon commerce. L'en-» nuyeux froissement d'un éventail qui s'ou-» vre & se ferme sans cesse, n'ébranle point » nos constitutions. » Une nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un petit-maître, est à coup sûr une nation frivole.

9. Toutes les nations ont reproché aux François leur frivolité. » Si le François, di-

» soit autrefois M. de Saville, est si frivole;
» l'Espagnol si grave & si superstitieux, l'An-
» glois si sérieux & si profond, c'est un effet
» de la différente forme de leur gouvernement.
» C'est à Paris que doit se fixer l'homme cu-
» rieux de bijoux & de parler sans rien dire:
» c'est à Madrid, à Lisbonne, que doit habiter
» quiconque aime à se donner la discipline &
» à voir brûler ses semblables, & c'est à Lon-
» dres enfin que doit vivre quiconque veut
» penser & faire usage de la faculté qui dis-
» tingue principalement l'homme de la brute.
» Selon M. de Saville, il n'est que trois objets
» dignes de réflexion; la nature, la religion
» & le gouvernement. Or, le François,
» ajoute-t-il, n'ose penser sur ces objets. Ses
» livres insipides pour des hommes, ne peuvent
» donc amuser que des femmes. La liberté
» seule, éleve l'esprit d'une nation; & l'esprit
» de la nation celui des écrivains. En France
» les ames sont sans énergie. Le seul auteur es-
» timable que j'en aime, c'est Montagne. Peu
» de ses concitoyens sont dignes de l'admirer:
» pour le sentir, il faut penser, & pour pen-
» ser, il faut être libre. »

10. Les jésuites offrent un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur ordre a produit peu d'hommes de génie dans les arts &

les ſciences ; s'ils n'ont point eu de Newton en phyſique, de Racine dans le tragique, d'Huygens en aſtronomie, de Pot en chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de la Fontaine, &c. Ce n'eſt pas que ces religieux ne ſe recrutaſſent parmi les écoliers de leurs colleges, qui annonçoient le plus de génie. On ſait d'ailleurs que les jéſuites, dans le ſilence de leurs maiſons, n'étoient diſtraits de leurs études par aucun ſoin, que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquiſition des talents. Pourquoi donc ont-ils donné ſi peu d'hommes illuſtres à l'Europe ? C'eſt qu'entourés de fanatiques & de ſuperſtitieux, un jéſuite n'oſe penſer que d'après ſes ſupérieurs : c'eſt que d'ailleurs forcé de s'appliquer quelques années à l'étude des caſuiſtes & de la théologie ; cette étude répugne à la ſaine raiſon, & doit la corrompre en lui. Comment conſerver ſur les bancs un eſprit juſte ? L'habitude de ſophiſtiquer le fauſſe ?

11. Si tous les Savoyards ont, à certains égards, le même caractere, c'eſt que le hazard les place dans des diſpoſitions à peu près ſemblables, & que tous reçoivent à peu près la même éducation. Pourquoi tous ſont-ils voyageurs ? C'eſt qu'il faut de l'argent pour vivre, & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi ſont-ils labo-

rieux ? C'eſt que tous ſont indigens, c'eſt que ſans ſecours, ſans protection dans le pays où ils ſe tranſplantent, ils y ont faim & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi ſont-ils fideles & actifs ? C'eſt que pour être employés de préférence aux nationaux, il faut qu'ils les ſurpaſſent en activité & fidélité. Pour quelle raiſon enfin ſont-ils tous économes ? C'eſt qu'attachés, comme tous les hommes, à leur pays natal, ils en ſortent gueux pour y rentrer riches, & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Suppoſons donc qu'on eut le plus grand intérêt d'inſpirer à un jeune homme les vertus d'un Savoyard : que faire ? Le placer dans la même poſition ; confier quelque temps ſon éducation au malheur & à l'indigence. Le beſoin & la néceſſité ſont de tous les inſtituteurs les ſeuls dont les leçons ſont toujours écoutées & les conſeils toujours efficaces. Mais ſi les mœurs nationales ne permettent point de leur donner une pareille éducation, quelle autre y ſubſtituer ? Je l'ignore : nul qui ſoit auſſi ſûre. Il ne faudra donc pas s'étonner, s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on deſiroit en lui. Qui peut être ſurpris du peu de ſuccès d'une éducation ſuffiſante ?

12. Shakeſpear ne jouoit bien qu'un ſeul rôle ; c'étoit le ſpectre dans Hamlet.

13. Voyez l'extrait du dictionnaire de Moréri ; l'extrait de la république des lettres, janvier 1685 ; dans ce dernier ouvrage on lit cette phrase : » c'est à une dame à laquelle » on donnoit à Rouen le nom de Melite, que » la France doit le grand Corneille. » C'est pareillement à l'amour que l'Angleterre doit son célebre Hogarth.

14. La plupart des hommes de génie veulent dès leur premiere jeunesse avoir annoncé ce qu'ils doivent être : c'est leur manie. Se prétendent-ils d'une race supérieure à celle des autres hommes ? A la bonne heure : qu'on ne dispute pas sur ce point avec leur vanité : on les fâcheroit, mais qu'on ne les en croye pas sur leur parole, on se tromperoit. Rien de plus illusoire & de plus incertain que ces premieres annonces. Newton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les classes sont peuplées de jolis enfants, le monde l'est de sots hommes.

15. La vie ou la mort, la faveur ou la disgrace d'un patron décide souvent de notre état & de notre profession. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidents de cette espece. Le mensonge, la bassesse & la frivolité regnent-ils dans une cour ? Y vit-on sans respect pour la vérité, l'humanité & la postérité ? Qui doute

qu'une disgrace, une injustice ne soit quelquefois salutaire au courtisan, qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme se doit à lui-même, qui l'enleve à la dissipation de la cour, au vuide de ses conversations, & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puisse quelquefois occasionner en lui le développement des plus grands talents.

16. M. Rousseau n'est point insensible, & la preuve sont les injures même qu'il dit aux femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers. .

« Tout, jusqu'à tes mépris, m'a prouvé ton amour. »

17. M. Rousseau, dans ses ouvrages, m'a toujours paru moins occupé d'instruire que de séduire ses lecteurs. Toujours orateur & rarement raisonneur, il oublie que dans les discussions philosophiques, s'il est quelquefois permis de faire usage de l'éloquence, c'est uniquement lorsqu'il s'agit de faire vivement sentir toute l'importance d'une opinion déjà reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur assoupissement, & les armer contre Philippe ? C'est alors que Demosthene doit déployer toute la force de l'éloquence; mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la discussion. Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui sait si dans la

chambre des communes d'Angleterre, l'on est toujours assez attentif à l'usage différent, qu'on doit y faire de l'éloquence & de l'esprit de discussion ?

18. M. Rousseau connut à Montmorency, M. le maréchal de Luxembourg, ce Seigneur l'aima, honora en lui les talents, le protégea, & par cette protection acquit un droit sur la reconnoissance de tous les gens de lettres. Que les savants ne rougissent point de louer un grand, pourquoi lui refuser les éloges qu'il mérite ? Oublieroient-ils que si les nations ont besoin de lumieres, les savants ont besoin de protecteurs. L'amitié de M. de Luxembourg ne put, il est vrai, soustraire M. Rousseau à la persécution ; mais peut-être le caractere de ce seigneur étoit-il foible, peut-être l'hypocrisie des méchants est-elle plus puissante que la protection des bons & des grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ses bienfaits à ces insectes de la littérature, qui font la honte de leur protecteur. Une faveur bannale accordée, dit milord Shafftesbury, à ces écrivains médiocres & vils, qui s'introduisent par bassesse dans la familiarité d'un grand, n'est point une preuve de son amour pour les lettres. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens en place s'annoncer comme les protecteurs des savants, &

s'installer en cette qualité, *grands-maîtres de l'ordre des lettres*. Leurs bienfaits trop souvent prodigués à la médiocrité, étoient plus nuisibles aux sciences, que ne l'eût été leur indifférence. Des récompenses mal placées, découragent les vrais talents. En vain dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment & le recherchent; le public instruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le mérite ne souffre point, & n'est point incognito exposé ou sur la paille de la misere, ou sous le couteau de la superstition. Les grands, toujours à portée de le secourir, peuvent donc toujours prétendre à l'estime & à la reconnoissance de la partie du genre humain la plus savante & la plus éclairée. Voyez advice to an author. part. 2, §. 1; pag. 229.

19. Douze ou quinze millions saisis en Espagne sur deux procureurs jésuites du Paraguai, prouvent qu'en prêchant le détachement des richesses, les jésuites n'ont jamais été dupes de leurs sermons.

20. De tous les contes, les plus ridicules sont ceux que les moines font de leurs fondateurs. Ils disent, par exemple, » qu'à la vue d'une biche poursuivie par des loups, Saint-Lomer, » leur ordonna de s'arrêter, ce qu'ils firent incontinent. »

« Que ſaint Florent, faute de Berger, or» donna à un ours qu'il rencontra, de mener » paître ſes brebis, & que l'ours les menoit paître » tous les jours.

» Que ſaint François ſaluoit les oiſeaux, leur » parloit, leur faiſoit commandement d'ouir la » parole de Dieu, leſquels oiſeaux entendant » parler ſaint François, ſe réjouiſſoient d'une fa» çon merveilleuſe, allongeant le col, entr'ou» vrant le bec.

» Que ce même ſaint François paſſa huit jours » avec une cigale, chanta un jour entier avec » un roſſignol, guérit un loup enragé, & lui dit » mon frere le loup, tu dois me promettre » que tu ne feras plus à l'avenir auſſi raviſſant » que tu l'as été : ce que le loup promit en in» clinant la tête. Alors ſaint François lui dit, » donne-moi la foi ce que diſant, ſaint François » lui tendit la main, pour la recevoir, & le loup » levant doucement ſa patte droite, la mit entre » les mains de ſaint François. » On lit auſſi de pluſieurs autres ſaints qu'ils ſe plaiſoient à deviſer avec les brutes.

21. On n'attache certainement pas d'idée nette au mot, *Paſſions*, lorſqu'on les regarde comme nuiſibles. Ce n'eſt qu'une vraie diſpute de mots. Les théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la paſſion vive de l'amour de Dieu fût un

crime. Ils n'ont point condamné Décius pour s'être voué dans les champs de la guetre aux Dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la patrie, qui l'arma contre les Tyrans, & l'engagea dans l'entreprise la plus périlleuse. Nos desirs sont nos moteurs, & c'est la force de nos desirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme sans desir & sans besoin, est sans esprit & sans raison. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ses idées entr'elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il est stupide. Si les souverains de l'Orient sont en général si peu éclairés, c'est que l'esprit est fils du desir & du besoin. Or, les sultans n'éprouvent ni l'un ni l'autre. Il n'est point de plaisir qu'un simple acte de volonté ne leur procure : l'esprit leur est donc presque toujours inutile. Le seul cas où il leur devient nécessaire, c'est lorsque jaloux du titre de conquérant, ils veulent envahir le sceptre d'un voisin puissant. Dans toute autre position, exiger des lumieres d'un despote, c'est vouloir un effet sans cause. Compter dans un gouvernement arbitraire sur l'esprit d'un monarque né sur le trône, c'est folie. Aussi sauf le hazard d'une éducation singuliere, est-il peu de souverains absolus & éclairés : aussi l'histoire ne compte-t-elle communément au nombre des grands

rois, que les Henri IV, les Frédéric, les Catherine II, &c. & ceux d'entre les princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire, & mille obſtacles à ſurmonter.

22. Un dévot peut exceller en géométrie, en certain genre de peinture; mais vu la contradiction actuelle, qui ſe trouve entre l'intérêt public & l'intérêt du prêtre, on ne peut ſans inconſéquence être à la fois pieux & homme d'Etat, dévot & bon citoyen, c'eſt-à-dire, honnête homme. C'eſt une vérité que démontrera la ſuite de cet ouvrage.

23. C'étoit autrefois le petit-maître, aujourd'hui c'eſt le théologien qui ſait tout, ſans avoir rien appris. L'interroge-t-on ſur la nature des animaux? ce ſont, dit-il, de pures machines. Mais ſur quel motif appuye-t-il ſa déciſion? a-t-il en qualité, ou de chaſſeur, ou d'obſervateur, étudié la nature & les mœurs des animaux? non: il n'a élevé ni chien, ni chat, pas même des moineaux; mais il eſt docteur, & du moment qu'il en prend le bonnet, il ſe croit comme l'empereur de la Chine, obligé par l'étiquette de ſon état, de répondre à tout ce qu'on lui apprend, *je le ſavois*. L'on ſuppoſoit le ſage des Stoïciens habile & verſé dans tous les arts & les ſciences; c'étoit l'homme univerſel. Il en eſt de même du théologien: il eſt poëte, géome-

tre, phyficien, horloger, &c. Qu'il ait tous ces talents, j'y confens : mais qu'on ne m'oblige point de lire fes vers & d'acheter fes montres. Me permettroit-il de lui donner un confeil : ce feroit avant de parler des animaux de confulter les ouvrages de M. de Buffon, & trois ou quatre lettres données au journal étranger par un obfervateur exact & un bon écrivain. Qu'il s'abftienne d'attaquer fur ce point mes fentiments. J'ai donné, dit-on, de l'efprit & de la raifon aux brutes. C'eft une politeffe que je fis aux docteurs. Quelle fut votre reconnoiffance, ô ingrats!

24. Le propre des gouvernements defpotiques eft d'affoiblir dans l'homme le mouvement des paffions. Auffi la confomption eft-elle la maladie mortelle de ces empires : auffi les peuples foumis à cette forme de gouvernement, n'ont-ils communément ni l'audace, ni le courage des républicains. Ces derniers même n'ont excité notre admiration que dans ces moments de crife où leurs paffions étoient le plus en effervefcence. Dans quels temps les Hollandois & les Suiffes faifoient-ils des actions furhumaines? lorfqu'ils étoient animés de deux fortes de paffions. L'une la vengeance, l'autre la haine des tyrans. Il faut des paffions à un peuple : c'eft une vérité qui n'eft plus maintenant ignorée que du gardien des capucins.

25.

25. Le Turc croit la femme formée pour le plaiſir de l'homme & créée pour irriter ſes deſirs. Telle eſt, dit-il, l'intention marquée de la nature. Or qu'en Turquie, l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des femmes, qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer, rien de plus ſimple. Quel abus faire de la beauté dans le ſerrail où elle eſt renfermée ? ſuppoſons, ſi l'on veut, un pays où les femmes ſoient en commun. Plus dans ce pays elles inventeroient de moyens de ſéduire, plus elles multiplieroient les plaiſirs de l'homme. Quelque degré de perfection qu'elles atteigniſſent en ce genre, on peut aſſurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles, c'eſt qu'elles conçuſſent tant de vénération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles cruſſent n'en devoir faire part qu'aux hommes déjà diſtingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talents & aux vertus. Mais en Turquie, ſi les femmes peuvent ſans inconvénient s'inſtruire de tous les arts de la volupté, en ſeroit-il de même dans un pays, où comme en Europe, elles ne ſont ni renfermées, ni communes, où comme en France, toutes les mai-

ſons ſont ouvertes ? s'imagine-t-on qu'en multipliant dans les femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des époux ? j'en doute, & jusqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage, ce que l'art pourroit ajouter aux beautés naturelles du ſexe, ſeroit peut-être en contradiction avec l'uſage que les loix Européennes lui permettent d'en faire.

26. Il eſt des hommes qui ſe croient vrais parce qu'ils ſont médiſants. Rien de plus différent que la vérité & la médiſance : l'une toujours indulgente eſt inſpirée par l'humanité. L'autre toujours aigre, eſt fille de l'orgueil, de la haine, de l'humeur & de l'envie. Le ton & les geſtes de la médiſance décelent toujours quel en eſt le pere.

27. Si l'on ne peut ſans crime taire la vérité aux peuples & aux ſouverains, quel homme a toujours été juſte & ſans reproche à cet égard ?

28. Qu'à la lecture de l'hiſtoire eccléſiaſtique un jeune Italien s'indigne des crimes & de la ſcélérateſſe des pontifes, qu'il doute de leur infaillibilité : quel doute impie, s'écrie ſon précepteur ? mais répond l'éleve, je dis ce que je penſe : ne m'avez-vous pas toujours défendu de mentir ? oui dans les cas ordinaires ; mais en faveur de l'égliſe le menſonge eſt un devoir.

Et quel intérêt prenez-vous au pape ? le plus grand, repliquera le maître. Si le pape est reconnu infaillible, nul ne peut résister à ses volontés. Les peuples lui doivent être aveuglément soumis. Or quelle considération ce respect pour le pape ne réfléchit-il pas sur tout le corps ecclésiastique & par conséquent sur moi ?

29. Quiconque en écrivant l'histoire, en altere les faits, est un mauvais citoyen. Il trompe le public & le prive de l'avantage inestimable qu'il pourroit retirer de cette lecture. Mais dans quel empire trouver un historien vrai & réellement adorateur du Dieu de vérité ? est-ce en France, en Portugal, en Espagne ? non : mais dans un pays libre & réformé.

30. Pourquoi les disputes théologiques sur la Grace sont-elles interminables ? c'est qu'heureusement pour les disputants, ni les uns, ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. En présentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la divinité ? le cardinal du Perron, après avoir dans un discours prouvé l'existence de Dieu à Henri III, lui dit : si votre majesté le desire, je lui en prouverai tout aussi évidemment la non-existence.

31. Pourquoi la plupart des hommes éclairés regardent-ils toute religion comme incompatible avec une bonne morale ? c'est que les

prêtres de toute religion ſe donnent pour les ſeuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines : c'eſt qu'ils veulent que les déciſions théologiques ſoient regardées comme le vrai code de la Morale. Or le prêtre eſt un homme. En cette qualité, il juge conformément à ſon intérêt. Son intérêt eſt preſque toujours contraire à l'intérêt public. La plupart de ſes jugements ſont donc injuſtes. Telle eſt cependant la puiſſance du prêtre ſur l'eſprit des peuples, qu'ils ont pour les ſophiſmes de l'école, ſouvent plus de vénération que pour les ſaines maximes de la morale. Quelles idées nettes les peuples pourroient-ils s'en former ? les déciſions de l'égliſe auſſi variables que ſes intérêts, y portent ſans ceſſe confuſion, obſcurité & contradiction. Qu'eſt-ce que l'égliſe ſubſtitue aux vrais principes de la juſtice ? des obſervances & des cérémonies ridicules. Auſſi dans ſes diſcours ſur Tite-Live, Machiavel attribue-t-il l'exceſſive méchanceté des Italiens, à la fauſſeté & à la contradiction des préceptes moraux de la Religion catholique.

32. L'homme, diſoit Fontenelle, a fait Dieu à ſon image & ne pouvoit faire autrement. C'eſt ſur les cours orientales que les moines ont modélé la cour céleſte. Le prince d'orient inviſible à la plupart de ſes ſujets, n'eſt acceſſi-

ble qu'à ses seuls courtisans. Les plaintes du peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ses favoris. Les moines sous le nom de saints ont pareillement environné de favoris le trône du monarque de l'Univers, & ont voulu que les graces célestes ne s'obtinssent que par l'intercession de ces saints. Mais pour se les rendre favorables, que faire? les prêtres assemblés à cet effet déciderent qu'en bois sculpté, ou non sculpté, l'on placeroit des images dans les églises, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du Très-Haut que les signes extérieurs de l'adoration seroient les mêmes pour l'Eternel & ses favoris, & qu'enfin honorés par les chrétiens comme les Pénates & les Fétiches par les païens & les sauvages. St. Nicolas en Russie, par exemple, & St. Janvier à Naples auroient plus de considération & attireroient plus de respect que Dieu lui-même.

C'est sur ces faits que sont fondées les accusations portées contre les églises grecques & latines. C'est à la derniere sur-tout qu'on doit le rétablissement du Fétichisme. Ainsi la France a dans St. Denis un Fétiche national; dans Ste. Géneviéve une Fétiche de la capitale; & il n'est point de communauté ni de citoyen qui sous le nom de Pierre, de Claude ou de Martin, n'ait encore son Fétiche particulier.

33. Point de ruses, de mensonges, de prestiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils & bas que les prêtres n'aient employés pour s'enrichir. Les capitulaires recueillis par Baluze, *T.* 2, nous instruisent de la maniere dont autrefois les écclésiastiques parvinrent en France à se faire payer la dixme. « Ils firent descendre du Ciel une lettre de Jesus-Christ. Par » cette lettre le Sauveur menace les païens, les » sorciers, & ceux qui ne payent pas la dixme, » de frapper leurs champs de stérilité, & d'envoyer dans leurs maisons des serpents aîlés, » pour dévorer les tettons de leurs femmes ». Cette premiere lettre n'ayant point réussi, les ecclésiastiques ont recours au diable : ils le produisent (voyez les mêmes capitulaires. *T.* 1.) dans une assemblée de la Nation, & le Diable devenu tout-à-coup apôtre & missionnaire y prend à cœur le salut des François. Il tâche de les rappeller à leur devoir par des chatiments salutaires. « Ouvrez enfin les yeux, disoit le clergé, le Diable lui-même est l'au- » teur de la derniere famine, lui-même a dé- » voré les grains dans les épis; redoutez sa » fureur. Au milieu des campagnes, il a dé- » claré par des hurlements affreux qu'il exer- » ceroit les plus cruels châtiments sur les chré- » tiens endurcis qui nous refusent la dixme. »

Tant d'impoftures de la part du clergé prouvent qu'au temps de Charlemagne les gens pieux étoient les feuls qui payaffent la dixme. Dans la fuppofition que le clergé eût eu le droit de la lever, il n'eût point eu recours fucceffivement à Dieu & au Diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même efpece, c'eft le fermon d'un curé fur le même fujet; « ô mes » chers paroiffiens, difoit-il, ne fuivez point » l'exemple de ce malheureux Caïn, mais » bien celui du bon Abel : Caïn ne vouloit » jamais payer la dixme, ni aller à la meffe : » Abel au contraire la payoit & toujours du » plus beau & du meilleur, & il ne failloit pas » un feul jour d'ouir la meffe ».

Grotius dit au fujet de ces dixmes & donations que le fcrupule de Tibere pour accepter de tels dons, devroit faire honte aux moines

34. Les papes par leurs prétentions ridicules fur l'Amérique ont donné l'exemple de l'iniquité, ont légitimé toutes les injuftices qui y ont exercées les chrétiens.

Un jour qu'on examinoit dans la chambre des communes, fi tel canton fitué fur les confins du Canada devoit appartenir à la France, un des membres de la chambre fe leve & dit : « cette » queftion, meffieurs, eft d'autant plus délicate,

» que les François ainſi que nous, ſont très-perſuadés que ce terrein n'appartient point aux naturels du pays ».

35. Que d'après ces faits les papiſtes vantent encore la grande perfection où leur religion porte les mœurs, ils ne feront point de proſélites. Pour éclaircir les prétentions de ces papiſtes, qu'on ſe demande quel eſt l'objet de la ſcience de la morale; l'on voit que ce ne peut être que le *bonheur général*; que ſi l'on exige des vertus dans les particuliers, c'eſt que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le ſeul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux & fortunés, c'eſt d'aſſurer par de bonnes loix les propriétés des citoyens, c'eſt d'éveiller leur induſtrie, de leur permettre de penſer & de communiquer leurs penſées. Or la religion papiſte eſt-elle la plus favorable à de telles loix? les hommes ſont-ils en Italie & en Portugal, plus aſſurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens? y jouiſſent-ils d'une plus grande liberté de penſer? le gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs? y eſt-il moins dur, par conſéquent plus reſpectable? l'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire, que les Luthériens, les Calviniſtes de l'Allemagne, ſont mieux gouvernés & plus heureux que les catholiques, & que les cantons

proteſtans de la Suiſſe ſont plus riches & plus puiſſants que les cantons papiſtes. La religion réformée tend donc plus directement au bonheur public que la catholique, elle eſt donc plus favorable à l'objet que ſe propoſe la morale. Elle inſpire donc de meilleures mœurs, & dont l'excellence n'a d'autre meſure que la félicité même des peuples.

36. Il eſt de grandes, il eſt de petites ſociétés. Les loix de ces dernieres ſont ſimples, parce que leurs intérêts le ſont : elles ſont conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles ſe font du conſentement de tous : elles ſont enfin très-exactement obſervées ; parce que le bonheur de chaque individu eſt attaché à leur obſervation : c'eſt le bon ſens qui dicte les loix des petites ſociétés : c'eſt le génie qui dicte celles des grandes.

Mais qui put déterminer les hommes à former des ſociétés ſi nombreuſes ? le hazard, l'ignorance des inconvénients attachés à de telles ſociétés, enfin, le deſir de conquérir, la crainte d'être ſubjugué, &c.

37. Schaftesbury dans ſon traité de l'enthouſiaſme parle d'un évêque, qui ne trouvant point encore dans le catéchiſme catholique de quoi ſatisfaire ſon inſatiable crédulité, ſe mit encore à croire les contes des Fées.

38. Il en est du papisme, comme du despotisme ; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établissent. Le plus sûr moyen d'affoiblir les puissances de l'Angleterre & de la Hollande, seroit d'y établir la religion catholique.

39. Si notre religion, disent les papistes, est très-coûteuse, c'est que les instructions y sont très-multipliées. Soit : mais quel est le produit de ces instructions ? les hommes en sont-ils meilleurs ? non. Que faire pour les rendre tels ? Partager la dixme de chaque paroisse entre les paysans qui cultiveront le mieux leurs terres & feront les actions les plus vertueuses. Le partage de cette dixme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les curés.

40. L'histoire d'Irlande nous apprend, *T.* 1. *p.* 303, que cette Isle fut toujours exposée autrefois à la voracité d'un clergé très-nombreux. Les poëtes, prêtres du pays, y jouissoient de tous les avantages, immunités & privileges des prêtres catholiques. Comme ces derniers ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les poëtes en conséquence se multiplierent à tel point que Hugh alors roi d'Irlande, sentit la nécessité de décharger ses sujets d'un entretien si onéreux. Ce prince aimoit ses peuples ; il étoit

courageux, il entreprit de détruire les prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre; il y réussit.

En Pensilvanie, point de religion établie par le gouvernement : chacun y adopte celle qu'il veut. Le prêtre n'y coûte rien à l'état : c'est aux habitants à s'en fournir selon leur besoin, à se cotiser à cet effet. Le prêtre y est comme le négociant entretenu aux dépens du consommateur. Qui n'a point de prêtre & ne consomme point de cette denrée ne paie rien. La Pensilvanie est un modele dont il seroit à propos de tirer copie.

41. Numa lui-même n'avoit institué que quatre vestales & un très-petit nombre de prêtres.

42. Entre la religion païenne & la papiste, je trouve, disoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naissance de Vénus; celui du second tableau grotesque de la tentation de St. Antoine.

43. Les Romains consacrerent sous le regne de Numa un temple à la bonne foi : la dédicace de ce temple les rendit quelque tems fideles à leurs traités.

44. Quiconque affecte tant d'humilité & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme

un pélerinage, ne sera jamais qu'un moine & ne contribuera jamais au bonheur de l'humanité.

45. La réunion des deux puissances spirituelle & temporelle dans les mains d'un Despote seroit, dit-on, dangereuse ; je le crois. En général tout Despote uniquement jaloux de satisfaire ses caprices, s'occupe peu du bonheur national : la félicité de ses sujets lui est indifférente. Il feroit souvent usage de la puissance spirituelle pour légitimer ses fantaisies & ses cruautés ; mais il n'en seroit pas de même si l'on ne confioit cette puissance qu'au corps de la magistrature.

46. Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des enfants de Saturne ? c'est que l'ordre & la génération, successeurs du cahos & de la stérilité, étoient, selon les philosophes, le dernier produit du temps. Pourquoi Jupiter en qualité de générateur, étoit-il le Dieu de l'air ? C'est, disoient ces philosophes, que les végétaux, les Fossiles, les minéraux, les animaux, enfin tout ce qui existe, transpire, s'exhale, se corrompt & remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés mis en action par le feu solaire, il faut que l'air dépense alors en nouvelles générations les sels & les esprits reçus de la putréfaction. L'air, principe unique de la génération & de la corruption, leur paroissoit donc un immense Océan agité par des principes nombreux

& différents. C'eſt dans l'air que nageoient, ſelon eux, les ſemences de tous les êtres, qui toujours prêts à ſe reproduire, attendoient pour cet effet le moment où le hazard les dépoſât dans une matrice convenable. L'Atmoſphère à leurs yeux étoit, pour ainſi dire, toujours vivant, toujours chargé d'acide pour ronger, & de germes pour engendrer. C'étoit le vaſte récipient de tous les principes de la vie.

Les Titans & Janus, ſelon les anciens, étoient pareillement l'embléme du cahos; Vénus ou l'amour celui de l'attraction, ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'univers.

47. La réunion des puiſſances temporelle & ſpirituelle dans les mêmes mains eſt indiſpenſable. On n'a rien fait contre le corps ſacerdotal, lorſqu'on l'a ſimplement humilié. Qui ne l'anéantit point, ſuſpend & ne détruit pas ſon crédit. Un corps eſt immortel : une circonſtance favorable, la confiance d'un prince, un mouvement dans l'état, ſuffit pour lui rendre ſon premier pouvoir. Il reparoît alors armé d'une puiſſance d'autant plus redoutable, qu'inſtruit des cauſes de ſon abaiſſement, il eſt plus attentif à les détruire. Le clergé d'Angleterre eſt aujourd'hui ſans puiſſance, mais il n'eſt point anéanti. Qui peut donc répondre, diſoit un

Lord, que reprenant son premier crédit, ce corps ne reprenne sa premiere férocité & ne répande un jour autant de sang qu'il en a déja fait couler. Un des plus grands services à rendre à la France, seroit d'employer une partie des revenus trop considérables du clergé à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les ecclésiastiques, si juste à leur égard, on leur conservoit leur vie durant, tout l'usufruit de leurs bénéfices & qu'on n'en disposât qu'à leur mort? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation?





SECTION II.

Tous les hommes communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit.

CHAPITRE I.

Toutes nos idées nous viennent par les sens : en conséquence on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.

LORSQU'ÉCLAIRÉ par Locke, l'on sait que c'est aux organes des sens qu'on doit ses idées & par conséquent son esprit, lorsqu'on remarque des différences & dans les organes & dans l'esprit de divers hommes, l'on doit communément en conclure que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion si vraisemblable & si analogue aux faits (*a*) doit être d'autant plus générale-

(*a*) C'est par le moyen des analogies qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes; mais dans quels cas doit-on se contenter de la preuve des ana-

ment adoptée, qu'elle favorise la paresse humaine & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant si des expériences contraires prouvoient que la supériorité de l'esprit n'est point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq sens, c'est dans une autre cause qu'on seroit forcé de chercher l'explication de ce phénomene.

Deux opinions partagent aujourd'hui les savans sur cet objet. Les uns disent *l'esprit est l'effet d'une certaine espece de tempérament & d'organisation intérieure*; mais aucun n'a par une suite d'observations encore déterminé l'espece d'organe, de tempérament ou de nourriture qui produit l'esprit (*a*). Cette assertion vague &

---

logies? Lorsqu'il est impossible d'en acquérir d'autres. Cette espece de preuve est souvent trompeuse. A-t-on toujours vu les animaux se multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles? On en conclut que cette maniere est la seule dont les êtres puissent se régénérer. Il faut pour nous détromper, que des observateurs exacts & scrupuleux enferment un puceron dans un bocal, qu'ils découpent des polypes, & prouvent par des expériences réiterées, qu'il est encore dans la nature d'autres manieres dont les animaux peuvent se reproduire.

(*a*) Quelques médecins, entr'autres M. Lausel de Magny, a dit que les tempéraments les plus forts & destitués

destituée de preuves, se réduit donc à ceci. *L'esprit est l'effet d'une cause inconnue ou d'une qualité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organisation.*

Quintilien, Locke & moi disons.

L'inégalité des esprits est l'effet d'une cause

---

les plus courageux étoient les plus spirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine, Boileau, Pascal, Hobbes, Tolland, Fontenelle, &c. comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les sanguins étoient à la fois, & les plus ingénieux & les moins capables d'une attention constante : mais peut-on être en même temps incapable d'attention & doué de grands talents ? Croit-on que sans application Locke & Newton fussent jamais parvenus à leurs sublimes découvertes ?

Quelques-uns ont observé que le méditatif & le spirituel étoit ordinairement mélancolique. Ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cause, que le spirituel n'étoit point tel parce qu'il étoit mélancolique, mais mélancolique parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Plusieurs enfin ont fait dépendre l'esprit de la mobilité des nerfs : mais les femmes sont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroit donc leur assurer une grande supériorité sur les hommes. Ont-elles en conséquence plus d'esprit ? Non : quelle idée nette d'ailleurs se former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs ?

connue, & cette cause est la différence de l'éducation.

Pour justifier la premiere de ces opinions, il eût fallu montrer par des observations répétées que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espece d'organe & de tempérament. Or ces expériences sont à faire. Il paroît donc que si des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des esprits, c'est à cette derniere opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cause connue rend-elle compte d'un fait? pourquoi le rapporter à une cause inconnue, à une qualité occulte, dont l'existence toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle?

Pour montrer *que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit* (*a*), il faut remonter au principe qui le produit: quel est-il?

(*a*) M. Locke avoit sans doute entrevu cette vérité, lorsque parlant de l'inégale capacité des esprits, il croit appercevoir entr'eux moins de différence qu'on ne l'imagine. « Je crois, dit-il, *p.* 2 de son éducation, » pouvoir assurer que de cent hommes, il y en a plus » de 90 qui sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, » utiles ou nuisibles à la société par l'instruction qu'ils

Dans l'homme tout est sensation physique. Peut-être n'ai-je pas assez développé cette vérité dans le livre de *l'Esprit*. Que dois-je donc me

---

» ont reçue. C'est de l'éducation que dépend la grande » différence apperçue entr'eux. Les moindres & les » plus insensibles impressions reçues dans notre en- » fance ont des conséquences très-importantes & d'une » longue durée. Il en est de ces premieres impressions » comme d'une riviere dont on peut sans peine dé- » tourner les eaux en divers canaux par des routes » tout-à-fait contraires, de sorte que par la direction » insensible que l'eau reçoit au commencement de sa » source, elle prend différents cours & arrive enfin » dans des lieux fort éloignés les uns des autres: » c'est, je pense, avec la même facilité qu'on peut » tourner les esprits des enfants du côté qu'on veut. » Dans ce passage à la vérité, Locke n'affirme point expressément que tous les hommes communément bien organisés aient une égale aptitude à l'esprit, mais il y dit ce dont il avoit été, pour ainsi dire, témoin, & ce que lui avoit appris l'expérience journaliere. Ce philosophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'esprit à la capacité de sentir, principe qui seul peut résoudre cette question.

Quintilien qui, si long-temps chargé de l'instruction de la jeunesse, avoit encore sur cet objet plus de connoissances pratiques que Locke, est aussi plus hardi dans ses assertions. Il dit L. I. Inst. Orat. « C'est une » erreur de croire qu'il y a peu d'hommes qui naissent » avec la faculté de bien saisir les idées qu'on leur pré- » sente, & d'imaginer que la plupart perdent leur

proposer ? De démontrer rigoureusement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer & de prouver que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir. C'est ce principe qui seul nous explique comment il se peut que ce soit à nos sens que nous devions nos idées, & que ce ne soit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême perfection de ces mêmes sens que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre esprit.

» temps & leurs peines à vaincre la paresse innée de » leur esprit. Le grand nombre au contraire paroît » également organisé pour penser & retenir avec » promptitude & facilité. C'est un talent aussi naturel » à l'homme que le vol aux oiseaux, la course aux » chevaux & la férocité aux bêtes farouches. La vie de » l'ame est dans son activité & son industrie ; ce qui » lui a fait attribuer une origine céleste. Les esprits » lourds & inhabiles aux sciences ne sont pas plus dans » l'ordre de la nature, que les monstres & les phéno- » menes extraordinaires. Ces derniers sont rares. D'où » je conclus qu'il se trouve dans les enfants, de gran- » des ressources qu'on laisse échapper avec l'âge. Alors » il est évident que ce n'est point à la nature, mais à » notre négligence, qu'on doit s'en prendre. »

L'opinion de Quintilien, celle de Locke également fondée sur l'expérience & l'observation, & les preuves dont je me suis servi pour en démontrer la vérité, doivent, je pense, suspendre sur cet objet le jugement trop précipité du lecteur.

Si ce principe concilie deux faits en apparence si contradictoires, j'en conclurai que la supériorité de l'esprit, n'est le produit ni du tempérament, ni de la plus ou moins grande finesse des sens, ni d'une qualité occulte, mais l'effet de la cause très-connue de l'éducation; & qu'enfin aux assertions vagues & tant de fois répétées à ce sujet, l'on peut substituer des idées très-précises.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette question, je crois, pour y jetter plus de clarté & n'avoir rien à démêler avec les théologiens, devoir d'abord distinguer l'esprit, de ce qu'on appelle l'ame.

CHAPITRE II.

Différence entre l'esprit & l'ame.

IL n'est point de mots parfaitement synonimes. Cette vérité ignorée des uns, oubliée des autres a fait souvent confondre l'esprit & l'ame. Mais quelle différence mettre entr'eux, & qu'est-ce que l'ame? La regarde-t-on d'après les anciens & les premiers peres de l'église, comme une matiere extrêmement fine & déliée, & comme le feu électrique qui nous anime. Rappellerai-je

ici tout ce qu'en ont pensé le divers peuples, & les différentes sectes de philosophes ? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obscures & petites. Les seuls qui sur ce sujet s'exprimoient avec sublimité, étoient les Parsis. Prononçoient-ils une oraison funebre sur la tombe de quelque grand homme ! ils s'écrioient ; » ô terre ! » ô mere commune des humains ! reprends du » corps de ce héros ce qui t'appartient : que les » parties aqueuses renfermées dans ses veines, » s'exhalent dans les airs, qu'elles retombent en » pluie sur les montagnes, enflent les ruisseaux, » fertilisent les plaines & se roulent à l'abyme » des mers d'où elles sont sorties ! que le feu » concentré dans ce corps se rejoigne à l'astre, » source de la lumiere & du feu ! que l'air com» primé dans ses membres rompe sa prison ! que » les vents les dispersent dans l'espace ! & toi » enfin, souffle de vie, si par impossible, tu es » un être particulier, réunis-toi à la substance » inconnue qui t'a produit ! ou si tu n'es qu'un » mélange des éléments visibles, après t'être dis» persé dans l'univers, rassemble de nouveau » tes parties éparses, pour former encore un » citoyen aussi vertueux ! »

Telles étoient les images nobles & les expressions sublimes qu'employoit l'enthousiasme des Parsis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de

l'ame. La philoſophie moins hardie dans ſes conjectures, n'oſe décrire ſa nature, ni réſoudre cette queſtion. Le philoſophe marche, mais appuyé ſur le bâton de l'expérience; il avance, mais toujours d'obſervations en obſervations; *il s'arrête où l'obſervation lui manque.* Ce qu'il ſait, c'eſt que l'homme ſent, c'eſt qu'il eſt en lui un principe de vie, & que ſans les aîles de la théologie, on ne s'éleve point juſqu'à la connoiſſance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'obſervation eſt du reſſort de la métaphyſique philoſophique; au delà tout appartient à la théologie (*a*) ou à la métaphyſique ſcholaſtique.

(*a*) Quelques-uns doutent que la ſcience de Dieu, ou la théologie ſoit une ſcience. Toute ſcience, diſent-ils, ſuppoſe une ſuite d'obſervations. Or quelles obſervations faire ſur un être inviſible & incompréhenſible? La théologie n'eſt donc point une ſcience. En effet que déſigne le mot DIEU? La cauſe encore inconnue de l'ordre & du mouvement. Or que dire d'une cauſe inconnue? Attache-t-on d'autres idées à ce mot DIEU? On tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un théologien obſerve-t-il les courbes décrites par les aſtres? En conclut-il qu'il eſt une force qui les meut? *Cœli enarrant gloriam Dei?* Ce théologien n'eſt plus alors qu'un phyſicien ou un aſtronome.

Mais pourquoi la raiſon humaine éclairée par l'obſervation, n'a-t-elle pas jusqu'à préſent pu donner une définition claire, ou pour parler plus exactement, une deſcription nette & détaillée du principe de la vie ? C'eſt que le principe échappe encore à l'obſervation la plus délicate : elle a plus de priſe ſur ce qu'on appelle l'eſprit. On peut d'ailleurs examiner le principe & penſer ſur ce ſujet ſans avoir à redouter l'ignorance & le fanatiſme des bigots. Je conſidérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'eſprit & l'ame.

PREMIERE DIFFERENCE.

L'ame exiſte en entier dans l'enfant comme dans l'adoleſcent. L'enfant eſt comme l'homme ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſique : mais il n'a, ni autant d'idées, ni par conſéquent au-

---

« Nul doute, diſent les lettrés Chinois, qu'il n'y » ait dans la nature, *un principe puiſſant & ignoré de ce* » *qui eſt* : mais lorſqu'on diviniſe ce principe inconnu : » *la création d'un Dieu n'eſt plus alors que la déification* » *de l'ignorance humaine.* » Je ne ſuis pas de l'avis des lettrés Chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la théologie, c'eſt-à-dire, la ſcience de Dieu ou de l'incompréhenſible n'eſt point une ſcience particuliere. Qu'eſt-ce donc que la théologie ? Je l'ignore.

tant d'eſprit que l'adulte. Or ſi l'enfant a autant d'ame, ſans avoir autant d'eſprit, l'ame n'eſt donc pas l'eſprit (*a*). En effet ſi l'ame & l'eſprit étoient un & la même choſe, pour expliquer la ſupériorité de l'adulte ſur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que ſon ame a pris une croiſſance proportionnée à celle de ſon corps : ſuppoſition abſolument gratuite & inutile, lorſqu'on diſtingue l'eſprit de l'ame ou du principe de vie.

SECONDE DIFFÉRENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis, j'ai une ame. En eſt-il ainſi de l'eſprit ? Non : je le perds quelquefois de mon vivant ; parce que de mon vivant je puis perdre la mémoire, & que l'eſprit eſt preſqu'en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémoſyne à la mere des Muſes, c'eſt qu'obſervateurs attentifs de l'homme, ils s'é-

---

(*a*) On refuſe à l'enfant le pouvoir de pécher avant ſept ans. Pourquoi ? C'eſt qu'avant cet âge il eſt cenſé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge paſſé, s'il eſt réputé pécheur, c'eſt qu'alors il eſt cenſé avoir acquis aſſez d'idées entre le juſte & l'injuſte. L'eſprit eſt donc regardé par l'égliſe même comme une acquiſition, & par conſéquent comme très-différent de l'ame.

toient apperçus que son jugement, son esprit &c. étoient en grande partie le produit de sa mémoire (*a*).

Q'un homme soit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? Est-ce des sensations passées? Non : il les a oubliées. Est-ce des sensations présentes? Mais pour juger entre deux sensations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins assez long-temps pour lui donner le loisir de les *comparer entr'elles*, c'est-à-dire, *d'observer alternativement la différente impression qu'il éprouve à la présence de deux objets*. Or sans le secours d'une mémoire conservatrice des impressions reçues, comment

---

(*a*) L'esprit ou l'intelligence est aussi dans les animaux l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'est qu'il se ressouvient de son nom. S'il m'obéit, lorsque je prononce ces mots: *Tout beau, prends garde à toi, ne touche pas là*, c'est qu'il se souvient que je suis fort & que je l'ai battu.

A la foire, qui fait exécuter aux animaux tant de tours de souplesse? La crainte du fouet dont le geste, le regard, la parole du maître lui rappelle le souvenir. Si mon chien me fixe, c'est qu'il veut lire dans mes yeux ma colere ou mon mécontentement, & savoir en conséquence, s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc son intelligence à sa mémoire.

appercevoir des différences, même entre des impressions présentes & qui chaque instant seroient & senties & de nouveau oubliées. Il n'est donc point de jugement, d'idées, ni d'esprit sans mémoire. L'imbécille qu'on assied sur le pas de sa porte, n'est qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux questions qu'on lui fait, c'est ou parce que les diverses expressions de la langue ne lui rappellent plus d'idées distinctes, ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phrase, il oublie ceux qui la précédent. Consulte-t-on l'expérience ? On reconnoît que c'est à la mémoire, (dont l'existence suppose la faculté de sentir) que l'homme doit & ses idées & son esprit. Point de sensations sans ame ; mais sans mémoire, point d'expérience, point de comparaison d'objets, point d'idées ; & l'homme seroit dans sa vieillesse ce qu'il étoit dans son enfance (*a*).

On est réputé imbécille lorsqu'on est ignorant ; mais on l'est réellement, lorsque l'organe de la mémoire ne fait plus ses fonctions (*b*). Or

(*a*) Si les théologiens conviennent que l'enfant & l'imbécille ne péchent point, & que l'un & l'autre ont une ame, il faut que dans l'homme le péché n'appartienne point essentiellement à son ame.

(*b*) Le fameux M. Ernaud, instituteur des muets & des sourds, dit dans un mémoire présenté à l'aca-

ſans perdre l'ame, on peut perdre la mémoire. Il ne faut pour cet effet qu'une chûte, une apoplexie, un accident de cette eſpece. L'eſprit différe donc eſſentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'une de ſon vivant, & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROISIEME DIFFERENCE.

J'ai dit que l'eſprit de l'homme ſe compoſoit de l'aſſemblage de ſes idées. Il n'eſt point d'eſprit ſans idées.

En eſt-il ainſi de l'ame? Non : ni la penſée, ni l'eſprit ne ſont néceſſaires à ſon exiſtence. Tant que l'homme eſt ſenſible, il a une ame. C'eſt donc la faculté de ſentir qui en forme l'eſſence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'eſt pas proprement elle, c'eſt-à-dire, de l'organe phyſique du ſouvenir, quelle faculté lui reſte-t-il? celle de ſentir. Elle ne conſerve pas même alors la connoiſſance de ſon exiſtence; parce que cette connoiſſance ſuppoſe enchaînement d'idées & par

---

démie des ſciences de Paris, que ſi les ſourds & muets n'ont que de courts intervalles de jugement, s'ils réfléchiſſent peu, ſi leur eſprit eſt foible & leur raiſon momentanée, c'eſt que la mémoire eſt preſque toujours aſſoupie en eux, & qu'en conſéquence leurs idées & leurs actions ſont & doivent être ſans ſuite.

conséquent mémoire. Tel est l'état de l'ame, lorsqu'elle n'a fait encore aucun usage de l'organe physique du souvenir.

L'on perd la mémoire par un coup, une chûte, une maladie. L'ame est-elle privée de cet organe? Elle doit sauf un miracle ou une volonté expresse de Dieu, se trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La pensée n'est donc pas absolument nécessaire à l'existence de l'ame. L'ame n'est donc en nous que la faculté de sentir, & c'est la raison pour laquelle, comme le prouve Locke & l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos sens.

C'est à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugements, & à mon ame que je dois mes sensations : ce sont donc proprement (*a*) mes sensations & non mes pensées, comme le prétend Descartes, qui me prouve l'existence

---

(*a*) M. Marion, régent de philosophie au college de Navarre & plusieurs professeurs à son exemple, ont soutenu que toutes les opérations de l'esprit s'expliquoient par le seul mouvement des esprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il suit que les esprits animaux mis en mouvement par les objets extérieurs pourroient produire en nous des idées indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'esprit, selon ces professeurs, est donc très-distinct de l'ame.

de mon ame. Mais qu'eſt-ce en nous que la faculté de ſentir ? Eſt-elle immortelle & immatérielle ? La raiſon humaine l'ignore & la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que ſi l'ame n'eſt autre choſe que la faculté de ſentir, ſon action, comme celle du corps frappant un autre corps, eſt toujours néceſſitée, & que l'ame en ce ſens, doit être regardée comme purement paſſive. Auſſi Mallebranche l'a-t-il crue telle (*a*), & ſon ſyſtême a été publiquement enſeigné. Si les théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont ils s'embarraſſent peu. Au reſte, tant que les hommes naîtront ſans idées du vice, de la vertu, &c. quelque ſyſtême qu'adoptent les théologiens, ils ne me prouveront jamais que la penſée ſoit l'eſſence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de ſentir ne puiſſe exiſter en nous, ſans que cette faculté ſoit miſe en action, c'eſt-à-dire, ſans que nous ayions d'idées ou de ſenſations.

(*a*) Selon Mallebranche, c'eſt Dieu qui ſe manifeſte à notre entendement ; c'eſt à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même : il la croyoit donc uniquement paſſive. L'égliſe catholique n'a pas condamné cette doctrine.

L'orgue existe, lors même qu'elle ne rend pas de sons. L'homme est dans l'état de l'orgue, lorsqu'il est dans le ventre de sa mere, lorsqu'accablé de fatigues & troublé par aucun rêve, il est enseveli dans un sommeil profond. D'ailleurs si toutes nos idées peuvent être rangées sous quelques-unes des classes de nos connoissances, & si l'on peut vivre sans idées de mathématiques, de physique, de morale, d'horlogerie, &c. Il n'est donc pas métaphysiquement impossible d'avoir une ame sans avoir d'idées.

Les sauvages en ont peu, & n'en ont pas moins une ame. Il en est qui n'ont ni idées de justice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un sourd & muet ayant tout-à-coup recouvré l'ouïe & la parole, avoua qu'avant sa guérison, il n'avoit d'idées, ni de Dieu, ni de la mort.

Le roi de Prusse, le prince Henri, Hume, Voltaire, &c. n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant sont en esprit aussi supérieurs aux seconds, que ces derniers le sont aux singes & autres animaux qu'on montre à la foire.

Pompignan, Chaumeix, Caveirac (*a*), &c.

(*a*) Le nom de tous ces polissons n'est connu en Allemagne & dans toute l'Europe que par les petits

ont ſans doute peu d'eſprit; & cependant l'on dira toujours d'eux, cela parle, cela écrit, & cela même a une ame. Or ſi pour avoir peu d'eſprit, on n'en a pas moins d'ame, les idées n'en ſont donc pas partie : elles ne ſont donc pas eſſentielles à ſon être. L'ame peut donc exiſter indépendamment de toutes idées & de tout eſprit.

Raſſemblons à la fin de ce chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'eſprit.

La premiere, c'eſt qu'on naît avec toute ſon ame & non avec tout ſon eſprit.

La ſeconde, c'eſt qu'on peut perdre l'eſprit de ſon vivant, & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie.

La troiſieme, c'eſt que la penſée n'eſt pas néceſſaire à l'exiſtence de l'ame.

Telle étoit ſans doute l'opinion des théologiens, lorſqu'ils ſoutenoient, d'après Ariſtote, que c'étoit aux ſens que l'ame devoit ſes idées. Qu'on n'imagine point en conſéquence pouvoir regarder l'eſprit comme entiérement indépendant de l'ame. Sans la faculté de ſentir, la mémoire productrice de notre eſprit, ſeroit ſans fonctions :

écrits de M. de Voltaire. Sans lui leur exiſtence ſeroit ignorée.

elle

elle feroit nulle (*a*). L'exiftence de nos idées & de notre efprit fuppofe celle de la faculté de fentir. Cette faculté eft l'ame elle-même. D'où je conclus que fi l'ame n'eft pas l'efprit, l'efprit eft l'effet de l'ame ou de la faculté de fentir. (*b*)

(*a*) Le livre de l'*Efprit* dit que la mémoire n'eft en nous qu'une fenfation continuée mais affoiblie. Dans le vrai la mémoire n'eft qu'un effet de la faculté de fentir.

(*b*) On me demandera peut-être qu'eft-ce que la faculté de fentir, & qui produit en nous ce phénomene? Voici ce qu'à l'occafion de l'ame des animaux penfe un fameux chymifte Anglois.

On reconnoît, dit-il, dans les corps, deux fortes de propriétés, les unes dont l'exiftence eft permanente & inaltérable: telles font l'impénétrabilité, la pefanteur, la mobilité, *&c.* Ces qualités appartiennent à la phyfique générale.

Il eft dans ces mêmes corps d'autres propriétés dont l'exiftence fugitive & paffagere eft tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaifons, analyfes ou mouvements dans les parties internes. Ces fortes de propriétés forment les différentes branches de l'hiftoire naturelle, de la chymie, &c. elles appartiennent à la phyfique particuliere.

Le fer, par exemple, eft un compofé de phlogiftique & d'une terre particuliere. Dans cet état de compofition, il eft foumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompofe-t-on le fer? Cette propriété eft anéantie. L'aimant n'a nulle action fur une terre ferrugineufe dépouillée de fon phlogiftique.

CHAPITRE III.

Des objets sur lesquels l'esprit agit.

QU'est-ce que la nature ? L'assemblage de tous les êtres. Quel peut-être dans l'univers l'emploi de l'esprit ? Celui d'observateur des rapports que les objets ont entr'eux & avec nous.

Lorsqu'on combine ce métal avec une autre substance telle que l'acide vitriolique, cette union détruit pareillement dans le fer la propriété d'être attiré par l'aimant.

L'alkali fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverses : mais il ne reste aucun vestige de ces qualités, lorsqu'unis ensemble, l'un & l'autre forment le salpêtre.

Dans la chaleur ordinaire de l'atmosphere, l'acide nitreux se dégage de tout autre corps pour se combiner avec l'alkali fixe.

Que l'on expose cette combinaison au dégré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fusion rouge, & qu'on y ajoute une matiere inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali fixe pour s'unir au principe inflammable, & dans l'acte de cette union, naît cette force élastique dont les effets sont si surprenants dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali fixe, lorsqu'on le combine avec du sable & que l'on en

Les rapports des objets avec moi sont en petit nombre. On me présente une rose : sa couleur, sa forme & son odeur me plaisent ou me déplaisent. Tels sont ses rapports avec moi. Tout rapport de cette espece se réduit à la maniere agréable ou désagréable dont un objet m'affecte. C'est l'observation finie de tels rapports qui constitue & le goût & ses regles.

Quant aux rapports des objets entr'eux, ils sont aussi multipliés qu'il est, par exemple,

---

forme du verre, dont la transparence & l'indissolubilité, la puissance électrique, &c. sont, si je l'ose dire, autant de nouvelles créations, qui, produites par ce mélange, sont détruites par la décomposition du verre.

Or dans le regne animal pourquoi l'organisation ne produiroit-elle pas pareillement cette singuliere qualité qu'on appelle faculté de sentir ? Tous les phénomenes de médecine & d'histoire naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'est dans les animaux que le résultat de la structure de leur corps, que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, se conserve tant qu'ils subsistent, & se perd enfin par la dissolution de ces mêmes organes.

Si les métaphysiciens me demandent ce qu'alors devient dans l'animal *la faculté de sentir*, ce que devient, leur répondrai-je, dans le fer décomposé la qualité d'être attiré par l'aimant.

Voyez *Treatise on the principles of Chimistry.*

d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma rose. Les rapports de cette espece sont immenses ; & leur observation appartient plus directement aux sciences.

CHAPITRE IV.

Comment l'esprit agit.

TOUTES les opérations de l'esprit se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences des convenances & des disconvenances que les divers objets ont entr'eux & avec nous. La justesse de l'esprit dépend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces observations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entr'eux ? que fais-je ? Je place sous mes yeux, ou rends présens à ma mémoire plusieurs ou au moins deux de ces objets : ensuite je les compare. Mais qu'est-ce que comparer ? *C'est observer alternativement & avec attention l'impression différente que font sur moi ces deux objets présents ou absens* (*a*). Cette observation

(*a*) Si la mémoire conservatrice des impressions reçues me fait éprouver dans l'absence des objets, à

faite, je juge; c'est à-dire, *je rapporte exactement l'impression* que j'ai reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de distinguer entre deux nuances presqu'imperceptibles de la même couleur, laquelle est la plus foncée; j'examine long-temps & successivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances; *je les compare; c'est-à-dire, je les regarde alternativement.* Je me rends très-attentif à l'impression différente que font sur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons, & je juge enfin que l'un est plus foncé que l'autre; c'est-à-dire, je rapporte exactement l'impression que j'ai reçue. Tout autre jugement seroit faux. Tout jugement n'est donc *que le récit de deux sensations, ou actuellement éprouvées, ou conservées dans ma mémoire* (*a*).

Lorsque j'observe les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impression que j'en reçois. Cette impression est

---

peu près les mêmes sensations qu'ont excité en moi leur présence, il est indifférent relativement à la question que je traite, que les objets sur lesquels je porte un jugement, soient présents à mes yeux ou à ma mémoire.

(*a*) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, point de jugement.

agréable ou désagréable. Or dans l'un ou l'autre cas, qu'est-ce *que juger ? C'est dire ce que je sens.* Suis-je frappé à la tête ? la douleur est-elle vive ? le simple récit de la sensation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est qu'à l'égard des jugements portés sur les rapports que les objets ont entr'eux ou avec nous, il est une différence qui peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée.

Lorsqu'il s'agit de juger du rapport des objets entr'eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux sous les yeux. Mais si je juge du rapport d'un objet avec moi, il est évident, puisque tout objet peut exciter une sensation, qu'un seul suffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette observation que toute assertion sur le rapport des objets entr'eux, suppose comparaison de ces objets ; toute comparaison, une peine, toute peine, un intérêt puissant pour se la donner. Et qu'au contraire, lorsqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi ; c'est-à-dire, d'une sensation, cette sensation si elle est vive, devient elle-même l'intérêt puissant qui me force à l'attention.

Toute sensation de cette espece emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai

pas davantage à cette obſervation, & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-deſſus, que dans tous les cas, *juger* eſt *ſentir*.

Cela poſé, toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à des pures ſenſations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir? Mais cette opinion eſt générale; j'en conviens : elle doit même l'être. L'on s'eſt dit, je ſens & je compare. Il eſt donc en moi une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Ce raiſonnement ſuffit pour en impoſer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fauſſeté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer*. Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne déſigne aucune opération réelle de l'eſprit, que l'opération de compare, comme je l'ai déja dit, n'eſt autre choſe *que ſe rendre attentif aux impreſſions différentes qu'excitent en nous des objets, ou actuellement ſous nos yeux, ou préſents à notre mémoire*. Et qu'en conſéquence tout jugement ne peut être que le *prononcé des ſenſations éprouvées*.

Mais ſi les jugements portés d'après la comparaiſon des objets phyſiques, ne ſont que de pures ſenſations, en eſt-il ainſi de toute autre eſpece de jugement?

CHAPITRE V.

Des jugements qui résultent de la comparaison des idées abstraites, collectives, &c.

LES mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, *crime*, &c. ne sont représentatifs d'aucune substance; c'est-à-dire d'aucun corps. Comment donc réduire à de pures sensations les jugements résultants de la comparaison de pareils mots ou idées? Ma réponse, c'est que ces mots ne nous présentant aucune idée, il est impossible, tant qu'on ne les applique point à quelqu'objet sensible & particulier, qu'on porte sur eux aucun jugement. Les applique-t-on à dessein ou sans s'en appercevoir à quelqu'objet déterminé? L'application faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport; c'est-à-dire, une certaine différence ou ressemblance observée entre des objets présents à nos yeux ou à notre mémoire. Or, le jugement porté sur des idées devenues physiques par cette application, ne sera, comme je le répete, que le *prononcé des sensations éprouvées*.

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expressions, si je l'ose dire, algé-

braïques, qui jusqu'à leur application à des objets semblables n'ont aucune signification réelle, & ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir se communiquer plus facilement, plus promptement & même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle ils ont dans toutes les langues, créé tant des mots adjectifs & substantifs à la fois si vagues (*a*) & si utiles. Prenons pour exemple de ces expressions insignificantes, celle de *ligne* considérée en géométrie indépendamment de sa longueur, lar-

---

(*a*) Dans la composition de la langue d'un peuple poli, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions, enfin de ces mots qui, vuides de sens en eux-mêmes, empruntent leurs différentes significations des expressions auxquelles on les unit, ou des phrases dans lesquelles on les emploie. L'invention de la plupart de ces mots est due à la crainte qu'eurent les peuples de trop multiplier les signes de leurs langues, & au désir de se communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes en effet eussent été obligés de créer autant de mots qu'il est des choses auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs, *blanc*, *fort*, *gros*, comme un *gros cable*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c. il est évident que la multiplicité des expressions nécessaires pour rendre leurs idées, eût surchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui, n'étant en eux-mêmes repré-

geur & épaiſſeur. Ce mot en ce ſens ne rappelle aucune idée à l'eſprit. Une pareille ligne n'exiſte point dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le maître en ſe ſervant de cette expreſſion ? Simplement avertir ſon diſciple de porter toute ſon attention ſur le corps conſidéré comme long, & ſans égard à ſes autres dimenſions.

Lorſque pour la facilité du calcul, on ſubſtitue dans cette ſcience les lettres *A* & *B* à des quantités fixes, ces lettres préſentent-elles aucunes idées ? déſignent-elles aucune grandeur réelle ? Non. Or ce qui s'exprime dans le langage algébraïque par *A* & par *B*, s'exprime dans la langue uſuelle par les mots *foibleſſe*, *force*, *petiteſſe*, *grandeur*, &c. Ces mots ne déſignent qu'un rapport vague de choſes vagues entr'elles, & ne nous préſentent d'idées nettes & réelles qu'au moment où l'on les applique à un objet déterminé, & qu'on compare cet objet à un autre. C'eſt alors que ces mots mis, ſi je l'oſe dire, en équa-

---

ſentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une ſignification locale, & n'exprimant enfin que le rapport des objets entr'eux, rappelleroient cependant à leur eſprit des idées diſtinctes au moment même, où ces mêmes mots ſeroient unis aux objets dont ils déſignent les rapports.

tion ou en comparaison, expriment très précisément le rapport des objets entr'eux. Jusqu'à ce moment, le mot de grandeur, par exemple, rappellera à mon esprit des idées très-différentes, selon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en est de même de ce qu'on appelle dans l'homme l'idée ou la pensée. Ces expressions sont insignifiantes en elles-mêmes. Cependant à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné naissance; combien de fois n'a-t-on pas soutenu dans les écoles, que *la pensée n'appartenant pas à l'étendue & à la matiere*, il étoit évident que l'ame étoit spirituelle. Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce savant galimathias. Que signifie en effet le mot *penser?* ou ce mot est vuide de sens, ou comme se *mouvoir*, il exprime simplement une maniere d'être de l'homme. Or, dire qu'un mode ou une maniere d'être n'est point un corps ou n'a point d'étendue, rien de plus clair. Mais faire de ce mode un être, & même un être spirituel : rien, selon moi, de plus absurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime*? Pour que ce terme collectif rappelle à mon esprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un assassinat ou à quelqu'action pareille. Les hommes n'ont inventé ces sortes de mots que pour se communiquer plus facilement ou du moins plus promptement leurs idées. Je

ſuppoſe qu'on crée une ſociété où l'on ne veuille admettre que des honnêtes gens. Pour s'éviter la peine de tranſcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira en un ſeul mot, qu'on en bannit tout homme taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* ſera-t-il alors repréſentatif? d'aucune. Ce mot uniquement deſtiné à rappeller au ſouvenir de cette ſociété, les actions nuiſibles dont ſes membres peuvent ſe rendre coupables, l'avertit ſeulement d'inſpecter leur conduite. Ce mot enfin n'eſt proprement qu'un ſon & une maniere plus courte & plus abrégée de réveiller à cet égard l'attention de la ſociété.

Auſſi dans la ſuppoſition, où forcé de déterminer les peines dues au crime, je duſſe m'en former des idées claires & préciſes, il faudroit alors que je rappellaſſe ſucceſſivement à ma mémoire les tableaux des différents forfaits que l'homme peut commettre; que j'examinaſſe leſquels de ces forfaits ſont les plus nuiſibles à la ſociété, & que je portaſſe enfin un jugement qui ne ſeroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des ſenſations reçues à la préſence de divers tableaux de ces crimes.*

Toute idée quelconque, peut donc en derniere analyſe ſe réduire toujours à des faits ou ſenſations phyſiques. Ce qui jette quelqu'obſcurité ſur les

discuſſions de cette eſpece eſt la ſignification incertaine & vague d'un certain nombre de mots, & la peine qu'il faut quelquefois ſe donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être eſt-il auſſi difficile d'analyſer quelques-unes de ces expreſſions & de les rappeller, ſi je l'oſe dire, à leurs idées conſtituantes, qu'il l'eſt en chymie de décompoſer certains corps. Qu'on emploie cependant à cette décompoſition la méthode, l'attention néceſſaire, l'on eſt ſûr du ſuccès.

Ce que j'ai dit ſuffit pour convaincre le lecteur éclairé, que toute idée & tout jugement peut ſe ramener à une ſenſation. Il ſeroit donc inutile, pour expliquer les différentes opérations de l'eſprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer diſtincte de la faculté de ſentir. Mais quel eſt, dira-t-on, le principe ou motif qui nous fait comparer les objets entr'eux, & qui nous donne l'attention néceſſaire pour en obſerver les rapports ? L'intérêt, qui eſt pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la ſenſibilité phyſique. =



CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaison des objets entr'eux.

Toute comparaison des objets entr'eux, suppose attention, toute attention suppose peine, & toute peine un motif pour se la donner. S'il étoit un homme sans desir, & qu'un tel homme pût exister, il ne compareroit point les corps entr'eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais dans cette supposition, il pourroit encore juger l'impression immédiate des objets sur lui : oui, lorsque cette impression seroit forte. Sa force devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en seroit pas de même si cette sensation étoit foible : il n'auroit alors ni connoissance, ni souvenir des jugements qu'elle auroit occasionnés. Un homme est environné d'une infinité d'objets ; il est nécessairement affecté d'une infinité de sensations, il porte donc une infinité de jugements, mais il les porte à son insçu. Pourquoi ? C'est que la nature des jugements suit celle de ses sensations. Ne font-elles sur lui qu'une trace légere effacée aussi-tôt que sentie ? Les jugements portés sur ces sortes de sensations sont de

la même espece, il n'en a point de connoissance. Il n'est point d'homme en effet qui, sans s'en appercevoir, ne fasse tous les jours une infinité de raisonnements dont il n'a pas de connoissance. Je prends pour exemple ceux qui précédent presque tous les mouvements rapides de notre corps.

Lorsque dans un ballet, Vestris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorsque dans la salle d'armes Moté, tire plutôt la tierce que la quarte, il faut, s'il n'est point d'effet sans cause, que Vestris & Moté y soient déterminés par un raisonnement trop rapide, pour être, si je l'ose dire, apperçu. Tel est celui que je fais, lorsque j'oppose ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il se réduit à peu près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main résiste sans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue : mes yeux d'ailleurs me sont plus chers que ma main : je dois donc exposer ma main pour sauver mes yeux.

Il n'est personne qui ne fasse en pareil cas le même raisonnement; mais ce raisonnement d'habitude n'est pas cette raison si rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'est apperçu & de l'action & du raisonnement dont cette action est l'effet. Or que de sensations de la nature de ces raisonnements habituels! que de sensations foibles qui ne fixant point notre at-

tention, ne peuvent produire en nous, ni connoiſſance, ni ſouvenir !

Il eſt des moments où les plus fortes ſont, pour ainſi dire, nulles. Je me bats ; je ſuis bleſſé. Je pourſuis le combat & ne m'apperçois pas de ma bleſſure. Pourquoi ? c'eſt que l'amour de ma conſervation, la colere, le mouvement donné à mon ſang, me rendent inſenſible au coup qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention. Il eſt au contraire des moments où j'ai connoiſſance des ſenſations les plus légeres ; c'eſt lorſque des paſſions telles que la crainte, l'amour de la gloire, l'avarice, l'envie &c. concentrent tout notre eſprit ſur un objet. Suis-je conjuré ? il n'eſt point de geſte, de regard qui échappe à l'œil inquiet & ſoupçonneux de mes complices. Suis-je peintre ? Tout effet ſingulier de lumiere me frappe. Suis-je jouaillier ? Il n'eſt point de tache dans un diamant que je n'apperçoive. Suis-je envieux ? Il n'eſt point de défaut dans un grand homme que mon œil perçant ne découvre. Au reſte ces mêmes paſſions qui concentrent toute mon attention ſur certains objets, me rendent à cet égard ſuſceptible des ſenſations les plus fines, m'endurciſſent auſſi contre toute autre eſpece de ſenſations.

Que je ſois amant, jaloux, ambitieux, inquiet ; ſi dans cette ſituation de mon ame, je

traverſe

traverſe les magnifiques palais des ſouverains ; envain ſuis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des ſtatues, des tableaux qui m'environnent : il faut pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu, nouveau, & tout-à-coup offert à mes yeux, faſſe ſur moi une impreſſion vive. Faute de cette impreſſion, je marche ſans voir, ſans entendre & ſans connoiſſance des ſenſations que j'éprouve.

Au contraire ſi dans le calme des deſirs je parcours ces mêmes palais, ſenſible alors à toutes les beautés dont l'art & la nature les embelliſſent, mon ame ouverte à toutes les impreſſions, ſe partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne ſerai pas à la vérité doué comme l'amant & l'ambitieux de cette vue aiguë & perçante qu'ils portent ſur tout ce qui les intéreſſe ; je n'appercevrai point comm'eux, ce qui n'eſt, pour ainſi dire, viſible qu'aux yeux des paſſions. Je ſerai moins finement, mais plus généralement ſenſible.

Qu'un homme du monde & qu'un botaniſte ſe promenent le long d'un canal ombragé de chênes antiques & bordé d'arbuſtes & de fleurs odorantes ; le premier uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétuſté des chênes, de la variété des arbuſtes, de l'odeur ſuave des fleurs, n'aura pas les yeux du botaniſte, pour obſerver

les ressemblances & les différences qu'ont entr'eux ces fleurs & ces arbustes. Sans intérêt pour les remarquer, il sera sans attention pour les appercevoir. Il recevra des sensations, il portera des jugements & n'en aura point de connoissance. C'est le botaniste jaloux de la réputation, le botaniste scrupuleux observateur de ces fleurs & de ces arbustes divers, qui seul peut se rendre attentif aux différentes sensations qu'il en éprouve & aux divers jugements qu'il en porte (*a*).

Au reste si la connoissance, ou la non-connoissance de telles impressions, ne changent point leur nature, il est donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos sensations emportent avec elles un jugement dont l'existence ignorée, lorsqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en est cependant pas moins réelle.

Il résulte de ce chapitre que tous les jugements occasionnés par la comparaison des objets entr'eux, supposent en nous intérêt de les comparer. Or cet intérêt nécessairement fondé sur l'amour de notre bonheur, ne peut être qu'un effet de la sensibilité physique, puisque toutes nos peines & nos plaisirs y prennent leur source. Cette question examinée, j'en conclurai que la douleur

---

(*a*) Il n'est point en effet de souvenir sans attention, ni d'attention sans intérêt.

& le plaisir physique est le principe ignoré de toutes les actions des hommes (*a*).

CHAPITRE VII.

La sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, & de notre sociabilité.

ACTION.

C'EST pour se vêtir, pour parer sa maîtresse, ou sa femme, leur procurer des amusements, nourrir soi & sa famille, & jouir enfin du plaisir attaché à la satisfaction des besoins physiques, que l'artisan & le paysan pensent, imaginent & travaillent. La sensibilité physique est donc l'unique moteur de l'homme. (*b*) Il n'est donc susceptible,

(*a*) En plusieurs endroits de son Emile, M. Rousseau nie que la sensibilité physique soit le principe de toutes les actions de l'homme; mais les raisons sur lesquelles il se fonde, prouvent qu'il n'a pas sérieusement médité cette question.

(*b*) Ce qu'on appelle peine ou plaisir intellectuel peut toujours se rapporter à quelque peine ou à quelque plaisir physique. Deux exemples feront la preuve de cette vérité.

comme je vais le prouver, que de deux especes de plaisirs & de peines. L'une sont les peines & les

---

Qui nous fait aimer jusqu'au petit jeu? seroit-ce les sensations agréables qu'il excite en nous? Non: on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous soustrait à cette absence d'impression toujours sentie comme un mal-aise & une douleur physique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? L'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent? le goût des commodités, le besoin des amusements, le desir de s'arracher à des peines & de se procurer des plaisirs physiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? Sans doute. Mais l'émotion sentie au moment où je vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou si l'on veut dix mille louis, prend sa source, ou dans la crainte d'être privé des plaisirs dont je jouis, ou dans l'espoir de goûter ceux que me procureroit un accroissement dans ma fortune. Cette émotion ne seroit-elle pas aussi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil? Il en est d'assez superbes pour se sentir humiliés, lorsque la fortune les abandonne; fût-ce au jeu des épingles. Mais cet orgueil est rare. D'ailleurs ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le livre de l'Esprit, chap. 13. dis. 3, n'est encore qu'un des effets de la sensibilité physique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conséquent de la douleur, ou l'espoir du plaisir physique.

En est-il ainsi du plaisir intérieur éprouvé, lorsqu'on secourt un malheureux, lorsqu'on fait un acte de li-

plaisirs physiques, l'autre sont les peines & les plaisirs de prévoyance ou de mémoire.

---

béralité? Ce plaisir sans doute est très-vif. Toute action de cette espece doit être louée de tous, parce qu'elle est utile à tous. Mais qu'est-ce qu'un homme humain? Celui pour qui le spectacle de la misere d'autrui est un spectacle douloureux.

Né sans idée, sans vice & sans vertu, tout jusqu'à l'humanité est dans l'homme une acquisition; c'est à son éducation qu'il doit ce sentiment. Entre tous les divers moyens de l'inspirer, le plus efficace, c'est à l'aspect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainsi dire, dès le berceau à se demander par quel hasard il n'est point exposé comme cet infortuné aux intempéries de l'air, à la soif, à la faim, à la douleur, &c. L'enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux, cette habitude prise, il est d'autant plus touché de leur misere qu'en déplorant leur sort, c'est sur l'humanité en général & par conséquent sur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de sentiments divers se mêlent alors à ce premier sentiment, & de leur assemblage se compose ce sentiment total de plaisir dont jouit une ame noble en secourant un misérable, sentiment qu'elle n'est pas toujours en état d'analyser.

On soulage les malheureux.

1. Pour s'arracher à la douleur physique de les voir souffrir.

2. Pour jouir du spectacle d'une reconnoissance qui

DOULEUR.

Je ne connois que deux sortes de douleurs, la douleur actuelle & la douleur de prévoyance. Je meurs de faim ; j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim ; j'éprouve une douleur de prévoyance dont l'impression est d'autant plus forte que cette douleur doit être plus prochaine & plus vive. Le criminel qui marche à l'échaffaut, n'éprouve encore aucun

---

produit du moins en nous l'espoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puissance, dont l'exercice nous est toujours agréable, parce qu'elle rappelle toujours à notre esprit l'image des plaisirs attachés à cette puissance.

4. Parce que l'idée de bonheur s'associe toujours dans une bonne éducation avec l'idée de bienfaisance, & que cette bienfaisance, en nous conciliant l'estime & l'affection des hommes, peut, ainsi que les richesses, être regardée comme un pouvoir ou un moyen de se soustraire à des peines & de se procurer des plaisirs.

Voilà comme d'une infinité de sentiments divers se forme le sentiment total de plaisir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaisance.

J'en ai dit assez pour fournir à l'homme d'esprit le moyen de décomposer pareillement toute autre espece de plaisir réputé intellectuel, & de le rappeller à de pures sensations.

tourment; mais la prévoyance qui lui rend son supplice présent, le commence (*a*).

REMORDS.

Le remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose. Le remords est par conséquent en nous l'effet de la sensibilité physique. Je frissonne à l'aspect des fouets, des roues, des feux qu'allument, courbent & tressent au Tartare l'imagination du peintre ou du poëte. Un homme est-il sans crainte, est-il au-dessus des loix? c'est sans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui est utile, pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuse. Cette habitude prise, on n'en change point sans

(*a*) Nul doute que la prévoyance ne nous fasse dans ces affreux moments éprouver une sensation physiquement douloureuse. Qu'est-ce que la prévoyance? Un effet de la mémoire. Or le propre de la mémoire est de mettre jusqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le supplice. Il est donc évident que toutes les peines & les plaisirs réputés intérieurs, sont autant de sensations physiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots d'*intérieurs* ou d'*extérieurs* que les impressions excitées ou par la mémoire, ou par la présence même des objets.

éprouver un mal-aise & une inquiétude secrette à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend, que toute action qui ne nous expose, ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur, (*a*) est en général une action toujours exécutée sans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient. (*b*) Le vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient sans remords. Les princes d'Orient peuvent impunément charger leurs sujets d'impôts, & ils les en accablent. L'inquisiteur peut impunément brûler quiconque ne pense pas comme

---

(*a*) Si le déshonneur ou le mépris des hommes nous est insupportable, c'est qu'il nous présage des malheurs; c'est que le déshonoré est en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en société; c'est que le mépris annonce peu d'empressement de leur part à nous obliger; c'est qu'il nous présente l'avenir comme vuide de plaisirs, & rempli de peines, qui toutes sont réductibles à des peines physiques.

(*b*) Les Gaulois étoient autrefois divisés en une infinité de *Clubs* ou *Sociétés particulieres*. Ces sociétés étoient composées d'une douzaine de ménages dont les femmes étoient en commun. L'on vivoit avec elles sans remords : mais l'on n'eût osé aimer une femme d'une autre club : la loi le défendoit, & le remords commence où l'impunité cesse.

lui, sur certains points métaphysiques, & c'est sans remords qu'il venge par des tourments affreux l'offense légere que fait à sa vanité la contradiction d'un Juif ou d'un incrédule. Les remords doivent donc leur existence à la crainte du supplice ou de la honte toujours réductible, comme je l'ai déjà dit, à une peine physique.

AMITIÉ.

C'est pareillement de la sensibilité physique que découlent les larmes dont j'arrose l'urne de mon ami. La mort me l'a-t-il enlevé? je regrette en lui l'homme dont la conversation m'arrachoit à l'ennui, à ce mal-aise de l'ame qui réellement est une peine physique : je pleure celui qui eût exposé sa vie & sa fortune pour me soustraire à la mort & à la douleur, & qui sans cesse occupé de ma félicité, vouloit par des plaisirs de toute espece donner sans cesse plus d'extensité à mon bonheur. Qu'on descende, qu'on fouille au fond de son ame, l'on n'apperçoit dans tous ces sentiments, que les développements du plaisir & de la douleur physique. Que ne peut cette douleur? Par elle le magistrat enchaîne le vice & désarme l'assassin.

PLAISIR.

Il eſt deux ſortes de plaiſirs, comme il eſt deux ſortes de douleurs : l'un eſt le plaiſir phyſique, l'autre le plaiſir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles eſclaves & les beaux tableaux? s'il découvre un tréſor il eſt tranſporté. Cependant dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaiſir phyſique : j'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de ſe procurer les objets de ſes deſirs. Or cette prévoyance d'un plaiſir prochain, eſt déjà un plaiſir.

Sans amour pour les belles eſclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce tréſor.

Les plaiſirs de prévoyance ſuppoſent donc toujours l'exiſtence des plaiſirs des ſens. C'eſt l'eſpoir de jouir demain de ma maîtreſſe qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouiſſance réelle l'acquiſition de tout moyen propre à me procurer des plaiſirs. Par quel motif en effet éprouvai-je une ſenſation agréable chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'eſtime, de conſidération, de richeſſes & ſur-tout de pouvoir ? c'eſt que je regarde le pouvoir comme le plus ſûr moyen d'accroître mon bonheur.

POUVOIR.

Les hommes s'aiment eux-mêmes : Tous désirent d'être heureux & croient qu'ils le seroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du dégré de puissance nécessaire pour leur procurer toute espece de plaisir. Le desir du pouvoir prend donc sa source dans l'amour du plaisir.

Supposons un homme absolument insensible. Mais il seroit, dira-t-on, sans idées, par conséquent une pure statue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exister & même penser : Quel cas feroit-il du pouvoir & du sceptre des rois ? aucun. En effet quel degré de bonheur cet immense pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impassible.

Si la puissance est si désirée de l'ambitieux ; c'est comme un moyen d'acquérir des plaisirs. Le pouvoir est comme l'argent, une monnoie. L'effet du pouvoir & de la lettre de change est le même. Suis-je muni d'une telle lettre ! je touche à Londres ou à Paris cent mille francs ou cent mille écus ; & par conséquent tous les plaisirs dont cette somme est représentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou du pouvoir ? Je tire pareillement à vue sur mes concitoyens telle quantité de denrées ou de plaisirs. Les effets de la richesse & du pou-

voir ſont à peu près ſemblables, parce que la richeſſe eſt un pouvoir.

Dans un pays où l'argent ſeroit inconnu, de quelle maniere percevroit-on les impôts ? en nature, c'eſt-à-dire, en blés, vin, beſtiaux, fourrages, graine, gibier &c. De quelle maniere y feroit-on le commerce ? par échange. L'argent doit donc être regardé comme une marchandiſe portative avec laquelle on eſt convenu pour la facilité du commerce d'échanger toutes les autres marchandiſes. En ſeroit-il de même des dignités & des honneurs avec leſquels les peuples policés, récompenſent les ſervices rendus à la patrie ? Pourquoi non ? Que ſont les honneurs ? une monnoie pareillement repréſentative de toute eſpece de denrées & de plaiſirs. Suppoſons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours; ſuppoſons un peuple trop libre & trop fier pour ſupporter une trop grande inégalité dans les conditions des citoyens & donner aux uns trop d'autorité ſur les autres; de quelle maniere ce peuple récompenſeroit-il les actions grandes & utiles à la patrie ? Par des biens & des plaiſirs en nature, c'eſt-à-dire, par le tranſport de tant de grains, biere, foin, vin, &c. dans la cave ou le grenier d'un héros, par le don de tant d'arpens de terre à défricher, ou de tant de belles eſclaves. C'étoit par la poſ-

ſeſſion de Brizéis (*a*) que les Grecs récompenſoient la valeur d'Achille. Quelle étoit chez les Scandinaves, les Saxons, les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes, (*b*) la récompenſe du courage, des talents & des vertus, tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des feſtins où nourris de mets délicats, abreuvés de liqueurs agréables, les guerriers écoutoient avec tranſport les chanſons des Bardes.

Il eſt donc évident que ſi l'argent & les honneurs ſont chez la plupart des peuples policés

---

(*a*) Dans l'iſle de Rimini, nul ne peut ſe marier qu'il n'ait tué un ennemi & n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux ennemis a droit d'épouſer deux femmes, ainſi de ſuite juſqu'à cinquante. A quelle cauſe attribuer l'établiſſement d'une pareille coutume? A la poſition de ces Inſulaires qui, par-tout environnés de nations ennemies, ne pourroient leur réſiſter, ſi pour exciter perpétuellement la valeur de leurs citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenſes au courage.

(*b*) Entre les préſents que les Caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du déſert, les plus agréables ſont des filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarraſins vainqueurs exigeoient jadis des vaincus. Abdérame, après la conquête des Eſpagnes, exigea du petit prince des Aſturies un tribut annuel de cent belles filles.

les récompenses des actions vertueuses, c'est comme représentatifs des mêmes biens & des mêmes plaisirs que les peuples pauvres & libres accordoient en nature, à leurs héros & pour l'acquisition desquels ces héros s'exposoient aux plus grands dangers. Aussi dans la supposition où ces dignités & ces honneurs ne fussent plus représentatifs de ces denrées & de ces plaisirs, dans l'hypothese où ces honneurs ne seroient que de vains titres (*a*), ces titres appréciés à

(*a*) Si dans les pays despotiques le ressort de la gloire est communément très-foible, c'est que la gloire n'y donne aucune espece de pouvoir; c'est que tout pouvoir est absorbé dans le despote: c'est qu'en ces pays un héros couvert de gloire n'est point à l'abri de l'intrigue du plus vil courtisan; c'est qu'il n'a la propriété ni de ses biens, ni de sa liberté; c'est qu'enfin il est, à l'ordre du souverain, jeté dans les prisons, dépouillé de ses richesses, de ses honneurs, & privé de la vie même.

Pourquoi l'Anglois ne voit-il dans la plupart des seigneurs étrangers que des valets décorés & des victimes parées de guirlandes? C'est qu'un paysan est plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'est ailleurs un homme en place. Ce paysan est libre; il peut être impunément vertueux: il ne voit rien au-dessus de lui que la loi.

C'est le desir de la gloire qui dans les républiques pauvres doit être le plus puissant principe de leur acti-

leur juste valeur, cesseroient bientôt d'être un objet de desir. Il faut pour aller à la sappe que l'écu donné au Soldat soit représentatif d'une pinte d'eau de vie & de la nuit d'une vivandiere. Les soldats d'autrefois & les soldats d'aujourd'hui sont les mêmes. (*a*) L'homme n'a pas changé, & pour les mêmes récompenses, il fera en tous les temps à peu près les mêmes actions. Le suppose-t-on indifférent au plaisir & à la douleur? il est sans action; il n'est susceptible ni de remords, ni d'amitié, ni enfin de l'amour des richesses & du pouvoir; parce qu'on est nécessairement insensible au moyen d'acquérir du plaisir, lorsqu'on l'est au plaisir même. Ce qu'on cherche dans la richesse & la puissance, c'est le moyen de se soustraire à des peines, &

---

vité, & c'est le desir de l'argent, fondé sur l'amour du luxe, qui dans les pays despotiques est le principe d'action & la force motrice des nations soumises à ce gouvernement.

(*a*) On sait que l'irruption de Brenus en Italie ne fut pas la premiere, mais la cinquieme qu'y firent les Gaulois. Avant lui Bellovesus y étoit descendu. Mais comment ce chef engageoit-il ses compatriotes à le suivre au-delà des Alpes? En leur envoyant du vin d'Italie. « Goûtez ce vin, leur écrivoit-il, & si vous » le trouvez bon, venez avec moi faire la conquête » du pays qui le produit. »

de ſe procurer des plaiſirs phyſiques. Si l'acquiſition de l'or & du pouvoir eſt toujours un plaiſir, c'eſt que la prévoyance & la mémoire convertit en plaiſir réel tous les moyens d'en avoir.

La concluſion générale de ce chapitre, c'eſt que dans l'homme tout eſt ſentir, vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la ſociabilité n'eſt en lui qu'une conſéquence de cette même ſenſibilité.

CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'Homme eſt de ſa nature & frugivore & carnacier. Il eſt d'ailleurs foible, mal armé & par conſéquent expoſé à la voracité des animaux plus forts que lui. L'homme, ou pour ſe nourrir, ou pour ſe ſouſtraire à la fureur du tigre & du lion dut donc ſe réunir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (*a*) ou pour les manger, ou pour défendre contr'eux

(*a*) Il y a, dit-on, en Afrique une eſpece de chiens ſauvages qui, par le même motif, vont en meute faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

tr'eux les fruits ou les légumes qui lui servoient de nourriture. Cependant l'homme se multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à semer, il falloit que la récolte appartînt à l'agriculteur. A cet effet les citoyens firent entr'eux des conventions & des loix. Ces loix resserrerent les liens d'une union qui, fondée sur leurs besoins, étoit l'effet immédiat de la sensibilité physique (*a*). Mais leur sociabilité ne peut-elle pas être regardée comme une qualité innée,

---

(*a*) De ce que l'homme est sociable, on en a conclu qu'il étoit bon. On s'est trompé. Les loups font société & ne sont pas bons. J'ajouterai même que si l'homme, comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à son image, le portrait effrayant qu'il fait de la divinité doit rendre la bonté de l'homme très-suspecte. On reproche à Hobbes cette maxime: *l'enfant robuste est l'enfant méchant*: il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ces vers si admirés de Corneille.

« Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il
» doit. »

Et cet autre vers de la Fontaine.

« La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

Ceux qui font le roman de l'homme, blâment cette maxime de Hobbes: ceux qui en font l'histoire l'admirent, & la nécessité des loix en prouve la vérité.

(*a*) une espece de beau moral? ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que dans l'homme comme dans l'animal, la sociabilité est l'effet du besoin. Si celui de se défendre rassemble en troupeau ou société les animaux pâturans, tels que les bœufs, les chevaux &c., le besoin d'attaquer, chasser & combattre leur proie, réunit pareillement en société les animaux carnaciers tels que les renards & les loups.

L'intérêt & le besoin sont le principe de toute sociabilité. Ce principe (dont peu d'écrivains ont donné des idées nettes) est donc le seul qui unisse les hommes entr'eux. Aussi la force de leur union est-elle toujours proportionnée à celle & de l'habitude & du besoin. Du moment où le jeune sauvage (*b*) & le jeune sanglier sont en

---

(*a*) La curiosité que certaines gens regardent comme une passion innée, est en nous l'effet du desir d'être heureux & d'améliorer de plus en plus notre état; elle n'est que le développement de la sensibilité physique.

(*b*) Il en est, disent la plupart des voyageurs, de l'attachement des Negres pour leurs enfants, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement cesse lorsque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs besoins. Voyez *T. I.* des Mêlanges intéressants des Voyages d'Asie, d'Amérique, &c.

état de pourvoir à leur nourriture & à leur défense, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bague de ses parents (*a*).

L'aigle méconnoît ses aiglons au moment qu'assez rapides pour fondre sur leur proie, ils peuvent se passer de son secours.

Le lien qui unit les enfants au pere & les peres aux enfants, est moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien seroit même funeste

---

Les Anxicos, dit à ce sujet Dapper dans son voyage d'Afrique, mangent leurs esclaves; la chair humaine n'est pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœuf dans nos boucheries. Le pere se repaît de la chair de son fils, le fils de celle de son pere; les freres & sœurs se mangent, & la mere se nourrit sans horreur de l'enfant qui vient de naître. Les Negres enfin, dit le P. Labbat, sans reconnoissance, sans affection pour leurs parents, sont aussi sans compassion pour les malades : c'est chez ces peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des meres assez inhumaines pour abandonner dans les campagnes leurs enfants à la voracité des tigres.

(*a*) Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaisser leur pere, lorsque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un pere nourrir sept ou huit enfants, & sept ou huit enfants ne pouvoir nourrir un pere. Si tous les fils ne sont pas aussi durs, s'il en est de tendres & d'humains, c'est à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La nature en avoit fait de petits sangliers.

aux états. La premiere passion du citoyen doit être celle des loix & du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être subordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte sur tous les autres, où trouver une mesure du vice & de la vertu ? dès-lors il n'en est plus & toute morale est détruite.

Par quelle raison en effet auroit-on par dessus tout recommandé aux hommes l'amour de Dieu, ou de la justice ? C'est qu'on a confusément senti le danger auquel les exposeroit un trop excessif amour de la parenté. Qu'on en légitime l'excès, qu'on le déclare le premier des amours, un fils est dès lors en droit de piller son voisin, ou de voler le trésor public, soit pour soulager le besoin d'un pere, soit pour augmenter son aisance. Autant de familles, autant de petites nations qui divisées d'intérêt, seront toujours armées les unes contre les autres.

Tout écrivain qui, pour donner bonne opinion de son cœur, fonde la sociabilité sur un autre principe que sur celui des besoins physiques & habituels, trompe les esprits foibles & leur donne de fausses idées de la morale.

La nature a voulu sans doute que la reconnoissance & l'habitude fussent dans l'homme une espece de gravitation qui le portât à l'amour de

ses parents : mais elle a voulu aussi que l'homme trouvât dans le desir naturel de l'indépendance une force répulsive qui diminuât du moins la trop grande force de cette gravitation (*a*). Aussi la fille sort-elle joyeuse de la maison de sa mere, pour passer dans celle de son mari. Aussi le fils quitte-t-il avec plaisir les foyers paternels pour occuper une place dans l'Inde, exercer une charge en province, ou simplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du sentiment & de l'amitié & de l'habitude, l'on change à Paris tous les jours de quartier, de connoissances & d'amis. Veut-on faire des dupes ? L'on exagere la force du sentiment & de l'amitié ; l'on traite la sociabilité *d'amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'est qu'un principe de cete espece, la sensibilité physique ?

C'est à ce seul principe que l'on doit & l'amour de soi & l'amour si puissant de l'indépendance : si les hommes étoient comme l'on dit, portés l'un vers l'autre par une attraction forte & mutuelle, le législateur céleste leur eût-il commandé

(*a*) L'homme hait la dépendance. De là peut-être sa haine pour ses pere & mere, & ce proverbe fondé sur une observation commune & constante, *l'amour des parents descend & ne remonte pas*.

de s'aimer, leur eût-il ordonné d'aimer leurs peres & meres? (*a*). Ne se fût-il pas reposé de ce soin sur la nature, qui, sans le secours d'aucune loi, force l'homme de manger & boire, lorsqu'il a faim & soif, d'ouvrir ses yeux à la lumiere & de retirer son doigt du feu?

Les voyageurs ne nous apprennent point que l'amour de l'homme pour ses semblables soit si commun qu'on le prétend. Le navigateur échappé du naufrage & jetté sur une côte inconnue ne va pas les bras ouverts se jeter au col du premier homme qu'il y rencontre. Il se tapit au contraire dans un buisson: c'est de-là qu'il étudie les mœurs des habitants, & de-là qu'il sort tremblant pour se présenter à eux.

Mais qu'un de nos vaisseaux Européens aborde une isle inconnue, les sauvages, dira-t-on, n'accourent-ils pas en foule vers le navire? Cette vue sans doute les surprend. Les Sauvages sont frappés de la nouveauté de nos habits, de nos parures, de nos armes, de nos outils. Ce spectacle excite leur étonnement. Mais quel desir succede en eux à ce premier sentiment? Celui de s'approprier les objets de leur admiration.

(*a*) Le commandement d'aimer ses pere & mere prouve que l'amour des parents est plus l'ouvrage de l'habitude & de l'éducation que de la nature.

Devenus alors moins gais & plus rêveurs, ils s'occupent des moyens d'enlever par adresse ou par force, ces objets de leurs desirs : ils épient à cet effet le moment favorable de voler, de piller & massacrer les Européens qui, dans leur conquête du Mexique & du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injustices & cruautés.

La conclusion de ce chapitre, c'est que les principes de la morale & de la politique, comme tous les principes des autres sciences, doivent s'établir sur un grand nombre de faits & d'observations. Or que résulte-t-il des observations faites jusqu'à présent, sur la morale ? C'est que l'amour des hommes pour leurs semblables est un effet de la nécessité de s'entre-secourir, & d'une infinité de besoins dépendants de cette même sensibilité physique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conservant mon opinion sur ce point, je crois devoir défendre le livre de l'esprit contre les imputations odieuses du cagotisme & de l'ignorance.



CHAPITRE IX.

Justification des principes admis dans le livre de l'esprit.

LOrsque le livre de l'esprit parut, les théologiens me traiterent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir soutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant est notoire! leur reproche est donc absurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompense du travail & de l'industrie, pourquoi pas les femmes (*a*)? Tout objet desiré peut devenir un encouragement à la vertu, lorf-

(*a*) Si le besoin de la faim est le principe de tant d'actions; & s'il a tant de pouvoir sur l'homme, comment imaginer que le besoin des femmes soit sur lui sans puissance? qu'au moment où l'adolescent est échauffé des premiers rayons de l'amour, on lui en propose les plaisirs comme prix de son application: qu'on lui rappelle jusques dans les bras de sa maîtresse, que c'est à ses talents & à ses vertus qu'il doit ses faveurs, ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une maniere utile à sa santé, à son

qu'on n'en obtiendra la jouiſſance que par des ſervices rendus à la patrie.

Dans les ſiecles où les invaſions des peuples du Nord & les incurſions d'une infinité de brigands tenoient toujours les citoyens en armes, où les femmes ſouvent expoſées aux inſultes d'un raviſſeur, avoient perpétuellement beſoin de défenſeurs ; quelle vertu devoit être la plus honorée ? La valeur. Auſſi les faveurs des femmes étoient-elles la récompenſe des plus vaillants : auſſi tout homme jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il pour les obtenir, s'élever à ce haut degré de courage qui animoit encore il y a quatre ſiecles tous les preux chevaliers.

L'amour du plaiſir fut donc en ces ſiecles le principe productif de la ſeule vertu connue, c'eſt-à-dire, de la valeur. Auſſi lorſque les mœurs changerent, lorſque la police plus perfectionnée mit la Vierge timide à l'abri de toute inſulte, alors la beauté (car tout ſe tient dans un gouvernement) moins expoſée aux outrages d'un raviſſeur, honora moins ſes défenſeurs. Si l'enthouſiaſme des femmes pour la valeur décrut

---

ame, à ſon eſprit, enfin au bien public, les mêmes plaiſirs dont il n'eût joui dans une autre poſition, qu'en s'épuiſant, en s'abrutiſſant, en ſe ruinant & en vivant dans la crapule.

alors dans la proportion de leur crainte : si l'estime conservée encore aujourd'hui pour le courage n'est plus qu'une estime de tradition ; si dans ce siecle l'amant le plus jeune, le plus assidu, le plus complaisant & sur-tout le plus riche, est communément l'amant préféré, qu'on ne s'en étonne point ; tout est ce qu'il doit être.

Les faveurs des femmes, selon les changements arrivés dans les mœurs & les gouvernements, ou sont, ou cessent d'être des encouragements à certaines vertus. L'amour en lui-même n'est donc point un mal. Pourquoi regarder ses plaisirs comme la cause de la corruption politique des mœurs ? Les hommes ont eu dans tous les temps à peu près les mêmes besoins, & dans tous les temps ils les ont satisfaits. Les siecles où les peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robustes. L'Edda, les poésies Erses, enfin toute l'histoire nous apprend que les siecles réputés héroïques & vertueux, n'ont pas été les plus tempérans.

La jeunesse est fortement attirée vers les femmes : elle est plus avide de plaisir que l'âge avancé, cependant elle est communément plus humaine & plus vertueuse ; elle est au moins plus active, & l'activité est une vertu.

Ce n'eſt ni l'amour, ni ſes plaiſirs qui corrompirent l'Aſie, amollirent les mœurs des Medes, des Aſſyriens, des Indiens &c. Les Grecs, les Sarraſins, les Scandinaves n'étoient ni plus réſervés, ni plus chaſtes que ces Perſes & ces Medes, & cependant ces premiers peuples n'ont jamais été cités parmi les peuples efféminés & mous.

S'il eſt un moment où les faveurs des femmes puiſſent devenir un principe de corruption, c'eſt lorſqu'elles ſont vénales; lorſqu'on achete leur jouiſſance, lorſque l'argent, loin d'être la récompenſe du mérite & des talents, devient celle de l'intrigue, de la flatterie, & qu'enfin un Satrape ou un Nabab, peut à force d'injuſtices & de crimes, obtenir du ſouverain le droit de moleſter, de piller les peuples de ſon Gouvernement & de s'en approprier les dépouilles.

Il en eſt des femmes, comme des honneurs, ces objets communs du deſir des hommes; les honneurs ſont-ils le prix de l'iniquité; faut-il pour y parvenir flatter les grands, ſacrifier le foible au puiſſant & l'intérêt d'une nation à l'intérêt d'un Soudan? Alors les honneurs ſi heureuſement inventés pour la récompenſe & la décoration du mérite & des talents, deviennent une ſource de corruption. Les femmes, comme les honneurs, peuvent donc ſelon les temps & les

mœurs successivement devenir des encouragements au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne consiste donc que dans la dépravation des moyens employés pour se procurer des plaisirs. Le moraliste austere qui prêche sans cesse contre les plaisirs, n'est que l'écho de sa mie ou de son confesseur. Comment éteindre tout desir dans les hommes sans détruire en eux tout principe d'action! celui qu'aucun intérêt ne touche, n'est bon à rien & n'a d'esprit en rien.

CHAPITRE X.

Que les plaisirs des sens sont à l'insu même des nations leurs plus puissants Moteurs.

LEs moteurs de l'homme sont le plaisir & la douleur physique. Pourquoi la faim est-elle le principe le plus habituel de son activité? C'est qu'entre tous les besoins, ce dernier est celui qui se renouvelle le plus souvent & qui commande le plus impérieusement. C'est la faim & la difficulté de pourvoir à ce besoin, qui, dans les forêts donne aux animaux carnaciers tant de supériorité d'esprit sur l'animal pâturant. C'est la faim qui fournit aux premiers cent

moyens ingénieux d'attaquer, de surprendre le gibier : c'est la faim qui retenant six mois entiers le Sauvage sur les lacs & dans les bois, lui apprendra à courber son arc, à tresser ses filets, à tendre des pieges à sa proie. C'est encore la faim qui chez les peuples policés, met tous les citoyens en action, leur fait cultiver la terre; apprendre un métier & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun oublie le motif qui la lui fait exercer ; c'est que notre esprit s'occupe, non du besoin, mais des moyens de le satisfaire. Le difficile n'est pas de manger, mais d'apprêter le repas.

Plaisir & douleur sont & seront toujours l'unique principe des actions de l'homme (*a*). Si le

---

(*a*) Si les besoins sont nos moteurs uniques, c'est donc à nos divers besoins qu'il faut rapporter l'invention des arts & des sciences. C'est à celui de la faim, qu'on doit l'art de défricher, de labourer la terre, de forger le soc, &c. C'est au besoin de se défendre contre les rigueurs des saisons qu'on doit l'art de bâtir, se vêtir, &c.

Quant à la magnificence dans les équipages, les étoffes, les ameublements, quant à la musique, aux spectacles, enfin à tous les arts du luxe, c'est à l'amour, au desir de plaire & à la crainte de l'ennemi, qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour, que d'arts encore ignorés ! quel assoupisse-

ciel eût pourvû à tous ses besoins ; si la nourriture convenable à son corps eût été comme l'air & l'eau un élément de la nature, l'homme eût à jamais croupi dans la paresse.

La faim, par conséquent la douleur est le principe d'activité du pauvre, c'est-à-dire, du plus grand nombre ; & le plaisir est le principe d'activité de l'homme au dessus de l'indigence, c'est-à-dire, du riche. Or entre tous les plaisirs, celui qui sans contredit agit le plus fortement sur nous & communique à notre ame le plus d'énergie, est le plaisir des femmes. La nature en attachant la plus grande ivresse à leur jouissance, a voulu en faire un des plus puissants principes de notre activité (*a*).

---

ment dans la nature ! l'homme sans besoins seroit sans principe d'action ; c'est au besoin du plaisir que la jeunesse doit en partie son activité & la supériorité qu'à cet égard elle a sur l'âge avancé.

(*a*) Parmi les savants, il en est, dit-on, qui loin du monde se condamnent à vivre dans la retraite. Or comment se persuader que dans ceux-ci l'amour des talents ait été fondé sur l'amour des plaisirs physiques & sur-tout sur celui des femmes ? Comment concilier ces inconciliables ? Pour cet effet, supposons qu'il en soit d'un homme à talents comme d'un avare. Si ce dernier se prive aujourd'hui du néceſſaire, c'est dans l'espoir de jouir demain du superflu. L'avare desire-t-il

Nulle paſſion n'opere de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend juſques ſur les brutes. L'animal timide & tremblant à

---

un beau château & l'homme à talents une belle femme? Si pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richeſſes & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroiſſement, l'un de ſon tréſor, l'autre de ſa renommée. Or, dans l'eſpace de temps employé à l'acquiſition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puiſſent rompre ſans des efforts dont l'âge les ait rendus incapables, l'avare & l'homme à talents mourront, l'un ſans château, l'autre ſans maîtreſſe.

Ce n'eſt pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre la coquette & ce même avare qu'on rencontre encore une infinité de reſſemblance. Tous deux plus heureux qu'on ne le penſe, le ſont de la même maniere. L'avare en comptant ſon or, jouit de la poſſeſſion prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange; & la coquette ſe mirant dans ſa glace, jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ſes graces & ſa beauté. Ce que je leur conſeille à tous deux, c'eſt de s'en tenir-là. Qu'ils n'aient ni châteaux, ni amans: ils éprouveroient dans la jouiſſance des objets de leurs deſirs, des dégoûts inconnus avant elle.

L'état de deſir eſt un état de plaiſir. Les châteaux, les amans & les femmes que les richeſſes, la beauté & les talents peuvent leur procurer, eſt un plaiſir de prévoyance ſans doute moins vif, mais plus durable

l'approche de l'animal même le plus foible, eſt enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour, l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ſes égaux ou même ſes ſupérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il eſt la ſource de la vie. A meſure que ſes deſirs s'éloignent, l'homme perd ſon activité ; & par degré la mort s'empare de lui.

Plaiſir & douleur phyſique, voilà les ſeuls & vrais reſſorts de tout gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richeſſes & les honneurs, mais les plaiſirs ſeuls dont cette gloire, ces richeſſes & ces honneurs ſont repréſatatifs. Et quoi qu'on diſe, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont ſur nous les plaiſirs des ſens.

Lorſque j'ai dit dans le livre de *l'Eſprit* que c'étoit ſur la tige de la douleur & du plaiſir phyſique que ſe recueilloient toutes nos peines & nos plaiſirs, j'ai révélé une grande vérité. Que

---

que le plaiſir réel & phyſique. Le corps s'épuiſe, l'imagination jamais. Auſſi de tous les plaiſirs, ces derniers ſont-ils en général ceux qui, dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande ſomme de bonheur.

s'enſuit-il ?

s'ensuit-il ? Que ce n'est point dans la jouissance de ces mêmes plaisirs que peut consister la dépravation politique des mœurs. Qu'est-ce en effet qu'un peuple efféminé & corrompu ? Celui qui se procure par des moyens vicieux les mêmes plaisirs que les nations illustres acquierent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques moralistes ne prouveront jamais rien contre un auteur, dont l'expérience justifie & confirme les principes.

Qu'on ne regarde pas cette discussion sur la sensibilité physique comme étrangere à mon sujet. Que me suis-je proposé ? De faire voir que tous les hommes communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir ? J'ai distingué l'esprit de l'ame. J'ai prouvé que l'ame n'est en nous que la faculté de sentir ; que l'esprit en est l'effet ; que dans l'homme tout est sensation : que la sensibilité physique est par conséquent le principe de ses besoins, de ses passions, de sa sociabilité, de ses idées, de ses jugements, de ses volontés, de ses actions, & qu'enfin si tout est explicable par la sensibilité physique, il est inutile d'admettre en nous d'autre faculté (*a*).

(*a*) Outre la faculté de sentir, l'homme, dit-on, est encore doué de se ressouvenir. Je le sais, mais comme l'organe de la mémoire est physique ; que son

L'homme est une machine qui mise en mouvement par la sensibilité physique doit faire tout ce qu'elle exécute. C'est la roue qui mue par un torrent, éleve les pistons & après eux les eaux destinées à se dégorger dans les bassins préparés à la recevoir.

Après avoir ainsi montré qu'en nous tout se réduit à sentir, à se ressouvenir, & qu'on ne sent, que par les cinq sens; pour découvrir ensuite si le plus ou moins grand esprit est l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner si dans le fait, la supériorité de l'esprit est toujours proportionnée à la finesse des sens & à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la constante inégalité des esprits, ne dépendît d'une autre cause.

C'est donc au seul examen de ce fait que se réduit maintenant la question proposée; c'est à cet examen qu'on en devra la solution.

---

office consiste à nous rendre présentes les impressions passées, & qu'il faut pour cet effet, qu'elle excite en nous des sensations actuelles, je ne suis pas moins en droit d'assurer que dans l'homme tout est sentir.



CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la mémoire.

JE ne ferai ſur cette matiere que répéter ce que j'ai déjà dit dans le livre de l'*Eſprit*, & j'obſerverai :

1. Que les Hardouins, les Longuerues, les Scaligers, enfin tous les prodiges de mémoire, ont eu communément peu de génie & qu'on ne les plaça jamais à côté des Machiavels, des Newtons & des Tacites.

2. Que pour faire des découvertes en quelque genre que ce ſoit, & mériter le titre d'inventeur ou d'homme de génie ; s'il faut comme le prouve Deſcartes, encore plus méditer qu'apprendre, la grande mémoire doit être excluſive du grand eſprit (*a*).

(*a*) Les mémoires extraordinaires ſont les érudits ; la méditation fait les hommes de génie. L'eſprit original, l'eſprit à ſoi, ſuppoſe comparaiſon des objets entr'eux, & appercevance de rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en eſt pas ainſi de l'eſprit du monde. Ce dernier eſt un compoſé de goût & de mémoire. Qui ſait le plus de traits d'hiſtoire, de bons mots, d'anecdotes curieuſes, eſt le plus agréable dans

Qui veut acquérir une grande mémoire, doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en lui l'habitude par un exercice journalier. Or le temps passé à méditer, n'est point employé à placer des faits dans mon souvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'usage. Au reste que sert une grande mémoire? La plus ordinaire suffit au besoin d'un grand homme. Qui sait sa langue a déjà beaucoup d'idées. Pour mériter le titre d'homme d'esprit, que faut-il? Les comparer entr'elles & parvenir par ce moyen à quelque résultat neuf & intéressant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire chargée de tous les mots d'une langue & par conséquent de toutes les idées d'un peuple,

---

la conservation. Newton, Locke, Corneille étoient entendus de peu de gens. L'esprit profond n'est pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'est ni bon poëte, ni bon peintre, ni bon philosophe, ni grand capitaine, il est du moins très-aimable. Si sa réputation ne s'étend point au-delà de son cercle, c'est qu'il n'écrit point, c'est qu'il ne perfectionne aucune science, & qu'il ne se rend point utile aux hommes, & ne doit par conséquent en obtenir que peu d'estime.

est la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le peintre a sur cette palette la matiere premiere d'un excellent tableau : c'est à lui à les mêler & à les éteindre de maniere qu'il en résulte une grande vérité dans sa teinte, une grande force dans son coloris, enfin un tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne pense. En Allemagne & en Angleterre, presque point d'homme bien élevé, qui ne sache trois ou quatre langues (*a*). Or, si l'étude de ces langues est comprise dans le plan ordinaire de l'instruction, elle ne suppose donc qu'une organisation commune. Tous les hommes sont donc doués par la nature (*b*), de plus de mémoire que

---

(*a*) Si le François ne sait que sa propre langue, c'est un effet de son éducation & non de son organisation ; qu'il passe quelques années à Londres ou à Florence, il saura bientôt l'Anglois ou l'Italien.

(*b*) La nature, dit-on, donne à chaque nation quelque qualité ou quelque génie particulier. Point de nation en Europe qui, d'après les Prussiens, n'ait fait des changements dans ses exercices, dans ses évolutions militaires, & ne l'ait fait avec succès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les nations se sont-elles occupées des moyens d'exciter de courage de leurs soldats ? J'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs & les Romains

n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'observerai que si la supériorité de l'esprit, comme le remarque M. Hobbes, consiste principalement dans la connoissance de la vraie signification des mots, & s'il n'est point d'homme qui dans la seule méditation de ceux de sa langue, ne trouve plus de questions à discuter qu'il n'en résoudroit dans le cours d'une longue vie, personne ne peut se plaindre de sa mémoire. Il en est, dit-on, de vives & de lentes. On a, à la vérité, une mémoire vive des mots de sa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangere, sur-tout si on la parle rarement. Mais qu'en conclure ? Sinon qu'on a un souvenir plus ou moins prompt des objets, selon qu'ils sont plus ou moins familiers. Il n'est qu'une différence réelle & remarquable entre les différentes mémoires, c'est l'inégalité de leur étendue. Or, si tous les hommes communément bien organisés sont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'est donc pas le produit

---

pour exposer leur vie dans les combats. Aussi le courage des armées ne se manifeste-t-il plus par des entreprises aussi hardies, & se réduira-t-il peut-être dans chaque guerrier à ce seul point de n'être pas le premier à fuir.

de la grande mémoire. Qu'on lise à ce sujet le chapitre 3, discours 3 de l'*Esprit.* J'y considere cette question sous toutes les faces. Mon opinion a paru généralement adoptée, parce que l'expérience en confirme la vérité, & prouve qu'en général, ce n'est point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'esprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes ? Je vais l'examiner.

CHAPITRE XII.

De l'inégale perfection des organes des sens.

SI dans les hommes tout est *sentir physiquement*, ils ne different donc entr'eux, que dans la nuance de leurs sensations. Les cinq sens en sont les organes : ce sont les cinq portes par où les idées vont jusqu'à l'ame. Mais ces portes sont également ouvertes dans tous, & selon la structure différente des organes de la vue, de l'ouie, (*a*) du toucher, du goût & de l'odorat, chacun

(*a*) Qu'on ne suppose pas néanmoins une extrême différence dans l'organisation commune des hommes. Tous n'ont pas les mêmes oreilles, cependant dans

ne doit-il pas ſentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment ? Entre les hommes enfin, ne ſont-ce pas les plus finement organiſés qui doivent avoir le plus d'eſprit (*a*) & peut-être les ſeuls qui puiſſent en avoir ?

L'expérience, répondrai-je, n'eſt pas ſur ce point d'accord avec le raiſonnement : elle démontre bien que c'eſt à nos ſens que nous devons nos idées, mais elle ne démontre point que l'eſprit ſoit toujours en nous proportionné à la fineſſe plus ou moins grande de ces mêmes ſens. Les femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des hommes, leur donne plus de fineſſe dans le ſens du toucher, n'ont pas plus d'eſprit (*b*) qu'un Voltaire, que cet

---

un concert, au mouvement de certains airs, tous les muſiciens, tous les danſeurs d'un opéra & tous les ſoldats d'un bataillon partent également en meſure.

(*a*) Entre les hommes les plus parfaitement organiſés, s'il en eſt peu de ſpirituels, c'eſt, dit-on, parce que l'eſprit eſt l'effet combiné de la fineſſe des ſens & de la bonne éducation. Soit : mais dans cette ſuppoſition, il feroit du moins impoſſible qu'une bonne éducation ſans une fineſſe particuliere & remarquable des ſens, pût former de grands hommes. Or ce fait eſt démenti par l'expérience.

(*b*) L'organiſation des deux ſexes eſt ſans doute très-différente à certains égards : mais cette différence doit-elle être regardée comme la cauſe de l'infériorité

homme peut-être le plus étonnant de tous par la fécondité, l'étendue & la diverſité de ſes talents.

Homere & Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement ſi prématuré ſuppoſoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte & plus brillante! on en peut dire autant de M. de Buffon ; il a les yeux myopes, & cependant quelle tête plus vaſte & quel ſtyle plus coloré (*a*). Parmi ceux dont le ſens de l'ouie eſt le plus fin, en eſt-il de ſupérieurs aux ſaints Lambert, aux

---

de l'eſprit des femmes? Non: la preuve du contraire, c'eſt que nulle femme n'étant organiſée comme un homme, nulle en conſéquence ne devroit avoir autant d'eſprit. Or les Saphos, les Hyppathies, les Elizabeths, les Catherines II, &c. ne le cedent point aux hommes en génie. Si les femmes leur ſont en général inférieures, c'eſt qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaiſe éducation. Comparons enſemble des perſonnes de conditions très-différentes, telles que les princeſſes & les femmes de chambre. Je dis qu'en ces deux états les femmes ont communément autant d'eſprit que leurs maris. Pourquoi? C'eſt que les deux ſexes y reçoivent une auſſi mauvaiſe éducation.

(*a*) On n'a point obſervé que le ſens de la vue fut dans les plus grands peintres de beaucoup ſupérieur en fineſſe à celui des autres hommes.

Saurins, aux Nivernois, &c. Ceux dont le ſens du goût & de l'odorat ſont les plus exquis, ont-ils plus de génie que Diderot, Rouſſeau, Marmontel, Duclos, &c. ? De quelque maniere qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande ſupériorité des eſprits eſt indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des ſens, & que tous les hommes communément bien organiſés, ſont doués par la nature de la fineſſe des ſens néceſſaires, pour s'élever aux plus grandes découvertes en mathématiques, chymie, politique, phyſique, &c. (*a*).

(*a*) Dans la ſuppoſition où le plus ou moins d'eſprit dépendît de la fineſſe plus ou moins grande des ſens, il eſt probable que les diverſes températures de l'air, la différence des latitudes & des aliments, auroient quelqu'influence ſur les eſprits, qu'en conſéquence la contrée la plus favoriſée du Ciel produiroit les habitants les plus ſpirituels. Or depuis le commencement des ſiecles, comment imaginer que ces habitants n'euſſent pas acquis une ſupériorité marquée ſur les autres nations, qu'ils ne ſe fuſſent pas donné les meilleures Loix, qu'ils n'euſſent pas en conſéquence été les mieux gouvernés, qu'ils n'euſſent pas à la longue aſſervi les autres nations, & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'hommes célebres ?

Le climat générateur d'un tel peuple eſt encore in-

Si la ſublimité de l'eſprit ſuppoſoit une ſi grande perfection dans les organes, avant d'engager un homme dans les études difficiles & de le faire entrer, par exemple, dans la carriere des lettres ou de la politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'aigle, le tact de la ſenſitive, le nez du renard & l'oreille de la taupe.

Les chiens & les chevaux ſont, dit-on, d'autant plus eſtimés qu'ils ſortent de telle ou telle race. Avant d'employer un homme, il faudroit donc demander s'il eſt fils d'un pere ſpirituel ou

---

connu. L'hiſtoire ne montre en aucun d'eux une conſtante ſupériorité d'eſprit ſur les autres : elle prouve au contraire que, depuis Deli juſqu'à Petersbourg, tous les peuples ont été ſucceſſivement imbéciles & éclairés ; que dans les mêmes poſitions, toutes les nations, comme le remarque M. Robertſon, ont les mêmes loix, le même eſprit, & qu'on retrouve par cette raiſon chez les Américains les mœurs des anciens Germains.

La différence de la latitude & de la nourriture n'a donc aucune influence ſur les eſprits, & peut-être en a-t-elle moins qu'on ne penſe ſur les corps. En effet ſi la plupart des politiques calculent la population des villes ou des empires, d'après la liſte de leurs morts, ils ont donc obſervé qu'au moins dans une grande partie de l'Europe, la durée de la vie étoit à peu près la même.

ſtupide. On ne fait aucune de ces queſtions ; pourquoi ? C'eſt que les peres les plus ſpirituels n'engendrent ſouvent que les plus ſots enfants ; c'eſt que les hommes les mieux organiſés n'ont ſouvent que peu d'eſprit , & qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles queſtions. Ce qu'elle nous apprend à ce ſujet , c'eſt qu'il eſt des hommes de génie de toute eſpece de taille & de tempérament ; qu'il en eſt de ſanguins , de bilieux , de flegmatiques , de grands , de petits , de gras , de maigres , de robuſtes , de délicats , de mélancoliques , * 2. Que les hommes les plus forts , les plus vigoureux , ne ſont pas toujours les plus ſpirituels (*a*).

Mais ſuppoſons dans un homme un ſens extrêmement fin ; qu'arriveroit-il ? Que cet homme éprouveroit des ſenſations inconnues au commun des hommes ; qu'il ſentiroit ce qu'un moin-

---

(*a*) M. Rouſſeau , P. 300 & 323 de ſon Emile , dit: » Plus un enfant ſe ſent fort & robuſte, plus il devient » cenſé & judicieux. Pour tirer parti des inſtruments » de notre intelligence , il faut que le corps ſoit » robuſte & ſain ». La bonne conſtitution du corps rend les opérations de l'eſprit faciles & ſûres. Mais que M. Rouſſeau conſulte l'expérience , il verra que les maladifs , les délicats & les boſſus , ont autant d'eſprit que les droits & les bien portants. Paſcal , Pope , Boileau , Scaron en ſont la preuve.

dre degré de finesse dans l'organisation ne permet pas aux autres de sentir. En auroit-il plus d'esprit ? Non : parce que ces sensations toujours stériles jusqu'au moment où l'on les compare, conserveroient toujours entr'elles les mêmes rapports (*a*). Supposons l'esprit proportionné à la finesse des sens. Il est des vérités qui ne pourroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la terre les mieux organisés. L'esprit humain ne seroit donc point susceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes si finement organisés parviendroient nécessairement dans les sciences à des résultats incommunicables aux hommes ordinaires. Or, on ne connoît point de tels résultats.

Il n'est point de vérités renfermées dans les ouvrages des Lockes & des Newtons qui ne soient maintenant saisies de tous les hommes, qui communément bien organisés, n'ont cependant rien de supérieur dans les sens de la saveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouie & du toucher.

Je pourrois même ajouter (puisqu'il n'est rien

(*a*) Une sensation n'est dans la mémoire qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'esprit, parce que cette aptitude n'est autre chose que le pouvoir d'observer les rapports qu'ont entr'eux les objets divers.

de ſimilaire dans la nature (*a*), qu'entre les hommes les plus finement organiſés, il faut qu'à certains égards, chacun le ſoit encore ſupérieurement aux autres. Tout homme en conſéquence devroit donc éprouver des ſenſations, acquérir des idées incommunicables à ſes compatriotes. Or il n'eſt point d'idées de cette eſpece. Quiconque en a de nettes, les tranſporte facilement aux autres. Il n'en eſt donc point auxquelles ne puiſſent atteindre les hommes communément bien organiſés.

La cauſe qui pourroit le plus efficacement influer ſur les eſprits, ſeroit ſans doute la diffé-

---

(*a*) La diſſemblance des Etres exiſte-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement? je l'ignore. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que la même race de beſtiaux ſe fortifie ou s'affoiblit, s'éleve ou s'abbaiſſe ſelon l'eſpece ou l'abondance des pâturages. Il en eſt de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands de droits, de courbés, aucun enfin qui ſoit abſolument ſemblable à un autre; c'eſt peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'eſt placé à la même expoſition, frappé du même vent & ſemé dans la même veine de terre. Or dans les Etres inanimés le temps de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes qui peut-être ne ſont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé ſection I, ne peut recevoir préciſément les mêmes inſtructions.

rence des latitudes & de la nourriture. Or, comme je l'ai déja dit, le gras Anglois qui se nourrit de beurre & de viandes sous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'esprit, que le maigre Espagnol qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-sec. M. Schaw, médecin Anglois, qui par la fidélité de l'exactitude de ses observations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de son voyage en Barbarie, dit au sujet des Maures : « Le peu de progrès de ces peuples dans les arts » & dans les sciences, n'est l'effet d'aucune incapacité ou stupidité naturelle. Les Maures ont » l'esprit délié & même du génie. S'ils ne l'appliquent point à l'étude des sciences, c'est que » sans motifs d'émulation, leur gouvernement ne » leur laisse ni la liberté ni le repos nécessaire » pour les cultiver & les perfectionner. Les Maures » nés esclaves, comme la plupart des Orientaux, » doivent être ennemis de tout travail, qui n'a » pas directement leur intérêt personnel & présent » pour objet. ».

Ce n'est qu'à la liberté qu'il appartient d'allumer chez un peuple le feu sacré de la gloire & de l'émulation. S'il est des siecles où semblable à ces oiseaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes apparoissent tout-à-coup dans un empire, qu'on ne regarde point cette apparition

comme l'effet d'une cause physique, mais morale. Dans tout gouvernement où l'on récompensera les talents, ces récompenses, comme les dents du serpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Descartes, les Corneilles, &c. illustrerent le regne de Louis XIII; les Racines, les Bailes, &c. celui de Louis XIV, les Voltaires, les Montesquieu, les Fontenelles, &c. celui de Louis XV, c'est que les arts, les sciences furent sous ces différents regnes successivement protégés par Richelieu, Colbert & le feu duc d'Orléans, régent. Les grands hommes, quelque chose qu'on ait dit, n'appartiennent ni au regne d'Auguste, ni à celui de Louis XIV, mais au regne qui les protege.

Soutient-on que c'est au premier feu de la jeunesse, &, si je l'ose dire, à la fraîcheur des organes, qu'on doit les belles compositions des grands hommes : l'on se trompe. Racine, avant trente ans, donna l'Alexandre & l'Andromaque, mais à cinquante il écrivit Athalie, & cette derniere piece n'est certainement pas inférieure aux premieres (*a*). Ce ne sont pas même les

(*a*) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'est plus, dit-on, le même composé. Le Voltaire de soixante ans n'est plus le Voltaire de trente. Soit : cependant l'un & l'autre ont également d'esprit. Si

légeres

légeres indiſpoſitions qu'occaſionne une ſanté plus ou moins délicate, qui peuvent éteindre le génie.

On ne jouit pas tous les ans de la même ſanté, & cependant l'Avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de cauſes ; le médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades, & l'homme de génie que ne diſtraient ni les affaires, ni les plaiſirs, ni les paſſions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que ſoit la nourriture des nations, la latitude qu'elles habitent (*b*) ; enfin

---

deux hommes ſans être parfaitement ſimilaires, peuvent ſauter auſſi haut, courir auſſi vîte, tirer auſſi juſte, jouer auſſi-bien à la paume ; deux hommes, ſans être préciſément les mêmes, peuvent donc avoir également d'eſprit.

(*a*) L'aptitude à l'eſprit, comme je le montrerai ci-après, n'eſt que l'aptitude à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Que la diverſité des températures, la différence des climats, en occaſionent dans les mœurs & les inclinations d'un peuple ; que les Sauvages chaſſeurs dans les pays de bois deviennent paſteurs dans les pays de pâturages, cela ſe peut : mais il n'en eſt pas moins vrai qu'en toutes les diverſes contrées, les peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les

leur tempérament, ces différences n'augmentent ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'esprit. Ce n'est donc ni de la force du corps (*a*), ni de la fraîcheur des organes, ni de la plus

---

objets. Aussi du moment où les hommes errants se sont réunis en nations, où les marais ont été desséchés & les forêts abattues, la diversité des climats n'a point eu d'influence sensible sur les esprits. Aussi trouve-t-on en Suede & en Danemarck d'aussi bons géometres, chymistes, physiciens, moralistes, &c. qu'en Grece & en Egypte. « Le climat de la Perse, » dit Chardin, est le plus propre à entretenir la vi- » gueur du corps & de l'esprit. » Ce climat cependant ne donne point au Persan plus de génie qu'au François.

(*a*) La supériorité de l'esprit est-elle indépendante, & de la plus ou moins grande force de tempérament, & de la finesse plus ou moins grande des sens, où chercher la cause de cette supériorité ? Dans la perfection, dira-t-on, de l'organisation intérieure. Mais, répondrai-je, si dans la pendule la perfection intérieure de la machine se manifeste par la précision avec laquelle elle marque l'heure, dans l'homme la perfection intérieure de son organisation, se manifeste pareillement, (du moins quant à l'esprit) par celle des cinq sens auxquels il doit toutes ses idées. La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieure. Or pour prouver que cette derniere espece de perfection ne peut rien sur les esprits, il suffit de montrer (conformément à l'expérience) que leur supériorité est entiérement indépendante de la plus ou moins grande finesse des cinq sens.

ou moins grande finesse des sens, que dépend la plus ou moins grande supériorité de l'esprit. Au reste, c'est peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait ; je puis encore prouver que si ce fait existe, c'est qu'il ne peut exister autrement ; & qu'ainsi c'est dans une cause encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomene de l'inégalité des esprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré que dans les hommes tout est sentir, il faut penser que s'ils different entr'eux, ce n'est que dans la nuance de leurs sensations.

CHAPITRE XIII.

De la maniere différente de sentir.

LES hommes ont des goûts différents : mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur éducation diverse, ou de l'inégale finesse de leur organisation. Que le Negre, par exemple, ne sente plus de desir pour le teint noir d'une beauté Afriquaine, que pour les lis & les roses de nos Européennes, c'est en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme selon le pays qu'il habite, soit plus ou moins sensible à

tel ou tel genre de musique, & devienne en conséquence susceptible de telles ou telles impressions, c'est encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices & produits par une éducation différente ne sont point ici l'objet de mon examen : je n'y traiterai que la différence des goûts occasionnés par la pure différence des sensations reçues à la présence des mêmes objets.

Pour savoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été successivement soi & les autres. Or on n'a jamais été que soi. Ce n'est donc qu'en considérant avec une très-grande attention les impressions diverses que les mêmes objets paroissent faire sur les différents hommes, qu'on peut en ce genre parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on soi-même sur ce point ? On sent que si son voisin voyoit quarré ce qu'on voit rond ; si le lait paroissoit blanc à l'un & rouge à l'autre, & qu'enfin certains hommes n'apperçussent qu'un chardon dans une rose, & que deux monstres dans une d'Egmont & une Forcalquier, il seroit impossible que les hommes pussent s'entendre & se communiquer leurs idées. Or ils s'entendent & se les communiquent. Les mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impressions.

Pour jetter plus de clarté sur cette question, voyons dans un même exemple en quoi les hommes different & se ressemblent.

Ils se ressemblent tous en ce point : c'est que tous veulent se soustraire à l'ennui ; c'est qu'en conséquence tous veulent être émus ; c'est que plus une impression est vive, plus elle leur est agréable, si cette impression néanmoins n'est pas portée jusqu'au terme de la douleur.

Ils different en ceci, c'est que le dégré d'émotion que l'un regarde comme l'excès du plaisir, est quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être blessé du dégré de lumiere qui m'est agréable ; & cependant lui & moi convenir que la lumiere est le plus bel objet de la nature. Or d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la sensation ? de ce que cette différence est peu considérable, & de ce qu'une vue tendre éprouve dans un foible dégré de lumiere, le même plaisir, qu'une vue forte ressent à la clarté d'un plus grand jour. Que je passe du physique au moral, j'apperçois encore moins de différence dans la maniere dont les hommes sont affectés des mêmes objets, & je retrouve en conséquence chez les Chinois, (*a*) tous les proverbes de

(*a*) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat & particulier aux mœurs & au gouvernement Oriental, point de proverbes plus semblables que les proverbes Allemands & Chinois.

notre Europe. D'où je conclus que de légeres différences dans l'organisation des divers peuples, ne doivent être comptées pour rien ; puisqu'en comparant les mêmes objets, tous les peuples parviennent aux mêmes résultats.

L'invention des mêmes arts par-tout où l'on a eu les mêmes besoins, où ces arts ont été également encouragés par le gouvernement, est une nouvelle preuve de l'inégalité essentielle des esprits. Pour confirmer cette vérité, je pourrois encore citer la ressemblance apperçue entre les loix & les gouvernements des divers peuples. L'Asie, dit M. Poivre, peuplée en grande partie par les Malais, est gouvernée par nos anciennes loix féodales. Le Malais, comme nos ancêtres, n'est point Agricole, mais il a, comm'eux, la valeur la plus déterminée (*b*), & la

---

(*a*) Si les Malais, dit M. Poivre, eussent été plus voisins de la Chine, cet empire eût été bientôt conquis, & la forme de son gouvernement changée. Rien, dit cet auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage & la rapine : mais sont-ils les seuls peuples voleurs ? Qui lit l'histoire, apprend que cet amour du vol est malheureusement commun à tous les hommes ; il est fondé sur leur paresse. En général ils aiment mieux vivre de rapines, d'incursions, & s'exposer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'assujettir aux travaux jour-

plus téméraire. Le courage, comme quelques-uns le répétent encore, n'eſt donc point un effet particulier de l'organiſation Européenne. Les hommes ſont plus ſemblables entr'eux qu'on ne l'imagine. S'ils différent c'eſt dans la nuance de leurs ſenſations. La poëſie, par exemple, fait ſur preſque tous une impreſſion agréable. Chacun récite avec un enthouſiaſme preſqu'égal cet hymne à la lumiere qui commence le troiſieme chant du paradis perdu. Mais dira-t-on, ſi ce morceau admiré de tous, plaît également à tous, c'eſt que peignant les magnifiques effets de la lumiere, le poëte ſe ſert d'un mot qui n'exprimant aucune nuance de jour en particulier, permet à chacun de colorer les objets de la teinte de lumiere la plus agréable à ſes yeux. Soit : mais ſi la lumiere ne faiſoit pas ſur tous une im-

---

naliers de la culture. Mais pourquoi tous les peuples ne ſont-ils pas voleurs ? C'eſt que pour voler, il faut être environné de nations volables, c'eſt-à-dire, de peuples agriculteurs & riches ; faute de quoi, un peuple n'a que le choix de labourer ou de mourir de faim.

Chaque pays a ſes Malais. Dans les pays catholiques, le clergé pille, comme eux, les dixmes des récoltes : & ce que le Malais exécute par violence & par la force des armes, le prêtre le fait par la ruſe & la terreur pannique.

pression vive & forte, seroit-elle universellement regardée comme l'objet le plus admirable de la nature ? Le tourbillon de feu où presque toutes les nations ont placé le trône de la divinité ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impressions (*a*) reçues en la présence des mêmes objets. Sans cette uniformité que des philosophes peu exacts ont pris pour la notion du beau & du bon absolu, sur quel fondement eût-on établi les regles du goût ?

Les simples & magnifiques tableaux de la nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils sur chacun d'eux précisément la même impression ? non : mais, comme l'expérience le prouve, une impression à peu près semblable. Aussi les objets extrêmement agréables aux uns, sont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impressions produites par la beauté des des-

---

(*a*) Pour preuve de la différence des sensations éprouvées à la vue des mêmes objets, on cite l'exemple des peintres qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures : mais si ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, & qu'ils vissent réellement du jaune & du gris dans tous leurs objets, ils en verroient aussi dans le blanc de leur palette, & peindroient blanc, quoiqu'ils vissent gris.

criptions de la poësie, n'est qu'apparente, qu'elle est en partie l'effet de la signification incertaine des mots, & d'un vague dans les expressions (*b*), parfaitement correspondant aux diverses sensations éprouvées à l'aspect dés mêmes objets. En admettant ce fait, il seroit encore vrai qu'il est des ouvrages généralement estimés & par conséquent des regles de goût dont l'observation produit sur tous la sensation du beau. Qu'on examine profondément cette question, & l'on appercevra dans la maniere différente dont les hommes sont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impression appartient moins encore à leur physique qu'à leur morale.

(*a*) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a dans chaque langue créé tant de mots dont la signification est incertaine, j'ajouterois, à ce que j'ai dit à ce sujet, Chap. 5. de cette Section, que le besoin a présidé à la formation des langues, qu'en cherchant dans l'invention des mots, à se communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont senti que s'ils créoient autant de mots, qu'il est, par exemple, de degrés différents de grandeur, de lumiere, de grosseur, &c. leur multiplicité surchargeroit leur mémoire; qu'il falloit par conséquent conserver à certains mots cette signification vague, qui rend leur application plus générale & l'étude des langues plus courte.

Le résultat de ce chapitre, c'est que la diversité des goûts des hommes ne suppose que peu de différence dans la nuance de leurs sensations : c'est que l'uniformité de leurs jugements prouvées par l'uniformité des proverbes des nations par la ressemblance de leurs loix & de leurs gouvernements, par le goût que toutes ont pour la poësie, & pour les simples & magnifiques tableaux de la nature, démontrent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impressions sur tous les hommes; que s'ils different, ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations (*a*).

(*a*) Si la nature, comme on le dit, donnoit aux hommes des dispositions si inégales à l'esprit, pourquoi dans les arts de la danse, de la musique, du dessein, &c. les amateurs n'égaleroient-ils presque jamais leurs maîtres ? Pourquoi l'inégale disposition de la nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers au petit degré d'attention, que les derniers peut-être portent de plus à l'étude de leur art.



CHAPITRE XIV.

La petite différence apperçue entre nos sensations, n'a nulle influence sur les esprits.

LES hommes à la présence des mêmes objets peuvent sans doute éprouver des sensations différentes : mais peuvent-ils en conséquence appercevoir des rapports différents entre ces mêmes objets ? Non : & supposé, comme je l'ai dit ailleurs que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres, tous conviendroient également que la neige est le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçussent des rapports différents entre les mêmes objets ; ils faudroit que ces objets excitassent en eux des impressions d'une nature tout-à-fait particuliere ; que le charbon en feu glaçât les uns ; que l'eau condensée par le froid brûlât les autres ; que tous les objets de la nature s'offrissent à chaque individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente ; & qu'enfin les hommes fussent les uns à l'égard des autres, ce qu'ils sont par rapport à ces insectes dont les yeux taillés en facettes, voient les objets sous des formes sans contredit très-diverses.

Dans cette ſuppoſition les individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées & leurs ſentiments. Les hommes ne pourroient, ni ſe communiquer leurs lumieres, ni perfectionner leur raiſon ; ni travailler en commun à l'immenſe édifice des arts & des ſciences. Or l'expérience prouve que les hommes font tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils ſe communiquent leurs idées & que les arts & les ſciences ſe perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouiſſance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voiſin plus d'ivreſſe que dans la mienne : mais cette jouiſſance eſt pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaiſirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impreſſions differentes : mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils reſſentiront ſera dans chacun d'eux pareillement double, triple, quadruple.

Suppoſons la différence de nos ſenſations à l'aſpect des mêmes objets, plus conſidérables qu'elle ne l'eſt réellement, il eſt évident, que les objets conſervant entr'eux les mêmes rapports nous frapperoient dans une proportion toujours conſtante & uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence dans nos ſenſations ne peut-elle changer nos

affections morales, & ce changement produire, & la différence & l'inégalité des esprits? Je réponds à cette objection que toute diversité d'affection(*a*) occasionnée par quelque différence dans l'organisation physique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence sur les esprits. On peut donc préférer le verd au jaune, & comme Dalambert & Clairaut, être également grand géometre: on peut donc avec des palais inégalement délicats, être également bon poëte, bon dessinateur, bon physicien. On peut donc enfin avec un goût pour le doux ou le salé, le lait ou l'anchois, être également un grand orateur & grand médecin &c. Tous ces goûts divers ne sont en nous que des faits isolés & stériles. Il en est de même de nos idées, jusqu'au moment où l'on les compare entr'elles. Or pour se donner la peine de les comparer, il faut y être excité par quelqu'intérêt. Cet intérêt donné & ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes résultats? C'est que malgré la différence de leurs affections, & l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet tant que l'échelle des proportions dans

(*a*) Les seules affections dont l'influence sur les esprits soit sensible, sont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

laquelle les objets nous frappent, n'eſt pas rompue, nos ſenſations conſervent toujours entr'elles le même rapport. Une roſe d'une couleur très-foncée & comparée à une autre roſe, paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugements ſur les mêmes objets. Nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conſéquent la même étendue d'eſprit.

Les hommes communément bien organiſés, ſont comme certains corps ſonores, qui ſans être exactement les mêmes, rendent cependant le même nombre de ſons (*a*).

(*a*) Certains corps ſonores rendent le même nombre de ſons, mais non des ſons du même genre : il en eſt de même de notre eſprit. Il rend, ſi je l'oſe dire, des idées ou des images également belles, mais différentes, ſelon les objets divers dont le hazard a chargé notre mémoire.

N'ai-je préſent à mon ſouvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du Nord, que les laves enflammées du Véſuve ou de l'Ecla ? Avec ces matériaux, quel tableau compoſer ? Celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais ſi ma mémoire au contraire ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du printemps, les ondes argentées des ruiſſeaux, la mouſſe des gazons & le dais odoriférant des orangers, que compoſerai-je avec ces objets agréables ? Le boſquet où l'amour entraîne

Le résultat de ce Chapitre, c'est que les hommes appercevant toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs sens n'a nulle influence sur leurs esprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *Esprit*.

CHAPITRE XV.

De l'Esprit.

QU'est-ce que l'esprit en lui-même? *l'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.* Mais quel est dans l'homme le principe productif de son esprit? Sa sensibilité physique, sa mémoire & sur-tout l'intérêt qu'il a de combiner ses sensations entr'elles (*a*).

Renaud. Le genre de nos idées & de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre esprit, le même dans tous les hommes, mais de l'espece d'objets que le hazard grave dans leur mémoire & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.

(*a*) Supposons qu'en chaque genre de science & d'art, les hommes eussent comparé entr'eux tous les objets & tous les faits déjà connus, & qu'ils fussent enfin

L'esprit n'est donc en lui que *le résultat de ses sensations comparées*, & le bon esprit consiste dans la justesse de leur comparaison.

Tous les hommes, il est vrai, n'éprouvent pas précisément les mêmes sensations, mais tous sentent les objets dans une proportion toujours la même. Tous ont donc une égale aptitude à l'esprit. (*a*).

---

parvenus à découvrir tous leurs divers rapports : les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaisons à faire, ce qu'on appelle l'esprit n'existeroit plus. Alors tout seroit science, & l'esprit humain nécessité à se reposer, jusqu'à ce que la découverte de faits inconnus lui permît de nouveau de les comparer & de les combiner entr'eux, seroit la mine épuisée qu'on laisse reposer, jusqu'à la formation de nouveaux filons.

(*a*) Il suit de cette définition de l'esprit, que si toutes ses opérations se réduisent à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naissent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquisition des divers talents est dans les hommes l'effet de la même cause, c'est-à-dire, du desir de la gloire & de l'attention dont ce desir les doue. Or l'attention peut également se porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la poésie, de la géométrie, de la physique, de la peinture, &c. comme la

En

En effet si, comme l'expérience le prouve, chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets : si chacun d'eux convient de la vérité des propositions géométriques ; si d'ailleurs nulle différence dans la nuance de leurs sensations, ne change leur maniere de voir ; si (pour en donner un exemple sensible) au moment où le soleil s'éleve du sein des mers, tous les habitants des mêmes côtés, frappés au même instant de l'éclat de ses rayons, le reconnoissent également pour l'Astre le plus brillant de la nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugemens sur les mêmes objets, qu'ils peuvent atteindre aux mê-

main de l'organiste peut indifféremment se porter sur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différents genres, c'est, répondrai-je, que la science est en chaque genre la matiere premiere de l'esprit, comme l'ignorance, si je l'ose dire, la matiere premiere de la sottise, & qu'on est rarement savant en deux genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon & un Dalembert, à la science d'un Newton ou d'un Euler, l'art si difficile de bien écrire. Je ne répéterai donc point, d'après l'ancien proverbe, *qu'on naît poëte & qu'on devient orateur*, mais j'assurerai au contraire, puisque toutes nos idées nous viennent par les sens, *qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on est.*

mes vérités (*a*), & qu'enfin si tous n'ont pas dans le fait également d'esprit (*b*), tous du moins en ont également en puissance, c'est-à-dire, en aptitude à en avoir (*c*)

(*a*) Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. Chacun en est-il capable ? Oui : lorsqu'un intérêt puissant l'anime. Cet intérêt le doue alors d'une force d'attention, sans laquelle on peut, comme je l'ai déjà dit, être savant & jamais homme d'esprit. C'est la méditation qui seule peut nous révéler ces vérités premieres, générales, les clefs & les principes des sciences. C'est à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand philosophe, parce qu'en tout genre de science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des ensembles, qui constituera le génie philosophique.

(*b*) Quelques-uns, comme je l'ai déjà dit, attribuent au physique différent des latitudes, la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit, d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un pays où les hommes n'appperçussent, ni la différence, ni la ressemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entr'eux & avec nous. Or ce climat est encore à découvrir.

(*c*) C'est parce que l'esprit est rare qu'on le prend pour un don particulier de la nature. Un alchymiste, un joueur de gobelets, étoient des hommes rares dans les siecles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour des sorciers ou des êtres surnaturels. Ce n'est cependant

Je n'insisterai pas davantage sur cette question, je me contenterai de rappeller à ce sujet une observation que j'ai déjà faite dans le livre de l'*Esprit*. Elle est vraie.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire & sur la vérité de laquelle

---

pas qu'il soit très-difficile d'éblouir & de duper des sots par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que les hommes puissent s'occuper sérieusement de tours & d'arts aussi fertiles. Or il en est de même de l'esprit. Si l'aptitude à en avoir est commune, rien de si rare que le desir vif & constant d'en acquérir. Il est, dit-on, peu d'hommes de génie; pourquoi? C'est qu'il est peu de gouvernements qui proportionnent la récompense à la peine, que suppose l'acquisition des grands talents.

En comparant les alchymistes, les joueurs de gobelets aux gens d'esprit, mon but n'est pas d'avilir les derniers par une comparaison humiliante; je veux simplement montrer dans la rareté même de l'esprit, la cause qui le fait depuis si long-temps regarder comme un don de la nature: je veux détruire le merveilleux & non le mérite de l'esprit. On lui doit la perfection de la médecine, de la chirurgie, de tous les arts & de toutes les sciences utiles. Rien par conséquent sur la terre de plus respectable que l'esprit. Aussi n'est-il point de nation vraiment éclairée sur ses intérêts, qui n'ait pour l'esprit une estime proportionnée à l'utilité de l'art ou de la science qu'il perfectionne.

ils soient indifférents, tous porteront le même jugement (*a*), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous sont donc nés avec l'esprit juste. Or il en est du mot *esprit juste*, comme de celui d'*humanité éclairée*. Cette espece d'humanité condamne-t-elle un assassin au supplice ? elle ne s'occupe en cet instant que du salut d'une infinité de citoyens honnêtes. L'idée de justice & par conséquent de presque toutes les vertus se trouve donc comprise dans la signification étendue du mot *humanité*. Il en est de même du mot *esprit juste*. Cette expression prise dans sa significa-

---

(*a*) Les hommes sont-ils d'avis différent sur la même question ? Cette différence est toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets présents à leurs yeux & à leur souvenir, ou enfin de ce qu'indifférents à la question même, ils mettent peu d'intérêt à son examen & peu d'importance à leur jugement.

Or supposons que forcés à l'attention par un intérêt puissant & commun, les hommes s'entendissent, qu'ils eussent d'ailleurs les mêmes objets présents à leurs yeux ou à leur mémoire. Je dis qu'appercevant les mêmes rapports entre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus que tous ont du moins également d'esprit en puissance, c'est-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

tion étendue, renferme pareillement toutes les différentes ſortes d'eſprit. Ce qu'au moins l'on peut aſſurer, c'eſt qu'en nous, ſi tout eſt ſenſation, & comparaiſon entre nos ſenſations, il n'eſt d'autre ſorte d'eſprit que celui qui compare, & compare juſte.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur l'égale aptitude, qu'ont à l'eſprit les hommes communément bien organiſés, c'eſt qu'une fois convenu

Que dans les hommes tout eſt ſentir;

Qu'ils ne ſentent & n'acquierent d'idées que par les cinq ſens;

Que la fineſſe plus ou moins grande de ces cinq ſens, en changeant la nuance de leurs ſenſations, ne change point le rapport des objets entr'eux:

Il eſt évident, puiſque l'eſprit conſiſte dans la connoiſſance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande ſupériorité de l'eſprit eſt indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organiſation. Auſſi les femmes dont le ſens du toucher eſt plus délicat que celui des hommes, ne leur ſont-elles point ſupérieures en lumieres. Il eſt, je crois, difficile de ſe refuſer à cette concluſion.

Mais, dira-t-on, si l'on regarde ce témoignage universel rendu à la vérité des propositions géométriques, comme une preuve démonstrative que tous les hommes communément bien organisés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets, pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matiere de morale, politique & métaphysique, comme la preuve qu'au moins dans ces dernieres sciences les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.

CHAPITRE XVI.

Cause de la différence d'opinions en Morale, Politique & Métaphysique.

LA marche de l'esprit humain est toujours la même. L'application de l'esprit à tel ou tel genre d'étude ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent-ils dans certaines sciences les mêmes rapports entre les objets qu'ils comparent, ils doivent nécessairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'observation ne s'accorde point avec le raisonnement. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. La vraie cause en est facile à découv-

vrir. En la cherchant on voit, par exemple, que si les hommes conviennent de la vérité des démonstrations géométriques;

C'est qu'ils sont indifférents à la vérité ou à la fausseté de ces démonstrations;

C'est qu'ils attachent non-seulement des idées nettes, mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette science;

C'est qu'enfin ils se font la même image du cercle, du quarré, du triangle &c.

Au contraire en morale, politique & métaphysique, si les opinions des hommes sont très-différentes,

C'est qu'en ce genre ils n'ont pas toujours intérêt de voir les choses telles qu'elles sont réellement;

C'est qu'ils n'ont souvent que des idées obscures & confuses des questions qu'ils traitent;

C'est qu'ils pensent plus souvent d'après les autres que d'après eux;

C'est qu'enfin ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choisis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt* & *vertu*.

DU MOT BON.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de sa signification; pour s'assurer si les hommes peu-

vent s'en former la même idée, sachons la maniere dont l'enfant l'acquiert.

Pour fixer son attention sur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque sucrerie, ou ce qu'on appelle des *bons bons*. Ce mot pris dans sa signification la plus simple, n'est d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'enfant & excite une sensation agréable dans son palais.

Veut-on ensuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue ? on l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant, c'est-à-dire, à l'animal, à l'homme, au camarade avec lequel il joue & s'amuse. En général tant qu'on n'attache cette expression qu'à des objets physiques, tels sont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à peu près la même idée, & cette expression rappelle du moins confusément à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut être immédiatement bon (*a*) pour eux.

(*a*) C'est de cet adjectif *bon* qu'on a fait le substantif *bonté*, pris par tant de gens pour un être réel, ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on ignorer que dans la nature, il n'est point d'être nommé *bonté*; que cette bonté n'est qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme *bon* pour lui, & qu'enfin ce

Prend - on enfin ce mot dans une signification encore plus étendue ; l'applique-t-on à la morale & aux actions humaines ? on sent qu'alors cette expression doit nécessairement renfermer l'idée de quelque utilité publique , & que pour convenir en ce genre de ce qui est bon, il faut être précédemment convenu de ce qui est utile. Or la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général soit la mesure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation saine , les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obscures. Ce mot *bonté* arbitrairement employé par eux, ne rappelle à leur souvenir que les diverses applications qu'ils en ont entendu faire ; * 3 applications toujours différentes & contradictoires, selon la diversité, & des intérêts, & des positions de ceux avec lesquels ils vivent. Pour convenir universellement de la signification du mot *bon* appliqué à la morale , il faudroit qu'un excellent dictionnaire en eût déterminé le sens précis. Jusqu'à la rédaction de cet ouvrage , toute

---

mot *bonté*, comme celui de grandeur, est une de ces expressions vagues, vuides de sens & qui ne présentent d'idée distincte qu'au moment où, malgré soi & sans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelque objet particulier.

dispute sur ce sujet est interminable. Il en est de même du mot intérêt.

INTÉRÊT.

Parmi les hommes peu sont honnêtes, & le mot *Intérêt* doit en conséquence réveiller dans la plupart d'entr'eux l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet aussi méprisable. Une ame noble & élevée en a-t-elle la même idée ? non : ce mot lui rappelle uniquement le sentiment de l'amour de soi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt* que le ressort puissant & général qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu. Mais les Jésuites attachoient-ils à ce mot une idée aussi étendue, lorsqu'ils combattoient mon opinion ? je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'alors banquiers, commerçants, banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble : c'est que ce mot ne devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or un si vil intérêt leur ordonnoit de poursuivre un homme persécuté, peut-être en adoptoient-ils en secret les opinions. La preuve, c'est un ballet donné à Rouen en 1750, dont l'objet étoit de montrer que *le plaisir forme la jeunesse aux vraies vertus*, c'est-à-dire, *premiere entrée, aux vertus civiles; seconde entrée, aux*

vertus guerrieres; *troisieme entrée*, *aux vertus propres à la religion.* Ils avoient dans ce ballet prouvé cette vérité par des danses. La religion personnifiée y avoit un pas de deux avec le plaisir, & pour rendre le plaisir plus piquant, disoient alors les jansénistes, les jésuites l'ont mis en culotte (*a*). Or si le plaisir, selon eux,

(*a*) Il faut rendre justice aux jésuites, cette accusation est fausse. Ils sont rarement libertins. Le jésuite contenu par sa regle, indifférent au plaisir est tout entier à l'ambition. Ce qu'il desire, c'est de s'asservir par la force ou la séduction les riches & les puissants de la terre. Né pour leur commander, les grands sont à ses yeux des pantins, qu'il fait mouvoir par les fils de la direction & de la confession. Son mépris intérieur pour eux, se cache sous les apparences du respect. Les grands s'en contentent, & sont, sans s'en appercevoir, réduits par lui à l'état de marionnettes. Ce que le jésuite ne peut opérer par la séduction, il l'exécute par la force. Qu'on ouvre les annales de l'histoire, on y voit ces mêmes jésuites allumer les flambeaux de la sédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, & dans tous les pays où ils prêchent l'évangile de paix. On apprend qu'en Angleterre, ils chargerent la mine destinée à faire sauter le parlement; qu'en Hollande, ils firent assassiner le prince d'Orange; en France, Henri IV; qu'à Geneve, ils donnerent le signal de l'escalade: que leur main souvent armée du stylet, a rarement cueilli les plaisirs, & qu'enfin leurs péchés ne sont pas des foiblesses, mais des forfaits.

peut tout sur l'homme, que ne peut, sur lui l'intérêt! Tout intérêt ne se réduit-il pas en nous à la recherche du plaisir? (*a*).

Plaisirs & douleurs sont les moteurs de l'uni-

(*a*) Pourquoi donc les jésuites s'éleverent-ils alors avec tant de fureur contre moi? Pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes maisons déclamer contre l'*Esprit*, en défendre la lecture & répéter sans cesse, comme le pere Canaye au maréchal d'Hocquincourt, *point d'esprit, Messeigneurs, point d'esprit*? c'est qu'uniquement jaloux de commander, le jésuite desira toujours l'aveuglement des peuples. En effet les hommes sont-ils éclairés sur le principe qui les meut, savent-ils que toujours dirigés dans leur conduite par un intérêt vil ou noble, ils obéissent toujours à cet intérêt; que c'est à leurs loix & non à leurs dogmes qu'ils doivent leur génie & leur vertu; qu'avec la forme du gouvernement de Rome & de Sparte, l'on créeroit encore des Romains & des Spartiates; & qu'enfin par une sage distribution des peines & des récompenses, de la gloire & de l'infamie, l'on peut toujours lier l'intérêt particulier à l'intérêt public, & nécessiter les citoyens à la vertu. Alors quel moyen de cacher aux peuples l'inutilité & même le danger du sacerdoce. Ignoreroient-ils long-temps que la chose vraiment importante au bonheur des peuples, n'est point la création des prêtres, mais des loix sages & des magistrats instruits. Plus les jésuites ont été frappés de la vérité de ce principe, plus ils ont craint pour leur autorité, plus ils ont été soigneux d'obscurcir l'évidence d'un tel principe.

vers. Dieu les a déclarés tels à la terre, en créant le paradis pour les vertus & l'enfer pour les crimes. L'église catholique elle-même en est convenue, lorsque dans la dispute de Mrs. Bossuet & Fénélon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu * 4 pour lui-même, c'est-à-dire, indépendamment des peines & des récompenses dont il est le dispensateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme mû par le sentiment de l'amour de soi, n'obéit jamais qu'à la loi de son intérêt (*a*).

Que prouve sur ce sujet la diversité d'opinions ? Rien ; sinon qu'on ne s'entend point. L'on ne s'entend guere mieux, lorsqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle souvent des idées très-différentes, selon l'état & la position où l'on se trouve, la société où l'on vit, le pays & le siecle où

(*a*) Le guerrier veut-il s'avancer ? Il desire la guerre. Mais qu'est-ce que le souhait de la guerre dans l'officier subalterne ? C'est le souhait d'une augmentation de six ou sept cents francs d'appointements, le souhait de la dévastation des empires, de la mort des amis, des connoissances avec lesquelles il vit & qui lui sont supérieurs en grade.

l'on naît. Que dans la coutume de Normandie un cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la soif de son frere pour lui ravir son droit d'aînesse, ce seroit un frippon déclaré tel dans tous les tribunaux. Qu'un homme à l'exemple de David, fit périr le mari de sa maîtresse; on ne le citeroit point au nombre des vertueux, mais des scélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin: les assassins en font quelquefois une pareille, & ne sont point donnés pour des modeles de vertu.

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que les Pirroniens disoient de la vérité. *Elle est comme l'Orient, différente selon le point de vue d'où l'on la considere.*

Dans les premiers siecles de l'église, les chrétiens étoient en horreur aux nations: ils craignoient de n'être point tolérés: que prêchoient-ils alors? l'indulgence & l'amour du prochain. Le mot vertu rappelloit alors à leur mémoire l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur maître les confirmoit dans cette idée. Jesus doux avec les Esséniens, les juifs & les payens, ne portoit point de haine aux Romains. Il pardonnoit aux Juifs leurs injures, à Pilate ses injustices: il recommandoit par-tout la charité. En est-il de même aujourd'hui? non;

la haine du prochain, la barbarie sous les noms de zele & de police, sont en France, en Espagne & en Portugal, maintenant comprises dans l'idée de vertu.

L'église naissante, quelle que fût la religion d'un homme, honoroit en lui la probité & s'occupoit peu de sa croyance. « Celui-là, dit St. » Justin, est chrétien qui est vertueux ; fût-il » d'ailleurs Athée ». *Et quicumque secundùm rationem & verbum vixêre, Christiani sunt, quamvis athei.*

Jesus préféroit (*a*) dans ses paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Pharisien. St. Paul n'étoit guere plus difficile que Jesus & St. Justin. Cornelius, ch. 10. v. 2. des actes des Apôtres, est cité comme un homme religieux, parce qu'il étoit honnête : * 5. néanmoins il n'étoit pas encore chrétien. Il est dit pareillement d'une certaine Lidie, chap. 16. v. 14. des mêmes actes, qu'elle servoit Dieu : elle n'avoit cependant pas encore entendu St. Paul & ne s'étoit point convertie.

(*a*) Jesus se déclare par-tout ennemi des prêtres Juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté. Jesus fut puni de sa véracité. O prêtres catholiques, vous êtes-vous montrés moins barbares que les prêtres Juifs? Et le sincere adorateur de Jesus vous doit-il moins de haine ?

Du temps de Jesus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde. Jesus n'avoit desiré, ni richesses, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ses disciples d'abandonner leurs biens pour le suivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu ? Point de prélat catholique qui ne brigue des titres, des honneurs. Point d'ordre religieux qui ne s'intrigue dans les cours, qui ne fasse le commerce, qui ne s'enrichisse par la banque. Jesus & ses Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du temps de ces derniers la persécution ne portoit point encore le nom de charité. Les Apôtres n'excitoient point Tibere à emprisonner le gentil ou l'incrédule. Celui qui dans ce siecle eût voulu s'asservir les opinions d'autrui, régner par la terreur, élever le tribunal de l'inquisition, brûler ses semblables & s'en approprier les richesses, eût été déclaré infame. L'on n'eût point lu sans horreur les sentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté sacerdotale. Aujourd'hui l'orgueil, l'avarice & la cruauté, sont dans les pays d'inquisition, mis au rang des vertus.

Jesus haïssoit le mensonge. Il n'eût donc point, comme l'église, obligé Galilée de venir la torche au poing, rétracter aux autels du Dieu de vérité,

celles

celles qu'il avoit découvertes. L'église n'est plus ennemie du mensonge : elle canonise les fraudes pieuses * 6.

Jesus fils de Dieu étoit humble ; * 7. & son orgueilleux vicaire prétend commander aux souverains, légitimer à son gré le crime, rendre les assassinats méritoires. Il a béatifié Clément. Sa vertu n'est donc pas celle de Jesus.

L'amitié honorée comme vertu chez les Scythes, n'est plus regardée comme telle dans les monasteres. La regle l'y rend même criminelle. * 8. Le vieillard malade & languissant dans sa cellule y est délaissé par l'amitié & l'humanité. Eût-on fait aux moines un précepte de la haine mutuelle, il ne seroit pas plus fidellement observé dans le cloître.

Jesus vouloit qu'on rendît à César ce qui appartient à César ; il défendoit de s'emparer par ruse ou par force du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu* qui rappelloit alors à la mémoire l'idée de justice, ne la rappelloit plus du temps de St. Bernard, lorsqu'à la tête des croisés, il ordonnoit aux nations de déserter l'Europe pour ravager l'Asie, pour détrôner les Sultans & briser des couronnes sur lesquelles ces nations n'avoient aucun droit.

Lorsque pour enrichir son ordre, ce Saint promettoit cent arpens dans le Ciel à qui lui en

donneroit dix sur la terre ; lorsque par cette promesse ridicule & frauduleuse, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes ; il falloit que l'idée de vol & d'injustice fût alors comprise dans la notion de vertu. * 9.

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Espagnols, lorsque l'église leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richesses & de s'asseoir sur les trônes du Mexique & du Pérou ? Les moines, maîtres alors de l'Espagne eussent pu la forcer de restituer aux Mexiquains & aux Péruviens, * 10. leur or, leur liberté, leur pays & leur prince : ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Espagnols. Que firent alors les théologiens ? ils se turent. Ont-ils en d'autres temps montré plus de justice ? non. Le P. Hennepin recolet répéte sans cesse qu'il n'est qu'un seul moyen de convertir les sauvages, c'est de les réduire à l'esclavage (*a*). Un moyen aussi injuste, aussi barbare se fût-il présenté au récolet Hennepin, si les théologiens actuels avoient de la vertu les mêmes idées que Jesus ? St. Paul dit expressément que la persuasion est la seule arme

(*a*) *Voyez* description des mœurs des Sauvages de la Louisiane, *page* 105.

que l'on puiſſe employer à la converſion des gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géométriques ? Quel homme ne ſait pas que la vertu ſe recommande d'elle-même ? Quel eſt donc le cas où l'on peut faire uſage des priſons, des tortures & des bûchers ? Lorſqu'on prêche le crime, l'erreur & l'abſurdité.

C'eſt le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ſes dogmes. Une religion, diſoient alors les chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, eſt une religion fauſſe. Ils condamnoient Mahomet dans leurs diſcours & le juſtifioient par leur conduite. Ce qu'ils appelloient vice en lui, ils l'appelloient vertu en eux. Croiroit-on que le Muſulman ſi dur dans ſes principes, fût dans ſes mœurs plus doux que le catholique ? Faut-il que le Turc ſoit tolérant envers le chrétien, * 11. l'incrédule, le juif, le gentil, & que le moine à qui ſa religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Eſpagne ſes ſemblables, & précipite en France dans les cachots le Janſéniſte & le Déiſte ?

Le chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le fils de Dieu, & ſi le prêtre docile aux ſeuls conſeils de ſon ambition, n'étoit ſourd à ceux de l'évangile. Si l'on attachoit une idée nette, pré-

cise & invariable au mot vertu, * 12. les hommes n'en auroient pas toujours des idées si différentes & si disparates.

CHAPITRE XVII.

La vertu ne rappelle au clergé que l'idée de sa propre utilité.

SI presque tous les corps religieux, dit l'illustre & malheureux procureur-général du parlement de Bretagne, sont par leur institution animés d'un intérêt contraire au bien public, comment se formeroient-ils des idées saines de la vertu? Parmi les prélats, il est peu de Fénélons; * 13. peu d'entr'eux ont ses vertus, son humanité & son désintéressement. Parmi les moines, on compte beaucoup de Saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout corps religieux est avide de richesses & de pouvoir; nulle borne à son ambition (*a*). Cent bulles ridicules rendues

---

(*a*) L'humble clergé se déclare le premier corps de l'état; cependant, (comme l'observe un homme de beaucoup d'esprit) il n'est que trois corps absolument essentiels à l'administration: le premier est le corps de la magistrature. Il est chargé de défendre ma pro-

par les papes en faveur des jésuites en sont la preuve. Mais si le jésuite est ambitieux, l'église l'est-elle moins ? Qu'on ouvre l'histoire ; c'est-à-dire, celle des erreurs & des disputes des peres, des entreprises du clergé & des crimes des papes, par-tout l'on voit la puissance spirituelle ennemie de la temporelle (*a*), oublier

---

priété contre l'usurpation de mon voisin. Le second est le corps de l'armée pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invasion de l'ennemi. Le troisieme est le corps des citoyens qui, nommés à la perception des impôts, doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que sert l'ordre du clergé plus coûteux à l'état que les trois autres semblables ? A maintenir les mœurs. On a des mœurs en Pensilvanie & point de clergé.

(*a*) L'église, en se déclarant seule juge de ce qui est péché ou non péché, crut à ce titre pouvoir s'attribuer la souveraine puissance & la suprême jurisdiction. En effet, si nul n'a droit de punir une bonne action & d'en récompenser une mauvaise, le juge de leur bonté ou de leur méchanceté est le seul juge légitime d'une nation ; les magistrats & les princes ne sont plus que les exécuteurs de ses sentences : leur fonction se réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand ; il étoit couvert du voile de la religion. Il n'allarma pas d'abord les magistrats. L'église soumise en apparence à leur autorité, attendoit pour les en dépouiller, qu'universellement reconnue pour seule juge du mérite des actions humaines, cette recon

que ſon royaume n'eſt pas de ce monde, tenter pas des efforts toujours nouveaux, de s'emparer des richeſſes & du pouvoir de la terre, vouloir non ſeulement enlever à Céſar ce qui eſt à Céſar, mais vouloir frapper impunément Céſar. S'il étoit poſſible que des catholiques ſuperſtitieux, conſervaſſent quelqu'idée du juſte & de l'injuſte, ces catholiques révoltés à la lecture d'une pareille hiſtoire, auroient le ſacerdoce en horreur.

Un prince a-t-il permis telle année, la ſuppreſſion de tel impôt? l'année révolue, manque-t-il hautement à ſa parole, pourquoi l'égliſe ne lui reproche-t elle pas publiquement la violation de cette parole? C'eſt qu'indifférente au bonheur public, à la juſtice, à l'humanité, elle ne s'occu-

---

noiſſance légitimât ſes prétentions. Quel pouvoir les rois euſſent-ils oppoſé à celui de l'égliſe? Nul autre que la force des armées. Alors eſclave de deux puiſſances dont les volontés & les loix euſſent été ſouvent contradictoires, le peuple incertain eût attendu que la force décidât entr'elles à laquelle ſeroit due ſon obéiſſance.

Ce projet du clergé n'a point eu, j'en conviens, ſa pleine exécution. Mais toujours eſt-il vrai, malgré la diſtinction inſignifiante du temporel & du ſpirituel, qu'en tout état catholique, il eſt réellement deux royaumes & deux maîtres abſolus de chaque citoyen.

pe uniquement que de ſon intérêt. Que le prince ſoit tyran, elle l'abſout; mais qu'il ſoit ce qu'elle appelle hérétique, elle l'anathématiſe, elle le dépoſe, elle l'aſſaſſine. Qu'eſt-ce cependant que le crime d'héréſie ? Ce mot *héréſie* prononcé par un homme ſage & ſans paſſion, ne ſignifie autre choſe qu'*opinion particuliere*. Ce n'eſt point d'une telle égliſe qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le clergé n'accordera jamais le nom de vertueuſes, qu'aux actions tendantes à l'agrandiſſement de ſon pouvoir & de ſes richeſſes. A quelle cauſe, ſi ce n'eſt à l'intérêt du prêtre, attribuer les déciſions contradictoires (*a*) de la Sorbonne ? Sans cet intérêt, eût-elle ſoutenu dans un temps, & toléré dans tous la doctrine régicide des jéſuites ? ſe fût-elle caché l'odieux de cette doctrine ? Eût-elle attendu que le magiſtrat la lui indiquât ?

Mais en recevant cette doctrine, ſes docteurs ont montré plus de ſottiſe que de méchanceté. Qu'ils ſoient ſots, j'y conſens : mais peut-on les ſuppoſer honnêtes, lorſqu'on conſidere la fureur avec laquelle ils ſe ſont élevés contre les livres des philoſophes, & le ſilence qu'ils ont gardé ſur

(*a*) Ce ſeroit un recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne avant & depuis Deſcartes, contre preſque tout ouvrage de génie.

ceux des jésuites. En approuvant dans leur assemblée (*a*) la morale de ces religieux ; ou les docteurs la jugeoient saine * 14. sans l'avoir examinée ; (en ce cas quelle opinion avoir de juges si étourdis ?) ou ils la jugeoient saine après l'avoir examinée & reconnue telle ; (en ce cas quelle opinion avoir de juges aussi ignorants ?) ou ces docteurs enfin après l'avoir examinée, & trouvée mauvaise, l'approuvoient par crainte, * 15. intérêt ou ambition ; (en ce dernier cas quelle opinion avoir des juges aussi fripons ?

Dans un journal intitulé *chrétien* ou *religion vengée*, si le théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les philosophes & les écrivains les plus estimés de l'Europe, s'est toujours tû sur le compte des jésuites, c'est qu'il en attendoit protection & bénéfice.

L'intérêt dicta toujours les jugements des théologiens : on le sait. Ce n'est donc plus aux sorbonistes à prétendre au titre de moralistes, ils ignorent jusqu'aux principes. L'inscription de quelques cadrans solaires, *quod ignoro, doceo*, devroit être la devise de la Sorbonne. Prendroit-

---

(*a*) Il est parmi les docteurs des hommes éclairés & honnêtes ; mais ils se rendent rarement à de pareilles assemblées : elles ne sont, dit M. de Voltaire, communément composées que de cuistres de college.

on pour ſes guides au Ciel & à la vertu, les approbateurs de la morale jéſuitique ? Que les docteurs exaltent encore l'excellence des vertus théologales. Ces vertus ſont locales, la vraie vertu eſt réputée telle dans tous les ſiecles & les pays *. 16. L'on ne doit le nom de vertueuſes qu'aux actions utiles au public & conformes à l'intérêt général. La théologie a-t-elle toujours éloigné des peuples la connoiſſance de cette eſpece de vertu ; en a-t-elle toujours obſcurci en eux les idées ? c'eſt un effet de ſon intérêt : c'eſt conſéquemment à cet intérêt que le prêtre a par tout ſollicité le privilege excluſif de l'inſtruction publique. Des comédiens François élevent un théatre à Séville, le chapitre & le curé le font abattre : ici, leur dit un des chanoines, notre troupe n'en ſouffre point d'autre.

O ! homme, s'écrioit autrefois un ſage, qui ſaura jamais juſqu'où tu portes la folie & la ſottiſe ? Le théologien le ſait, en rit & en tire bon parti. =

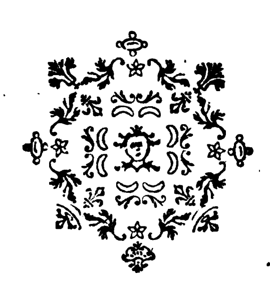
Sous le nom de religion, ce fut toujours l'accroiſſement de ſes richeſſes (*a*) & de ſon auto-

(*a*) Pourquoi tout moine, qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de ſon fondateur, ſe moque-t-il de l'exiſtence atteſtée des

rité, que le théologien pourſuivit. Qu'on ne s'étonne donc point ſi les hommes changent ſelon ſa poſition, s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées, qu'il en avoit autrefois, & ſi la morale de Jeſus n'eſt plus celle de ſes miniſtres.

Ce n'eſt point uniquement la ſecte catholique, mais toutes les ſectes & tous les peuples qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu ſelon les ſiecles & les pays divers, des notions très-différentes * 17.

Vampires? C'eſt qu'il eſt ſans intérêt pour la croire. Otez l'intérêt, reſte la raiſon; & la raiſon n'eſt pas crédule.



CHAPITRE XVIII.

Des idées différentes que les divers peuples se sont formé de la vertu.

EN Orient & sur-tout en Perse, le célibat est un crime. Rien, disent les Persans, de plus contraire aux vues de la nature & du créateur que le célibat (*a*). L'amour est un besoin physique, une sécrétion nécessaire. Doit-on par le vœu d'une continence perpétuelle, s'opposer au vœu de la nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile; il voulut qu'on en fît usage.

Le sage législateur d'Athenes, Solon faisoit peu de cas de la chasteté monacale. * 18. Si dans ses loix, dit Plutarque, il défendit expressément aux esclaves, de se parfumer & d'aimer les jeunes gens, c'est, ajoute cet historien, que même dans l'amour grec, Solon n'appercevoit rien de déshonnête. Mais ces fiers républicains qui se livroient sans honte à toutes sortes d'amours, ne se

(*a*) En Perse, au moment que les enfants atteignent l'âge de puberté, on leur donne une concubine,

fussent point abaissés au vil métier d'espion & de délateur ; ils n'eussent point trahi l'intérêt de la patrie, ni attenté à la propriété des biens de leurs concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point sans rougir, reçu les fers de l'esclavage. Le vrai Romain ne supportoit pas même sans horreur la vue d'un Despote d'Asie.

Du temps de Caton, le censeur Euménès vint à Rome. A son arrivée, toute la jeunesse s'empresse autour de lui ; le seul Caton l'évite, * 19. Pourquoi, lui demande-t-on, Caton fuit-il un souverain qui le recherche, un roi si bon, si ami des Romains ? Si bon qu'il vous plaira, répond Caton, *tout prince despote est un mangeur de chair humaine*, * 20. *que tout vertueux doit fuir.*

En vain essaieroit-on de nombrer les différentes idées qu'ont eu de la vertu les peuples, * 21. & les particuliers divers. * 22. Ce qu'on sait, c'est que le catholique qui se sent plus de vénération pour le fondateur d'un ordre de fainéans, que pour un Minos, un Mercure, un Licurgue, &c. n'a surement pas d'idées justes de la vertu. Or, tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot, il faut, selon le hazard de son éducation, que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune fille est élevée par une mere stu-

pide & dévote. Cette fille n'entend appliquer ce mot *vertu* qu'à l'exactitude avec laquelle les religieuses se fessent, jeûnent & récitent leur rosaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de discipline, de haire & de patenôtres.

Une autre fille au contraire est-elle élevée par des parens instruits & patriotes ? N'ont-ils jamais cité devant elle comme vertueuses que les actions utiles à la patrie ? N'ont-ils loué que les Aries, les Porcies, &c. ? Cette fille aura nécessairement de la vertu, des idées différentes de la premiere. L'une admirera dans Arie & la force de la vertu & l'exemple de l'amour conjugal; l'autre ne verra dans cette même Arie qu'une payenne, une femme mondaine, suicide & damnée, qu'il faut fuir & détester.

Qu'on répéte sur deux jeunes gens l'expérience faite sur deux filles; que l'un d'eux, lecteur assidu de la vie des saints, & témoin, pour ainsi dire, des tourments que leur fait éprouver le démon de la chair, les voie toujours se fouetter, se rouler dans les épines, se paîtrir des femmes de neige, &c. il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes & plus instructives, aura pris pour modeles, les Socrates, les Scipions, les Aristides, les Timoléons, pour me rapprocher de mon siecle, les Mi-

rons, les Harlais, les Pibracs, les Barillons. * 23. » Ce furent ces magiſtrats reſpectables, ces » illuſtres victimes de leur amour pour la patrie, » qui par leurs bonnes & ſages maximes, diſſipe- » rent, dit le cardinal de Retz, plus de factions, » que n'en peut allumer tout l'or de l'Eſpagne » & de l'Angleterre ». Il eſt donc impoſſible que ce mot *vertu* ne réveille en nous des idées diverſes, * 24. ſelon qu'on lit Plutarque ou la légende dorée. Auſſi, dit M. Hume, a-t-on dans tous les ſiecles & les pays, élevé des autels à des hommes d'un caractere tout-à-fait différent.

Chez les Payens, c'étoit aux Hercules, aux Caſtors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins; & chez les muſulmans, comme chez les catholiques, c'eſt à d'obſcurs dervis, à des moines vils, enfin à un Dominique, à un Antoine qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monſtres & puni les tyrans; c'étoit par leur courage, leurs talents, leur bienfaiſance & leur humanité que les anciens héros s'ouvroient les portes de l'Olympe : c'eſt aujourd'hui par le jeûne, la diſcipline, la poltronnerie, l'aveugle ſoumiſſion & la plus vile obéiſſance que le moine s'ouvre celui du ciel.

Cette révolution dans les eſprits, frappa ſans

doute Machiavel. Auſſi dit-il, diſcours 4. « Toute » religion qui fait un devoir des ſouffrances & » de l'humilité, n'inſpire aux citoyens qu'un » courage paſſif; elle énerve leur eſprit, l'avilit, » le prépare à l'eſclavage ». L'effet ſans doute eût ſuivi de près cette prédiction, ſi, comme l'obſerve M. Hume, les mœurs & les loix des ſociétés, ne modifioient le caractere & le génie des religions.

On a vu dans ces deux chapitres les idées peu nettes juſqu'à préſent attachées aux mots *bon*, *intérêt*, *vertu*. J'ai fait ſentir que ces mots toujours arbitrairement employés, rappellent & doivent rappeller des idées différentes, ſelon la ſociété dans laquelle on vit, & l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une queſtion de cette eſpece, doit donc convenir d'abord de la ſignification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute diſpute de ce genre devient interminable. Auſſi les hommes ſur preſque toutes les queſtions morales, politiques & métaphyſiques, s'entendent-ils d'autant moins qu'ils en raiſonnent plus.

Les mots une fois définis, une queſtion eſt réſolue preſqu'auſſi-tôt que propoſée. Preuve que tous les eſprits ſont juſtes, que tous apperçoivent les mêmes rapports entre les objets; preuve qu'en morale, politique & métaphyſi-

que, * 25. la diverſité d'opinion eſt uniquement l'effet de la ſignification incertaine des mots, de l'abus qu'on en fait, & peut-être de l'imperfection des langues. Mais quel remede à ce mal?

CHAPITRE XIX.

Il eſt un ſeul moyen de fixer la ſignification incertaine des mots; & une ſeule nation qui puiſſe en faire uſage.

POur déterminer la ſignification incertaine des mots, il faudroit compoſer un dictionnaire dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expreſſions. * 26. Cet ouvrage eſt difficile, & ne peut s'exécuter que chez un peuple libre. L'Angleterre eſt peut-être en Europe la ſeule contrée dont l'univers puiſſe attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y eſt-elle ſans protecteur? Nuls pays où quelques particuliers n'aient intérêt d'entremêler les ténebres du menſonge aux lumieres de la vérité. Le deſir des aveugles, c'eſt que l'aveuglement ſoit univerſel. Le deſir des fripons, c'eſt que la ſtupidité s'étende & que les dupes ſe multiplient. En Angleterre, comme en Portugal, il eſt de Grands injuſtes, mais

mais que peuvent-ils à Londres contre un écrivain ? Point d'Anglois qui derriere le rempart de ses loix, ne puisse braver leur pouvoir, insulter à l'ignorance, à la superstition & à la sottise. L'Anglois est né libre, qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le monde ; qu'il contemple dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux peuples ingénieux de la Grece, ceux que lui rendra la postérité, & que ce spectacle l'encourage.

Ce siecle est, dit-on, le siecle de la philosophie. Toutes les nations de l'Europe ont en ce genre produit des hommes de génie. Toutes semblent aujourd'hui s'occuper à la recherche de la vérité. Mais dans quel pays peut-on impunément les publier ? Il n'en est qu'un ; c'est l'Angleterre.

Anglois (*a*), usez de cette liberté, de ce don qui distingue l'homme de l'esclave vil & de l'animal domestique, pour dispenser la lumiere aux nations ! un tel bienfait vous assure leur éternelle reconnoissance. Quels éloges refuser à un peuple assez vertueux pour laisser ses écri-

(*a*) Tout gouvernement, disent les Anglois, qui défend de penser & d'écrire sur les objets de l'administration, est à coup sûr un gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

vains fixer dans un dictionnaire la signification précise de chaque mot, & dissiper par ce moyen l'obscurité mystérieuse, qui enveloppe encore la morale, la politique, la métaphysique, la théologie. * 27, &c. C'est aux auteurs d'un tel dictionnaire qu'il est réservé de terminer tant de disputes, qu'éternise l'abus * 28. des mots. Eux seuls peuvent réduire la science des hommes à ce qu'ils savent réellement.

Ce dictionnaire traduit dans toutes les langues, seroit le recueil général de presque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expression des idées précises, & le scholastique qui par la magie des mots, a tant de fois bouleversé le monde, ne sera qu'un magicien sans puissance. Le talisman dans la possession duquel consistoit son pouvoir, sera brisé. Alors tous ces fous qui, sous le nom de métaphysiciens, errent depuis si long-temps dans le pays des chimeres, & qui sur des outres pleins de vent, traversent en tout sens les profondeurs de l'infini, ne diront plus qu'ils y voient ce qu'ils n'y voient pas, qu'ils savent ce qu'ils ne savent pas. Ils n'en imposeront plus aux nations. Alors les propositions morales, politiques & métaphysiques devenues aussi susceptibles de démonstration que les propositions de géométrie, les hommes auront de ces sciences les mêmes idées, parce que

tous (comme je l'ai montré) apperçoivent nécessairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'est qu'en combattant à peu près les mêmes faits, soit dans le monde physique, comme le démontre la géométrie, soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la scholastique, tous les hommes sont en tous les temps à peu près parvenus au même résultat.

CHAPITRE XX.

Les excursions des hommes & leurs découvertes dans les royaumes intellectuels ont toujours été à peu près les mêmes.

ENtre les pays imaginaires que parcourt l'esprit humain, celui des fées, des génies, des enchanteurs est le premier où je m'arrête. On aime les contes: chacun les lit, les écoute, & s'en fait. Un desir confus du bonheur nous promene avec complaisance dans le pays des prodiges & des chimeres.

Quant aux chimeres, elles sont toutes de la même espece. Tous les hommes desirent des richesses sans nombre, un pouvoir sans bornes,

des voluptés ſans fin ; & ce deſir vole toujours au delà de la poſſeſſion.

Quel bonheur ſeroit le nôtre, diſent la plupart des hommes, ſi nos ſouhaits étoient remplis auſſitôt que formés ! ô inſenſés ! ignorerez-vous toujours que c'eſt dans le deſir même que conſiſte une partie de votre félicité. Il en eſt du bonheur comme de l'oiſeau doré, envoyé par les fées à une jeune princeſſe. L'oiſeau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement, elle eſt prête à le ſaiſir : l'oiſeau vole à trente pas plus loin ; elle s'avance encore, paſſe pluſieurs mois à ſa pourſuite ; elle eſt heureuſe. Si l'oiſeau ſe fût d'abord laiſſé prendre, la princeſſe l'eût mis en cage, & huit jours après s'en fût dégoûtée. C'eſt l'oiſeau du bonheur que pourſuivent ſans ceſſe l'avare & la coquette. Ils ne l'attrappent point, & ſont heureux dans leurs pourſuites, parce qu'ils ſont à l'abri de l'ennui. Si nos ſouhaits étoient à chaque inſtant réaliſés, l'ame languiroit dans l'inaction, & croupiroit dans l'ennui. Il faut des deſirs à l'homme ; il faut pour ſon bonheur qu'un deſir nouveau & facile à remplir, ſuccede toujours au deſir ſatisfait. * 29. Peu d'hommes reconnoiſſent en eux ſes beſoins. Cependant c'eſt à la ſucceſſion de leurs deſirs qu'ils doivent leur félicité.

Toujours impatiens de les ſatisfaire, les hom-

mes bâtissent sans cesse des châteaux en Espagne ; ils voudroient intéresser la nature entiere à leur bonheur. N'est-elle pas assez puissante pour l'opérer ? C'est à des êtres imaginaires, à des fées, à des génies qu'ils s'adressent. S'ils en desirent l'existence, c'est dans l'espoir confus que favoris d'un enchanteur, ils pourront par son secours, devenir comme dans les mille & une nuits, possesseurs de la lampe merveilleuse, & qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'est donc l'amour du bonheur productif de l'avide curiosité & de l'amour du merveilleux, qui chez les divers peuples créa ces êtres surnaturels, qui, sous les noms de fées, de génies, de dives, de péries, d'enchanteurs, de sylphes, d'ondins &c., n'ont toujours été que les mêmes êtres auxquels on a fait par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les contes de cette espece plus graves, plus imposans, mais quelquefois aussi frivoles & moins amusants que les premiers, ont à peu près conservé entr'eux la même ressemblance. Au nombre de ces contes à la fois si ingénieux & si

ennuyeux, je place le beau moral (*a*), la bonté naturelle de l'homme, enfin les divers systêmes du monde physique. L'expérience seule devroit en être l'architecte ; le philosophe ne la consulte-t-il pas, n'a-t-il pas le courage de s'arrêter où l'observation lui manque ? il croit faire un systême & ne fait qu'un conte.

Ce philosophe est forcé de substituer des suppositions au vuide des expériences, & de remplir par des conjectures l'intervalle immense, que l'ignorance actuelle & plus encore l'ignorance passée, laisse entre toutes les parties de son systême. Quant aux suppositions, elles sont presque toutes de la même espece. Qui lit les philosophes anciens, voit que tous adoptent à peu près le même plan, & que s'ils différent, c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de l'univers.

Dans la nature entiere Thalès ne vit qu'un seul élément ; c'étoit le fluide aqueux. Protée ce Dieu marin, qui se métamorphose en feu, en arbre, en eau, en animal étoit l'emblême de son systême. Héraclite reconnoissoit ce même Protée dans l'élément de la lumiere. Il ne voyoit dans la

(*a*) Le beau moral ne se trouve que dans le paradis des fous, où Milton fait pirouetter sans cesse les agnus, les scapulaires, les chapelets, les indulgences.

terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaxamene faisait de l'air un agent indéfini; c'étoit le pere commun de tous les éléments. L'air dense formoit les eaux, l'air encore plus dense formoit la terre. C'étoit aux différents dégrés de densité des airs, que tous les êtres devoient leur existence. Ceux qui d'après ces premiers philosophes se firent comme eux, les architectes du palais du monde, & travaillerent à sa construction, tomberent dans les mêmes erreurs. Descartes en est la preuve. C'est de faits en faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la suite de l'expérience & jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'esprit humain & sur-tout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche si lente, * 30. mais toujours si sure : ils veulent deviner ce que l'expérience seule peut leur révéler. Ils oublient que c'est à la connoissance d'un premier fait, dont pourroient se déduire tous ceux de la nature, qu'est attachée la découverte du systême du monde, & que c'est uniquement du hasard, de l'analyse & de l'observation qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le palais de l'univers, que de matériaux il faut encore tirer des carrieres de l'expérience. Il est temps enfin

que tout entier à ce travail, & trop heureux de bâtir de loin en loin quelques parties de l'édifice projetté, les philosophes disciples plus assidus de l'expérience sentent que sans elle, on erre dans le pays des chimeres, où les hommes dans tous les siecles ont apperçu à peu près les mêmes fantômes, & toujours embrassé des erreurs, dont la ressemblance prouve à la fois, & la maniere uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, & l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

CONTES RELIGIEUX.

Ces sortes de contes sont moins amusants que les premiers, moins ingénieux que les seconds, & cependant plus respectés, ont armé les nations les unes contre les autres, ont fait ruisseler le sang humain & porté la désolation dans l'univers. Sous ce nom de contes religieux, je comprends généralement toutes les fausses religions. Elles ont toujours conservé entr'elles la plus grande ressemblance.

Entre les diverses causes auxquelles on peut en rapporter l'invention, * 31. je citerai le desir de l'immortalité pour la premiere. La preuve, si l'on en croit Warburton, & quelques autres savants, que Dieu est l'auteur de la loi des Juifs, c'est, disent-ils, qu'il n'est question dans la loi

mosaïque, ni des peines, ni des récompenses de l'autre vie, ni par conséquent de l'immortalité de l'ame. Or, ajoutent-ils, si la religion juive étoit d'institution humaine, les hommes eussent fait de l'ame un être immortel, un intérêt vif & puissant les eût porté à la croire telle : * 32. cet intérêt c'est leur horreur pour la mort & l'anéantissement. Cette horreur eût suffi sans le secours de la révélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, & se croiroit tel, si la dissolution de tous les corps qui l'environnent, ne lui annonçoit chaque instant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en desire pas moins l'immortalité. La chaudiere du rajeunissement d'Eson prouve l'ancienneté de ce desir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder sur quelque vraisemblance. A cet effet l'on composa l'ame d'une matiere extrêmement déliée, on en fit un atôme indestructible, survivant à la dissolution des autres parties, enfin un principe de vie.

Cet être sous le nom d'ame (*a*), devoit conserver après la mort, tous les goûts dont elle

---

(*a*) Les Sauvages ne refusent l'ame à quoi que ce soit. Ils en donnent à leurs fusils, à leurs chaudieres & à leurs briquets. *Voyez* le P. Hennepin, voyage de la Louisiane, *page* 94.

avoit été susceptible, lors de son union avec le corps. Ce systême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de son ame, que ni l'expérience, ni l'observation ne pouvoit contredire cette croyance : l'une & l'autre n'avoit point de prise sur un atôme imperceptible. Son existence à la vérité n'étoit pas démontrée, mais qu'a-t-on besoin de preuves pour croire ce qu'on desire, & quelle démonstration est jamais assez claire, pour prouver la fausseté d'une opinion qui nous est chere ? Il est vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en son chemin ; & c'est pour rendre raison de ce fait, que les hommes après la création des ames crurent devoir créer le pays de leur habitation. Chaque nation & même chaque individu, selon ses goûts & la nature particuliere de ses besoins, en donna un plan particulier. Tantôt les peuples sauvages transporterent cette habitation dans une forêt vaste, giboyeuse, arrosée de rivieres poissonneuses, tantôt ils la placerent dans un pays découvert, plat, abondant en pâturages, au milieu duquel s'élevoit une fraise grosse comme une montagne, dont on détachoit des quartiers pour sa nourriture & celle de sa famille.

Les peuples moins exposés aux besoins de la faim & d'ailleurs plus nombreux & plus instruits, y rassemblerent tout ce que la nature a

d'agréable, & lui donnerent le nom d'élisée. Les peuples avares le modelerent sur le jardin des Hespérides & y cultiverent des plants, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les nations plus voluptueuses y firent croître des arbres de sucre, & couler des fleuves de lait, ils le peuplerent enfin des Houris. Chaque peuple fournit ainsi le pays des ames de ce qui faisoit sur la terre l'objet de ses desirs. L'imagination dirigée par des besoins des goûts divers, opéra par-tout de la même maniere, & fut en conséquence peu variée dans l'invention des fausses religions.

Si l'on en croit le président de Brosse dans son excellente histoire du Fétichisme, ou du culte rendu aux objets terrestres, le fétichisme fut non seulement la premiere des religions, mais son culte conservé encore aujourd'hui dans presque toute l'Afrique & sur-tout en Nigritie, fut jadis le culte universel (*a*). On sait, ajoute-t-il, que dans les *Pierres Bœtites* c'étoit *Venus Uranie*; que dans la forêt de Dodone, c'étoit les chênes que la Grece adoroit. On sait que les dieux, chiens, chats, crocodiles, serpens,

(*a*) Si catholique veut dire universel, c'est à tort que le papisme en prend le titre. La religion du fétichisme & celle des payens ont été les seules vraiment catholiques.

éléphants, lions, aigles, mouches, singes &c. avoient des autels, non-seulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie & dans presque toute l'Asie. On sait enfin que les lacs, les arbres, la mer & les rochers informes, étoient pareillement l'objet de l'adoration des peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or une semblable uniformité dans les premieres religions, en prouve une d'autant plus grande dans les esprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des religions ou plus modernes ou moins grossieres. Telle étoit la religion Celtique. Le Mitras des Perses se retrouve dans le dieu Thot, l'Ariman dans le loup, Feuris l'Apollon des Grecs, dans le Balder, la Vénus dans la Fréia, & les Parques dans les trois sœurs Urda, Verandi, Skulda. Ces trois sœurs sont assises à la source d'une fontaine dont les eaux arrosent une des racines du frêne fameux nommé *Ydrasil*. Son feuillage ombrage la terre, & sa cime élevée au dessus des cieux en forme le dais.

Les fausses religions ont donc presque partout été les mêmes. D'où naît cette uniformité? De ce que les hommes à peu près animés du même intérêt, ayant à peu près les mêmes objets à comparer entr'eux & le même instrument, c'est-à-dire le même esprit pour les combiner, ont dû nécessairement arriver aux mêmes résultats. C'est

parce qu'en général, tous ſont orgueilleux, que ſans aucune révélation particuliere, par conſéquent ſans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du Ciel & comme l'objet principal de ſes ſoins. Ne pourroit-on pas d'après un certain moine ſe répéter quelquefois,

> *Qu'eſt-ce qu'un capucin devant une planete ?*

Faut-il fonder, ſur des faits, l'orgueilleuſe prétention de l'homme, ſuppoſer, comme dans certaines religions, qu'abandonnant le ciel pour la terre, la divinité ſous la forme d'un poiſſon, d'un ſerpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converſer avec les mortels ? Faut-il pour preuve de l'intérêt que le ciel prend aux habitants de la terre, publier des livres, où ſelon quelques impoſteurs, ſont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu preſcrit à l'homme ?

Un tel livre, ſi l'on en croit les Muſulmans, compoſé dans le ciel, fut apporté ſur la terre par l'ange Gabriël, & remis par cet ange à Mahomet. Son nom eſt le *Koran*. Ouvre-t-on ce livre ? Il eſt ſuſceptible de mille interprétations, il eſt obſcur, inintelligible ; & tel eſt l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu eſt peint ſous la for-

me d'un tyran, où ce Dieu est sans cesse occupé à punir ses esclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhensible, où ce Dieu enfin, auteur de phrases inintelligibles sans le commentaire d'un Iman, n'est proprement qu'un législateur stupide, dont les loix ont toujours besoin d'interprétation. Jusqu'à quand les musulmans conserveront-ils tant de respect pour un ouvrage si rempli de sottises & de blasphêmes ?

Au reste si la métaphysique des fausses religions, si l'excursion des esprits dans le pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles ont par-tout été les mêmes, sachons encore si les impostures * 33. du corps sacerdotal pour le soutien de ces fausses religions, n'auroient pas en tous les pays, conservé entr'elles les mêmes ressemblances.



CHAPITRE XXI.

Impostures des ministres des fausses religions.

EN tous pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner ont fourni au corps sacerdotal les mêmes moyens d'en imposer aux peuples, en tous pays les prêtres en ont fait usage (*a*).

Un particulier peut être modéré dans ses desirs, être content de ce qu'il possede, un corps est toujours ambitieux. C'est plus ou moins rapidement, mais c'est constamment qu'il tend à l'accroissement de son pouvoir & de ses richesses. Le desir du clergé fut en tous les temps d'être puissant & riche. Par quel moyen parvint-il à le satisfaire ? par la vente de la crainte & de l'espérance. Les prêtres négociants en gros de cette espece de denrée, sentirent que le débit

(*a*) Aux Indes les prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tisons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome le P. Péepe, jésuite vendoit pareillement de petites prieres à la Vierge : il les faisoit avaler aux poules, & assuroit qu'elles en pondoient mieux.

en étoit sûr & lucratif, & que s'il nourrit le colporteur, qui vend dans les rues l'espoir du gros lot, & que le charlatan qui vend sur des tréteaux l'espoir de la guérison & de la santé, il pourroit pareillement nourrir le Bonze & le Talapouin, qui vendroient dans leurs temples la crainte de l'enfer & l'espoir du paradis : que si le charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux especes de denrées, c'est-à-dire l'espérance, les prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'homme, se sont-ils dit, est timide, ce sera par conséquent sur cette derniere marchandise qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte ? aux pécheurs. A qui vendre l'espoir ? aux pénitents. Convaincu de cette vérité, le sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs supposoit un grand nombre de pécheurs, & que si les présents malades enrichissent le médecin, ce seroit les offrandes & les expiations qui désormais enrichiroient les prêtres ; qu'il falloit des malades aux uns & des pécheurs aux autres, le pécheur devient toujours l'esclave du prêtre. C'est la multiplication des péchés qui favorise le commerce des indulgences, des messes &c., accroît le pouvoir & la richesse du clergé. Mais parmi les péchés, si les prêtres n'eussent compté que les actions vraiment nuisibles à la société, la puissance

ſance ſacerdotale eût été peu conſidérable. Elle ne ſe fût étendue que ſur un certain nombre de ſcélérats & de fripons. Or le clergé vouloit même l'exercer ſur les hommes vertueux. Pour cet effet il falloit créer des péchés que les honnêtes gens puſſent commettre. Les prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles & garçons, que le deſir ſeul du plaiſir fût un péché. De plus ils inſtituerent un grand nombre de rits & de cérémonies ſuperſtitieuſes, ils voulurent que tous les citoyens y fuſſent aſſujettis ; que l'inobſervation de ces rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la loi rituelle, s'il étoit poſſible, fût comme chez les Juifs plus ſéverement punie que les forfaits les plus abominables.

Ces rits & ces cérémonies plus ou moins nombreux chez les diverſes nations, furent partout à peu près les mêmes : par-tout ils furent ſacrés, & aſſurerent au ſacerdoce la plus grande autorité ſur les divers ordres de l'état. * 34.

Cependant parmi les prêtres des différentes nations, il en fut, qui plus adroits que les autres exigerent du citoyen, non-ſeulement l'obſervation de certains rits, mais encore la croyance de certains dogmes. Le nombre de ces dogmes inſenſiblement multiplié par eux,

accrut celui des incrédules & des hérétiques (*a*). Que prétendit ensuite le clergé ? que l'héréfie fût punie en eux par la confiscation de leurs biens, & cette loi augmenta les richesses de l'églife; elle voulut depuis que la mort fût la peine des incrédules, & cette loi augmenta son pouvoir. Du moment où les prêtres eurent condamné Socrate, le génie, la vertu & les rois eux-mêmes tremblerent devant le sacerdoce. Son trône eut pour soutien l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant sur les esprits les ténebres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir pontifical. Lorsque l'homme est forcé d'éteindre en lui les lumieres de la raison, alors sans connoissance du juste ou de l'injuste, c'est le prêtre qu'il consulte; c'est à ses conseils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne consulteroit-il pas de préférence la loi naturelle ? Les fausses religions sont-elles mêmes fondées sur cette base commune. J'en conviens : mais la loi naturelle n'est autre chose que la raison même * 35. Or comment croire à sa raison, lorsqu'on s'en est défendu l'usage ? qui peut d'ailleurs appercevoir

(*a*) On peut dire en Europe, Dieu est au ciel; le dire en Bulgarie est une héréfie & une impiété.

les préceptes de la loi naturelle à travers le nuage myſtérieux, dont le corps ſacerdotal les enveloppe ? Cette loi, dit-on, eſt le canevas de toutes les religions. Soit : mais le prêtre a ſur ce canevas brodé tant de myſteres que la broderie a entiérement couvert le fond. Qui lit l'hiſtoire, y voit la vertu des peuples diminuer en proportion que leur ſuperſtition augmente (*a*). Quel moyen d'inſtruire un ſuperſtitieux de ſes devoirs ? Eſt-ce dans la nuit de l'erreur & de l'ignorance qu'il reconnoîtra le ſentier de la juſtice ? Un pays où l'on ne trouve d'hommes inſtruits que dans l'ordre ſacerdotal, eſt un pays où l'on ne ſe formera jamais d'idées nettes & vraies de la vertu.

L'intérêt des prêtres n'eſt pas que le citoyen agiſſe bien, mais qu'il ne penſe point. *Il faut*, diſent-ils, *que le fils de l'homme ſache peu & croie beaucoup* (*b*).

(*a*) La ſuperſtition eſt encore aujourd'hui la religion des peuples les plus ſages. L'Anglois ne ſe confeſſe ni ne fête les ſaints. Sa dévotion conſiſte à ne point travailler, à ne point chanter le dimanche. L'homme qui, ce jour-là joueroit du violon, ſeroit un impie. Mais il eſt bon chrétien, s'il paſſe ce même jour au cabaret avec des filles.

(*b*) Les prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun ſelon ſes œuvres, mais ſelon ſa croyance.

J'ai montré les moyens uniformes par lesquels les prêtres acquierent leur puissance, examinons si les moyens par lesquels ils la conservent ne seroient pas encore les mêmes.

CHAPITRE XXII.

De l'uniformité des moyens par lesquels les ministres de fausses religions conservent leur autorité.

DAns toute religion le premier objet que se proposent les prêtres, est d'engourdir la curiosité de l'homme & d'éloigner de l'œil de l'examen tout dogme, dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines ; il falloit pour perpétuer l'aveuglement des hommes qu'ils desirassent être aveugles, & eussent intérêt de l'être. Rien de plus facile au Bonze. La pratique des vertus est plus pénible que l'observance des superstitions. Il est moins difficile à l'homme de s'agenouiller aux pieds des autels, d'y offrir un sacrifice, de se baigner dans le Gange * 36. & de manger maigre un vendredi, que de pardonner comme Camille à des citoyens ingrats, que de fouler aux

pieds les richesses comme Papirius, que d'instruire l'univers comme Socrate. Flattons donc, a dit le Bonze, les vices humains; que ces vices soient mes protecteurs: substituons les offrandes & les expiations aux vertus, & persuadons aux hommes qu'on peut par certaines cérémonies superstitieuses, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richesses & le crédit des Bonzes. Ils en sentirent toute l'importance; ils l'annoncerent, & l'on l'a reçue avec joie, parce que les prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgents aux crimes, qu'ils étoient plus séveres dans leur discipline & plus exacts à punir la violation des rits. (*a*).

Tous les temples devinrent alors l'asyle des forfaits; la seule incrédulité n'y trouva point de réfuge. Or s'il est en tout pays peu d'incrédules & beaucoup de méchants, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des prêtres.

Entre les tropiques, dit un navigateur, sont deux isles en face l'une de l'autre. Dans la premiere, on n'est point honnête si l'on ne croit

---

(*a*) Si les catholiques sont en général sans mœurs, c'est qu'à la pratique des vraies vertus, les prêtres ont dans la religion papiste, toujours substitué celle des cérémonies superstitieuses.

un certain nombre d'absurdités, & si l'on ne peut sans se toucher, soutenir la plus cuisante démangeaison; c'est à la patience avec laquelle on la supporte, qu'est principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre isle, on n'impose nulle croyance aux habitants; l'on peut se gratter où cela démange & même se chatouiller pour se faire rire; mais l'on n'est point réputé vertueux, si l'on n'a fait des actions utiles à la société.

L'absurdité de la morale religieuse n'en devroit-elle pas désabuser les peuples? Un prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre? affecte-t-il un maintien austére, un langage obscur? ne parle-t-il qu'au nom de Dieu & des mœurs? il séduit le peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* & *de vertu* soient dans sa bouche des mots vuides de sens, peu importe. Ces mêmes mots prononcés d'un ton mortifié & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en imposeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les prestiges, & si je l'ose dire, la simarre brillante sous laquelle les prêtres cacherent leur ambition & leur intérêt personnel. Leur doctrine fut d'ailleurs sévere à certains égards, & sa sévérité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore: son dehors éblouissoit, mais elle renfermoit au-dedans

le fanatisme, l'ignorance, la superstition & tous les maux, qui successivement ont ravagé la terre. Or je demande, lorsqu'on voit en tous les temps les ministres des fausses religions employer les mêmes moyens, pour accroître & leurs richesses & leur crédit (*a*), pour conserver leur autorité & multiplier le nombre de leurs esclaves; lorsqu'on retrouve en tous les pays même absurdité dans les fausses religions, mêmes impostures dans leurs ministres & même credulité dans tous les peuples, * 37. s'il est possible d'imaginer qu'il y ait essentiellement entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose.

Je veux que l'esprit & les talens soient l'effet d'une cause particuliere, comment alors se persuader que de grands hommes, que des hommes par conséquent doués de cette singuliere organisa-

(*a*) Si les prêtres se font par-tout les dépositaires & les distributeurs des aumônes, c'est qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes; c'est que la distribution du reste soutient leur crédit & soudoie les pauvres. Tout moyen d'acquérir argent & crédit paroît légitime aux prêtres. C'est sans honte que le clergé catholique charge des réparations des églises les peuples mêmes dont il épuise le trésor. Les églises sont les fermes du clergé; & tout au contraire des riches propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

tion, aient cru les fables du paganiſme, aient adopté la croyance du vulgaire, & ſe ſoient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus groſſieres? Un tel fait inexplicable, tant qu'on conſidere l'eſprit comme le produit d'une organiſation plus ou moins parfaite, devient ſimple & clair, lorſqu'on regarde l'eſprit comme une acquiſition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conſervent aucune ſupériorité ſur les autres, lorſqu'il s'agit de ſciences ou de queſtions, dont ils ne ſe ſont point occupés & qu'ils ont peu méditées. On ſait que dans cette poſition, le ſeul avantage de l'homme d'eſprit ſur les autres, (avantage ſans doute conſidérable) c'eſt l'habitude qu'il a de l'attention, c'eſt la connoiſſance des meilleures méthodes à ſuivre dans l'examen d'une queſtion, avantage nul, lorſqu'on ne s'occupe point de la recherche de telle vérité.

L'uniformité des ruſes * 38. employées par les miniſtres des fauſſes religions; la reſſemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellectuelles; * 39 l'égale crédulité des peuples prouvent donc que la nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'eſprit qu'on y ſuppoſe, & qu'en morale, politique & métaphyſique, s'ils portent ſur les mêmes objets des jugements très-différents, c'eſt un effet de leurs préjugés & de la

ſignification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expreſſions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'eſt que ſi l'eſprit ſe réduit à la ſcience ou à la connoiſſance des vrais rapports qu'ont entr'eux les objets divers, & ſi quelle que ſoit l'organiſation des individus, cette organiſation, comme le démontre la géométrie, ne change rien à la proportion conſtante dans laquelle les objets les frappent, il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des ſens, n'ait aucune influence ſur nos idées, & que tous les hommes organiſés, comme le commun d'entr'eux, aient par conſéquent une égale aptitude à l'eſprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il eſt poſſible, cette vérité plus évidente, c'eſt d'en fortifier les preuves en les accumulant. Tâchons d'y parvenir, par un autre enchaînement de propoſitions.



CHAPITRE XXIII.

Point de vérité qui ne soit réductible à un fait.

De l'aveu de presque tous les philosophes, les plus sublimes vérités une fois simplifiées & réduites à leurs moindres termes, se convertissent en faits, & dès-lors ne présentent plus à l'esprit que cette proposition, *le blanc est blanc*, *le noir est noir*. * 40. L'obscurité apparente de certaines vérités, n'est donc point dans les vérités mêmes, mais dans la maniere peu nette de la présenter & l'impropriété des mots pour l'exprimer. La réduit-on à un fait simple? si tout fait peut être également apperçu de tous les hommes * 41. organisés comme le commun d'entr'eux, il n'est point de vérités qu'ils ne puissent saisir. Or pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'est avoir essentiellement une égale aptitude à l'esprit.

Mais est-il bien vrai que toute vérité, soit réductible aux propositions claires ci-dessus énoncées? Je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déja données les philosophes. Je la tire de la perfectibilité de l'esprit humain : l'esprit en est

susceptible : l'expérience le démontre. Or que suppose cette perfectibilité ? deux choses :

L'une que toute vérité est essentiellement à la portée de tous les esprits ;

L'autre que toute vérité peut être clairement présentée.

La puissance que tous les hommes ont d'apprendre un métier en est la preuve. Si les plus sublimes découvertes des anciens mathématiciens aujourd'hui comprises dans les éléments de géométrie, sont sues des géometres les moins célebres, c'est que ces découvertes sont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de simplicité, si parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hommes ordinaires ne pussent atteindre, c'est alors qu'appuyé sur l'expérience, on pouroit dire que semblable à l'aigle, le seul d'entre les oiseaux qui plane au-dessus des nues & fixe le soleil, le génie seul peut s'élever aux royaumes intellectuels, & y soutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité ? la présente-t-il clairement ? à l'instant même tous les esprits ordinaires la saisissent & se l'approprient. Le génie est un chef hardi ; il se fait jour aux régions des découvertes : il y ouvre un chemin, & les esprits communs se précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la

force néceſſaire pour le ſuivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit ſeul. Or juſqu'à ce jour, ſon unique privilegé fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il eſt un inſtant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des eſprits les plus communs, quel eſt cet inſtant ? Celui où dégagées de l'obſcurité des mots, & réduites à des propoſitions plus ou moins ſimples, elles ont paſſé de l'empire du génie dans celui des ſciences. Juſque-là ſemblables à ces ames errantes, dit-on, dans les demeures céleſtes, attendant l'inſtant qu'elles doivent animer un corps & paroître à la lumiere, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes, attendant que le génie les y ſaiſiſſe & les tranſporte au ſéjour terreſtre. Une fois deſcendues ſur la terre & déja apperçues des excellents eſprits, elles deviennent un bien commun.

Dans ce ſiecle, dit M. de Voltaire, ſi l'on écrit communément mieux en proſe que dans le ſiecle paſſé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage ? aux modeles expoſés devant eux. Les modernes ne ſe vanteroient pas de cette ſupériorité, ſi le génie du dernier ſiecle déja converti en ſcience, * 42. ne fût, ſi je l'oſe dire, entré dans la circulation. Lorſque les découvertes du génie ſe ſont métamorphoſées en ſciences, chaque dé-

couverte déposée dans leur temple y devient un bien commun ; le temple s'ouvre à tous. Qui veut savoir, sait, & est à peu près sûr de faire tant de toises de science par jour. Le temps fixé pour les apprentissages en est la preuve. Si la plupart des arts au degré de perfection où maintenant ils sont portés, peuvent être regardés cmme le produit des découvertes des hommes de génie mises bout-à-bout, il faut donc pour exercer ces arts, que l'ouvrier réunisse en lui, & sache heureusement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte preuve de la perfectibilité de l'esprit humain & de son aptitude à saisir toute espece de vérité !

Si des arts je passe aux sciences, on reconnoît également que les vérités dont l'appercevance eût autrefois déifié leur inventeur, sont aujourd'hui très-communes. Le systême de Newton est par-tout enseigné.

Il en est de l'auteur d'une vérité nouvelle, comme d'un Astronome que le desir de la gloire ou la curiosité fait monter à son observatoire. Il pointe sa lunette vers les Cieux. A-t il apperçu dans leur profondeur quelqu'astre ou quelque Satellite nouveau ? il appelle ses amis : ils montent, regardent à travers la lunette ; ils apperçoivent le même astre, parce qu'avec des organes à peu près semblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne pussent s'élever, il seroit des vérités qui dans l'étendue des siecles, n'auroient été saisies que de deux ou trois hommes de la terre également bien organisés. Le reste des habitants seroient à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuse égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne seroit connu que d'un nouveau Pytagore : l'esprit humain ne seroit point susceptible de perfectibilité : il y auroit enfin des vérités réservées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend que les découvertes les plus sublimes clairement présentées, sont conçues de tous : de-là ce sentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvé lorsqu'on se dit, *rien de plus simple que cette vérité, comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue ?* Ce langage a sans doute quelquefois été celui de l'envie. Christophe Colomb en est une preuve. Lors de son départ pour l'Amérique, *rien*, disoient les courtisans, *de plus fou que cette entreprise*. A son retour, *rien*, disoient-ils, *de plus facile que cette découverte*. Ce langage, souvent celui de l'envie, n'est-il jamais celui de la bonne foi ? N'est-ce pas de la meilleure foi du monde que tout-à-coup frappé de l'évidence d'une idée nouvelle, & bientôt accoutumé à la regar-

der comme triviale ; on croit l'avoir toujours fue.

A-t-on une idée nette de l'expreffion d'une vérité ; a-t-on non feulement dans fa mémoire, mais encore habituellement préfentes à fon fouvenir toutes les idées de la comparaifon defquelles cette vérité réfulte ; n'eft-on enfin aveuglé par aucun intérêt, par aucune fuperftition ? cette vérité bientôt réduite à fes moindres termes, c'eft-à-dire, à cette propofition fimple, *le blanc eft blanc ; le noir eft noir*, fera conçue prefqu'auffitôt que propofée.

En effet fi les fyftêmes des Lockes & des Newtons, fans être encore portés au dernier degré de clarté, font néanmoins généralement enfeignés & connus, les hommes organifés, comme le commun d'entr'eux, peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or concevoir leurs idées, * 43. c'eft avoir la même aptitude à l'efprit. Mais de ce que les hommes atteignent à ces vérités, & de ce que leur fcience eft en général toujours proportionnée au defir qu'ils ont d'apprendre, peut-on en conclure que tous puiffent également s'élever aux vérités encore inconnues ? cette objection mérite un examen.

CHAPITRE XXIV.

L'esprit nécessaire pour saisir les vérités déja connues, suffit pour s'élever aux inconnues.

UNE vérité est toujours le résultat de comparaisons justes sur les ressemblances & les différences, les convenances ou les disconvenances apperçues entre des objets divers. Un maître veut-il expliquer à ses éleves les principes d'une science & leur en démontrer les vérités déja connues ? que fait-il ? Il met sous les yeux les objets de la comparaison desquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorsqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement sous les yeux les objets de la comparaison desquels doit résulter cette vérité. Mais qui les lui présente ? le hazard. C'est le maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'esprit de l'homme, soit qu'il suive la démonstration d'une vérité, soit qu'il la découvre, a dans l'un & l'autre cas les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à observer, enfin les

mêmes

mêmes opérations à faire (*a*). L'esprit nécessaire pour atteindre aux vérités déja connues, suffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes à la vérité s'y élevent; mais cette différence entr'eux est l'effet; 1°. des différentes positions où ils se trouvent & de cet enchaînement de circonstances auquel on donne le nom de hazard; 2°. du desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illustrer, par conséquent de la passion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les passions peuvent tout. Il n'est point de fille idiote que l'amour ne rende spirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ses parens, pour voir & entretenir

(*a*) Je pourrois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention, pour suivre la démonstration d'une vérité déjà connue; que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une proposition mathématique, l'inventeur en ce genre fait déjà la géométrie; il en a les figures habituellement présentes à la mémoire, il se les rappelle, pour ainsi dire, involontairement; son attention enfin peut se porter toute entiere sur l'observation de leurs rapports. Quant à l'éleve, ces mêmes figures n'étant pas aussi habituellement présentes à sa mémoire, son attention est donc nécessairement partagée entre la peine qu'exige, & le rappel de ces figures à son souvenir, & l'observation de leurs rapports.

ſon amant ? La plus ſotte eſt ſouvent la plus inventive.

L'homme ſans paſſions eſt incapable du degré d'application auquel eſt attachée la ſupériorité d'eſprit ; ſupériorité, dis-je, qui peut-être eſt moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais ſi tous les hommes ont une égale aptitude à l'eſprit, qui peut donc produire entr'eux tant de différence ?



NOTES.

1. SI les hommes & sur-tout les Européens, disent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, sont toujours prêts à se combattre & à s'attaquer, c'est qu'ils sont encore animés de l'esprit de leurs premiers parents *Cutteri & Toddicastrée*. Ce Cutteri second fils de *Pourons* & destiné par Dieu à peupler une des quatre parties du monde, tourne les pas vers l'Occident : le premier objet qu'il rencontre, est une femme nommée Toddicastrée : elle est armée d'un *Chuchery* & lui d'une épée. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, se frappent ; le combat dure deux jours & demi : le troisieme, las de se battre, ils se parlent, s'aiment, se marient, couchent ensemble, ont des fils toujours prêts comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorsqu'ils se rencontrent.

2. Les plus spirituels & les plus méditatifs sont quelquefois mélancoliques, je le sais. Mais ils ne sont pas spirituels & méditatifs, parce qu'ils sont mélancoliques, mais mélancoliques, parce qu'ils sont méditatifs. Ce n'est point en effet à sa mélancolie, c'est à ses besoins que

l'homme doit ſon eſprit : le beſoin ſeul l'arrache à ſon inertie naturelle. Si je penſe, ce n'eſt point parce que je ſuis fort ou foible, mais parce que j'ai plus ou moins d'intérêt depenſer. Lorſqu'on dit malheur; *ce grand maître de l'homme*, on ne dit rien autre choſe, ſinon que le malheur & le deſir de s'y ſouſtraire nous force à penſer. Pourquoi le deſir de la gloire produit-il ſouvent le même effet ? c'eſt que la gloire eſt le beſoin de quelques-uns. Au reſte ni les Rabelais, ni les Fontenelles, ni les Fontaines, ni les Scarrons n'ont paſſé pour triſtes, & cependant perſonne ne nie la ſupériorité plus ou moins grande de leur eſprit.

3. Ce que je dis de la bonté peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme dépend preſque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans ſon enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier ? cette figure ſe grave dans ma mémoire comme modele de beauté; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que ſur la reſſemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modele. De là, la diverſité de nos goûts & la raiſon pour laquelle l'un prefere la femme ſvelte à la femme graſſe, pour laquelle un autre a plus de deſir.

4. Cette déciſion de l'égliſe fait ſentir le ridi-

cule d'une critique qui m'a été faite. Comment, disoit-on, ai-je pu soutenir que l'amitié étoit fondée sur un besoin & un intérêt réciproque ? Mais si l'église & les jésuites eux-mêmes conviennent que Dieu, quelque bon & puissant qu'il soit, n'est point aimé pour lui-même, ce n'est donc point sans cause que j'aime mon ami. Or de quelle nature peut être cette cause ? ce n'est pas de l'espece de celles qui produisent la haine, c'est-à-dire, un sentiment de mal-aise & de douleur : c'est au contraire de l'espece de celles qui produisent l'amour, c'est-à-dire, un sentiment de plaisir. Les critiques qui m'ont été faites à ce sujet, sont si absurdes que ce n'est pas sans honte, que j'y réponds.

5. La primitive église ne chicanoit pas les gens sur leur croyance. Synésius en est un exemple. Il vivoit dans le cinquieme siecle. Il étoit philosophe Platonicien. Théophile alors évêque d'Alexandrie, voulant se faire honneur de cette conversion, pria Synésius de le laisser baptiser. Ce philosophe y consentit à condition qu'il conserveroit ses opinions. Peu de temps après les habitans de Ptolémaïde demandent Synésius pour leur évêque. Synésius refuse l'épiscopat ; & tels sont les motifs que dans sa cent cinquieme lettre il donne à son frere de son refus. « Plus je m'examine, dit-il, moins je me sens propre à l'é-

» piscopat : j'ai jusqu'ici partagé ma vie entre
» l'étude de la philosophie & l'amusement. Au
» sortir de mon cabinet je me livre au plaisir.
» Or il ne faut pas, dit-on, qu'un évêque se ré-
» jouisse ; c'est un homme divin. Je suis d'ail-
» leurs incapable de toute application aux affaires
» civiles & domestiques. J'ai une femme que
» j'aime : il me seroit également impossible de la
» quitter ou de ne la voir qu'en secret. Théo-
» phile en est instruit ; mais ce n'est pas tout.
» L'esprit n'abandonne pas les vérités qu'il s'est
» démontrées. Or les dogmes de la philosophie
» sont contradictoires à ceux qu'un évêque doit
» enseigner. Comment prêcher la création de
» l'ame après le corps, la fin du monde, la ré-
» surrection, & enfin tout ce que je ne crois
» pas ? je ne puis me résoudre à la fausseté. Un
» philosophe, dira-t-on, peut se prêter à la
» foiblesse du vulgaire, lui cacher des vérités
» qu'il ne peut pas porter. Oui : mais il faut
» alors que la dissimulation soit absolument né-
» cessaire. Je serai évêque, si je puis conserver
» mes opinions, en parler avec mes amis ; & si
» pour entretenir le peuple dans l'erreur, l'on
» ne me force point à lui débiter des fables ;
» mais s'il faut qu'un évêque prêche contre ce
» qu'il pense, & pense comme le peuple, je
» refuserai l'épiscopat. Je ne sais s'il est des vé-

» rités qu'on doive cacher au vulgaire : mais je » ſais qu'un évêque ne doit pas prêcher le con» traire de ce qu'il croit. Il faut reſpecter la vé» rité comme Dieu, & je proteſte devant Dieu » que je ne trahirai jamais mes ſentiments dans » mes prédications » --- Synéſius malgré ſa répugnance fut ordonné évêque & tint parole. Les hymnes qu'il compoſa ne ſont que l'expoſition des ſyſtêmes de Pythagore, de Platon & des Stoïciens ajuſtés aux dogmes & au culte des chrétiens.

6. La pieuſe calomnie eſt encore une vertu de nouvelle création. Rouſſeau & Moi en avons été les victimes. Que de faux paſſages de nos ouvrages cités dans les mandements de ſaints évêques! Il eſt donc maintenant de ſaints calomniateurs.

7. Le clergé qui ſe dit humble, reſſemble à Diogéne dont on voyoit l'orgueil à travers les trous de ſon manteau.

8. Qu'on liſe à ce ſujet les derniers chapitres de la regle de St. Benoît, l'on y verra que ſi les moines ſont impitoyables & méchants, c'eſt qu'ils doivent l'être.

En général des hommes aſſurés de leur ſubſiſtance & ſans inquiétude à cet égard, ſont durs : ils ne plaignent point dans les autres des maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs le

bonheur ou le malheur des moines retirés dans un cloître est entiérement indépendant de celui de leurs parens & de leurs concitoyens. Les moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce sont les loix monastiques qui condamnent le religieux à l'inhumanité. En effet qui produit dans les hommes le sentiment de la bienveillance ? Le secours éloigné ou prochain qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres. C'est ce principe qui rassembla les hommes en société. Les loix isolent-elles mon intérêt de l'intérêt public ? Dès-lors je deviens méchant. De là la dureté des gouvernements arbitraires, & la raison pour laquelle les moines & les despotes, ont en général toujours été les plus inhumains des hommes.

9. L'on croyoit autrefois que Dieu, selon les temps divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu : & l'église s'en est clairement expliquée dans le concile de Bâle tenu à l'occasion des Hussites. Ceux-ci ayant protesté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les écritures ; les peres de ce concile leur répondirent par la bouche du cardinal de Casan : « que les » écritures n'étoient point absolument nécessai- » res pour la conservation de l'église, mais seu- » lement pour la mieux conserver : qu'il falloit

» toujours interpréter l'écriture ſelon le courant
» de l'égliſe actuelle, qui changeant de ſentiment,
» nous oblige de croire que Dieu en change
» auſſi ».

10. On vante beaucoup les reſtitutions que fait faire la religion. J'ai vu quelquefois reſtituer le cuivre, & jamais l'or. Les moines n'ont point encore reſtitué d'héritage, ni les princes catholiques les royaumes envahis en Amérique.

11. C'eſt une juſtice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au prince d'oppoſer à une armée une armée ennemie.

12. En ouvrant l'Encyclopédie, art. *vertu*, quelle ſurpriſe d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclamation ſur ce ſujet. *O homme!* s'écrie le compoſiteur de cet article, *Veux-tu ſavoir ce que c'eſt que vertu? Rentre en toi-même. Sa définition eſt au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne ſeroit-elle pas également au fond du cœur de l'auteur, & ſuppoſé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée? Peu d'hommes, je l'avoue, ont une ſi bonne opinion de leurs lecteurs, & ſi peu d'eux-mêmes. Si cet écrivain eût médité plus long-temps le mot *vertu*, il eût ſenti qu'elle conſiſte dans la connoiſſance de ce que les hommes ſe doivent les uns aux autres, & qu'elle ſuppoſe par conſéquent la

formation des sociétés. Avant cette formation; quel bien ou quel mal faire à une société non encore existante ? L'homme des forêts, l'homme nu & sans langage, peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foiblesse, mais non de la justice & de l'équité.

Né dans une isle déserte, abandonné à moi-même, j'y vis sans vice & sans vertu. Je n'y puis manifester ni l'un, ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuses & vicieuses* ? Les actions utiles ou nuisibles à la société. Cette idée simple & claire est, à mon sens, préférable à toute déclamation obscure & empoulée sur la vertu.

Un prédicateur qui ne définit rien dans ses sermons sur la vertu ; un moraliste qui soutient tous les hommes bons & ne croit pas aux injustes, est quelquefois un sot, mais plus souvent un fripon qui veut être cru honnête, simplement parce qu'il est homme.

Pour oser donner le portrait fidele de l'humanité, peut-être faut-il être vertueux & jusqu'à un certain point irréprochable. Ce que je sais, c'est que les plus honnêtes ne sont pas ceux qui reconnoissent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'assurer de la mienne, je me supposerois citoyen de Rome ou de la Grece, & me demanderois si dans la position d'un Codrus, d'un

Regulus, d'un Brutus & d'un Leonidas, j'eusse fait les mêmes actions. La moindre hésitation à cet égard m'apprendroit que je suis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts sont rares & les tiedes communs.

13. L'humanité de M. Fénélon est célebre. Un jour qu'un curé se vantoit devant lui d'avoir les dimanches proscrit les danses de son village, Mr. le curé, dit l'archevêque, soyons moins séveres que les autres; abstenons-nous de danser, mais que les paysans dansent. Pourquoi ne pas leur laisser quelques instans oublier leur malheur? Fénélon, vrai & toujours vertueux, vécut une partie de sa vie dans la disgrace. Bossuet, son rival en génie, étoit moins honnête, il fut toujours en crédit.

14. La morale des jésuites & celle de Jesus, n'ont rien de commun : l'une est destructive de l'autre. Ce fait est prouvé par les extraits qu'en ont donné les parlements. Mais pourquoi le clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit du même coup détruit les jésuites & la religion? C'est que dans la langue ecclésiastique, religion est synonime de superstition. Or, la superstition ou la puissance Papale a peut-être réellement souffert de la retraite de ces religieux. Qu'au reste les Jésuites ne se flattent point de leur rappel en France & en Espagne. On sait de quelles prof-

criptions leur retour y seroit suivi, à quel excès se porte la cruauté d'un jésuite offensé.

15. La crainte qu'inpiroient les jésuites sembloit les mettre au-dessus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues, il falloit des Chauvelins, des ames nobles, des citoyens généreux & amis du bien public. Pour détruire un tel ordre, le courage seul eût-il suffi? Non; il falloit encore du génie: il falloit pouvoir montrer aux citoyens le poignard régicide enveloppé du voile du respect & du dévouement; faire connoître l'hypocrisie des jésuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône & des autels; il falloit enfin pour enhardir la prudence timide des parlements, leur faire nettement distinguer l'*extraordinaire de l'impossible*.

16. Il en est de l'esprit comme de la vertu. L'esprit appliqué aux vraies sciences de la géométrie, de la physique, &c. est esprit dans tous les pays. L'esprit appliqué aux fausses sciences de la magie, de la théologie, &c. est local. Le premier de ces esprits est à l'autre ce que la monnoie affricaine, nommée la coquille *Coris*, est à la monnoie d'or & d'argent; l'une a cours chez quelques nations negres, l'autre dans tout l'univers.

17. Sur quoi doit-on établir les principes

d'une bonne morale ? Sur un grand nombre de faits & d'obſervations. C'eſt donc à la formation trop prématurée de certains principes, qu'on doit peut-être attribuer leur obſcurité & leur fauſſeté. En morale, comme en toute autre ſcience, avant d'édifier un ſyſtême, que faire ? Ramaſſer les matériaux néceſſaires pour les conſtruire. On ne peut pas maintenant ignorer qu'une morale expérimentale & fondée ſur l'étude de l'homme & des choſes, ne l'emporte autant ſur une morale ſpéculative & théologique, que la phyſique expérimentale ſur une théorie vague & incertaine. C'eſt parce que la morale religieuſe n'eut jamais l'expérience pour baſe, que l'empire théologique fut toujours réputé le royaume des ténebres.

18. Les moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques-uns ſous le nom de Mamillaires, ont cru qu'on pouvoit ſans péché prendre la gorge d'une religieuſe. Il n'eſt point d'acte d'impudicité dont la ſuperſtition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon, les Bonzes peuvent aimer les hommes & non les femmes. Dans certains cantons du Pérou, les actes de l'amour Grec étoient des actes de piété : c'étoit un hommage aux Dieux & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs temples.

19. Mde. Makaley, illustre auteur d'une histoire d'Angleterre, est le Caton de Londres. » Jamais, dit-elle, la vue d'un despote, ou d'un » prince n'a souillé la pureté de mes regards. »

20. Une absurdité commune à tous les peuples, c'est d'attendre de leur Despote humanité, lumieres. Vouloir former de bons écoliers sans punir les paresseux & récompenser les diligens, c'est folie. Abolir la loi qui punit le vol & l'assassinat, vouloir qu'on ne vole, ni n'assassine, c'est une volonté contradictoire. Vouloir qu'un prince s'occupe des affaires de l'état, & qu'il n'ait point d'intérêt de s'en occuper; c'est-à-dire, qu'il ne puisse être puni, s'il les néglige; vouloir enfin qu'un homme au-dessus de la loi, c'est-à-dire un homme sans loi, soit toujours humain & vertueux, c'est vouloir un effet sans cause. Transporte-t-on des hommes liés & garottés dans la caverne de l'ogre, il les dévore. Le despote est l'ogre.

21. Les Calmouks épousent tant de femmes qu'ils veulent; ils ont en outre autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. L'inceste chez eux n'est point un crime. Ils ne voient dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un pere épouse sa fille sans scrupule; aucune loi ne lui le défend.

22. Chacun se dit, j'ai les plus saines idées de

la vertu : qui ne pense pas comme moi a tort. Chacun se moque de son voisin. Tout le monde se montre au doigt, & ne rit jamais de soi que sous le nom d'autrui. Le même inquisiteur qui condamnoit Galilée, méprisoit certainement la scélératesse & la stupidité des juges de Socrate; il ne pensoit pas qu'un jour, il seroit, comme eux, le mépris de son siecle & de la posterité. La sorbonne se croit-elle imbécille pour avoir condamné Rousseau, Marmontel, moi, &c.? Non. C'est l'étranger qui le croit pour elle.

23. Barillon fut exilé à Amboise; & Richelieu qui le relégua, fut le premier des ministres, dit le cardinal de Retz, qui osa punir dans les magistrats, *la noble fermeté avec laquelle ils représentoient au roi des vérités, pour la défense desquelles leur serment les obligeoit d'exposer leur vie.*

24. S'il est vrai que la vertu soit utile aux états, il est donc utile d'en présenter des idées nettes, & de les graver dès la plus tendre enfance dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le livre de l'*Esprit*, discours 3, chap. 13, m'a paru la seule vraie. « La vertu, ai-je dit, n'est autre chose que le » desir du bonheur public. Le bien général est » l'objet de la vertu & les actions qu'elle com- » mande, sont les moyens dont elle se sert pour

» remplir cet objet. L'idée de la vertu „ ai-je » ajouté, peut donc être par-tout la même.

Si dans les siecles & les pays divers, les hommes ont paru s'en former des idées différentes : si des philosophes ont en conséquence « cité » l'idée de la vertu comme arbitraire ; c'est qu'ils » ont pris pour la vertu même, les divers moyens » dont elle se sert pour remplir son objet, » c'est-à-dire, les diverses actions qu'elle com- » mande. Ces actions ont sans contredit été » quelquefois très-différentes, parce que l'inté- » rêt des nations change selon les siecles & leur » position, & qu'enfin le bien public peut jus- » qu'à un certain point, s'opérer par des moyens » différens. »

L'entrée d'une marchandise étrangere aujourd'hui permise en Allemagne, comme avantageuse à son commerce & conforme au bien de l'état, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, si par quelques circonstances, cet achat devient préjudiciable à l'intérêt national. " Les mêmes actions peuvent „ donc successivement devenir utiles & nuisibles „ à un peuple, mériter tour-à-tour le nom de » vertueuses ou des vicieuses, sans que l'idée „ de la vertu change, & cesse d'être la même. »

Rien de plus d'accord avec la loi naturelle que cette idée. Imagineroit-on que des principes

aussi

aussi sains, aussi conformes au bien général, eussent été condamnés ? Imagineroit-on qu'on eût poursuivi un homme, « qui définissant la „ vraie probité, l'habitude des actions utiles à „ la patrie, regarde comme vicieuse toute ac- „ tion nuisible à la société ? » N'étoit-il pas évident qu'un tel écrivain ne pouvoit avancer de maximes contraires au bien public, sans être en contradiction avec lui-même. Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocrisie, que je fus persécuté par le même clergé, qui sans réclamation, avoit souffert qu'on élevât au cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir soutenu *que si le pape défendoit l'exercice de la vertu & commandoit le vice, l'église romaine, sous peine de péché, seroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice,* " *nisi vellet contrà „ conscientiam peccare* „. Le pape, selon ce jésuite, avoit donc le droit de détruire la loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juste & de l'injuste, & de replonger enfin la morale dans le cahos dont les philosophes ont tant de peine à la tirer. L'église devroit-elle approuver ces principes ? Pourquoi le pape en permit-il la publication ? C'est qu'ils flattoient son orgueil.

L'ambition papale, toujours avide de commander, n'est jamais scrupuleuse sur le choix des

moyens. En quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'eſt-elle pas tolérée du puiſſant auquel elle eſt favorable ? En quel pays a-t-on conſtamment puni l'homme vil & bas, qui répéte ſans ceſſe au prince : « Ton pouvoir ſur tes ſujets eſt ſans bor-„ nes ; tu peux à ton gré les dépouiller de leurs „ biens, les jetter dans les fers, & les livrer au „ plus cruel ſupplice. „ C'eſt toujours impunément que le renard répéte au lion :

„ *Vous leur fîtes, ſeigneur,*
„ *En les croquant beaucoup d'honneur.* „

Les ſeules phraſes qu'on ne répete point ſans danger aux princes, ſont celles où l'on fixe les bornes que la juſtice, le bien public & la loi naturelle, mettent à leur autorité.

25. Par métaphyſique, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui, tranſmis des prêtres Egyptiens à Pytagore, de Pytagore à Platon, de Platon à nous, eſt encore enſeignée dans quelques écoles. Par ce mot, j'entends, comme Bacon, la ſcience des premiers principes de quelque art ou ſcience que ce ſoit. La poéſie, la muſique, la peinture ont leurs principes fondés ſur une obſervation conſtante & générale ; elles ont donc auſſi leur métaphyſique.

Quant à la métaphyſique ſcholaſtique, eſt-ce

une ſcience ? Non : mais, comme je viens de le dire, un jargon : elle n'eſt goûtée que de l'eſprit faux qui s'accommode d'expreſſions vuides de ſens ; que de l'ignorant qui prend les mots pour des choſes, & que du fripon qui veut faire des dupes. L'homme ſenſé la mépriſe.

Toute métaphyſique non fondée ſur l'obſervation, ne conſiſte que dans l'art d'abuſer des mots. C'eſt cette métaphyſique qui dans le pays des chimeres court ſans ceſſe après des boules de ſavon, dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant réléguée dans les écoles théologiques, elle les diviſe encore par ſes ſubtiliſités ; elle peut encore rallumer le fanatiſme, & faire de nouveau ruiſſeler le ſang humain.

Je compare ces deux ſortes de métaphyſiques aux deux philoſophies différentes de Démocrite & de Platon. C'eſt de la terre que le premier s'éleve, par degré, juſqu'au ciel ; & c'eſt du ciel que le ſecond s'abaiſſe, par degré, juſqu'à la terre. Le ſyſtême de Platon eſt fondé ſur les nues, & le ſouffle de la raiſon a déjà en partie diſſipé les nuages & le ſyſtême.

26. Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'argent, ſi l'on lui conſerve la même valeur numéraire, le ſoldat croit avoir à-peu-près la même paye. Le magiſtrat en droit de juger

définitivement jusqu'à la concurrence de certaine somme, c'est-à-dire, tels poids en argent, n'ose juger jusqu'à la concurrence de la moitié de cette somme. Voilà comme les hommes sont dupes des mots & de leur signification incertaine. Les écrivains perleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, sans attacher à ce mot d'idées nettes & précises? Ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* est une des expressions vagues, dont chaque nation se forme des idées différentes; que s'il est de *bonnes mœurs universelles*, il en est aussi de *locales*; & qu'en conséquence, je puis sans blesser les *bonnes mœurs*, avoir un sérail à Constantinople & non à Vienne.

27. Les disputes théologiques ne sont & ne peuvent jamais être que des disputes de mots. Si ces disputes ont souvent occasionné de grands mouvements sur la terre, c'est que les princes, dit M. de la Chalotais, séduits par quelques théologiens, ont pris parti dans ces querelles. Que les gouvernements les méprisent, les théologiens, après s'être injuriés, & s'être réciproquement accusés d'héréfie, &c. se lasseront de parler sans s'entendre & sans être entendus. La crainte du ridicule leur imposera silence.

28. C'est à des disputes de mots qu'il faut pareillement rapporter presque toutes ces accusations d'athéisme. Il n'est point d'homme éclairé

qui ne reconnoiſſe une force dans la nature. Il n'eſt donc point d'Athée.

Celui-là n'eſt point Athée qui dit, le mouvement eſt Dieu ; parce qu'en effet le mouvement eſt incompréhenſible, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne ſe manifeſte que par ſes effets & qu'enfin c'eſt par lui que tout s'opére dans l'univers.

Celui-là n'eſt pas Athée, qui dit au contraire : le mouvement n'eſt pas Dieu, parce que le mouvement n'eſt pas un être, mais une maniere d'être.

Ceux-là ne ſont pas Athées qui ſoutiennent le mouvent eſſentiel à la matiere, qui le regardent comme la force inviſible & motrice qui ſe répand dans toutes ſes parties. Voit-on les aſtres changer continuellement de lieu, ſe rouler perpétuellement ſur leur centre ; voit-on tous les corps ſe détruire & ſe reproduire ſans ceſſe ſous des formes différentes ; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une diſſolution éternelle, qui peut nier que le mouvement ne ſoit comme l'étendue, inhérent aux corps, & que le mouvement ne ſoit cauſe de ce qui eſt. En effet, diroit M. Hume, ſi l'on donne toujours le nom de cauſe & d'effet à la concomitance de deux faits, & que par-tout où il y a des corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mou-

vement comme l'ame universelle de la matiere & de la divinité qui seule en pénétre la substance. Mais les philosophes qui sont de cette derniere opinion sont-ils Athées ? Non : ils reconnoissent également une force inconnue dans l'univers. Ceux-mêmes qui n'ont point d'idée de Dieu, sont-ils Athées ? Non : parce que tous les hommes le seroient ; parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la divinité ; parce qu'en ce genre toute idée obscure est égale à zéro, & qu'enfin avouer l'incompréhensibilité de Dieu, c'est comme le prouve M. Robinet, dire sous un tour de phrase différent, qu'on n'en a point d'idée.

29. Il faut des desirs à l'homme pour être heureux, des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talents puissent lui procurer l'objet. Entre les desirs de cette espece, le plus propre à l'arracher à l'ennui est le desir de la gloire. S'allume-t-il également en tous les pays ? Il en est où la recherche de la gloire expose l'homme à trop de dangers. Quel motif raisonnable l'exciteroit à cette poursuite dans un royaume, où l'on a si maltraité les Voltaires, les Montesquieux. &c. Si la France, disent les Anglois, est réputée un pays délicieux, c'est pour le riche qui ne pense point.

30. Loin de condamner l'esprit de systême, je l'admire dans les grands hommes. C'est aux

efforts faits pour défendre ou détruire ces systêmes qu'on doit sans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il est possible, par un seul principe tous les phénomenes physiques de la nature; mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde simplement comme une des clefs différentes qu'on peut successivement essayer, dans l'espoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le sanctuaire de la nature. Que sur-tout l'on ne confonde point ensemble les contes & les systêmes : ces derniers veulent être appuyés sur un grand nombre de faits. Ce sont les seuls qu'on puisse enseigner dans les écoles publiques : pourvu néanmoins qu'on n'en soutienne point encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fausseté.

31. Pourquoi, demandoit-on à un certain cardinal, fut-il en tous les temps des prêtres, des religions & des sorciers? C'est, répondit-il, qu'en tous les temps, il fut des abeilles & des frélons, des laborieux & des paresseux, des dupes & des fripons.

32. Sans examiner s'il est de l'interêt public d'admettre le dogme de l'immortalité de l'ame, j'observerai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé publiquement comme utile. Il

prit naissance dans les écoles de Platon, & Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, le crut si dangereux qu'il défendit, sous peine de mort, de l'enseigner dans ses états.

33. On sait que les anciens Druides étoient animés du même esprit que le prêtre papiste: qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux peuples & aux rois; & qu'ils prétendoient avoir, comme les inquisiteurs, droit de vie & de mort chez tous les peuples où ils s'établissoient.

34. J'assistois un jour aux réprésentations que le clergé d'une cour d'Allemagne faisoit à son prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & lisent, mais ce qu'ils pensent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais sans doute entendu ni lu le discours suivant.

Lorsque le clergé croyoit assurer le prince que la religion étoit perdue dans ses états, que la débauche & l'impiété y marchoient le front levé, que les saints jours y étoient profanés par le travail, que la liberté de la presse ébranloit les fondements du trône & des autels, & qu'en conséquence les évêques enjoignoient au souverain d'armer les loix contre la liberté de penser,

de protéger l'église, & d'en détruire les ennemis, telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse.

« Prince, votre clergé est riche & puissant, » & voudroit l'être encore davantage. Ce n'est » point la perte des mœurs & de la religion, » c'est celle de son crédit qu'il déplore. Il desire » le plus grand, & vos peuples sont sans res- » pect pour le sacerdoce. Nous les déclarons » donc impies : nous vous sommons de rani- » mer leur piété, & donner à cet effet à votre » clergé plus d'autorité sur eux. Le moment » choisi pour se porter accusateur de vos peu- » ples & vous irriter contr'eux, n'est peut-être » pas le plus favorable, jamais vos soldats n'ont » été si braves, vos artisans plus industrieux, » vos citoyens plus amis du bien public & par » conséquent plus vertueux. On vous dira sans » doute que les peuples les plus immédiatement » soumis au clergé, que les romains moder- » nes n'ont, ni la même valeur, ni le même » amour pour la patrie, ni par conséquent la » même vertu. On ajoutera peut-être que l'Es- » pagne & le Portugal où le clergé commande » si impérieusement, sont ruinés & dévastés par » l'ignorance, la paresse & la superstition, & » qu'enfin entre tous les peuples, ceux qui » sont généralement honorés & respectés, sont

„ ces mêmes peuples éclairés auxquels l'église
„ catholique donnera toujours le nom d'im-
„ pies „.

„ Que votre oreille, ô prince, soit toujours
„ fermée à de pareilles représentations : que de
„ concert avec son clergé, elle répande les té-
„ nebres dans son empire, & sache qu'un peuple
„ instruit, riche & sans superstition est aux
„ yeux du prêtre un peuple sans mœurs. Sont-
„ ce en effet des citoyens aisés & industrieux
„ qui, par exemple, auront pour la vertu de
„ la continence tout le respect qu'elle mérite ?

„ Il en est, dira-t-on, à cet égard du siecle
„ présent, comme des siecles passés. Charle-
„ magne créé saint pour sa libéralité envers le
„ sacerdoce, aimoit les femmes comme Fran-
„ çois I. & Henri VIII. Henri III, roi de France,
„ avoit un goût moins décent. Henri IV, Elisa-
„ beth, Louis XIV, la reine Anne caressoient
„ leurs maîtresses ou leurs amants de la même
„ main dont ils terrassoient leurs ennnemis. On
„ ajoutera que les moines eux-mêmes ont pres-
„ que toujours cueilli en secret les plaisirs dé-
„ fendus, & qu'enfin sans changer la constitu-
„ tion physique des citoyens, il est très-difficile
„ de les arracher au penchant damnable qui les
„ porte vers les femmes. Il est cependant un
„ moyen de les y soustraire. C'est de les appau-

„ vrir. Ce n'eſt point des corps ſains & bien „ nourris qu'on peut chaſſer le démon de la „ chair : l'on n'y parvient que par la priere & „ le jeûne.

„ Qu'à l'exemple de quelques-uns de ſes voi- „ ſins, Votre Majeſté nous permette donc de „ dépouiller ſes ſujets de toute ſuperfluité, de „ dîmer leurs terres, de piller leurs biens & „ de les tenir au plus étroit neceſſaire. Si tou- „ chée de ces pieuſes remontrances, elle ſe „ rend à nos prieres, que de bénédictions accu „ mulées ſur elle ? Tout éloge feroit au deſſus „ d'une action ſi méritoire. Mais dans un ſiecle „ où la corruption infecte tous les eſprits, où „ l'impiété endurcit tous les cœurs, peut-on „ eſpérer que Votre Majeſté & ſes minitres „ adoptent un conſeil ſi ſalutaire, un moyen „ ſi facile d'aſſurer la continence de ſes ſujets?

„ Quant à la profanation des ſaints jours, „ nos remontrances à cet égard paroîtront en- „ core abſurdes. L'homme qui travaille fête & „ dimanches, ne s'enivre point, il ne court „ point les femmes, il ne nuit à perſonne; „ il ſert ſon pays, il accroît l'aiſance de ſa fa- „ mille; il augmente le commerce de ſa nation.

„ De deux peuples également puiſſants & nom- „ breux, que l'un fête, comme en Eſpagne cent- „ trente deux jours de l'année & quelquefois le

„ lendemain, que l'autre au contraire n'en fête
„ aucun, le dernier de ces peuples aura 80. ou
„ 90. jours de travail plus que le premier. Il
„ pourra donc fournir à plus bas prix les mar-
„ chandises de ses manufactures; ses terres se-
„ ront mieux cultivées, ses moissons plus abon-
„ dantes. Il aura mis la balance du commerce
„ en faveur de son pays. Ce dernier peuple plus
„ riche & plus puissant que le premier, pourra
„ donc un jour lui donner la loi. Rien de com-
„ mun entre l'intérêt national & l'intérêt du
„ clergé. Uniquement jaloux de commander,
„ que veut le prêtre? Rétrécir l'esprit des sou-
„ verains, éteindre en eux jusqu'aux lumieres
„ naturelles. Un peuple est-il gouverné par de
„ tels princes? Il est tôt ou tard la proie d'un
„ voisin plus riche, plus éclairé & moins su-
„ perstitieux. Aussi la grandeur du clergé catholi-
„ que est-elle toujours destructive de la grandeur
„ d'un état. Les prêtres déclament-ils contre la
„ profanation des fêtes; qu'on ne s'y trompe pas,
„ ce n'est point l'amour de Dieu, c'est l'amour
„ de leur autorité qui les anime. Ce que leur
„ apprend à ce sujet l'expérience, c'est que
„ moins un homme fréquente les temples,
„ moins il a de respect pour leurs ministres, &
„ moins ces ministres ont de crédit sur lui. Or
„ si la puissance est la premiere passion du prê-

„ tre, peu lui importe que le jour de fête soit „ pour l'artisan un jour de débauche, qu'au sor- „ tir du temple il coure les filles & les cabarets, „ & qu'enfin les après vêpres soient si scandaleux. „ Plus de péchés, plus d'expiations, plus d'of- „ frandes, plus le sacerdoce acquiert des riches- „ ses & de pouvoir. Quel est l'intérêt de l'égli- „ se ? de multiplier les vices. Que demande-t- „ elle aux hommes ? d'être stupides & pécheurs. „ Voilà, SIRE; ce que nous reprochent les „ impies. Quant à la liberté de la presse, si votre „ clergé s'éleve si violemment contr'elle, s'il „ vous redit sans cesse qu'elle sappe les fonde- „ ments de la foi & rend la religion ridicule, „ ne l'en croyez pas.

„ Ce n'est pas que le clergé ne sente comme „ le solide & l'ingénieux auteur de l'*investigator* „ *anglois*, que la vérité est à l'épreuve du ridi- „ cule, que le ridicule ne mord point sur elle & „ qu'il en est la pierre de touche. Un ridicule „ jetté sur une démonstration est de la boue jet- „ tée sur du marbre; elle le tache un instant, „ se seche; il pleut & la tache a disparu. Con- „ venir qu'une religion ne peut supporter le ri- „ dicule, ce seroit en avouer la fausseté. L'é- „ glise catholique ne répete-t-elle pas sans cesse „ que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais

„ contre elle ? Oui : mais les prêtres ne font pas
„ la religion. Le ridicule peut affoiblir leur auto-
„ rité, peut enchaîner leur ambition. Ils crie-
„ ront donc toujours contre la liberté de la pres-
„ se, exigeront que votre Majesté interdise à ses
„ sujets le droit d'écrire & de penser, qu'elle les
„ dépouille à cet égard des privileges de l'hom-
„ me & ferme enfin la bouche à quiconque pour-
„ roit l'instruire.

„ Si tant de demandes vous paroissent indis-
„ crettes & que jaloux du bonheur de vos peu-
„ ples, vous vouliez, SIRE, ne commander qu'à
„ des citoyens éclairés, sachez que la même
„ conduite qui vous rendra cher à vos sujets &
„ respectable à l'étranger, vous sera imputée à
„ crime par votre clergé. Redoutez la vengeance
„ d'un corps puissant, & pour la prévenir, re-
„ mettez-lui votre épée, c'est alors qu'assuré de
„ la piété de vos peuples, le sacerdoce pourra
„ recouvrer sur eux son ancienne autorité, l'é-
„ tendre de jour en jour, & lorsque cette auto-
„ rité sera affermie, s'en servir pour vous y sou-
„ mettre vous-même.

„ Nous desirons d'autant plus vivement que
„ Votre Majesté ait égard à cette supplique &
„ nous octroie notre demande, qu'elle nous dé-
„ livrera d'une iniquité sourde, & qui n'est pas
„ sans fondement. Il peut établir des QUAKERS

„ dans ſes états, ils peuvent ſe propoſer de donner gratis aux villes, bourgs, villages, & „ hameaux, toute l'inſtruction morale & religieuſe qui leur eſt néceſſaire. Il peut d'ailleurs ſe former quelque compagnie de finance qui prenne au rabais de l'entrepriſe de cette même inſtruction, & la fourniſſe meilleure & à meilleur compte. Qui ſait s'il ne prendroit point alors envie aux magiſtrats de s'emparer de nos richeſſes, d'acquitter avec nos biens une partie de la dette nationale, & par ce moyen de faire peut-être de votre nation la plus redoutable de l'Europe. Or il nous importe peu, SIRE, que vos peuples ſoient heureux & redoutés, mais beaucoup que le ſacerdoce ſoit riche & puiſſant.„

Voilà ce que me parurent contenir les repréſentations du clergé. Je ne me laſſois point de conſidérer l'adreſſe, l'habileté avec laquelle les Prêtres avoient en tous pays toujours demandé au nom du ciel, la puiſſance & les richeſſes de la terre; j'admirois la confiance qu'ils avoient toujours eue dans la ſottiſe des peuples & ſurtout des puiſſants. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappellant les ſiecles d'ignorance) de voir qu'à cet égard la plupart des ſouverains avoient toujours été au-delà de l'attente du clergé.

35. Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naissance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la loi naturelle. Le contraire est prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la loi naturelle, c'est en tant qu'il est l'auteur de la sensibilité physique, & qu'elle est mere de la raison humaine. Cette espece de sensibilité, lors de la réunion des hommes en société les força, comme je l'ai dit, de faire entr'eux des conventions & des loix dont la collection compose ce qu'on appelle la loi naturelle. Mais cette loi fut-elle la même chez les divers peuples : Non : sa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'esprit humain, à la connoissance plus ou moins étendue que les sociétés acquirent de ce qui leur étoit utile ou nuisible, & cette connoissance fut chez toutes les nations le produit du temps, de l'expérience & de la raison.

Pour nous faire voir en Dieu l'auteur immédiat de la loi naturelle, & par conséquent de toute justice, les théologiens doivent-ils admettre en lui des passions telles que l'amour ou la vengeance ? Doivent-ils le peindre comme un Etre susceptible de prédilection, enfin comme un assemblage de qualités incohérentes ? Est-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'Auteur de la justice ? Falloit-il ainsi vouloir conci-

lier

lier les inconciliables & confondre l'erreur avec la vérité, ſans s'appercevoir de l'impoſſibilité d'un tel alliage? Il eſt temps que l'homme ſourd aux contradictions théologiques, n'écoute que les ſeuls enſeignements de la ſageſſe : ſortons, dit S. Paul, de notre aſſoupiſſement; la nuit de l'ignorance eſt paſſée; le jour de la ſcience eſt venu. Couvrons-nous des armes de la lumiere pour détruire les fantômes des ténebres, & pour cet effet rendons aux humains leur liberté naturelle & le libre exercice de leur raiſon.

36. Se peut-il qu'on ait chez preſque tous les peuples attaché l'idée de ſainteté à l'obſervation d'une cérémonie rituelle, d'une Ablution, &c. Peut-on ignorer encore que les ſeuls citoyens conſtamment vertueux & humains, ſont les hommes heureux par leur caractere. En effet quels ſont parmi les dévots les hommes les plus eſtimables? Ceux qui pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il eſt un Enfer. Quels ſont au contraire parmi ces mêmes dévots les hommes les plus odieux & les plus barbares? Ceux qui timides, inquiets & malheureux, voient toujours l'Enfer ouvert ſous leurs pas. Pourquoi les dévotes ſont-elles en général le tourment de leur maiſon, crient-elles ſans ceſſe après leurs valets, en ſont-elles ſi haïes? C'eſt que toujours en tranſe du Diable, elles le voient toujours

ptêt à les emporter, & que la crainte & le malheur rendent cruel. Si la jeunesse est en général plus vertueuse & plus humaine que la vieillesse, c'est qu'elle a plus de desirs, plus de santé, qu'elle est plus heureuse. La nature fut sage, dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à 80. ou 100 ans. Si le Ciel eût prolongé sa vieillesse, l'homme eût été trop méchant.

37. En Tartarie sous le nom de Dalai Lama, si le grand pontife est immortel : en Italie, sous le nom de Pape, le même pontife est infaillible. Dans le pays des Mongales, si le vicaire du grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'est-à-dire, vicaire du Dieu vivant ; en Europe le pape porte le même nom. A Bagdat, en Tartarie, au Japon, si dans le dessein d'avilir & de soumettre les rois, les pontifes sous les noms de Califes, de Lama, de Daïro, ont fait baiser leurs pieds aux empereurs : si ces pontifes ont exigé que montés sur leur mule, les empereurs en tinssent la bride & les promenassent ainsi par les rues, le pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaisances des empereurs & des monarques d'Occident ? Les pontifes en tout pays ont donc eu les mêmes prétentions, & les princes la même soumission.

Si les disputes pour le califat ont fait en Orient ruisseler le sang humain, les disputes pour la pa-

pauté, l'ont pareillement fait couler en Occident. Six papes aſſaſſinerent leurs prédéceſſeurs, & ſe mirent en leur place. Les papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monſtres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'Ortodoxie donné à la religion du plus fort, & celui d'héréſie à celle du foible? Par-tout le pouvoir Sacerdotal fut producteur du fanatiſme, & le fanatiſme du meurtre. Par-tout les hommes ſe firent brûler pour des ſottiſes théologiques & donnerent en ce genre les mêmes preuves d'opiniâtreté & de courage.

Mais ce n'eſt pas uniquement dans les affaires de religion que les peuples ſe ſont par-tout montrés les mêmes : ils n'ont pas moins conſervé de reſſemblance entr'eux, lorſqu'il s'eſt agi de quelque changement dans leurs uſages & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux vainqueurs des Chinois veulent leur couper les cheveux : ces derniers briſent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux & triomphent de leurs vainqueurs. Le Czar veut faire raſer les Ruſſes, ils ſe révoltent. Le roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Ecoſſois, ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les peuples ſont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes cauſes élevent & détruiſent les empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel prince en occupoit le trône ? Un imbécille, une Idole qu'on n'osoit instruire du mauvais état de ses affaires, & qui toujours encensé par ses favoris, n'avoit autour de lui que des intrigants sans esprit, sans lumiere & sans courage. Qui commandoit aux empires d'Orient & d'Occident, lorsque Rome & Constantinople furent prises & saccagées par Alaric & Mahomet second ? Des princes de la même espece. Tel étoit peut-être l'état de la France sous la vieillesse de Louis XIV, lorsqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes sont par-tout les mêmes, c'est l'avilissement & l'ignorance où tombent successivement tous les peuples selon l'intérêt que le gouvernement croit avoir de les abrutir. Un ministre est-il inepte ? Craint-il si les peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel, il les leur tient fermés, & la stupidité d'un peuple n'est point alors l'effet d'une cause physique, mais morale.

Une cause de la même espece n'aime-t-elle pas du même esprit, ceux que le hazard éleve aux mêmes emplois ? Quel est en Espagne, en Allemagne, en Angleterre même, le premier soin de l'homme en place ? Celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la sienne.

Dans les charges inférieures de la judicature, si presque tous les hommes ont la même morgue & la même incapacité pour les affaires d'administrations, à quoi l'attribuer ? Au défaut de leur organisation ? Non : mais à celui de leur instruction. Tout homme exercé aux finesses de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après l'autorité, remonte difficilement jusqu'aux premiers principes des loix ; il agrandit sa mémoire & retrécit son jugement.

Dans l'esprit comme dans le corps, il n'est de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des porteurs de chaises & les bras des bouchers en sont la preuve. Si les muscles de la raison sont dans les gens de loix communément assez foibles, c'est qu'ils en font peu d'usage.

Des faits sans nombre prouvent que par-tout les hommes sont essentiellement les mêmes ; que la différence des climats n'a point d'influence sur les esprits & même très-peu sur leurs goûts. L'Illinois comme l'Islandois s'assied près de sa barique d'eau de vie jusqu'à ce qu'il l'ait bue. En presque tous les pays les femmes ont comme en France le même desir de plaire, le même goût pour la parure ; le même soin de leur beauté, la même aversion pour la campagne, enfin le même amour pour la capitale, où toujours environnées d'un

plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles se sentent réellement plus puissantes.

Qu'on promene ses regards sur l'univers entier, si l'on reconnoît la même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les esprits, même fourberie dans tous les prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même desir de s'enrichir dans tous les citoyens, comment ne pas convenir que les hommes semblables les uns aux autres, ne différent que par la diversité de leur instruction; qu'en tous les pays leurs organes sont à peu près les mêmes, qu'ils en font à peu près le même usage, & qu'enfin les mains Indiennes & Chinoises, sont par cette raison aussi adroites dans la fabrique des étoffes que les mains Européennes. Rien n'indique donc, comme on le répete sans cesse, que ce soit à la différence des latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des esprits.

38. Les ruses des prêtres sont les mêmes partout. Par-tout les prêtres sont jaloux de s'approprier l'argent des laïcs. L'église romaine à cet effet vend la permission d'épouser sa parente. Elle s'engage pour tant de messes, c'est-à-dire, pour tant de pieces de 12 sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du Purgatoire, par conséquent à leur faire remettre tant de péchés. A la Pagode de Tinagogo, comme à Rome, les prêtres pour

les mêmes ſommes, vendent à peu près les mêmes eſpérances.

« A Tinagogo, (dit l'auteur de l'Hiſtoire » générale des Voyages, *Tom. IX Pag.* 462.) » le troiſieme jour d'après un ſacrifice qui ſe fait » à la nouvelle lune de décembre, on place dans » ſix longues & belles rues, une infinité de ba- » lances ſuſpendues par une verge de bronze. » Là, chaque dévot pour obtenir la rémiſſion de » ſes péchés, monte dans l'un des plateaux de » ces balances, & ſelon l'eſpece différente de ſes » fautes, met pour contrepoids dans l'autre pla- » teau différentes eſpeces de denrées ou de mon- » noies. Se reproche-t-il la gourmandiſe, la » violation du jeûne ? il ſe peſe contre du miel, » du ſucre, des œufs, & du beurre. S'eſt-il li- » vré aux plaiſirs ſenſuels ? Il ſe peſe contre du » coton, de la plume, du drap, des parfums & » du vin. A-t-il été dur envers les pauvres ? Il » ſe peſe contre des pieces de monnoie. Eſt-il » pareſſeux ? contre du bois, du riz, du char- » bon, des beſtiaux & des fruits. Eſt-il enfin » orgueilleux ? il ſe peſe contre du poiſſon ſec, » des balais, de la fiente de vaches, &c. Tout » ce qui ſert de contrepoids aux pécheurs appar- » tient aux prêtres. Toutes ces eſpeces de dons, » forment des piles d'une grande hauteur. Les » pauvres même qui n'ont rien à donner, ne

„ sont point exempts de ces aumônes. Ils offrent „ leurs cheveux. Plus de cent prêtres sont assis les „ ciseaux en main pour les leur couper. Ces che-„ veux forment aussi de grands monceaux. Plus „ de mille prêtres rangés en ordre, en font des „ cordons, des tresses, des bagues, des brace-„ lets &c. que des dévots achetent & empor-„ tent comme des précieux gages de la faveur „ du Ciel. Pour se faire une idée de la somme à „ laquelle on peut évaluer ces aumônes pour la „ seule Pagode de Tinagogo, il suffira, dit Pin-„ to, auteur de cette relation, de rapporter „ que l'ambassadeur ayant demandé aux Prê-„ tres, à quelle somme ils estimoient ces aumô-„ nes, ils lui répondirent sans hésiter, que des „ seuls cheveux des pauvres, ils en tiroient cha-„ que année plus de cent mille Pardins, qui font „ quatre-vingt-dix-mille ducats portugais „.

39. Quelques philosophes ont défini l'homme, *un singe qui rit*, d'autres, *un animal raisonnable*. Quelques-uns enfin, *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, est monté sur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites : il a beaucoup de besoin, en conséquence beaucoup d'industrie. D'ailleurs aussi vain & aussi orgueilleux que crédule, il pense que tous les mondes sont faits pour la terre. & que la terre est faite pour lui. Cette définition ou descrip-

tion de l'homme ne seroit-elle pas la plus vraie?

40. Chacun demande qu'est-ce que vérité ou évidence ? La racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence est un dérivé de *videdere*, *video*, je vois.

Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour moi ? C'est un fait de l'existence duquel je puis m'assurer par le témoignage de mes sens, jamais trompeurs, si je les interroge avec la précaution & l'attention requise.

Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour le général des hommes ? C'est pareillement un fait dont tous peuvent s'assurer par le témoignage de leurs sens, & dont ils peuvent de plus vérifier à chaque instant l'existence. Tels sont ces deux faits, *deux & deux sont quatre*, *le tout est plus grand que sa partie.*

Si je prétends, par exemple, que dans les mers du Nord, il est un Polype monstrueux nommé Kraken, & que ce Polype est grand comme une petite Isle, ce fait évident pour moi, si je l'ai vu, si j'ai porté à son examen toute l'attention nécessaire pour m'assurer de sa réalité, n'est pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il est plus raisonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'existence d'un animal si extraordinaire.

Mais ſi d'après les voyageurs, je décris la véritable forme des édifices de Pékin, cette deſcription évidente pour ceux qui l'habitent, n'eſt que plus ou moins probable pour les autres. Auſſi le vrai n'eſt-il pas toujours évident, & le probable eſt-il ſouvent vrai. Mais en quoi l'évidence differe-t-elle de la probabilité? Je l'ai déjà dit; « évidence eſt un fait qui tombe ſous nos ſens, » & dont tous les hommes peuvent à chaque » inſtant vérifier l'exiſtence. Quant à la proba- » bilité, elle eſt fondée ſur des conjectures, » ſur le témoignage des hommes, & ſur cent » preuves de cette eſpece. Evidence eſt un point » unique. Il n'eſt point divers degrés d'évidence: » il eſt au contraire divers degrés de probabi- » lité ſelon la différence 1°. des gens qui atteſ- » tent; 2°. du fait atteſté. » -- Cinq hommes me diſent avoir vu un ours dans les forêts de la Pologne. Ce fait que rien ne contredit, eſt pour moi très-probable. Mais que non ſeulement ces cinq hommes, mais encore cinq cents autres, m'atteſtent avoir rencontré dans ces mêmes forêts, des ſpectres, des ogres, des vampires; leur témoignage réuni n'a pour moi rien de probable, parce qu'il eſt en pareil cas encore plus commun de raſſembler cinq cents menteurs, que de voir de tels prodiges.

41. Met-on ſous nos yeux tous les faits de la

comparaison desquels doit résulter une vérité nouvelle ? Attache-t-on des idées nettes aux mots dont on se sert pour la démontrer ? Rien alors ne la dérobe à nos regards ; & cette vérité bientôt réduite à un fait simple, sera par-tout homme attentif , conçue presqu'aussi-tôt que proposée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les sciences ? A deux causes.

L'une au défaut de méthode dans les maîtres.

L'autre au défaut d'ardeur & d'attention dans l'éleve.

42. Cette métamorphose perpétuelle du génie en science , m'a souvent fait soupçonner que tout dans la nature se prépare & s'amene de lui-même. Peut-être la perfection des arts & des sciences est-elle moins l'œuvre du génie que du temps & de la nécessité. Le progrès uniforme des sciences dans tous les pays confirmeroit cette opinion. En effet si dans toutes les nations , comme l'observe M. Hume, *ce n'est qu'après avoir bien écrit en vers qu'on parvient à bien écrire en prose* , une marche si constante de la raison humaine , me paroîtroit l'effet d'une cause générale & sourde. Elle supposeroit du moins une égale aptitude à l'esprit dans tous les hommes de tous les siecles & de tous les pays.

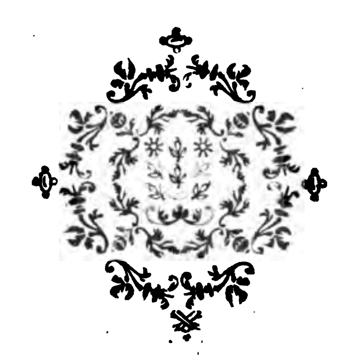
43. Puisque les hommes conversent & dispu-

tent entr'eux, il faut donc qu'ils se sentent intérieurement doués de la faculté d'appercevoir les mêmes vérités & par conséquent d'une égale aptitude à l'esprit. Sans cette conviction, quoi de plus absurde que les disputes des politiques & des philosophes ? Que serviroit de se parler, si l'on ne pouvoit s'entendre ? Si l'on le peut, il est donc évident que l'obscurité d'une proposition n'est jamais dans les choses, mais dans les mots.

Aussi, dit à ce sujet un des plus illustres écrivains de l'Angleterre, que les hommes conviennent de la signification des mots, ils appercevront bientôt les mêmes vérités, ils adopteront tous les mêmes opinions. Voyez Hume, sect. 8. of. Liberty and necessity.

Ce fait prouvé par l'expérience donne la solution du problême proposé, il y a cinq ou six ans, par l'académie de Berlin : savoir, *si les vérités métaphysiques en général, si les premiers principes de la théologie naturelle & de la morale, sont susceptibles de la même évidence des vérités géométriques.* Attache-t-on une idée nette au mot *probité* ? La regarde-t-on avec moi comme *l'habitude des actions utiles à la patrie* ? Que faire pour déterminer démonstrativement quelles sont les actions vertueuses ou vicieuses ? Nommer celles qui sont utiles ou nuisibles à la société. Or en général rien de plus facile. Il est donc cer-

tain, si le bien public est l'objet de la morale, que ses préceptes fondés sur des principes aussi surs que ceux de la géométrie, sont comme les propositions de cette derniere science, susceptibles de démonstrations les plus rigoureuses. Il en en est de même de la métaphysique. C'est une science vraie, lorsque distinguée de la scholastique, on la resserre dans les bornes que lui assigne la définition de l'illustre Bacon.





SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des esprits.



CHAPITRE I.

Quelles sont ces causes.

ELLES se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des événements, des circonstances & des positions où se trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de hazard.)

L'autre est le desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le hazard n'est pas précisément aussi favorable à tous; & cependant il a plus de part qu'on n'imagine aux découvertes dont on fait honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hazard, qu'on consulte l'expérience; elle nous apprendra, que dans les arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes.

En chymie, c'est au travail du grand œuvre

que les Adeptes (*a*). doivent la plupart de leurs ſecrets. Ces ſecrets n'étoient pas l'objet de leur recherche ; ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différents genres de ſciences ce que je dis de la Chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le hazard a tout découvert. Notre mémoire eſt le creuſet des ſouffleurs. C'eſt un mêlange de certaines matieres jettées ſans deſſein dans un creuſet, que réſultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnants ; & c'eſt pareillement du mêlange de certains faits placés ſans deſſein dans notre ſouvenir, que réſultent nos idées les plus neuves & les plus ſublimes. Toutes les ſciences ſont également ſoumiſes à l'empire du hazard. Son influence eſt la même ſur toutes, mais ne ſe manifeſte point d'une maniere auſſi frappante.

(*a*) Quelques adeptes cherchent dans la Geneſe la pierre philoſophale. Les ſeuls eccléſiaſtiques l'y ont trouvée.



CHAPITRE II.

Toute idée neuve est un don du hazard.

UNE vérité entiérement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation ; lorsque je l'entrevois, elle est déja découverte. Le premier soupçon est en ce genre le trait du génie. A qui dois-je ce premier soupçon ? Est-ce à mon esprit ? Non : il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne supposoit pas même l'existence. Ce soupçon est donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une conversation (*a*), d'un accident, enfin d'un rien auquel je donne le nom de hazard. Or si nous lui sommes redevables de ces premiers soupçons, & par conséquent de ces découvertes, peut-on assurer que nous ne lui devions pas encore

(*a*) C'est à la chaleur de la conversation & de la dispute qu'on doit souvent ses idées les plus heureuses. Si ces idées une fois échappées de la mémoire ne s'y représentent plus & sont perdues sans retour, c'est qu'il est presqu'impossible de se trouver deux fois précisément dans le concours de circonstances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du hazard.

encore le moyen de les étendre & de les perfectionner.

La Syrene de Comus eſt l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a longtemps montré cette Syrene à la foire ſans que perſonne en devinât le méchaniſme, c'eſt que le hazard ne mettoit ſous les yeux de perſonne les objets de la comparaiſon deſquels devoit réſulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'eſt-il pas en France compté parmi les grands eſprits ? C'eſt que ſon méchaniſme eſt plus curieux que vraiment utile. S'il eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoiſſance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illuſtres ; il eût dû ſa découverte au hazard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que réſulte-t-il de cet exemple ?

1. Que toute idée neuve eſt un don du hazard ;

2. Que s'il eſt des méthodes ſûres pour former des ſavans & même des gens d'eſprit, il n'en eſt point pour former des génies & des inventeurs. Mais, ſoit qu'on regarde le génie comme un don de la nature ou du hazard, n'eſt-il pas dans l'une ou l'autre ſuppoſition, également l'effet d'une cauſe indépendante de nous ? En ce cas, pour-

quoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation.

La raiſon en eſt ſimple. Si le génie dépend de la fineſſe plus ou moins grande des ſens, l'inſtruction ne pouvant changer le phyſique de l'homme, rendre l'ouie aux ſourds, & la parole aux muets, l'éducation eſt abſolument inutile. Au contraire ſi le génie eſt en partie un don du hazard, les hommes après s'être aſſurés par des obſervations répétées, des moyens employés par le hazard pour former de grands talens, peuvent en ſe ſervant à peu près des mêmes moyens opérer à peu près les mêmes effets, & multiplier infiniments ces grands talens.

Suppoſons que pour produire un homme de génie, le hazard doive ſe combiner en lui avec l'amour de la gloire. Suppoſons encore qu'un homme naiſſe dans un gouvernement où loin d'honorer, on aviliſſe les talens : dans cet empire il eſt évident que l'homme de génie ſera entiérement l'œuvre du hazard. ---

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra ſon amour pour la gloire à l'eſtime qu'aura conſervé pour les talents, la *ſociété* particuliere où il s'eſt trouvé (*a*). ; ou il aura

---

(*a*) Il eſt de telles ſociétés chez tous les peuples & même chez les plus ſtupides, s'ils ſont policés.

vécu dans la retraite, & devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'hiſtoire, au ſouvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu & au talent, enfin à l'ignorance du mépris que ſes concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Suppoſons au contraire que cet homme naiſſe dans un ſiecle & ſous une forme de gouvernement où le mérite ſoit honoré. Dans cette hypotheſe, il eſt évident que ſon amour pour la gloire, & ſon génie ne ſera point en lui l'œuvre du hazard, mais de la conſtitution même de l'état ; par conſéquent de ſon éducation, ſur laquelle la forme des gouvernements a toujours la plus grande influence.

Conſidere-t-on l'eſprit & le génie moins comme l'effet de l'organiſation que du hazard ? * 1. il eſt certain, comme je l'ai déja dit, qu'en obſervant les moyens employés par le hazard pour former de grands hommes, on peut d'après cette obſervation modéler un plan d'éducation qui les multipliant dans une nation, y rétreciſſe infiniment l'empire de ce même hazard, & diminue la part immenſe qu'il a maintenant à notre inſtruction.

Cependant ſi c'eſt à des cauſes, à des accidents imprévus qu'on doit toujours le premier ſoupçon, par conſéquent la découverte de toute idée

neuve, le hazard conſervera donc toujours une certaine influence ſur les eſprits ; j'en conviens ; mais cette influence a auſſi des bornes.



CHAPITRE III.

Des limites à poſer au pouvoir du hazard.

SI preſque tous les objets conſidérés avec attention ne renfermoient point en eux la ſemence de quelque découverte ; ſi le hazard ne partageoit pas à peu près également ſes dons & n'offroit point à tous des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées grandes & neuves, l'eſprit ſeroit preſqu'en entier le don du hazard.

Ce ſeroit à ſon éducation qu'on devroit ſa ſcience, au hazard qu'on devroit ſon eſprit ; & chacun en auroit plus ou moins, ſelon que le hazard lui auroit été plus ou moins favorable. Or que nous apprend à ce ſujet l'expérience ? C'eſt que l'inégalité des eſprits, eſt moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du hazard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des eſprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'obſervation des reſſem-

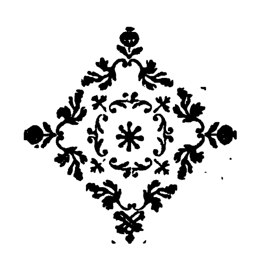
blances & des différences, des convenances & des disconvenances, qu'ont entr'eux les objets divers. Or cette inégale attention est en nous le produit nécessaire de la force inégale de nos passions.

Il n'est point d'homme animé du desir ardent de la gloire qui ne se distingue toujours plus ou moins dans l'art ou la science qu'il cultive. Il est vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illustrer, c'est le hazard qui présentant à l'un deux des objets de la comparaison desquels il résulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide sa supériorité. Le hazard par l'influence qu'il aura toujours sur le choix des objets qui s'offrent à nous, conservera donc toujours quelqu'influence sur les esprits. Contient-on sa puissance dans ces étroites limites, on a fait tout le possible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la science de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitants d'un Empire. Ce qu'elle peut, c'est de les y multiplier; c'est de faire du plus grand nombre des citoyens, des hommes de sens & d'esprit. Voilà jusqu'où s'étend son pouvoir. C'en est assez pour réveiller l'attention des citoyens & les encourager à la culture d'une science dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité & en

particulier tant d'ouvrages aux nations qui s'en occuperoient.

Un peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de citoyens, & du ſens à preſque tous, ſeroit ſans contredit le premier peuple de l'univers. Le ſeul & ſûr moyen d'opérer cet effet eſt d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention.

Les ſemences des découvertes préſentées à tous par le hazard, ſont ſtériles, ſi l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application ? Allumer en eux les paſſions de l'émulation, de la gloire & de la vérité. C'eſt la force inégale de ces paſſions, qu'on doit regarder en eux comme la cauſe de la grande inégalité de leurs eſprits.



CHAPITRE IV.

De la seconde cause de l'inégalité des esprits.

PResque tous les hommes sont sans passions, sans amour pour la gloire. * 2. Loin d'en exciter en eux le desir, la plupart des gouvernements par une petite & fausse politique, * 3. cherchent au contraire à l'éteindre. Alors indifférens à la gloire, les concitoyens font peu de cas de l'estime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des commerçants avides. S'ils arment, ce n'est point dans l'espérance de donner leur nom à quelque contrée nouvelle. Uniquement sensibles à l'espoir du gain, ce qu'ils craignent, c'est que leur vaisseau ne s'écarte des routes fréquentées. Or ces routes ne sont pas celles des découvertes. Que le navire soit par le hazard ou la tempête porté sur des isles inconnues; le Pilote forcé d'y relâcher, n'en reconnoît ni les terres, ni les habitans. Il y fait de l'eau, remet à la voile & court de nouveau les côtes pour y échanger ses marchandises. Rentré enfin dans le port, il désarme, & remplit le magasin du propriétaire des richesses & des denrées du retour & ne lui rapporte aucune découverte.

Il eſt peu de Colons ; & ſur les mers de ce monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit & de richeſſes, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte des vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner ſi ces découvertes ſont rares ?

Les vérités ſont par la main du ciel, ſemées çà & là dans une forêt obſcure & ſans route. Un chemin borde cette forêt : il eſt fréquenté par une infinité de voyageurs. Parmi eux il eſt des curieux à qui l'épaiſſeur & l'obſcurité même du bois, inſpire le deſir d'y pénétrer. Ils y entrent, mais embarraſſés dans les ronces, déchirés par les épines & rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entrepriſe & regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curioſité vague, mais par un deſir vif & conſtant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traverſent les fondrieres & ne ceſſent de la parcourir juſqu'à ce que le hazard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent ſur leurs pas, percent une route de cette vérité juſqu'au grand chemin, & tout voyageur alors la regarde en paſſant, parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir & qu'il ne leur manquoit pour la découvrir que le deſir vif de la chercher & la patience néceſſaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom ſe met-il à la pourſuite d'une vérité importante ? Il doit s'armer de la patience du chaſſeur. Il en eſt du philoſophe comme du Sauvage : le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier ; & la moindre diſtraction du premier éloigne de lui la vérité. Or rien de plus pénible que de tenir longtemps ſon corps & ſon eſprit dans le même état d'immobilité ou d'attention, c'eſt le produit d'une grande paſſion. Dans le Sauvage c'eſt le beſoin de manger, dans le philoſophe c'eſt celui de la gloire qui opere cet effet.

Mais qu'eſt-ce que ce beſoin de la gloire ? Le beſoin même du plaiſir. Auſſi dans tous pays où la gloire ceſſe d'en être repréſentative, le citoyen eſt indifférent à la gloire ; le pays eſt ſtérile en génies & en découvertes. Il n'en eſt cependant point qui de temps en temps ne produiſe des hommes illuſtres ; parce qu'il n'en eſt aucun où il ne laiſſe de loin en loin quelque citoyen, qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'hiſtoire aux talents, ne deſire d'en mériter de pareils, & ne ſe mette à cet effet en quête de quelque vérité nouvelle. S'obſtine-t-il à ſa recherche ? Parvient-il à ſa découverte ? Eſt-il enorgueilli de ſa conquête ? La porte-t-il en triomphe dans ſa patrie ? Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſque l'indifférence avec laquelle on la re-

çoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait.

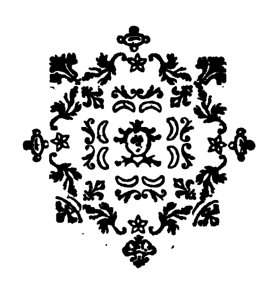
Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célébrité & beaucoup de persécution, il perd courage, il se rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, se livre à la paresse, & s'arrête à moitié de sa carriere.

Notre attention est fugitive : il faut des passions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amusant l'on calcule une page de chiffres, on n'en calcule point un volume qu'on n'y soit forcé par l'intérêt puissant de sa gloire ou de sa fortune. Ce sont les passions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'esprit. Sans elles cette aptitude n'est en eux qu'une puissance morte.

Qu'est-ce encore une fois que l'esprit ? La connoissance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entr'eux & avec nous. A quoi doit-on cette reconnoissance ? A la méditation, à la comparaison des objets. Mais que suppose cette comparaison ? Un intérêt plus ou ou moins vif de les comparer. L'esprit est donc en nous le produit de cet intérêt & non de la finesse plus ou moins grande de nos sens.

Mais, dira-t-on, si la force de notre constitution déterminoit celle de nos désirs ; si l'homme devoit son génie à ses passions, & ses passions à son tempérament, dans cette supposition, le génie seroit encore en nous l'effet de l'organisation & par conséquent un don de la nature.

C'est à la discussion de ce point que se réduit maintenant cette importante question : c'est de l'examen de ce fait que dépend son exacte solution.



NOTES.

1. J'AI connu la sottise & la méchanceté des théologiens. Tout est à craindre de leur part. Je suis donc forcé de renouveller de temps en temps la même profession de foi, de répéter que je ne regarde point le hazard comme un être ; que je n'en fais point un Dieu, & que par ce mot, je n'entends que « l'enchaînement des effets dont » nous n'appercevons pas les causes ». C'est en ce sens qu'on dit du hazard, *il conduit le dé*. Cependant tout le monde sait que la maniere de remuer le cornet & de jeter ce dé, est la raison suffisante qui fait amener plutôt terne que sonnet.

2. Permis aux insensés de déclamer sans cesse contre les passions. Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que sans elles, il n'est ni grand artiste, ni grand général, ni grand ministre, ni grand poëte, ni grand philosophe ; c'est que la philosophie, comme le prouve l'étymologie de ce mot, consiste dans l'amour & la recherche de la sagesse & de la vérité. Or tout amour est passion. Ce sont donc les passions qui dans leurs travaux ont toujours soutenu les New-

tons, les Lockes, les Bailes, &c. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont ſuppoſé une pourſuite vive, conſtante, aſſidue de la vérité, & cette pourſuite une paſſion.

On n'eſt point philoſophe, lorſqu'indifférent au menſonge ou à la vérité, on ſe livre à cette apathie & à ce repos prétendu philoſophique qui retient l'ame dans l'engourdiſſement, & retarde ſa marche vers la vérité. Que cet état ſoit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des bigots & qu'en conſéquence, *le pareſſeux ſe diſe prudent*; ſoit : *mais qu'il ne ſe diſe pas philoſophe*. Quelle eſt la ſociété la plus dangereuſe pour la jeuneſſe ? Celle de ces hommes prudens, diſcrets, & d'autant plus ſûrs d'étouffer dans l'adoleſcent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la perſécution, par conſéquent le bonheur dans l'inaction.

Parmi les apôtres de l'oiſiveté, il eſt quelquefois de gens de beaucoup d'eſprit. Ce ſont ceux qui ne doivent leur pareſſe qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recherche de la vérité. La plupart des autres ſont des hommes médiocres; ce qu'ils déſirent c'eſt que tous le ſoient. C'eſt l'envie qui leur fait prêcher la pareſſe.

Que faire pour échapper à la séduction de leurs discours ? En suspecter la sincérité : se rappeller qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes ; que toute supériorité d'esprit importune celui qui dédaigne la gloire & s'enveloppe d'une paresse réputée philosophique ; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de supérieurs.

3. Le projet de la plupart des despotes est de régner sur des esclaves, de changer chaque homme en automate. Ces despotes séduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécillité des sujets, annonce la chûte des rois, qu'elle est destructive de leur empire, & qu'enfin il est à la longue plus facile de régir un peuple éclairé, qu'un peuple stupide.





SECTION IV.

Les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hazard les place. Le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes.

CHAPITRE I.

Du peu d'influence de l'organisation & du tempérament sur les passions & le caractere des hommes.

AU moment où l'enfant se détache des flancs de la mere & s'ouvre les portes de la vie, il y entre sans idées, sans passions. L'unique besoin qu'il éprouve est celui de la faim. Ce n'est donc point au berceau que se font sentir les passions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du desir de l'estime & de la gloire. Ces

passions factices (*a*) nées au sein des bourgs & des cités supposent des conventions & des loix déjà établies entre les hommes, par conséquent leur réunion en société. De telles passions seroient donc inconnues, & de celui qui porté au moment de sa naissance par la tempête & les eaux sur une côte déserte, y auroit été, comme Romulus, alaité par une louve, & de celui qui la nuit enlevé de son berceau par une fée ou un génie, seroit déposé dans quelqu'un de ces châteaux enchantés & solitaires où se promenoient jadis tant de princesses & de chevaliers. Or si l'on naît sans passions, l'on naît aussi sans caractere. Celui que produit en nous l'amour de la gloire est une acquisition, par conséquent un effet de l'instruction. Mais la nature ne nous doueroit-elle point dès la plus tendre enfance de

(*a*) En Europe l'on peut, au nombre des passions factices, compter encore la jalousie. L'on y est jaloux parce qu'on y est vain. La vanité entre dans la composition de presque tous les grands amours Européens. Il n'en est pas de même en Asie. La jalousie y peut être un pur effet de l'amour des plaisirs physiques. Sait-on par expérience que plus les desirs des sultanes sont contraints, plus ils sont vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaisir. La jalousie, fille de la luxure des sultans & des vizirs, y peut construire des sérails & y renfermer les femmes.

l'espece

l'espece d'organisation propre à former en nous un tel caractere ? Sur quoi fonder cette conjecture ? A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides, ou les muscles, donnât constamment la même maniere de penser, que la nature retranchât certains fibres du cerveau des uns pour les ajouter à celui des autres ; qu'en conséquence elle inspirât toujours à ceux-ci un desir vif de la gloire ? Dans la supposition où les caracteres seroient l'effet de l'organisation, que pourroit l'éducation ? Le moral change-t-il le physique ? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouie aux sourds ? Les plus sages leçons d'un précepteur applatissent-elles le dos d'un bossu ? Allongent-elles la jambe d'un boiteux ? Elevent-elles la taille d'un pigmée ? Ce que la nature fait, elle seule peut le défaire. L'unique sentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, est l'amour de nous-mêmes. Cet amour fondé sur la sensibilité physique, est commun à tous les hommes. Aussi quelque différente que soit leur éducation, ce sentiment est-il toujours le même en eux : aussi dans tous les temps & les pays, s'est-on aimé, s'aime-t-on & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ses autres sentiments, c'est que tout autre est en lui l'effet des causes morales. Or si ces causes sont variables, leurs

effets doivent l'être. Pour constater cette vérité par des expériences en grand, je consulterai d'abord l'histoire des nations.

CHAPITRE II.

Des changements survenus dans le caractere des nations, & des causes qui les ont produits.

CHaque nation a sa maniere particuliere de voir & de sentir qui forme son & caractere, & chez tous les peuples, ce caractere, ou change tout-à-coup, ou s'altere peu à peu, selon les changements subits ou insensibles survenus dans la forme de leur gouvernement, par conséquent dans l'éducation publique (*a*).

Celui des François depuis long-temps regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'empereur Julien dit des Parisiens, *je les aime, parce que leur caractere, comme le mien, est austere* * 1. *& sérieux.*

Le caractere des peuples change donc. Mais

(*a*) La forme du gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

dans quel moment ce changement se fait-il le plus sensiblement appercevoir? Dans les moments de révolution où les peuples passent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'esclavage. Alors de fier & d'audacieux qu'étoit un peuple, il devient foible & pusillanime; il n'ose lever ses regards sur l'homme en place; il est gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce peuple enfin découragé se dit comme l'âne de la fable: *quel que soit mon maître, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un citoyen libre est passionné pour la gloire de sa nation, autant un esclave est indifférent au bien public. Son cœur privé d'activité & d'énergie est sans vertus, sans talents: les facultés de son ame sont engourdies: il néglige les arts, le commerce, l'agriculture &c. Ce n'est point à des mains serviles qu'il appartient, disent les Anglois, de travailler & de fertiliser la terre. Un Simonide aborde un empire despotique & n'y trouve point de traces d'hommes. Le peuple libre est courageux, franc, humain & loyal. * 2. Le peuple esclave est lâche, perfide, délateur, barbare: il pousse à l'excès sa cruauté. Si l'officier trop sévere au moment du combat a tout à redouter du soldat maltraité; si le jour de la bataille est pour ce dernier le jour du ressentiment; celui de la sédition est pareillement pour l'esclave opprimé le jour

long-temps attendu de la vengeance : elle est d'autant plus atroce que la crainte en a plus long-temps concentré la fureur (*a*).

Quel tableau frappant d'un changement subit dans le caractere d'une nation, nous présente l'histoire Romaine. Quel peuple avant l'élévation des Césars montra plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur pour l'esclavage, & quel peuple (le trône des Césars affermi) montra plus de foiblesse & de vileté? * 3. Sa bassesse fatiguoit Tibere.

Indifférent à la liberté, Trajan la lui offre ; il la refuse. Il dédaigne cette liberté que ses ancêtres eussent payée de tout leur sang. Tout change alors dans Rome & l'on voit à ce caractere opiniâtre & grave qui distinguoit ses premiers habitants, succéder ce caractere léger & frivole que Juvénal leur reproche dans sa dixieme satyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement ? Comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du temps d'Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie & d'Elizabeth. Ce peuple maintenant si humain, si tolérant, si

(*a*) La déposition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la gazette de Leide du 23 juin 1761, en est la preuve.

éclairé, si libre, si industrieux, si ami des arts & de la philosophie, n'étoit alors qu'un peuple esclave, inhumain, superstitieux, sans arts & sans industrie.

Un prince usurpe-t-il sur ses peuples une autorité sans bornes? Il est sûr d'en changer le caractere, d'énerver leur ame, de la rendre craintive & basse. * 4. C'est de ce moment qu'indifférents à la gloire, ses sujets perdent ce caractere d'audace & de constance propre à supporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire brise en eux le ressort de l'émulation.

Que fatigué de la contradiction, * 5. le prince donne le nom de factieux à l'homme vrai; il a substitué dans sa nation le caractere de la fausseté à celui de la franchise. Que dans des moments critiques, ce prince livré à ses flatteurs, ne trouve ensuite auprès de lui que des gens sans mérite, à qui s'en prendre? A lui seul, c'est lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit en considérant les maux de la servitude, qu'il fût encore des princes assez petits pour vouloir régner sur des esclaves, des princes stupides pour ignorer les changements funestes que le despotisme opere dans le caractere de leurs sujets?

Qu'est-ce que le pouvoir arbitraire? Un germe

de calamités qui, déposé dans le sein d'un état, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la misere & de la dévastation. Croyons-en le roi de Prusse. « Rien de meilleur », dit-il, dans un discours prononcé à l'académie de Berlin, « que le gouvernement arbitraire; mais » sous des princes justes, humains & vertueux: » rien de pis sous le commun des rois ». Or que de rois de cette espece! Combien compte-t-on de Titus, de Trajans & d'Antonins? Voilà ce que pense un grand homme. Quelle élévation d'ame, quelles lumieres un tel aveu ne suppose-t-il pas dans un monarque! Qu'annonce en effet le pouvoir despotique? Souvent la ruine du despote & toujours celle de sa postérité. * 6. Le fondateur d'une telle puissance met son royaume à fonds perdu: ce n'est que l'intérêt viager & mal-entendu de la royauté, c'est-à-dire, celui de l'orgueil, de la paresse ou d'une passion semblable, qui fait préférer l'exercice d'un despotisme injuste & cruel sur des esclaves malheureux, à l'exercice d'une puissance légitime & bien aimée * 7. sur un peuple libre & fortuné. Le pouvoir arbitraire est un enfant sans prévoyance qui sacrifie sans cesse l'avenir au présent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'est point le trouble, ni la sédition, mais le despotisme. * 8. Il change le caractere d'une

nation, & toujours en mal; il n'y porte que des vices. Quelle que ſoit la puiſſance d'un ſultan des Indes, il n'y créera jamais de citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ſes eſclaves les vertus des hommes libres. La chymie ne tire d'un corps mixte qu'autant d'or qu'il en renferme, & le pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un eſclave que la baſſeſſe qu'il contient.

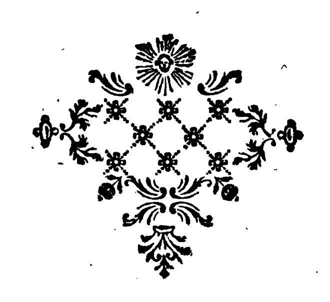
L'expérience prouve donc que le caractere & l'eſprit des peuples changent avec la forme de leur gouvernement; qu'un gouvernement différent donne tour-à-tour à la même nation un caractere élevé ou bas, conſtant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naiſſant, ou nulle diſpoſition, ou des diſpoſitions à tous les vices & les vertus contraires. Ils ne ſont donc que le produit de leur éducation. Si le Perſan n'a nulle idée de la ſervitude, c'eſt un effet de leur différente inſtruction.

Pourquoi, diſent les étrangers, n'apperçoit-on d'abord dans les François qu'un même eſprit & un meme caractere, comme une même phyſionomie dans tous les Negres? C'eſt que les François ne jugent & ne penſent point d'après eux, * 9. mais d'après les gens en place. Leur maniere de voir par cette raiſon doit être aſſez

uniforme. Il en eſt des François comme de leurs femmes, ont-elle mis leur rouge, ſont-elles au ſpectacle ? Toutes ſemblent porter le même viſage. Je ſais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence entre les caracteres & les eſprits des individus, mais il faut du temps pour l'appercevoir.

L'ignorance des François, l'inquiſition de leur police, le crédit de leur clergé les rend en général plus ſemblables entr'eux qu'on ne l'eſt partout ailleurs. Or, ſi telle eſt l'influence de la forme du gouvernement ſur les mœurs & le caractere des peuples, quel changement dans les idées & le caractere des particuliers, ne doit point produire les changements arrivés dans leur fortune & leur poſition ?



CHAPITRE III.

Des changements survenus dans le caractere des particuliers.

CE qui s'opere en grand & d'une maniere frappante dans les nations, s'opere en petit & d'une maniere moins sensible dans les individus. Presque tout changement dans leurs positions en occasionne dans leurs caracteres. Un homme est sévere, chagrin, impérieux; il gronde, il maltraite ses esclaves, ses enfants, ses domestiques. Le hazard l'égare dans une forêt, il se retire la nuit dans un antre. Des lions y reposent. Cet homme y conserve-t-il son caractere dur & chagrin ? Non : il se tapit dans un coin de l'antre & n'excite par aucun geste la fureur de ces animaux.

De l'antre du lion physique, qu'on transporte ce même homme dans la caverne du lion moral : qu'on l'attache au service d'un prince cruel & despote; doux & modéré en présence du maître, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ses esclaves. Mais, dira-t-on, son caractere contraint ne sera pas changé: c'est un arbre courbé avec effort que son élasti-

cité naturelle rendra bientôt à sa premiere forme. Eh quoi ! imagine-t-on que cet arbre quelques années assujetti par des cables à une certaine courbure pût jamais redresser ? Quiconque assure qu'on contraint & qu'on ne change point les caracteres, ne dit rien autre chose, si-non qu'on ne détruit point en un instant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conserve, parce qu'il a toujours quelqu'inférieur sur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-temps en présence du lion ou du despote, nul doute qu'une contrainte longue, répétée & transformée en habitude, n'adoucisse son caractere. En général, tant qu'on est jeune assez pour contracter des habitudes nouvelles, les seuls défauts & les seuls vices incurables, sont ceux qu'on ne peut corriger sans employer des moyens dont les mœurs, les loix ou la coutume ne permettent point l'usage. Il n'est rien d'impossible à l'éducation : elle fait danser l'ours.

Qu'on médite ce sujet, l'on sentira que notre premiere nature, comme le prouve Pascal, & l'expérience, n'est autre chose que notre premiere habitude. (*a*).

(*a*) Si l'auteur de l'Emile a nié la vérité de cet axiome, c'est qu'il n'a pas saisi le sens de Pascal.

L'homme naît sans idées, sans passions; il naît imitateur; il est docile à l'exemple: c'est par conséquent à l'instruction qu'il doit ses habitudes & son caractere. Or, je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain temps, ne seroient pas à la longue détruites par des habitudes contraires? Que de gens ne voit-on pas changer de caractere selon le rang, selon la place différente qu'ils occupent à la cour & dans le ministere, enfin selon le changement arrivé dans leurs positions? Pourquoi le bandit, transporté d'Angleterre en Amérique, y devient-il souvent honnête? C'est qu'il devient propriétaire, c'est qu'il a des terres à cultiver & qu'enfin sa position a changé.

Le militaire est dans les camps dur & impitoyable; l'officier accoutumé à voir couler le sang, devient insensible à ce spectacle. Est-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin? Il redevient humain & compatissant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractere comme l'effet d'une organisation particuliere, lorsqu'on ne peut déterminer quelle est cette organisation? Pourquoi chercher dans des qualités occultes la cause d'un phénomene moral, que le développement du sentiment de l'amour de soi, peut si clairement & si facilement expliquer?

CHAPITRE IV.

De l'amour de soi.

L'Homme est sensible au plaisir & à la douleur physique : en conséquence, il fuit l'un & cherche l'autre, & c'est à cette fuite & à cette recherche constante qu'on donne le nom d'amour de soi.

Ce sentiment est l'effet immédiat de la sensibilité physique, & par conséquent commun à tous & inséparable à l'homme. J'en donne pour preuve sa permanence, l'impossibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les sentiments, c'est le seul de cette espece ; nous lui devons tous nos desirs, toutes nos passions : elles ne peuvent être en nous que l'application du sentiment de l'amour de soi à tel ou tel objet.

C'est donc à ce sentiment diversement modifié selon l'éducation qu'on reçoit, selon le gouvernement sous lequel on vit, & les positions différentes où l'on se trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diversité des passions & des caracteres.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous sommes. Par quelle raison est-on si

avide d'honneurs & de dignités ? C'eſt qu'on s'aime, c'eſt qu'on deſire ſon bonheur, & par conſéquent le pouvoir de ſe le procurer. L'amour de la puiſſance & des moyens de l'acquérir eſt donc néceſſairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même. * 10. Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître ſa félicité, & pour cet effet que tous ſes concitoyens s'en occupaſſent. Or entre tous les moyens de les y contraindre, le plus sûr eſt celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir fondé ſur celui du bonheur, eſt donc l'objet commun de tous nos deſirs. * 11. Auſſi les richeſſes, les honneurs, la gloire, l'envie, la conſidération, la juſtice, la vertu, l'intolérance, enfin toutes les paſſions factices (*a*) ne ſont-elles en nous que l'amour du pouvoir déguiſé ſous ces noms différents ?

Le pouvoir eſt l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les paſſions ci-deſſus citées, ne ſont proprement en nous que l'amour du pouvoir, & j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous ſont ſuſceptibles du deſir de l'eſtime

---

(*a*) Tout en nous eſt paſſion factice, à l'exception des beſoins, des douleurs & des plaiſirs phyſiques.

& de la gloire, par conséquent de l'espece de passion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ont à l'esprit les hommes organisés comme le commun d'entr'eux.

CHAPITRE V.

De l'amour des richesses & de la gloire.

A La tête des vertus cardinales, on place la force & le pouvoir : c'est la vertu la plus & peut-être la seule vraiment estimée. Le mépris est le partage de la foiblesse.

D'où naît notre dédain pour ces nations Orientales dont quelques-unes nous égalent en industrie, comme le prouve la fabrique de leurs étoffes, & dont plusieurs nous surpassent peut-être en vertus sociales? Méprisons-nous simplement en elles la bassesse avec laquelle elles supportent le joug d'un despotisme honteux & cruel? Un tel mépris seroit juste; mais non, nous les méprisons comme lâches & non exercées aux armes. C'est donc la force * 12. qu'on respecte & la foiblesse qu'on méprise. L'amour de la force & du pouvoir est commun à tous (*a*). Tous le

(*a*) L'homme sans desir, l'homme qui se croit parfaitement heureux, seroit sans doute insensible à

desirent ; mais tous, comme César ou Cromwel, n'aspirent point à un pouvoir suprême ; peu d'hommes en conçoivent le projet ; encore moins sont à portée de l'exécuter.

L'espece de pouvoir qu'en général on souhaite est celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut devenir riche, & chacun desire les richesses. Par elles, on satisfait à tous ses goûts, on secourt les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, & par conséquent on leur commande.

La gloire, comme les richesses, procure le pouvoir, & l'on en est pareillement avide. La gloire s'acquiert ou par les armes ou par l'éloquence. On sait quelle estime on avoit à Rome & dans la Grece pour l'éloquence : elle y conduisoit aux grandeurs & à la puissance. *Magna vis & magnum nomen*, dit à ce sujet Cicéron, *sunt unum & idem.* Chez ces peuples un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'orateur célebre commandoit à une multitude de clients. Or, dans tout état républicain, quiconque est suivi d'une foule de clients, est toujours un citoyen puissant. L'Hercule Gaulois de la bouche

---

l'amour du pouvoir. Est-il des hommes de cette espece ? Oui : mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

duquel ſortoit une infinité de fils d'or, étoit l'emblême de la force morale de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence jadis ſi reſpectée, n'eſt-elle plus maintenant honorée & cultivée qu'en Angleterre? C'eſt que par-tout ailleurs elle n'ouvre plus la route des honneurs.

L'amour de la gloire, de l'eſtime, de la conſidération, n'eſt donc proprement en nous que l'amour déguiſé de la puiſſance.

La gloire, dit-on, eſt la maîtreſſe de preſque tous les grands hommes : ils la pourſuivent à travers les dangers; ils bravent pour l'obtenir les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude & la haine de mille rivaux. * 13. Mais dans quel pays? Dans ceux où la gloire fait puiſſance. Par-tout où la gloire ne ſera qu'un vain titre, où le mérite ſera ſans crédit réel, le citoyen indifférent à l'eſtime publique ſera peu d'effort pour l'obtenir. Pourquoi la gloire eſt-elle regardée comme une plante du ſol républicain, qui dégénérée dans les pays deſpotiques, n'y pouſſe jamais avec une certaine vigueur? C'eſt que dans la gloire on n'aime proprement que le pouvoir, & que dans un gouvernement arbitraire, tout pouvoir diſparoît devant celui du deſpote. L'homme qui paſſe la nuit ſous les armes ou dans ſes bureaux, s'imagine aimer l'eſtime, il ſe trompe. L'eſtime n'eſt que le nom qu'il donne à l'objet de

de ſon amour, & le pouvoir eſt la choſe même.

Sur quoi j'obſerverai que ce même éclat, que cette même puiſſance dont quelquefois la gloire eſt environnée, & qui nous la rend ſi chere, doit ſouvent nous la rendre odieuſe dans nos concitoyens, & de là l'envie.

CHAPITRE VI.

De l'envie.

LE mérite, dit Pope, produit l'envie comme le corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flamme. L'envie acharnée contre le mérite, ne le reſpecte ni dans les grandes places, ni ſur le trône. Elle pourſuit également un Voltaire, un Catinat, un Frédéric. Si l'on ſe rappelloit ſouvent juſqu'où ſe porte ſa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs ſemés ſur les pas des grands talents, on ſeroit ſans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui ſe dit à la lueur de ſa lampe : ce ſoir je finis mon ouvrage : demain eſt le jour de la récompenſe : demain le public reconnoiſſant s'acquitte envers moi : demain enfin, je reçois la couronne de l'immortalité. Cet homme oublie qu'il eſt des envieux. En

effet, demain arrive ; l'ouvrage est publié ; il est excellent, & le public n'acquitte point sa dette. L'envie détourne loin de l'auteur le parfum suave des éloges (*a*). Elle y substitue l'odeur empestée de la critique & de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit presque jamais que sur la tombe des grands hommes. Qui mérite l'estime, rarement en jouit, & qui seme le laurier, se repose rarement sous son ombrage (*b*).

(*a*) De toutes les passions l'envie est la plus détestable. Le portrait qu'en fait je ne sais quel poëte est effrayant.

La compassion, dit-il, s'attendrit sur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit & trouve sa joie dans leurs peines.

Il n'est point de passion qui ne se propose quelque plaisir pour objet. Le malheur d'autrui est le seul que se propose l'envie.

Le mérite s'indigne de la prospérité du méchant & du stupide, & l'envie de celle du bon & du spirituel.

L'amour & la colere allumés dans une ame y brûlent une heure, un jour, une année ; l'envie la ronge jusqu'au tombeau.

Sous la banniere de l'envie marchent la haine, la calomnie, la trahison & la cabale.

Par-tout l'envie traîne à sa suite la maigreur de la famine, les venins de la peste & la rage de la guerre.

(*b*) Si les grands écrivains deviennent après leur mort les précepteurs du genre humain, il faut convenir que de leur vivant, les précepteurs sont bien châtiés par leurs éleves.

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs? Il n'en eſt point du moins où elle ne pénetre. Que de grands hommes ne peuvent ſouffrir des concurrents, ne veulent entrer en partage d'eſtime avec aucun de leurs concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire, il faut, ſi je l'oſe dire, que chacun ait ſa portion!

Les ames même les plus nobles prêtent quelquefois l'oreille à l'envie : elles réſiſtent à ſes conſeils; mais non ſans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet égard, c'eſt vouloir qu'il ceſſe de s'aimer; c'eſt vouloir l'impoſſible. Que le légiſlateur ne ſe propoſe donc point d'impoſer ſilence à la jalouſie, mais d'en rendre la rage impuiſſante, & d'établir, comme en Angleterre, des loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du miniſtre & le fanatiſme du prêtre. C'eſt tout ce que la ſageſſe peut en faveur des talents. Prétendre plus & ſe flatter d'anéantir l'envie, c'eſt folie. Tous les ſiecles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations? Rien. L'envie exiſte encore & n'a rien perdu de ſon activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant il eſt un moment où l'envie lui eſt inconnue : ce moment eſt celui de la premiere jeuneſſe. Peut-on encore ſe flatter de ſurpaſſer ou du moins d'égaler en mérite des hommes déjà

honorés de l'estime publique, espere-t-on entrer en partage de la considération qui leur est décernée? Alors plein de respect pour eux, leur présence excite notre émulation : on les loue avec transport, parce qu'on a intérêt de les louer & d'accoutumer le public à respecter en eux nos talents futurs. La louange est donc un tribut que la jeunesse paie volontiers au mérite, & que l'âge mûr lui refusera toujours.

A trente ans l'émulation de vingt s'est déjà transformée en envie. Perd-on l'espoir d'égaler ceux qu'on admire, l'admiration fait place à la haine. La ressource de l'orgueil, c'est le mépris des talents. Le vœu de l'homme médiocre, c'est de n'avoir point de supérieur. Que d'envieux répetent tout bas, d'après je ne sais quel comique :

Je t'aime d'autant plus que je t'estime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célebre, on exige du moins de lui la plus grande modestie. L'envieux a reproché à M. Diderot, jusqu'à ces mots du commencement de son interprétation de la nature, *jeune homme, prends & lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le jurisconsulte Dumoulin dit de lui : *Moi qui n'ai point d'égal, & qui suis supérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant

de la part des auteurs, suppose un singulier accroissement dans l'orgueil des lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine est naturelle. En effet, si jaloux de leur bonheur, les hommes desirent le pouvoir & par conséquent la gloire & la considération qui le procurent, ils doivent détester dans un homme trop illustre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'esprit? C'est qu'on se sent intérieurement forcé d'en penser du bien. Lorsqu'on tire le gâteau des rois, l'on en conserve une part pour Dieu; lorsqu'on détaille le mérite d'un homme supérieur, on lui trouve quelque défaut, c'est la part de l'envie.

Ne s'éleve-t-on point au-dessus de ses concitoyens, on veut les abaisser jusqu'à soi. Qui ne peut leur être supérieur, veut du moins vivre avec des égaux * 14. Tel est & sera toujours l'homme.

Parmi les ames vertueuses & les plus au-dessus de la jalousie, peut-être n'en est-il aucune qui ne soit en ce genre souillée de quelque tache légere. Qui peut en effet se vanter d'avoir toujours loué courageusement le génie? de n'avoir à cet égard jamais dissimulé son estime? de n'avoir pas, en présence du maître, gardé un silence coupable, & dans les éloges donnés aux talents? de n'avoir point ajouté un de ces

mais perfides, qui si souvent échappent à la jalousie? (*a*)

Tout grand talent est en général un objet de haine, & déjà l'empressement avec lequel on achete les feuilles où l'on le déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire? Seroit-ce le desir de perfectionner son goût * 15? Mais les auteurs de ces feuilles ne sont ni des Longins, ni des Despréaux: ils n'ont pas même la prétention d'éclairer le public. Qui peut composer de bons ouvrages ne s'amuse point à critiquer ceux des autres.

L'impuissance de bien faire, produit le critique. Sa profession est humble. Si les Desfontaines plaisent, c'est en qualité de consolateurs des sots (*b*). C'est l'amertume de leur satyre qui proclame le génie.

Blâmer avec acharnement, est la maniere de louer de l'envie. C'est le premier éloge que re-

---

(*a*) Que d'hommes donnent aux anciens la préférence sur les modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur société un Locke, un Séneque, un Virgile, &c.

(*b*) Racine & Pradon font chacun une Phédre. Les Desfontaines du siecle s'éleverent contre Racine, & leur critique eut du succès. Elle déchargea quelque temps les sots du poids insupportable de l'estime.

çoit l'auteur d'un bon ouvrage, & le seul qu'il puisse arracher de ses rivaux. C'est à regret qu'on admire; c'est uniquement soi qu'on veut trouver estimable. Il n'est presque point d'homme qui ne parvienne à se le persuader. A-t-on le sens commun? On le préfere au génie. A-t-on quelques petites vertus? On les met au-dessus des plus grands talents. On déprise tout ce qui n'est pas soi.

En fait d'envie, il n'est qu'un homme qui puisse s'en croire exempt. C'est celui qui ne s'est jamais examiné.

Le génie a pour protecteur * 16. & panégyriste, la jeunesse & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuissante protection ne lui donne ni crédit ni considération. Quelle est cependant la nourriture commune du talent & de la vertu? La considération & les éloges. Privé de cette nourriture, l'un & l'autre languit & meurt; l'activité & l'énergie de l'ame s'éteint. C'est la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En presque tous les gouvernements, les talents, comme les prisonniers des Romains, condamnés & livrés aux bêtes, en sont la proie. Le génie est-il en mépris à la cour? L'envie fait le reste * 18. Elle en détruit jusqu'à la semence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie;

il se fatigue, & quitte l'Arene, s'il n'y voit point de prix pour le vainqueur. On n'aime ni l'étude ni la gloire pour elles-mêmes, mais pour les plaisirs, l'estime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi? C'est qu'en général on desire moins d'êrre estimable que d'être estimé; c'est que jaloux de la gloire du moment * 19. la plûpart des écrivains uniquement attentifs à flatter le goût de leur siecle & de leur nation * 20. ne lui présentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils esperent obtenir argent, considération & même un succès éphémere.

Mais il est des hommes qui le dédaignent. Ce sont ceux qui, transportés en esprit dans l'avenir, & jouissant d'avance des éloges de la considération, de la postérité, craignent de survivre à leur réputation * 21. Ce seul motif leur fait sacrifier la gloire & la considération du moment à l'espoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une considération plus grande. Ces hommes sont rares. Ils ne desirent que l'estime des citoyens estimables.

Qu'importe à Marmontel les censures * 22. de la Sorbonne? Il eût rougi de ses éloges. La couronne tressée par la sottise ne s'ajuste point sur la tête du génie. C'est le nouvel ornement d'architecture dont on avoit en Languedoc cou-

ronné la maiſon quarrée. Un voyageur paſſe devant l'édifice, & s'écrie : » je vois le château d'Arlequin ſur la tête de Céſar.

Qu'on n'imagine cependant pas que le citoyen le plus jaloux d'une eſtime durable, aime, & la gloire, & la vérité même. Si telle eſt la nature de chaque individu qu'il ſoit néceſſité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai eſt toujours en lui ſubordonné à l'amour de ſon bonheur : il ne peut aimer dans le vrai que le moyen d'accroître ſa félicité. Auſſi ne recherche-t-il ni la gloire ni la vérité dans les pays & les gouvernements où l'un & l'autre ſont mépriſés.

Le réſultat de ce Chapitre & du précédent, c'eſt que la fureur de l'envie, le deſir des richeſſes & des talents, l'amour de la conſidération, de la gloire & de la vérité, ne ſont jamais dans l'homme que l'amour de la force & du pouvoir * 23. déguiſé ſous ces noms différents.



CHAPITRE VII.

De la Justice.

LA justice eſt la conſervatrice de la vie, de la liberté des citoyens. Chacun veut jouir de ſes diverſes propriétés. Chacun aime donc la juſtice dans les autres, & veut qu'il ſoit juſte à ſon égard. Mais qui lui feroit deſirer de l'être à l'égard des autres? Aime-t-on la juſtice pour la juſtice même ou pour la conſidération qu'elle procure? C'eſt l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore ſi ſouvent lui-même; on apperçoit tant de contradiction entre ſa conduite & ſes diſcours (*a*) que pour la connoître,

(*a*) En morale comme en religion, il eſt peu de vertueux & beaucoup d'hypocrites. Mille gens ſe parent de ſentiments qu'ils n'ont ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs diſcours? On ne voit en eux que des fripons qui veulent faire des dupes. On doit en général ſe méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop auſteres & ſe donne pour Romain. Il en eſt qui ſe montrent réellement vertueux au moment que la toile ſe leve & qu'ils vont jouer un grand rôle ſur la ſcene de ce monde. Mais dans le déshabillé combien en eſt-il

c'eſt dans ſes actions & dans ſa nature même qu'il le faut étudier.

---

qui conſervent la même honnêteté & ſoient toujourt juſtes ?

Ce qui m'aſſure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'eſt la connoiſſance de leurs loix & de leurs mœurs. Sans cette connoiſſance, la vertu des Romains modernes me feroit ſuſpecter celle des premiers, & je dirois, comme le cardinal de Beſſarion au ſujet des miracles, *que les nouveaux le font douter des anciens.*

L'homme juſte, mais éclairé, ne prétend point aimer la juſtice pour la juſtice même. Eſt-on ſans reproche ? On avoue ſans honte que dans toutes ſes actions, on n'eut jamais que ſon bonheur en vue ; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ſes concitoyens. Peu le placent auſſi heureuſement.



CHAPITRE VIII.

De la Justice considérée dans l'homme de la nature.

POUR juger l'homme, considérons-le dans son état primitif, dans celui d'un Sauvage encore farouche. Est-ce l'équité que ce Sauvage aime & respecte ? Non : mais la force. Il n'a ni dans son cœur d'idée de la justice, ni dans sa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former, & qu'est-ce en effet qu'une injustice ? La violation d'une convention ou d'une loi faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injustice ne précede donc pas l'établissement d'une convention, d'une loi & d'un intérêt commun. Avant la loi, il n'est donc pas d'injustice. *Si non esset lex, non esset peccatum.* Or, que suppose l'établissement des loix ?

1°. La réunion des hommes en une plus ou moins grande société.

2°. La création d'une langue propre à se communiquer un certain nombre d'idées (*a*).

(*a*) Selon M. Locke, « une loi est une regle pres-
» crite aux citoyens avec la sanction de quelque peine
» ou récompense propre à déterminer leurs volontés.

Or, s'il eſt des Sauvages dont la langue ne s'étend point encore au-delà de cinq ou ſix ſons ou cris, la formation d'une langue eſt donc l'œuvre de pluſieurs ſiecles. Juſqu'à cette œuvre accomplie, les hommes ſans conventions & ſans loix, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, eſt un état de malheurs, & le malheur créateur des loix doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais juſqu'à cette acceptation, ſi les hommes ſont malheureux, ils

---

» Toute loi, ſelon lui, ſuppoſe peine & récompenſe » attachée à ſon obſervation ou à ſon infraction. »

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez un peuple policé une convention non encore revêtue de cette ſanction, n'eſt point puniſſable ; cependant il eſt injuſte. Mais pouvoit-il l'être avant l'établiſſement de toutes conventions & la formation d'une langue propre à l'exprimer ? Non, parce que dans cet état, l'homme n'a d'idée, ni de la propriété, ni par conſéquent de la juſtice.

Que nous apprend à ce ſujet l'expérience, à laquelle en morale comme en phyſique, il faut ſoumettre les théories les plus ingénieuſes, & qui ſeule en conſtate la vérité ou la fauſſeté ? C'eſt que l'homme a des idées de la force avant d'en avoir de la juſtice, c'eſt qu'en général il eſt ſans amour pour elle ; c'eſt que même dans les pays policés où l'on parle toujours d'équité, perſonne ne la conſulte qu'il n'y ſoit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou ſupérieur au ſien.

ne font pas du moins injustès. Comment usurper le champ, le verger du propriétaire, & commettre enfin un vol, lorsqu'il n'est encore ni propriétaire, ni partage de champ ou de verger? Avant que l'intérêt public eût déclaré la loi du premier occupant une loi sacrée, quel eût été le plaidoyer d'un Sauvage habitant un canton giboyeux, dont un Sauvage plus fort eût voulu le chasser?

Quel est ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce canton?

A quel titre, diroit le second, prétends-tu le posséder?

Le hazard, répondroit le foible, y a porté mes pas: il m'appartient parce que je l'habite & que la terre est au premier occupant.

Quel est ce droit de premier occupant * 24. répondroit le puissant? Si le hazard t'a le premier conduit en ce lieu, le même hazard m'a donné la force nécessaire pour t'en chasser. Auquel dès deux droits donner la préférence? Veux-tu connoître toute la supériorité du mien? Leve les yeux au ciel; tu vois l'aigle fondre sur la colombe; abaisse-les sur la terre, tu vois le cerf déchiré par le lion. Porte tes regards sur la profondeur des mers, tu vois la dorade dévorée par le requin. Tout dans la nature t'annonce que le foible est la proie du puissant. La force est un

don des dieux. Par elle je posséde tout ce que je puis ravir. En m'armant de ces bras nerveux, le ciel t'a donc déclaré sa volonté. Fuis de ces lieux, cede à la force ou combats * 25.

Que répondre aux discours de ce Sauvage, & quelle injustice lui reprocher ; lorsque le droit du premier occupant n'est pas encore un droit convenu ?

Justice suppose loix établies. Observation de la justice suppose équilibre de la puissance entre les citoyens. Le maintien de cet équilibre est le chef-d'œuvre de la science de la législation. C'est une crainte mutuelle & salutaire qui force les hommes d'être justes les uns envers les autres. Que cette crainte cesse d'être réciproque, alors la justice devient une vertu méritoire & dès-lors la législation d'un peuple est vicieuse. Sa perfection suppose que l'homme est nécessité à la justice.

La justice est inconnue du Sauvage isolé. Si l'homme policé en a quelque idée, c'est qu'il reconnoît des loix. Mais aime-t-il la justice pour elle-même ? C'est à l'expérience à nous en instruire.



CHAPITRE IX.

De la justice considérée dans l'homme & les peuples policés.

QUEL amour l'homme a-t-il pour la justice? Pour le savoir qu'on éleve le citoyen au-dessus de tout espoir & de toute crainte : qu'on le place sur un trône d'Orient.

Assis sur ce trône, il peut lever d'immenses taxes sur ses peuples. Le doit-il? Non. Toute taxe a les besoins de l'état pour objet & pour mesure. Tout impôt perçu au-delà de ses besoins est un vol, une injustice. Point de vérité plus avouée. Cependant malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de despote Asiatique qui ne commette cette injustice, & ne la commette sans remords. Que conclure de ce fait? Que l'amour de l'homme pour la justice, est fondé, ou sur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou sur l'espoir des biens compagnons de l'estime, de la considération & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la justice.

La nécessité où l'on est pour former des hommes vertueux, de punir, de récompenser, d'instituer des loix sages, d'établir une excellente

forme

forme de gouvernement, ſont autant des preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux peuples ce que je dis de l'homme. Deux peuples ſont voiſins, ils ſont à certains égards dans une dépendance réciproque; ils ſont en conſéquence forcés de faire entr'eux des conventions & de créer un droit des gens. Le reſpectent-ils? Oui, tant qu'ils ſe craignent réciproquement; tant qu'une certaine balance de pouvoir ſubſiſte entr'eux. Cette balance eſt-elle rompue? La nation la plus puiſſante viole ſans pudeur ces conventions * 26. Elle devient injuſte, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le reſpect tant vanté des hommes pour la juſtice, n'eſt jamais en eux qu'un reſpect pour la force.

Cependant point de peuple qui dans la guerre ne réclame la juſtice en ſa faveur. J'en conviens. Mais dans quel moment, dans quelle poſition? Lorſque ce peuple eſt entouré de nations puiſſantes, qui peuvent prendre part à ſes querelles. Quel eſt alors l'objet de ſa réclamation? De montrer dans ſon ennemi un voiſin injuſte, ambitieux, redoutable; d'exciter contre lui la jalouſie des autres peuples, de s'en faire des alliés & de ſe fortifier de leurs forces. L'objet d'une nation dans tant d'appels à la juſtice, c'eſt d'accroître ſa puiſſance, & d'aſſurer ſa ſupériorité ſur une

nation rivale. L'amour prétendu des peuples pour la justice, n'est donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'assurer de cette vérité, supposons qu'uniquement occupés de leurs affaires domestiques, les voisins de deux nations rivales, ne puissent prendre part à leurs querelles & leur prêter secours, qu'arrivera-t-il? C'est que sans appel à la justice & sans égard à l'équité, la nation la plus puissante, portera le fer & le feu chez la nation ennemie. Son droit sera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu.

Lorsqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Clusiens; « Quelles offenses, lui dirent les » ambassadeurs Romains, les Clusiens vous ont-» ils faites? » Brennus à cette demande se prit à rire. « Leur offense, répondit-il, c'est le refus » qu'ils font de partager leurs terres avec moi. » C'est la même que vous ont faite jadis, & » ceux d'Albe, & les Fidéantes & les Ardéates; » que vous faisoient naguere les Veïens, les Car-» penates, une partie des Falisques & des Volf-» ques. Pour vous en venger, vous avez pris les » armes, vous avez lavé cette injure dans leur » sang, vous avez asservi leurs personnes, pillé » leurs biens, ruiné leurs villes & leurs cam-» pagnes : & en ceci vous ne leur avez fait ni » tort ni injustice; vous avez obéi à la plus an-

» cienne des loix, qui donne au fort le bien du
» foible, loi souveraine dans la nature, qui
» commence aux Dieux & finit aux animaux.
» Etouffez donc, ô Romains, votre pitié pour
» les Clusiens. La compassion est encore inconnue
» aux Gaulois : ne leur en inspirez pas le senti-
» ment, ou craignez qu'ils n'aient aussi pitié de
» de ceux que vous opprimez ».

Peu de chefs de nations ont l'audace & la franchise de Brennus. Leurs discours seront différents, leurs actions sont les mêmes, & dans le fait, tous ont le même mépris pour la justice * 27.

L'histoire du monde n'est que le vaste recueil des preuves multipliées de cette vérité * 28. Les invasions des Huns, des Goths, des Vandales, des Sueves, des Romains, les conquêtes & des Espagnols, & des Portugais dans l'une & l'autre Inde, enfin nos croisades; tout prouve que dans leurs entreprises, c'est leur force que les nations consultent. Tel est le tableau que nous présente l'histoire. Or le même principe qui meut les nations, doit, & nécessairement & pareillement mouvoir les individus qui les composent. Que la conduite des nations nous éclaire donc sur la nôtre.



CHAPITRE X.

Le particulier comme les nations, n'estime dans la justice que la considération & le pouvoir qu'elle lui procure.

UN homme est-il par rapport à ses concitoyens à-peu-prés dans l'état d'indépendance d'un peuple à l'égard d'un autre ? Cet homme n'aime dans la justice * 29. que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cause en effet, sinon à cet extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour les conquérans ? * 30. Le conquérant, dit le corsaire Démétrius à Alexandre, est un homme qui à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourses, égorge cent mille citoyens, fait en grand le mal que le brigand fait en petit, & qui, plus injuste que ce dernier, est plus nuisible à la société. Le voleur est l'effroi du particulier. Le conquérant est comme le despote, le fléau d'une nation. Qui détermine notre respect pour les Alexandres, les Cortès, & notre mépris pour les Cartouches, les Raffiats ? La puissance des uns & l'impuissance des autres. Dans le brigand, ce n'est pas proprement le crime, mais la foiblesse qu'on mé-

prise. * 31. Le conquérant se présente comme fort. On veut être fort : on ne peut mépriser ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel qu'en tous les cas l'exercice lui en est agréable, parce qu'il lui en rappelle l'existence. Tout homme desire une grande puissance, & tout homme sait qu'il est presque impossible d'être à la fois toujours juste & puissant. On fait sans doute de son pouvoir un usage meilleur ou moins bon, selon l'éducation différente qu'on a reçue ; mais enfin quelque heureuse qu'elle ait été, il n'est point de grand qui ne commette encore des injustices. L'abus du pouvoir est lié au pouvoir, comme l'effet l'est à la cause. Corneille l'a dit :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit * 32.

Ce vers est un axiome moral, confirmé par l'expérience ; & cependant personne ne refuse une grande place, dans la crainte de s'exposer à la tentation prochaine d'une injustice. L'amour de l'équité est donc toujours en nous subordonné à l'amour du pouvoir. L'homme uniquement occupé de lui-même, ne cherche que son bonheur. S'il respecte l'équité, c'est le besoin qui l'y nécessite * 33.

S'éleve-t-il un différent entre deux hommes à-peu-près égaux en force & en puissance ; tous

deux contenus par une crainte réciproque, ont recours à la justice : chacun en réclame la décision. Pourquoi ? Pour intéresser le public en sa faveur, & par ce moyen acquérir une certaine supériorité sur son adversaire.

Mais que l'un de ces deux hommes manifestement plus puissant que l'autre, puisse impunément l'outrager ; alors sourd au cri de la justice, il ne discute plus, il commande. Ce n'est ni l'équité, ni même l'apparence de l'équité qui juge entre le foible & le puissant ; mais la force, le crime & la tyrannie. C'est à ce titre que le divan donne le nom de séditieuses aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement sentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir, je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes, c'est la plus forte.



CHAPITRE XI.

L'amour du pouvoir dans toute eſpece de gouvernement, eſt le ſeul moteur des hommes.

DANS chaque forme de gouvernement, dit M. de Monteſquieu, il eſt un différent principe d'action. « La crainte dans les états deſpotiques, » l'honneur dans les monarchiques, la vertu dans » les républicains ſont ces divers principes mo- » teurs. »

Mais ſur quelle preuve M. de Monteſquieu (*a*)

(*a*) La crainte, dit M. de Monteſquieu, eſt le principe moteur des empires deſpotiques. Il ſe trompe. La crainte n'augmente point, elle affoiblit au contraire le reſſort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une nation que les objets conſtants du deſir de preſque tous ſes citoyens. Or dans les états deſpotiques, il n'en eſt que deux, l'un le deſir de l'argent, l'autre la faveur du prince.

Dans les deux autres formes de gouvernement, il eſt, ſelon le même écrivain, deux autres principes de mouvement d'une nature, dit-il, très-différente; l'un eſt l'honneur : il s'applique aux états monarchiques; l'autre eſt la vertu : il n'eſt applicable qu'aux républiques.

fonde-t-il cette assertion ? Est-il bien vrai que la crainte, l'honneur & l'amour de la vertu soient réellement les forces motrices & différentes des divers gouvernements ? Ne pourroit-on pas au contraire assurer qu'une cause unique, mais variée dans ses applications, est également le principe

---

Les mots *honneur* & *vertu* ne sont pas, il est vrai, parfaitement synonimes. Cependant si celui d'*honneur* rappelle toujours à l'esprit l'idée de quelque vertu, ces mots ne different donc entr'eux que dans l'étendue de leur signification. L'honneur & la vertu sont donc des principes de même nature.

Si M. de Montesquieu ne se fût pas proposé de donner à chaque forme de gouvernement un principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce principe est l'amour du pouvoir, par conséquent l'intérêt personnel diversement modifié selon les différentes constitutions des états & leurs diverses législation. Si la vertu, comme il le dit, est le principe d'activité des états républicains, ce n'est du moins que dans des républiques pauvres & guerrieres. L'amour de l'or & du gain est celui des républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les gouvernements l'homme obéit à son intérêt, mais que son intérêt n'est pas le même dans tous. Plus on examine à cet égard les mœurs des peuples, plus on s'assure que c'est à leur législation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les principes de M. de Montesquieu sur cette question me paroissent plus brillants que solides.

d'activité de tous les empires, & que M. de Montesquieu moins frappé du brillant de sa division, eût plus scrupuleusement discuté cette question, il fût parvenu à des idées plus profondes, plus claires & plus générales; il eût apperçu dans l'amour du pouvoir le principe moteur de tous les citoyens; il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit en tous les siecles & dans tous les pays rapporter la conduite différente des hommes. En effet, dans toute nation le pouvoir est ou comme à Maroc & en Turquie, concentré dans un seul homme, ou comme à Venise & en Pologne, reparti entre plusieurs, ou comme à Sparte, à Rome & en Angleterre, partagé dans le corps entier de la nation. Conséquemment à ces diverses répartitions de l'autorité, on sent que tous les citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes, & cependant se proposer tous le même objet; c'est-à-dire, celui de plaire à la puissance suprême, de se la rendre favorable & d'obtenir par ce moyen quelque portion ou émanation de son autorité.

Du gouvernement d'un seul.

Le gouvernement est-il purement arbitraire? La suprême puissance réside dans les seules mains du sultan. Ce sultan communément mal-élevé,

accorde-t-il sa protection à certains vices, est-il sans humanité, sans amour de la gloire, sacrifie-t-il à ses caprices le bonheur de ses sujets? Les courtisans uniquement jaloux de sa faveur, modelent leur conduite sur la sienne, ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le despote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce pays on ne voit ni Timoléons, ni Léonidas, ni Regulus, &c. De tels citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de considération & de respect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grece, où l'homme vertueux assuré de l'estime nationale, ne voyoit rien au-dessus de lui.

Dans un état despotique quel respect auroit-on pour un homme honnête? Le sultan, unique dispensateur des récompenses & des punitions, concentre en lui toute la considération. L'on n'y brille que de son éclat réfléchi, & le plus vil favori y marche égal au héros. Dans tout gouvernement de cette espece, il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du despote souvent contraire à l'intérêt public, y doit obscurcir toute idée de vertu; & l'amour du pouvoir, ce principe moteur du citoyen, n'y peut former des hommes justes & vertueux.

Du gouvernement de plusieurs.

Dans ces gouvernements la suprême puissance est entre les mains d'un certain nombre de grands. Le corps des nobles est le despote * 34. L'objet de ces nobles est de retenir le peuple dans une pauvreté & un asservissement honteux & inhumain. Or pour leur plaire, pour en être protégé & mériter leur faveur, que faire? Entrer dans leurs vues, favoriser leur tyrannie, sacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille nation, il est encore impossible que l'amour du pouvoir produise des hommes justes & de bons citoyens.

Du gouvernement de tous.

Le pouvoir suprême est-il dans un état également reparti entre tous les ordres de citoyens? La nation est le despote. Que desire-t-elle? Le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on sa faveur? Par les services qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre est juste & vertueuse; alors l'amour de pouvoir, principe moteur des citoyens, doit les nécessiter à l'amour de la justice & des talents.

Quel est le produit de cet amour? La félicité publique.

La puissance suprême partagée dans toutes les classes des citoyens, est l'ame qui, répandue également dans tous les membres d'un état, le vivifie, le rend sain & robuste.

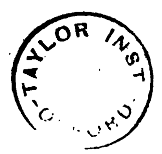
Qu'on ne s'étonne donc point si cette forme de gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les citoyens libres & heureux n'y obéissent qu'à la législation qu'eux-mêmes se sont donnée; ils ne voient au-dessus d'eux que la justice & la loi; ils vivent en paix, parce qu'au moral, comme au physique, c'est l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu? N'existe-t-il plus de dépendance entre les diverses classes de citoyens? Est-il, ou comme en Perse un homme, ou comme en Pologne un corps de grands dont l'intérêt s'isole de celui de leur nation? L'on n'y rencontre que des oppresseurs & des opprimés; & les citoyens se partagent en deux classes, l'une d'esclaves & l'autre de tyrans.

Si M. de Montesquieu eût médité profondément ces faits, il eût senti qu'en tous les pays, les hommes sont unis par l'amour du pouvoir, mais que ce pouvoir s'obtient par des moyens divers, selon que la puissance suprême, ou se réunit comme en Orient, dans les mains d'un seul, ou se divise comme en Pologne dans le corps des grands, ou se partage comme à Rome

& à Sparte dans les divers ordres de l'état ; que c'eſt à la maniere différente dont le pouvoir s'acquiert, que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus, & qu'ils n'aiment point la juſtice pour la juſtice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité, eſt la baſſeſſe avec laquelle les rois eux-mêmes honorerent l'injuſtice dans la perſonne de Cromwel. Ce Cromwel inſtrument aveugle & criminel de la liberté future de ſon pays, n'étoit qu'un brigand injuſte & redoutable. Cependant à peine eſt-il nommé protecteur, que tous les princes chrétiens courtiſent ſon amitié, tous s'efforcent par leurs députations & leurs ambaſſadeurs de légitimer, autant qu'il eſt en eux, les crimes de l'uſurpateur. Perſonne alors ne s'indigna de la baſſeſſe avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injuſtice n'eſt donc jamais mépriſée que dans le foible. Or ſi le principe moteur des monarques & des nations entieres l'eſt des individus qui les compoſent, on peut donc aſſurer, qu'uniquement occupé d'accroître ſa conſidération, l'homme n'aime dans la juſtice que la puiſſance & la félicité qu'elle lui procure.

C'eſt à ce même motif qu'il doit ſon amour pour la vertu.



CHAPITRE XII.

De la vertu.

LE mot *vertu*, également applicable à la *prudence*, au *courage*, (*a*) à la charité n'a donc qu'une ſignification incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'eſprit l'idée confuſe de quelque qualité utile à la ſociété.

Lorſque les qualités de cette eſpece ſont communes au plus grand nombre des citoyens, une nation eſt heureuſe au dedans, redoutable au dehors & recommandable à la poſtérité. La vertu toujours utile aux hommes, par conſéquent toujours reſpectée, doit au moins en certains pays réfléchir pouvoir & conſidération ſur le vertueux. Or c'eſt cet amour de la conſidération qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu. Chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phraſe eſt dans la bouche de tous & dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'auſ-

(*a*) *Virtus*, dit Cicéron, eſt un dérivé du mot *vis*. Sa ſignification naturelle eſt *fortitudo*. Auſſi a-t-il en Grec la même racine. Force & courage ſont les premieres idées que les hommes purent ſe former de la vertu.

tere Anachorette à jeûner, prendre le cilice & la discipline? l'espoir du bonheur éternel; il craint l'Enfer & desire le Paradis.

Plaisir & douleur, ces principes productifs des vertus monacales, sont aussi les principes des vertus patriotiques. L'espoir des récompenses les fait éclore. Quelqu'amour désintéressé qu'on affecte pour elles, *sans intérêt d'aimer la vertu, point de vertu.* Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ses discours, mais dans ses actions. Quand je parle, je mets un masque : quand j'agis, je suis forcé de l'ôter. Ce n'est plus alors sur ce que je dis, c'est sur ce que je fais que l'on me juge : & l'on me juge bien.

Qui plus que le clergé prêcha l'amour de l'humilité & de la pauvreté? Et qui mieux que l'histoire même du clergé prouve la fausseté de cet amour?

En Baviere, l'électeur, dit-on, a pour l'entretien de ses troupes, de ses Justices & de sa cour, moins de revenu que le clergé pour l'entretien de ses prêtres. Cependant en Baviere, comme par-tout ailleurs, le clergé prêche la vertu de pauvreté. C'est donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour savoir le cas réel qu'on fait de la vertu, supposons-la réléguée près d'un prince dont elle

ne puisse attendre ni grace, ni faveur. Quel respect à sa cour aura-t-on pour la vertu? Aucun. On n'y peut estimer que la bassesse, l'intrigue & la cruauté déguisées sous les noms de décence, de sagesse & de fermeté. Un visir y donne-t-il audience? Les grands prosternés à ses pieds, daigneront à peine jeter un regard sur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces courtisans est forcé; c'est un effet de leur crainte: soit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces courtisans, ajoutera-t-on, méprisent l'idole qu'ils encensent. Il n'en est rien. On hait le puissant, on ne le méprise point. Ce n'est pas la colere du géant, c'est celle du Pigmée qu'on dédaigne. Son impuissance le rend ridicule. Quelque chose qu'on dise, l'on ne méprise point réellement ce qu'on n'ose mépriser en face. Le mépris secret prouve foiblesse, & celui dont on se targue en pareil cas n'est que la venterie d'une vaine impuissante.

* 35. L'homme en place est le géant moral; il est toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu est passager; celui qu'on rend à la force est éternel. Dans les forêts, c'est le lion & non le cerf qu'on respecte. La force est tout sur la terre. La vertu sans crédit s'y éteint. Si dans les siecles d'oppression elle a quelquefois jeté le plus grand éclat, si lorsque Thebes & Rome

gémissoient

gémissoient sous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus, naissent & s'arment, c'est que le sceptre étoit encore incertain dans les mains du tyran; c'est que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la grandeur & à la puissance. N'y fraie-t-elle plus de route? Le tyran s'est-il à la faveur du luxe & de la mollesse, affermi sur le trône? A-t-il plié le peuple à la servitude? Il ne naît plus alors de ces vertus sublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore si utiles à l'Univers. Le germe de l'Héroïsme est étouffé.

En Orient une vertu mâle seroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plaideroit la cause du peuple y passeroit pour séditieux.

Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec son armée; le ravage & la désolation le suit. Un Indien courageux l'arrête: « O Thamas, lui » dit-il, es-tu Dieu? agis donc en Dieu: es-tu » prophête? conduis-nous dans la voie du sa- » lut: es-tu roi? cesse d'être barbare; que par » toi le peuple soit protégé & non détruit. Je » ne suis point, lui répond Thamas, un Dieu, » pour agir en Dieu; un prophête, pour mon- » trer la voie du salut; un roi, pour rendre les » peuples heureux. Je suis un homme envoyé » dans la colere du ciel pour visiter les na-

» tions * 36. » Le discours de l'Indien fut traité de séditieux, * 37 & la réponse de Thamas applaudie de l'armée. ---

S'il est au théâtre un caractere généralement admiré, c'est celui de Léontine. Cependant quelle estime à la cour d'un Phocas, auroit-on pour un pareil caractere? Sa magnanimité effraieroit les favoris, & le peuple à la longue toujours l'écho des grands, en condamneroit la noble audace.

Vingt-quatre heures de séjour dans une cour d'Orient prouvent ce que j'avance. La fortune & le crédit y sont seuls respectés. Comment y aimer la vertu? Comment la connoître? Pour s'en former des idées nettes * 38. il faut habiter un pays où l'utilité publique soit l'unique mesure du mérite des actions humaines. Ce pays est encore inconnu des géographes. Mais les Européens, dira-t-on, sont du moins à cet égard très-différents des Asiatiques. S'ils ne sont pas libres, du moins ne sont-ils pas encore entiérement dégradés par l'esclavage. Ils peuvent donc encore aimer & connoître la vertu.



CHAPITRE XIII.

De la maniere dont la plupart des Européens considerent la vertu.

LA plupart des peuples de l'Europe honorent la vertu dans la spéculation : c'est un effet de leur éducation Ils la méprisent dans la pratique : c'est un effet de la forme de leurs gouvernements.

Si l'Européen admire dans l'histoire, applaudit au théâtre des actions généreuses auxquelles l'Asiatique seroit souvent insensible, c'est, comme je viens de le dire, l'effet de son instruction.

L'étude de l'histoire Grecque & Romaine en fait partie. A cette lecture quelle ame encore sans intérêt & sans préjugés ne se sent pas affectée des mêmes sentiments patriotiques qui jadis animoient les anciens héros ! L'adolescence ne refuse point son estime à des vertus qui, consacrées par le respect universel, ont été célébrées dans tous les siecles par les écrivains les plus illustres.

Faute de la même instruction, l'Asiatique n'éprouve pas les mêmes sentiments & ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands hommes. Si l'Européen les admire

ſans les imiter, c'eſt qu'en preſqu'aucun gouvernement ces vertus ne conduiſent point aux grandes places & qu'on n'eſtime réellement que le pouvoir.

Qu'on me préſente dans l'hiſtoire ou ſur le théâtre un grand homme Grec, Romain, Breton ou Scandinave, je l'admirerai. Les principes de vertu reçus dans mon enfance, m'y forceront : je me livrerai d'autant plus volontiers à ce ſentiment que je ne me comparerai point à ce héros. Que ſa vertu ſoit forte & la mienne foible, je m'en déguiſerai la foibleſſe ; je rejetterai ſur la différence des lieux, des temps & des circonſtances, celles que je remarque entre lui & moi. Mais ſi ce grand homme eſt mon concitoyen, pourquoi ne l'imitai-je point dans ſa conduite ? Sa préſence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger ? Je me venge : je blâme en lui ce que je reſpecte dans les anciens. J'inſulte à ſes actions généreuſes : je le punis de ſon mérite & je mépriſe du moins hautement en lui ſon impuiſſance.

Ma raiſon qui juge la vertu des morts, me contraint d'eſtimer dans la ſpéculation les héros qui ſe ſont rendus utiles à leur patrie. Le tableau de l'héroïſme ancien produit un reſpect involontaire dans toute ame qui n'eſt point encore entiérement dégradée. Mais dans mon concitoyen

cet héroïſme m'eſt odieux. J'éprouve en ſa préſence deux ſentiments contradictoires, l'un d'eſtime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulſions différentes, je hais le héros vivant; je dreſſe un trophée ſur ſa tombe, & ſatisfais ainſi mon orgueil & ma raiſon. Lorſque la vertu eſt ſans crédit, ſon impuiſſance me met en droit de la mépriſer & j'en profite. La foibleſſe attire l'inſulte * 39. & le dédain.

Pour être honoré de ſon vivant, il faut être fort * 40. Auſſi le pouvoir eſt-il l'unique objet du deſir des hommes. Qu'ils aient à choiſir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Ariſtide; c'eſt au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les critiques, le caractere d'Énée eſt plus juſte & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration? C'eſt qu'Achille eſt fort; c'eſt qu'on deſire encore plus d'être puiſſant que juſte, & qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'eſt toujours le pouvoir & la conſidération que l'on recherche. Pourquoi exiger au théâtre que la vertu y triomphe toujours du vice? Qui fut l'inventeur de cette regle? Le ſentiment intérieur & confus, qu'on n'aime dans la vertu que la conſidération qu'elle procure. Les hommes ne ſont vraiment jaloux

que de commander, & c'eſt cet amour de la puiſſance qui fournit au légiſlateur le moyen de les rendre & plus fortunés & plus vertueux.

CHAPITRE XIV.

L'amour du pouvoir eſt dans l'homme la diſpoſition la plus favorable à la vertu.

SI la vertu étoit en nous l'effet, ou d'une organiſation particuliere, ou d'une grace de la divinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organiſés par la nature, ou prédeſtinés par le ciel pour être vertueux. Les loix bonnes ou mauvaiſes, la forme plus ou moins parfaite des gouvernements n'auroient que peu d'influence ſur les vertus des peuples. Les ſouverains ſeroient dans l'impuiſſance de former de bons citoyens; & l'emploi ſublime de légiſlateur ſeroit, pour ainſi dire, ſans fonction. Qu'on regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un deſir commun à tous; (tel eſt le deſir de commander) le légiſlateur pouvant toujours attacher eſtime, richeſſe, enfin puiſſance, ſous quelque dénomination que ce ſoit, à la pratique des vertus, il peut toujours y néceſſiter les hommes. Dans une excellente légiſlation les ſeuls

vicieux feroient les fous. C'eſt donc toujours à l'abſurdité plus ou moins grande des loix qu'il faut en tout pays attribuer la plus ou moins grande ſtupidité ou méchanceté des citoyens.

Le ciel en inſpirant à tous l'amour du pouvoir leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naiſſent vertueux, ſi tous naiſſent ſuſceptibles d'une paſſion qui peut les rendre tels.

Cette vérité clairement expoſée, c'eſt au légiſlateur, c'eſt aux magiſtrats à découvrir enſuite dans l'amour univerſel des hommes pour la puiſſance, les moyens d'aſſurer la vertu des citoyens & le bonheur des peuples.

Quant à moi j'ai rempli ma tâche, ſi j'ai prouvé que l'homme rapporte & rapportera toujours ſes deſirs, ſes idées & ſes actions à ſa félicité ; que l'amour de la vertu eſt en lui toujours fondé ſur le deſir du bonheur ; qu'il n'aime dans ſa vertu que la richeſſe & la conſidération qu'elle lui procure, & qu'enfin juſqu'au deſir de la gloire, tout n'eſt dans l'homme qu'un amour déguiſé du pouvoir. C'eſt dans ce dernier amour que ſe cache encore le principe de l'intolérance. Il en eſt de deux eſpeces, l'une civile, l'autre religieuſe.

CHAPITRE XV.

De l'intolérance civile.

L'Homme naît entouré de peines & de plaisirs. S'il desire l'épée du pouvoir, c'est pour écarter les unes & conquérir les autres. Altéré de puissance, sa soif à cet égard est insatiable. Non content de commander à sa nation, il veut encore commander à ses opinions. Il n'est pas moins jaloux de s'emparer de la raison de ses concitoyens, que le conquérant d'envahir les trésors & les provinces de ses voisins.

Il ne se croit vraiment maître que de ceux dont il s'asservit les esprits. Il emploie à cet effet la force : elle soumet à la longue la raison. Les hommes finissent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raisonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les monarques est toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penser comme eux, c'est mettre une borne à leur autorité : c'est annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel est en certain pays le crime le plus sévérement puni ? La contradiction. Quel forfait

fit en France inventer le ſupplice Oriental de la cage de fer ? Quel infortuné y renferma-t-on ? fût-ce le militaire lâche & ſans génie qui dirigea mal un ſiege, défendit mal une place & qui par ineptie, jalouſie ou trahiſon, laiſſa ravager les provinces qu'il pouvoit couvrir ? fût-ce le miniſtre qui ſurchargea le peuple d'impôts * 41. & dont les édits furent deſtructifs du bonheur public ? Non : le malheureux condamné à ce ſupplice fut un gazettier d'Hollande qui critiquant peut-être trop amérement les projets de quelques miniſtres François, * 42. fit rire l'Europe à leurs dépens * 43.

Quel homme en Eſpagne, en Italie, fait-on pourrir dans les cachots ? Eſt-ce le juge qui vend la juſtice, le gouverneur qui méſuſe de ſon pouvoir ? Non : mais le colporteur qui vend pour vivre quelques livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté eccléſiaſtique. A qui dans certaines contrées donne-t-on le nom de mauvais citoyen ? eſt-ce au fripon qui vole & diſſipe la caiſſe nationale ? de tels forfaits preſque toujours impunis, trouvent par-tout des protecteurs. Celui-là ſeul eſt mauvais citoyen qui dans une chanſon ou une épigramme, a ri de la friponnerie ou de la frivolité * 44. d'un homme en place.

J'ai vu des pays où le diſgracié n'eſt pas celui

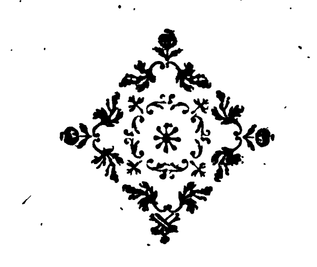
qui fait le mal, mais celui qui révele son auteur. Met-on le feu à la maison? C'est l'accusateur qu'on châtie & l'incendiaire qu'on caresse. Dans de tels gouvernements souvent le plus grand des crimes est l'amour de la patrie & la résistance aux ordres injustes du puissant.

Pourquoi le mérite est-il toujours suspect au ministre inepte? d'où naît sa haine pour les gens de lettres? * 45. De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ses méprises. * 46.

Sous le nom de fous l'on attachoit jadis des sages à la personne des princes, & sous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité. * 47. Ces fous déplurent: leur charge a par-tout été supprimée; & c'est peut-être la seule réforme générale que les souverains aient faite dans leur maison. Ces fous sont les derniers sages qu'on ait soufferts auprès des grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire? parler comme eux & les fortifier dans leurs erreurs. Ce rôle n'est pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & pense d'après lui: les grands le savent & l'en haïssent. Ils sentent à cet égard la borne de leur autorité. C'est aux hommes de cette espece qu'il est sur-tout défendu de penser & d'écrire sur les matieres d'administration. Qu'en arrive-t-il? c'est que privés du

conſeil de gens inſtruits, les rois ſacrifient à la crainte momentanée de la contradiction, leur puiſſance réelle & durable. En effet ſi le prince n'eſt fort que de la force de ſa nation ; ſi la nation n'eſt forte que de la ſageſſe de ſon adminiſtration ; & ſi les hommes chargés de cette adminiſtration ſont néceſſairement tirés du corps de la nation, il eſt impoſſible dans un gouvernement où l'on perſécute l'homme qui penſe, où l'on aveugle tous les citoyens, que la nation produiſe de grands miniſtres. Le danger de s'inſtruire y détruit l'inſtruction, & le peuple gémit ſous le ſceptre de cette orgueilleuſe ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune, & le deſpote & ſa nation. * 48.

L'intolérance de cette eſpece eſt un écueil où ſe briſent tôt ou tard les plus grands empires.



CHAPITRE XVI.

L'intolérance est souvent fatale aux princes.

LE pouvoir & le plaisir présent sont souvent destructifs du plaisir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un prince désire-t-il des sujets sans idées, sans énergie, sans caractere, * 49. enfin des automates, toujours obéissants à l'impression qu'il leur donne ? S'il parvient à les rendre tels, il sera puissant au dedans, foible au dehors : il sera le tyran de ses sujets & le mépris de ses voisins.

Telle est la position du despote. Qui la lui fait désirer ? l'orgueil du moment. Il se dit à lui-même, c'est sur mes peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir : c'est donc leur résistance & leur contradiction qui rappellant plus souvent à ma mémoire l'idée de mon impuissance, me seroit la plus insupportable. S'il défend en conséquence la pensée à ses sujets, il déclare par cet acte qu'indifférent à la grandeur & à la félicité de sa nation, peu lui importe de mal gouverner, mais beaucoup de gouverner sans contradiction. Or du moment où le fort a parlé, le foible se

tait, s'abrutit & cesse de penser, parce qu'il ne peut communiquer ses pensées.

Mais, dira-t-on, si l'engourdissement dans lequel la crainte retient les esprits, est nuisible à un état, faut-il en conclure que la liberté de penser & d'écrire soit sans inconvénient?

En Perse, dit Chardin, on peut, jusques dans les cafés, parler hautement & censurer impunément le Visir. Le ministere qui veut être averti du mal qui se fait, sait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut-être en Europe est-il des pays plus barbares que la Perse.

Mais encore du moment où le citoyen pourra tout penser, tout écrire, que de livres faits sur des matieres qu'il n'entendra pas! Que de sottises les écrivains ne diront-ils pas! Tant mieux: ils en laisseront moins à faire aux Visirs. La critique relevera les erreurs du l'auteur: le public s'en moquera; c'est toute la punition qu'il mérite. Si la législation est une science, sa perfection doit être l'œuvre du temps & de l'expérience. En quelque genre que ce soit, un excellent livre en suppose une infinité de mauvais. Les tragédies de la passion durent précéder celles d'Héraclius, de Phedre, de Mahomet, &c. Que la presse cesse d'être libre, * 50. l'homme en place non averti de ses fautes, en commettra sans cesse de nouvelles. Il fera presque toutes les sottises que

l'écrivain eût dit. * 51. Or il importe peu à une nation qu'un auteur dise des sottises ; c'est tant pis pour lui : mais il lui importe beaucoup que le ministre n'en fasse point ; c'est tant pis pour elle.

La liberté de la presse n'a rien de contraire à l'intérêt général : * 52. Cette liberté est dans un peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes sont chargés de l'entretenir ? Les gens en place. Qu'ils veillent d'autant plus soigneusement à sa conservation, qu'une fois éteinte, il est presque impossible de la rallumer. Un peuple déja policé tombe-t-il dans l'abrutissement, quel remede à ce mal ! Nul autre que la conquête : elle seule peut redonner de nouvelles mœurs à ce peuple, & le rendre de nouveau célebre & puissant. Un peuple est-il avili ? qu'ils soit conquis. C'est le vœu d'un citoyen honnête, d'un homme qui s'intéresse à la gloire de sa nation, qui se croit grand de sa grandeur & heureux de son bonheur. Le vœu du despote n'est pas le même, parce qu'il ne se confond point avec ses esclaves ; parce qu'indifférent à leur gloire comme à leur bonheur, il n'est touché * 53. que de leur servile obéissance.

Le Sultan aveuglément obéi est content. Que d'ailleurs ses sujets soient sans vertus, que l'empire s'affoiblisse, qu'il périsse par la consomption,

peu lui importe : il ſuffit que la durée de la maladie en cache la véritable cauſe, & qu'on ne puiſſe en accuſer l'ignorance du médecin. La ſeule crainte des Sultans & de leurs Viſirs, c'eſt une convulſion ſubite dans l'empire. Il en eſt des Viſirs comme des chirurgiens; leur unique deſir, c'eſt que l'état & le malade n'expirent point entre leurs mains. Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du regime qu'ils preſcrivent, leur réputation eſt ſauve; ils s'en inquietent peu.

Dans les gouvernements arbitraires, l'on ne s'occupe que du moment préſent. On ne demande point au peuple induſtrie & vertu, mais ſoumiſſion & argent. Semblable à l'araignée qui ſans ceſſe entoure de nouveaux fils l'inſecte dont elle fait ſa proie, le Sultan, pour dévorer plus tranquillement ſes peuples, * 54. les charge chaque jour de nouvelles chaînes. A-t-il enfin, par la crainte, ſuſpendu en eux tout mouvement; quel ſecours en attendre contre l'attaque d'un voiſin puiſſant? Mais le ſultan ne prévoit-il pas qu'en conſéquence lui & ſes ſujets ſubiront bientôt le joug du vainqueur? Le deſpotiſme ne prévoit rien.

Toute remontrance l'importune & l'irrite. C'eſt l'enfant mal élevé, il mord dans le fruit empoiſonné & bat la mere qui le lui arrache. Quel cas ſous ſon regne fait-on d'un citoyen vrai

& courageux ? C'eſt un fou qu'on punit comme tel * 55. Quel cas ſous ce même regne fait-on d'un citoyen bas & vil * 56. C'eſt un ſage qu'on récompenſe comme tel. Les ſultans veulent-ils être flattés ? * 57. Ils le ſont. Qui peut ſe refuſer conſtamment à leurs deſirs ? Qui peut ſous un pareil gouvernement s'intéreſſer vivement au bonheur public ? Seroient-ce quelques ſages répandus çà & là dans un empire ? On eſt ſourd à leur conſeil. Leurs lumieres n'éclairent perſonne. Ce ſont des lampes dans des tombeaux. A qui le deſpote ſe confie-t-il ? A des hommes qui, vieillis dans les antichambres, en ont l'eſprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipiterent les Stuards à leur ruine. « Quelques prélats, dit » un illuſtre Anglais, s'étant apperçus de la bi» gotte foibleſſe de Jacques I, en profiterent, » pour lui perſuader que la tranquillité publique » dépendoit de l'uniformité du culte, c'eſt-à» dire, de certaines cérémonies religieuſes. Jac» ques le crut, tranſmit cette opinion à ſes deſ» cendants. Quelles en furent les ſuites ? L'exil » & la ruine de ſa maiſon.

» Lorſque le ciel, dit Velleïus Paterculus, » veut châtier un ſouverain, il lui inſpire le » goût de la flatterie * 58. & la haine de la con» tradiction. Au même inſtant l'entendement du » ſouverain s'obſcurcit ; il fuit la ſociété des

» ſages,

» ſages, marche dans les ténebres, tombe dans » les abymes, & ſelon le proverbe latin, paſſe » de la fumée dans le feu. » Si tels ſont les ſignes de la colere du ciel, contre quel ſultan n'eſt-il pas irrité ? Qui d'entr'eux choiſit ſes favoris parmi les citoyens les plus vrais & les plus éclairés. Le philoſophe Anacharſis, dira-t-on, flatta baſſement un roi de Chypre. Il fut par l'ordre du prince pilé dans un mortier : oui, mais ce mortier s'eſt perdu.

« De quelle maniere parle-t-on de moi & de » mon gouvernement, diſoit un empereur de la » Chine à Confucius ? Chacun, répond le phi» loſophe, ſe tait, tous gardent un morne ſi» lence. C'eſt ce que je deſire, reprend l'em» pereur. Et c'eſt ce que vous devriez craindre, » replique le philoſophe. Le malade flatté eſt » abandonné : ſa fin eſt prochaine. Il faut révéler » au monarque les défauts de ſon eſprit, comme » les maladies de ſon corps. Sans cette liberté, » l'état & les princes ſont perdus. » Cette réponſe déplut à l'empereur. Il vouloit être loué. L'intérêt préſent de l'orgueil l'emporte preſque toujours ſur tout intérêt à venir, & les peuples ſont princes en ce point.

CHAPITRE XVII.

La flatterie n'est pas moins agréable aux peuples qu'aux souverains.

LES peuples veulent, comme les rois, être courtisés & flattés. La plupart des orateurs d'Athenes n'étoient que des vils adulateurs de la populace. Prince, nation, particulier, * 59. tout est avide d'éloges. A quoi rapporter ce desir universel ? A l'amour du pouvoir.

Qui me loue, réveille en moi l'idée de puissance à laquelle se joint toujours l'idée du bonheur.

Qui me contredit rappelle au contraire à mon souvenir l'idée de foiblesse à laquelle se joint toujours l'idée du malheur. Le desir de la louange est commun à tous: mais trop sensibles à cette louange, les peuples ont quelquefois donné le nom de bons patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante avec transport les vertus de sa nation, mais qu'on ne soit pas aveugle sur ces vices. L'éleve le plus vraiment aimé, n'est pas le plus loué. Le véritable ami n'est point adulateur.

Les particuliers ne sont que trop portés à vanter les vertus de leurs concitoyens; ils sont

cause commune avec eux. Norte adulation pour nos compatriotes, n'est point la mesure de notre amour pour la patrie. En général point d'homme qui n'aime sa nation. L'amour des François est naturel au François. Pour devenir mauvais citoyen, il faut que détachant mon intérêt de l'intérêt public, les loix me rendent tel.

L'homme vertueux se reconnoît au desir qu'il a de rendre encore, s'il est possible, ses concitoyens & plus illustres & plus heureux. En Angleterre les vrais patriotes sont ceux qui s'élevent avec le plus de force contre les abus du gouvernement. En Portugal à qui donne-t-on ce même titre? à celui qui loue le plus bassement l'homme en place: & cependant quel citoyen! quel patriote!

C'est à cette connoissance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie & de notre haine pour la contradiction, qu'on doit la solution d'une infinité de problêmes moraux, inexplicables sans cette connoissance. Pourquoi toute vérité nouvelle est-elle d'abord si mal accueillie? c'est que toute vérité de cette espece contredit toujours quelqu'opinion généralement accréditée, prouve la foiblesse ou la fausseté d'une infinité d'esprits, & qu'une infinité de gens par conséquent ont intérêt de haïr & d'en persécuter l'auteur.

Le frere Côme perfectionne l'instrument de la taille, il opere d'une maniere nouvelle : cette maniere est à la fois moins dangereuse & moins douloureuse. Qu'importe ? L'orgueil des Chirurgiens fameux en est humilié ; ils le persécutent, veulent le bannir de France ; ils sollicitent une lettre de cachet, & le hazard veut qu'on la refuse.

Si l'homme de génie est presque par-tout plus vivement poursuivi que l'assassin, c'est que l'un n'a que les parents de l'assassiné, & l'autre tous ses concitoyens pour ennemis.

J'ai vu une dévote demander à la fois au ministre la grace d'un voleur & l'emprisonnement d'un janséniste & d'un Déiste. Quel motif la déterminoit ? son orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers qu'on vole & qu'on assassine, pourvu que ce ne soit ni moi ni mon confesseur ! ce que je veux, c'est qu'on ait de la religion ; c'est que le Déiste par ses raisonnemens ne blesse plus ma vanité.

Nous éclaire-t-on ? on nous humilie. Porte-t-on la lumiere au nid des petits hiboux, son éclat les importune : ils crient. Les hommes médiocres sont ces petits hiboux. Qu'on leur présente quelques idées claires & lumineuses, ils crieront qu'elles sont dangereuses, fausses * 60 & punissables.

Sous quel prince & dans quel pays eſt-on impunément grand homme ? En Angleterre, ou ſous le regne d'un Trajan ou d'un Frédéric. Dans toute autre forme de gouvernement, ou ſous tout autre ſoûverain, la récompenſe des talens, c'eſt la perſécution. Les idées fortes & grandes ſont preſque par-tout proſcrites. Les auteurs les plus généralement lus, ſont ceux qui rendent d'une maniere neuve & ſaillante les idées communes. Ils ſont loués parce qu'ils ne ſont pas louables, parce qu'ils ne contrediſent perſonne. La contradiction inſupportable à tous l'eſt ſurtout aux grands. A quel degré n'alluma-t-elle pas la fureur de Charles-Quint contre les Luthériens ? Ce prince, dit-on, ſe repentit de les avoir perſécutés. Soit : mais dans quel moment ? Lorſqu'après avoir abdiqué l'empire, il vivoit dans la retraite. J'ai, diſoit-il alors, trente montres ſur ma table, & pas deux qui marquent au même inſtant préciſément la même heure. (*a*) Comment donc imaginer qu'en fait de religion, je ferois penſer tous les hommes de la même

(*a*) Un domeſtique de Charles-Quint entre étourdiment dans ſa cellule, renverſe une table & briſe les trente montres poſées deſſus. Charles ſe prend à rire ; plus heureux que moi, dit-il au domeſtique, tu trouves enfin le ſeul moyen de les mettre d'accord.

maniere. Quelle étoit ma folie & mon orgueil ! Plût au ciel que Charles-Quint eût fait plutôt cette réflexion ! il eût été plus juſte, plus tolérant & plus vertueux. Que de ſemences de guerres il eût étouffé ! Que de ſang humain il eût épargné !

Nul prince, nul homme même n'aſſigne des bornes à ſon pouvoir. Ce n'eſt point aſſez de régner ſur un peuple, de commander aux idées de ſes concitoyens, on veut encore commander à leurs goûts. M. Rouſſeau n'aime point la muſique françoiſe. Son ſentiment eſt ſur ce point d'accord avec celui de toutes les nations de l'Europe. Il le déclare dans un ouvrage; mille voix s'élevent contre lui; il faut le faire pourrir dans un cachot. On ſollicite une lettre de cachet, & le miniſtre heureuſement trop ſage pour l'accorder, ne veut point expoſer la nation françoiſe à ce ridicule.

Point d'attentats auxquels ne ſe porte l'intolérance humaine. Prétendre ſur ce point corriger l'homme, c'eſt vouloir qu'il préfere les autres à lui, c'eſt vouloir changer ſa nature. Le ſage ne veut pas l'impoſſible. Il ſe propoſe de déſarmer & non de détruire l'intolérance. Mais qui peut l'enchaîner ? une crainte réciproque. Que deux hommes égaux en force different d'opinions, aucun d'eux ne s'inſulte, parce qu'on

offense rarement celui qu'on croit ne pouvoir impunément offenser.

A quelles causes attribuer entre militaires la politesse des disputes ? à la crainte du duel. Entre les gens de lettres, à quelle cause attribuer cette même politesse ? à la crainte du ridicule. Nul ne veut être confondu avec les pédans de college. Or qu'on juge par ces deux exemples, de ce que produiroit sur les citoyens la crainte encore plus efficace des loix.

Des loix séveres peuvent réprimer l'intolérance comme le vol. Que libre dans mes goûts & mes opinions, la loi me défende d'insulter à ceux d'autrui, mon intolérance enchaînée par les édits du magistrat, ne se portera point à des violences. Mais que par imprudence le gouvernement m'affranchisse de la crainte du duel, du ridicule & des loix, mon intolérance non contenue me rendra de nouveau cruel & barbare.

La fureur atroce avec laquelle les différentes sectes religieuses se sont persécutées, en est la preuve.



CHAPITRE XVIII.

De l'intolérance religieuse.

CEtte eſpece d'intolérance eſt la plus dangereuſe. L'amour du pouvoir en eſt le motif, & la religion le prétexte. Que punit-on dans l'hérétique ou l'impie ? l'homme aſſez audacieux peut penſer d'après lui, pour croire plus à ſa raiſon qu'à celle des prêtres, & pour ſe déclarer leur égal. Ce prétendu vengeur du ciel ne l'eſt jamais que de ſon orgueil humilié. Le prêtre eſt le même dans preſque toutes les religions.

Aux yeux d'un Muphti comme à ceux d'un Bonze, un incrédule eſt un impie que doit frapper le feu du ciel, un homme qui deſtructeur de la ſociété, doit être brûlé par elle.

Cependant aux yeux du ſage, ce même incrédule eſt un homme qui ne croit pas au conte de ma mere l'oie. Mais que manque-t-il à ce conte pour être une religion ? Rien ; ſinon qu'un grand nombre de gens en ſoutiennent la vérité.

Se peut-il que des hommes couverts des haillons de la pénitence & du maſque de la charité, aient en tous temps été les plus atroces ? Quoi ! le jour de la tolérance ne luit point encore ? Quoi !

des gens honnêtes se haïssent & se persécutent sans honte pour des disputes de mots, souvent pour le choix des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de luthériens, de calvinistes, de catholiques, de mahométans, &c.

En anathématisant le Kalender ou le Derviche, le moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce Derviche le vrai impie, le vrai scélérat, est ce chrétien, ce pape, ce moine qui ne croit pas à Mahomet? Faut-il qu'éternellement condamnée à la stupidité, chaque secte approuve en elle ce qu'elle déteste dans les autres?

Qu'on se rappelle quelquefois la parabole ingénieuse d'un peintre célebre. Transporté, dit-il, en rêve aux portes du Paradis, le premier objet qui frappe mes yeux est un vieillard vénérable: à ses clefs, à sa tête chauve, à sa longue barbe, je reconnois St. Pierre. L'Apôtre se tient sur le seuil des portes célestes. Une foule de gens s'avancent vers lui. Le premier qui se présente, est un papiste. J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot & cependant assez honnête homme. Entre donc, répond le Saint, & place-toi au banc des catholiques. Vient après un réformé, il lui présente la même requête, il en reçoit la même réponse; place-toi, dit le Saint, parmi les réformés. Arrivent ensuite des marchands de Smyrne, de Bagdar, de Balsora &c. Ils étoient

musulmans, avoient toujours été vertueux, & St. Pierre leur fit prendre place parmi les musulmans. Enfin vint un incrédule. Quelle est ta secte, demanda l'Apôtre? D'aucune, Monseigneur; j'ai cependant toujours été honnête. Tu peux donc entrer; mais où te mettre? choisis toi-même : assis-toi près de ceux qui te paroissent les plus raisonnables.

Plût-au-ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendît plus commander aux opinions des autres! Dieu veut que la vérité soit la récompense de l'examen. Les prieres les plus efficaces pour en obtenir la connoissance, sont, dit-on, l'étude & l'application. O moines stupides! avez-vous jamais fait cette priere?

Qu'est-ce que vérité? Vous l'ignorez, & vous persécutez celui qui, dites-vous, ne la connoît pas, & vous avez canonisé les dragonades des Cévenes, & vous avez élevé à la dignité de saint, un Dominique, un barbare qui fonda le tribunal de l'inquisition & massacra les Albigeois, * 61. & sous Charles IX, vous faisiez aux catholiques un devoir de meurtre des réformés; & dans ce siecle enfin si éclairé, si philosophe, la tolérance recommandée dans l'évangile devroit être la vertu de tous les hommes. Il est des Caveiracs qui traitent la tolérance de crime & d'indifférence pour la religion, & qui voudroient

revoir encore ce jour de ſang & de maſſacre, ce jour affreux de St. Barthelemi, où l'orgueil ſacerdotal ſe promenoit dans les rues commandant la mort des François. Tel le Sultan ſuivi du bourreau parcourt les rues de Conſtantinople, demandant le ſang du chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce Sultan, c'eſt vous qui diſtribuez aux chrétiens des glaives pour s'entr'égorger.

O religions, (je parle ici des fauſſes) vous êtes toutes d'un ridicule palpable ; encore ſi vous n'étiez que ridicules, l'homme d'eſprit ne releveroit point vos abſurdités. S'il s'en fait un devoir, c'eſt que ces abſurdités dans des hommes armés du glaive de l'intolérance, * 63. ſont un des plus cruels fléaux de l'humanité.

Entre les diverſes religions, quelles ſont celles qui portent le plus de haine aux autres ſectes ? La catholique & la juive. Cette haine eſt-elle dans leurs miniſtres l'effet de leur ambition, ou celui d'un zele ſtupide & mal entendu ? La différence entre le vrai & le faux zele eſt frappante. On ne peut s'y méprendre. * 64. Le premier eſt toute onction, toute humanité, toute douceur, toute charité ; il pardonne à tous & ne nuit à perſonne. Telle eſt au moins l'idée que nous en donnent les paroles & les actions du fils de Dieu * 65.

CHAPITRE XIX.

L'intolérance & la persécution n'est pas de commandement divin.

A Qui Jesus donna-t-il le nom de races de viperes ? Fut-ce aux Païens, aux Esséniens, à ces Saducéens * 66. qui nioient l'immortalité de l'ame & même l'existence de Dieu ? Non : ce fut aux Pharisiens ; ce fut aux prêtres juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance, les prêtres catholiques méritent encore ce nom ? A quel titre persécutent-ils un hérétique ? Il ne pense pas, diront-ils, comme nous. Mais vouloir réunir tous les hommes précisément dans la même croyance, c'est prétendre qu'ils aient tous les mêmes yeux & la même physionomie : c'est un souhait contre nature. L'hérésie est un nom que le puissant donne à des opinions communément vraies, mais contradictoires aux siennes. L'hérésie est locale, comme l'orthodoxie. L'hérétique est un homme de la secte non dominante dans la nation où il vit. Cet homme moins protégé & par conséquent plus foible, peut être impunément insulté. Pourquoi faut-il qu'il le soit ? Pourquoi le fort persécuteroit-il le foible jusques dans ses opinions ?

Si les miniſtres de Neufchâtel accuſateurs de M. Rouſſeau, * 67. fuſſent nés Athéniens ou juifs, ils euſſent donc à titre de forts également pourſuivi Socrate ou Jeſus. O! éloquent Rouſſeau, que la faveur du grand prince qui vous protégea contre de tels fanatiques, vous venge bien de leur inſulte! Vous n'eûtes point à rougir de l'eſtime de ces ſtupides : elle eût prouvé quelqu'analogie entre leurs idées & les vôtres; elle eût taché vos talens. Vous fûtes perſécuté au nom de la divinité, mais non par elle.

Qui s'éleve avec plus de force que le fils de Dieu contre l'intolérance? Ses apôtres veulent qu'il faſſe deſcendre le feu du ciel ſur les Samaritains; il les en reprend aigrement. Les Apôtres alors animés de l'eſprit du monde n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés qu'ils furent proſcrits & non proſcripteurs.

Le ciel ne confere à perſonne le droit de maſſacrer l'hérétique. Jean n'ordonne point aux chrétiens de s'armer contre les Païens. * 68. *Aimez-vous les uns les autres*, répete-t-il ſans ceſſe, *telle eſt la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte, on a rempli la loi.*

Néron, je le ſais, pourſuivit dans les premiers chrétiens, des hommes d'une opinion différente de la ſienne : mais Néron fut un tyran

en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries ; viole-t-on sans remords la loi naturelle & divine qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous soit fait ?* on doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolere les intolérans, se rend coupable de tous leurs crimes. Qu'une église se dise persécutée, lorsqu'on lui conteste le droit de persécuter, le prince doit être sourd à ses sollicitations. C'est sur la conduite du fils de Dieu que l'église doit régler la sienne. Or Jesus & les Apôtres laisserent à l'homme le libre exercice de sa raison. Pourquoi l'église lui en défendroit-elle l'usage. Nul n'a droit sur l'air que je respire, ni sur la plus noble fonction de mon esprit, sur celle de juger par moi-même. Seroit-ce aux autres que j'abandonnerois le soin de penser pour moi ? J'ai ma conscience, ma raison, ma religion, & ne veux avoir ni la conscience, ni la raison, ni la religion du pape. Je ne veux point modéler ma croyance sur celle d'autrui, dit un archevêque de Cantorbery. Chacun répond de son ame : c'est donc à chacun à examiner :

Ce qu'il croit ;
Sur quel motif il croit ;
Quelle est la croyance qui lui paroît la plus raisonnable.

Quoi, dit Jean Gerſon, chancelier de l'univerſité de Paris, le ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger, & je la ſoumettrois à celle des autres; & ce ſeroit eux qui me guideroient dans ma maniere de vivre& de mourir !

Mais un homme peut-il préférer ſa raiſon à celle de ſa nation ? Un tel orgueil eſt-il légitime ? Pourquoi non ? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec leſquelles il peſoit jadis les deſtinées des héros ; s'il mettoit dans l'un des plateaux l'opinion d'un Locke, d'un Fontenelle, d'un Baile, & de l'autre l'opinion des nations Italiennes, Françoiſes, Eſpagnoles &c. ; le dernier des plateaux s'éleveroit comme chargé de nuls poids. La diverſité & l'abſurdité des différents cultes prouve le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des peuples. La ſageſſe divine elle-même, parut, dit l'écriture, *Judæis Scandalum*, *gentibus ſtultitiam*. Scandale aux Juifs, folie aux yeux des nations. Je ne dois, en fait de religion, nul reſpect à l'opinion d'un peuple : c'eſt à moi ſeul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui ſe rapporte immédiatement à Dieu ne doit avoir pour juge que l'être ſuprême. Le magiſtrat lui-même uniquement chargé du bonheur temporel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la ſociété. Nul prince, nul prêtre, ne peut pour-

ſuivre en moi la prétendue faute de ne pas penſer comme lui.

Par quel motif la loi défendroit-elle à mon voiſin de diſpoſer de mon bien, & lui permettroit-elle de diſpoſer de ma raiſon & de mon ame? mon ame eſt mon bien. C'eſt de la nature que je tiens le droit de penſer & de dire ce que je penſe. Lorſque les premiers chrétiens expoſerent aux nations & leur croyance, & les motifs de cette croyance, lorſqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre ſa religion & la leur, & de faire uſage d'une raiſon donnée à l'homme pour diſtinguer le vice de la vertu, & le menſonge de la vérité, l'expoſition de leur ſentiment n'eut ſans doute rien de criminel. Dans quel moment les chrétiens mériterent-ils la haine & le mépris des nations? Lorſque brûlant les temples des Idoles, ils voulurent par la violence arracher le Payen à la religion qu'il croyoit la meilleure. * 69. Quel étoit le but de cette violence? La force impoſe ſilence à la raiſon; elle proſcrit tel culte rendu à la Divinité; mais que peut-elle ſur la croyance? Croire, ſuppoſe des motifs pour croire. La force n'en eſt point un. Or ſans motif, on ne croit pas réellement : c'eſt tout au plus ſi l'on croit croire. * 70.

Point de prétexte pour admettre une intolé-

rance

rance condamnée par la raiſon & la loi naturelle. Cette derniere loi eſt ſainte, elle eſt de Dieu; il ne l'a point annullée. Il la confirme au contraire dans ſon évangile.

Tout prêtre qui ſous le nom d'Ange de paix excite les hommes à la perſécution, n'eſt donc point, comme on le croit, dupe d'un zele ſtupide * 71 & mal entendu. Ce n'eſt point à ſon zele, c'eſt à ſon ambition qu'il obéit.

CHAPITRE XX.

L'intolérance eſt le fondement de la grandeur du clergé.

LA doctrine, la conduite du prêtre, tout prouve ſon amour pour le pouvoir. Que protege-t-il? l'ignorance. Pourquoi? c'eſt que l'ignorant eſt crédule; c'eſt qu'il fait peu d'uſage de ſa raiſon, qu'il penſe d'après les autres, qu'il eſt facile à tromper, & qu'il eſt dupe du plus groſſier ſophiſme. * 72.

Queſt-ce que le prêtre perſécute? la ſcience. Pourquoi? c'eſt que le ſavant ne croit pas ſans examen; c'eſt qu'il veut voir par ſes yeux, & qu'il eſt plus difficile à tromper. Le ſavant a pour ennemis, Bonze, Derviche, Bramine,

enfin tout miniſtre de quelque religion que ce ſoit. En Europe les prêtres ſe ſont élevés contre Galilée ; ils ont excommunié dans Virgile & Scheiner les découvertes que l'un avoit fait des Antipodes ; & l'autre des taches dans le ſoleil ; ils ont proſcrit dans Baile la ſaine logique, dans Deſcartes l'unique méthode d'apprendre ; ils ont forcé ce philoſophe à s'expatrier ; * 73, ils ont jadis accuſé tous les grands hommes de magie ; * 74 & maintenant que la magie a paſſé de mode, il accuſent encore d'Athéiſme & de Matérialiſme, ceux qu'en qualité de ſorciers, ils euſſent jadis fait brûler.

Le ſoin du prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture inſtructive leur eſt interdite. Le prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obſcure & ne s'y occupe qu'à boucher les crevaſſes par leſquelles la lumiere pourroit entrer. Il hait & il haïra toujours le philoſophe. Il craindra toujours que des hommes éclairés ne renverſent un Empire fondé ſur l'erreur & l'aveuglement.

Sans amour pour les talents, il eſt l'ennemi ſecret des vertus humaines. Le prêtre en nie ſouvent juſqu'à l'exiſtence. Il n'eſt à ſes yeux d'actions vertueuſes que les actions conformes à ſa doctrine, c'eſt-à-dire, à ſes intérêts. Les premieres des vertus ſont la foi & la ſoumiſ-

ſion au ſacerdoce : ce n'eſt qu'à ſes eſclaves qu'il accorde le nom de ſaints & d'hommes de bien.

Quoi cependant de plus diſtinct que les idées de vertu & de ſainteté ! Celui-là eſt vertueux qui fait le bien de ſes concitoyens. Le mot *vertu* renferme toujours l'idée de quelque utilité publique. Il n'en eſt pas de même du mot ſainteté. Un hermite, un moine s'impoſe la loi du ſilence, ſe feſſe toutes les nuits, ſe nourrit de légumes cuits à l'eau, dort ſur la paille, offre à Dieu ſa mal-propreté & ſon ignorance ; il peut à force de macérations faire fortune en Paradis ; on peut le décorer de l'aureole ; mais s'il n'a fait aucun bien ſur la terre, il n'eſt pas honnête. Un ſcélérat ſe convertit à la mort, il eſt ſauvé, il eſt bienheureux ; mais il n'eſt pas vertueux. On ne mérite ce nom que par une conduite habituellement juſte & noble.

Les cloîtres ſont les minarêts d'où l'on tire communément les ſaints. Mais en général que ſont les moines ? des fainéans, des hommes proceſſifs, dangereux dans la ſociété & dont le voiſinage eſt à redouter. Que prouve leur conduite ? qu'il n'eſt rien de commun entre la religion & la vertu. Que faire pour en acquérir une idée nette ? ſubſtituer une morale nouvelle à cette morale théologique qui toujours indul-

gente aux tours perfides que se jouent les différentes sectes, * 76, sanctifie encore aujourd'hui les forfaits atroces que se reprochent réciproquement les jansénistes & les molinistes, * 77. & leur commander enfin de dépouiller leurs concitoyens de leurs biens & de leur liberté.

Un despote d'Asie veut que ses sujets concourent de tout leur pouvoir à ses plaisirs; qu'ils apportent à ses pieds leur hommage & leurs richesses. Les prêtres papistes exigent pareillement l'hommage & les richesses des catholiques.

Est-il un moyen d'accroître leur puissance & leurs trésors qu'ils n'aient employé? A-t-il *fallu* pour cet effet recourir à la barbarie & à la cruauté? ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'instruits par l'expérience, les prêtres ont su qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour, qu'on présentoit plus d'offrandes à Ariman qu'à Oromaze, au cruel Molve qu'au doux Jesus, c'est sur la terreur qu'ils ont voulu fonder leur empire : ils ont voulu pouvoir à leur gré brûler le Juif, empoisonner le janséniste & le déiste, & malgré l'horreur qu'inspire à toute ame humaine & sensible le tribunal de l'inquisition, ils conçurent dès-lors le projet de l'établir. Ce fut à force d'intrigues

qu'ils y parvinrent en Eſpagne, en Italie, en Portugal, &c.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire, plus il fut redouté. Les prêtres s'appercevant que la puiſſance ſacerdotale s'accroiſſoit de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes, devinrent bientôt impitoyables. Le moine impunément ſourd au cri de la compaſſion, aux larmes de la miſere & aux gémiſſements de la douleur, n'épargna ni la vertu, ni les talents. Ce fut par la confiſcation des biens, ce fut à l'aide des tortures & des bûchers, qu'il uſurpa enfin ſur les peuples une autorité ſupérieure à celle des magiſtrats & ſouvent même à celle des rois. Mais quelle main hardie oſa jetter dans un royaume chrétien les fondements d'un pareil tribunal? L'ambition ſacerdotale l'édifia; la ſtupidité des peuples & des princes la laiſſa faire.

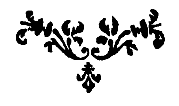
N'eſt-il donc plus dans l'égliſe catholique de Fénélon & de Fits-James qui touchés des maux de leurs ſemblables, voient avec horreur un pareil tribunal? Il eſt encore des Janſéniſtes aſſez vertueux pour déteſter l'inquiſition, lors même qu'elle brûle un jéſuite; mais en général on n'eſt point à la foi religieux & tolérant. Humanité ſuppoſe lumiere.

Un eſprit éclairé ſait que la violence fait les

hypocrites & la persuasion les chrétiens ; qu'un hérétique est un frere qui ne pense pas comme lui sur certains dogmes métaphysiques ; que ce frere privé du don de la foi est à plaindre, non à punir, * 78. & que si nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux, nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Que résulte-t-il de l'intolérance religieuse ? le malheur des nations. Qui sanctifia l'intolérance ? L'ambition sacerdotale. L'excessif amour du moine pour le pouvoir produisit son excessive barbarie. Cruel par systême, le moine l'est encore par son éducation. Foible, hypocrite & poltron par état, tout prêtre catholique doit en général être atroce. * 79. Aussi dans les pays soumis à sa puissance, exerça-t-il en tous les temps tout ce que peut imaginer l'injustice & la cruauté la plus rafinée. Si d'une religion instituée pour inspirer la douceur & la charité, il fit un instrument de persécutions & de massacres, si tout dégoûtant du sang versé dans un Auto-da-fé, il ose dans le sacrifice de l'autel, lever ses mains homicides au ciel, qu'on ne s'en étonne point, le moine est ce qu'il doit être. Couvert du sang hérétique, il doit se regarder comme le vengeur de la divinité. Quel instant néanmoins pour implorer sa clémence ? Ses mains seroient-elles pures, parce que l'église les déclareroit telles ? Quel corps n'a

pas légitimé les actions les plus abominables, lorsqu'elles tendoient à l'accroissement de son pouvoir !

C'est assez de l'aveu de l'église pour sanctifier un crime. J'ai considéré les diverses religions, & j'ai vu leurs divers sectateurs s'entr'arracher les flambeaux avec lesquels ils vouloient brûler leurs semblables. J'ai vu les diverses superstitions servir de marche-pied à l'orgueil ecclésiastique. Quel est donc, me suis-je dit, le vrai impie ? Est-ce l'incrédule ? Non : mais le fanatique * & ambitieux. C'est lui qui, persécuteur, assassin de ses freres, enviant à l'exécuteur des vengeances célestes, le plaisir de tourmenter les hommes dans les enfers, se présente pour remplir ses abominables fonctions sur la terre ; qui ne voyant qu'un damné dans un incrédule, voudroit par une mort prompte, hâter encore sa damnation, & par une gradation inouie de cruauté, que cet homme son semblable, fût au même instant arrêté, emprisonné, jugé, maudit, brûlé & damné.



CHAPITRE XXI.

Impossibilité d'étouffer dans l'homme le sentiment de l'intolérance ; moyen de s'opposer à ses effets.

LE levain de l'intolérance est indestructible : il ne s'agit que d'en surprendre le développement & l'action. Des loix séveres doivent donc les reprimer comme le vol.

S'agit-il d'un intérêt personnel ? Le magistrat en défendant les voies de fait, lie les mains de l'intolérance. Pourquoi les lui délie-t-il, lorsque sous le masque de la religion, cette intolérance peut exercer les plus grandes cruautés ?

Les hommes sont de leur nature intolérans. Le soleil de la raison les éclaire-t-il un moment ? Qu'ils en profitent pour s'enchaîner par des loix sages, & se mettre dans l'heureuse impuissance de se nuire, lorsqu'ils seront de nouveau saisis de l'accès d'une rage intolérante.

Les bonnes loix peuvent également contenir le dévot furieux & le prêtre perfide. L'Angleterre, la Hollande, une partie de l'Allemagne en sont la preuve. Des crimes & des malheurs multipliés ont sur cet objet ouvert enfin les yeux de ces

peuples. Ils ſentent que la liberté de penſer eſt de droit naturel ; que penſer produit le beſoin de communiquer ſes penſées, & que dans un peuple, comme dans un particulier, l'indifférence à cet égard eſt un ſigne de ſtupidité.

Qui n'éprouve pas le beſoin de penſer, ne penſe pas. Il en eſt de l'eſprit comme du corps : ne fait-on point uſage de leurs facultés, on devient impotent de corps & d'eſprit. Lorſque l'intolérance a comprimé l'ame des citoyens, lorſqu'elle en a détruit le reſſort, alors l'eſprit de vertige & d'aveuglement ſe répand ſur une nation.

Le toucher de Midas, diſent les poëtes, changeoit tout en or ; la tête de Méduſe tranſformoit tout en pierres : l'intolérance transforme pareillement en hypocrites, en fous, en idiots, * 81. tout ce qui ſe trouve dans l'atmoſphere de ſa puiſſance. C'eſt elle qui dans l'orient porta ces premiers germes de ſtupidité, qui y développa depuis le deſpotiſme. C'eſt l'intolérance qui condamne au mépris de l'univers préſent & à venir, toutes ces contrées ſuperſtitieuſes dont les habitants paroiſſent réellement plutôt appartenir à la claſſe des brutes qu'à celle des hommes.

Il n'eſt qu'un cas où la tolérance puiſſe devenir funeſte à une nation ; c'eſt lorſqu'elle tolere une religion intolérante ; telle eſt la catholique.

* 82. Cette religion devenue la plus puissante dans un état, y répandoit encore le sang de ses stupides protecteurs ; c'est un serpent qui piqueroit le sein qui l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne y soit attentive ! ses princes ont intérêt d'embrasser le papisme : il leur offre de grands établissements pour leurs freres, leurs enfants, &c. Ces princes, une fois catholiques, voudront forcer la croyance de leurs sujets, & dussent-ils encore verser le sang humain, ils le feront de nouveau couler. Les flambeaux de la superstition & de l'intolérance fument encore. Un léger souffle peut les rallumer & embraser l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie ? Je l'ignore. La Hollande seroit-elle sûre de s'y soustraire ? Le Breton lui-même pourroit-il du haut de ses dunes long-temps braver la fureur du catholique ? Le fossé des mers est une barriere impuissante contre le fanatisme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle croisade, d'armer l'Europe contre l'Angleterre, d'y prendre terre & de traiter un jour les Bretons, comme il traita jadis les Albigeois.

Que le ton insinuant du catholique n'en impose pas aux protestants. Le même prêtre qui regarde en Prusse l'intolérance comme une abomination & une infraction à la loi naturelle & divine, regarde en France la tolérance comme

un crime & une héréſie. * 83. Qui le rend en ces pays ſi différent de lui-même ? Sa foibleſſe en Pruſſe & ſa puiſſance en France.

Qu'on conſidere la conduite des chrétiens d'abord foibles : ce ſont des agneaux : devenus forts, ce ſont des tigres.

Inſtruites par leurs malheurs paſſés, les nations ne ſentiront-elles jamais la néceſſité d'enchaîner le fanatiſme, & de bannir de toute religion le dogme monſtrueux de l'intolérance ? Qui dans ce moment-même ébranle le trône de Conſtantinople & ravage la Pologne ? Le fanatiſme. C'eſt lui qui défendant aux catholiques Polonois d'admettre le diſſident au partage de ſes privileges, ordonne de préférer la guerre à la tolérance. En vain impute-t-on au ſeul orgueil des grands les malheurs actuels de ces contrées ; ſans la religion, les grands n'euſſent point armé la nation ; & l'impuiſſance de leur orgueil eût maintenu la paix dans la patrie. Le papiſme eſt l'auteur caché des malheurs de la Pologne.

A Conſtantinople, c'eſt le fanatiſme muſulman qui couvrant d'opprobre & d'ignominie le chrétien Grec, l'arme en ſecret contre l'Empire dont il auroit été le défenſeur.

Plût au ciel que ces deux exemples, & préſens & frappans des maux produits par l'into-

lérance religieuse, fussent les derniers de cette espece, & que désormais indifférens à tous les cultes, les gouvernemens jugeassent les hommes sur leurs actions & non sur leur croyance: qu'ils regardassent les vertus & le génie comme les seuls titres à la faveur publique; apprissent que ce n'est point de l'horloger papiste, turc ou réformé, mais du meilleur qu'il faut acheter sa montre, & qu'enfin ce n'est point à l'étendue de la croyance, mais à celle des talens qu'il faut confier les places.

Tant que le dogme de l'intolérance subsiste; l'univers moral renferme dans son sein le germe de nouvelles calamités. C'est un volcan demi-éteint qui se rallumant un jour avec plus de violence, peut de nouveau porter l'incendie & la désolation.

Telles sont les craintes d'un citoyen, qui sincere ami des hommes souhaite vivement leur bonheur.

J'ai, je crois, suffisamment prouvé dans cette section qu'en général toutes les passions factices, & en particulier l'intolérance civile & religieuse, n'étoient dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. Les longs détails où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront sans doute fait oublier au lecteur les motifs qui m'ont nécessité à cette discussion.

Mon objet étoit de montrer que dans les hommes, si toutes les passions citées ci-dessus, sont factices, tous par conséquent en sont susceptibles. C'est pour faire plus évidemment encore sentir cette vérité, que je lui présente de nouveau le tableau de généalogie des passions.



CHAPITRE XXII.

Généalogie des passions.

UN principe de vie anime l'homme. Ce principe est la sensibilité physique. Que produit en lui cette sensibilité? un sentiment d'amour pour le plaisir, & de haine pour la douleur : c'est de ces deux sentimens réunis dans l'homme & toujours présens à son esprit que se forme ce qu'on appelle en lui le sentiment de l'amour de soi.* 84. Cet amour de soi engendre le desir du bonheur; le desir du bonheur, celui du pouvoir; & c'est ce dernier qui donne à son tour naissance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition & généralement à toutes les passions factices, * 85. qui sous des noms divers, ne sont en nous qu'un amour du pouvoir déguisé & appliqué aux divers moyens de se le procurer.

Ces moyens ne sont pas toujours les mêmes. Aussi voit-on les hommes selon les positions où ils se trouvent, & le gouvernement sous lequel ils vivent, marcher au pouvoir, par la voie, ou des richesses, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talens, &c. mais y marcher constamment.

Si l'on se rappelle maintenant de ce que j'ai dit, section 2, 3 & 4 de cet ouvrage.

1°. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit ;

2°. Que cette égale aptitude est en eux une puissance morte, si elle n'est vivifiée par les passions :

3°. Que la passion de la gloire est celle qui met le plus communément cette puissance en action ;

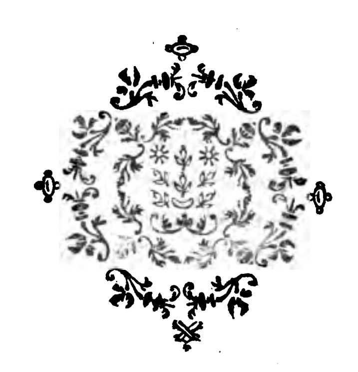
4°. Que tous en sont susceptibles dans les pays où la gloire conduit au pouvoir.

La conclusion générale que j'en tirerai, c'est que tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux peuvent être animés de l'espece de passion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La seule objection à laquelle il me reste à répondre est celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire : * 86. mais cette passion peut-elle être portée dans chacun d'eux au degré

de force suffisant pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Pour résoudre cette question, je suppose que j'ai concentré tout mon bonheur dans la possession de la gloire : alors cette passion aussi vive que l'amour de moi-même, se confondra nécessairement en moi avec ce sentiment. Il s'agit donc de prouver que le sentiment de l'amour de soi, commun à tous les hommes, est le même dans tous, & qu'il peut du moins les douer tous de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquisition des plus grandes idées.



CHAPITRE XXIII.

De la force du sentiment de l'amour de soi.

LE sentiment de l'amour de soi différemment modifié dans les différens hommes, est essentiellement le même dans tous. Ce sentiment est indépendant de la finesse plus ou moins grande des organes. On peut être sourd, aveugle, bossu, boiteux, & avoir le même desir de sa conservation, la même haine pour la douleur & le même amour pour le plaisir.

Ni la force, ni la foiblesse du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous le sentiment de l'amour de soi. Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes, & n'ont cependant pas la même organisation. S'il étoit un moyen de mesurer la force de ce sentiment, ce seroit par *sa constance*, *son unité*, & si je l'ose dire, par sa présence habituelle. Or, à tous ces égards, le sentiment de l'amour de soi est le même dans tous les hommes.

C'est ce sentiment qui tantôt les arme d'un courage opiniâtre, comme d'une épée pour triompher des plus grands obstacles, & qui tantôt les doue

doue d'une crainte prudente, comme d'un bouclier pour échapper au danger. C'est ce sentiment enfin qui toujours occupé du bonheur de chaque individu, veille sans cesse à sa conservation. Or, si l'amour de soi est à cet égard le même dans tous, tous sont donc susceptibles du même degré de passion, par conséquent du degré propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit. Mais j'admets pour un moment que le sentiment de l'amour de soi se fît moins vivement sentir à l'un qu'à l'autre. Il est certain que cette différence non encore apperçue par l'expérience seroit par conséquent très-petite, & qu'elle n'influeroit en rien sur les esprits.

Un méchanicien ne détourne d'un fleuve que la partie nécessaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de son rivage, il laisse le surplus des eaux suivre leurs cours, & se perdre dans les marais. Il ne faut donc pareillement détourner du sentiment total de l'amour de soi, que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit. Or cette partie est moins considérable qu'on ne le pense. Consulte-t-on sur ce point l'expérience? Elle nous apprend que la crainte de la férule, du fouet, ou d'une punition encore plus légere, suffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude de la lecture & des langues. * 87. Or,

cette efpece d'attention eft, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatigantes. (*a*)

L'expérience nous apprend encore que toutes nos découvertes font des dons du hazard ; que nous lui devons le premier foupçon de toute vérité nouvelle ; que toutes les vérités de cette efpece font, pour ainfi dire, faifies fans attention ; que leur découverte par cette raifon a toujours été regardée comme une infpiration, & qu'il n'eft point en conféquence de poëte, ni de philofophe à qui l'expreffion harmonieufe & brillante, claire & précife de fes penfées, n'ait coûté plus de foins & de travail que fes idées les plus heureufes.

D'où il réfulte que tous les hommes organifés comme le commun d'entr'eux font fufceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que dans l'hypothefe où le fentiment de l'amour de foi ne fût pas le mê-

(*a*) Si l'étude de leur propre langue paroît en général moins pénible aux enfants que l'étude de la géométrie, c'eft que les enfants éprouvent plus habituellement le befoin de parler que de comparer enfemble des figures géométriques, & que le befoin fenti de l'attention la rend toujours moins défagréable & moins pénible.

me dans tous (hypothefe fans doute impoffible, la petite différence qui fe trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence fur leur efprit.

En effet qu'on fuppofe le fentiment de l'amour de foi plus vif dans l'un que dans l'autre, ce fentiment comme l'expérience le prouve, n'en feroit pas moins également habituel dans eux. Or fi toute fupériorité d'efprit dépend moins d'une attention vive que d'une attention habituelle, (*a*) il eft évident que dans cette fuppofi-

---

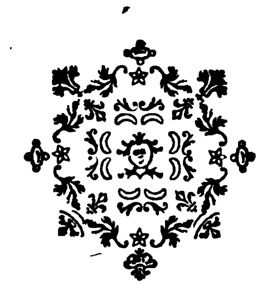
(*a*) Lorfqu'il s'agit d'efprit, le lecteur, pour bien faifir mes idées, doit rappeller à fa mémoire que l'efprit eft le produit de l'attention, & l'attention celui d'une paffion quelconque, & fur-tout celle de la gloire. Qu'en vain le hazard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture, une converfation, &c. des objets de la comparaifon defquels il pût réfulter des idées nouvelles; que ces objets feroient pour nous des femences ftériles, fi l'attention ne les fécondoit, c'eft-à-dire, fi nous n'avions un intérêt, un defir vif de les comparer, & d'obferver les reffemblances & les différences, les convenances & les difconvenances que ces objets ont entr'eux & avec nous.

Si l'on dit fouvent du grand homme qu'il eft fils du malheur, c'eft qu'en général toujours occupé de s'y fouftraire, l'homme eft alors forcé de penfer & de réfléchir. Il eft donc toujours ce que le fait la pofition où il fe trouve. Mais l'adverfité eft-elle fi falu-

tion, tous les hommes feroient encore doués du degré de paſſion néceſſaire pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

---

taire qu'on le dit; oui : dans la premiere jeuneſſe, lorſqu'on peut encore contracter l'habitude de penſer & de réfléchir. Cet âge paſſé, le malheur afflige l'homme & l'éclaire peu. L'*infortune*, dit le proverbe Ecoſſois, *eſt ſaine à déjeûner*, *indifférente à dîner & mortelle à ſouper.* D'ailleurs l'adverſité n'excite ſouvent en nous qu'une effervescence vive & momentanée, parce qu'elle eſt ſouvent paſſagere. La paſſion de la gloire eſt plus durable, & par cette raiſon la plus propre à produire de grands hommes & à former de grands talents.



CHAPITRE XXIV.

Des grandes idées, effets de la conſtance de l'attention.

UN deſir violent occaſionne ſouvent un effort d'eſprit plus vif que contenu. Or l'acquiſition des grands talents ſuppoſe un travail opiniâtre & un deſir de s'inſtruire encore plus habituel que vif.

Quelqu'occupés que les gens du monde ſoient de leur fortune & de leur plaiſir, ils éprouvent par inſtant des deſirs de gloire. Pourquoi ces deſirs ſont-ils ſtériles en eux? c'eſt qu'ils ne ſont pas aſſez durables. C'eſt à la conſtance des deſirs que ſont attachés les grands ſuccès. Si les Agnès trompent toujours les Arnolphes, c'eſt que le deſir de voir leurs amants eſt en elles toujours plus habituel que le deſir de les empêcher ne l'eſt à leurs ſurveillants.

Les habitants de Kamſchatka d'une ſtupidité ſans égale à certains égards, ſont à d'autres d'une induſtrie merveilleuſe. S'agit-il de ſe faire des vêtements? leur adreſſe en ce genre, dit leur

historien, surpasse celle des Européens (a). Pourquoi ? c'est qu'ils habitent une des contrées de la terre la plus sujette aux intempéries de l'air, où par conséquent le besoin d'être vêtu se fait le plus habituellement sentir. Or le besoin habituel est toujours industrieux. Eprouve-t-on celui de la considération ? procure-t-elle du pouvoir, (cet objet commun du desir des hommes) on fait tout pour l'obtenir. C'est dans la possession de cette estime qu'on concentre tout son bonheur, & c'est alors que le desir de la gloire s'identifie avec l'amour de nous-mêmes.

Or si ce dernier sentiment, comme l'expérience le prouve, est habituellement présent à tous les hommes, il doit donc les douer *tous* de l'espece d'attention à laquelle est attachée la supériorité de l'esprit.

Tous les hommes organisés comme le com-

(a) Si les habitants de Kamschatka nous surpassent dans certains arts; ils peuvent nous égaler en tous. Les talents ne sont que la différente application du même esprit à des genres divers.

Qui souleve une livre de plume ou de laine, souleve une livre de fer ou de plomb. La différence apperçue entre l'industrie des habitants de Kamschatka & la nôtre tient donc à la différence des besoins que doivent éprouver dans des climats différents, des peuples sauvages ou policés.

mun d'entr'eux sont donc susceptibles non seulement de passions, mais encore du degré habituel de passions suffisant pour les élever aux plus grandes idées.

D'où provient donc l'extrême inégalité des esprits? De ce que personne ne voit précisément, * 88, les mêmes objets; ne s'est précisément trouvé dans les mêmes positions; * 89, n'a reçu la même éducation; & de ce qu'enfin le hazard qui préside à notre instruction ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'est donc à l'éducation prise dans toute l'étendue du sens qu'on peut attacher à ce mot & dans lequel même l'idée du hazard se trouve comprise (*a*) qu'on peut rapporter l'inégalité des esprits.

(*a*) De ce que le hazard aura toujours part à notre instruction, en faut-il conclure l'inutilité de l'éducation? Non. L'éducation ne fera jamais des hommes supérieurs de tous les habitants d'une nation, mais en la perfectionnant, en imaginant de nouveaux moyens d'allumer en nous le désir de la gloire, en mettant souvent les citoyens dans les positions où le hazard ne les place que rarement, nul doute qu'on n'en puisse infiniment retrécir l'empire.

Il est à Rome des conservatoires ou écoles de musique dont on sort toujours bon musicien, & dans lesquels

Pour compléter les preuves de cette vérité, il ne me reste qu'à montrer dans la section suivante les erreurs & contradictions où tombent ceux qui sur ce même sujet adoptent des principes différents des miens.

Je prendrai M. Rousseau pour exemple. C'est de tous les auteurs celui qui dans ses ouvrages a traité cette question avec le plus d'esprit & d'éloquence. Je discuterai donc ses principales opinions, & si jen démontre la fausseté & la contradiction, j'imagine que le public alors moins attaché à ses anciens préjugés, jugera sans partialité mes principes, & se trouvera dans cette disposition heureuse & calme qui fait adopter toute idée juste, quelque paradoxale qu'elle ait d'abord parue.

---

il se forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit aussi à Paris une école des ponts & chaussées dont il ne sort que des gens instruits, parmi lesquels se trouvent quelques hommes supérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation & faire du reste des citoyens des gens de sens & d'esprit. Or ces avantages d'une excellente éducation sont suffisants pour encourager à l'étude d'une science, à la perfection de laquelle est en partie attaché le bonheur de l'humanité.

NOTES.

1. QUelques-uns ont à la guerre regardé l'impétuosité de l'attaque comme le caractere distinctif des François : mais cette impétuosité n'est point un caractere : elle leur est commune avec les Turcs & généralement avec toutes les nations non accoutumées à une discipline févere. Les François d'ailleurs en font susceptibles. Le roi de Prusse en a dans ses armées, & tous y font l'exercice à la prussienne.

2. Les mots *loyal* & *poli*, ne sont point synonimes. Un peuple esclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérentieux. Un tel peuple est souvent plus civil & toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les négocians de tous les pays attestent la loyauté des commerçants Anglois. L'homme libre est en général l'homme honnête.

3. Dans une nation avilie, on ne trouve pas même parmi ses meilleurs citoyens, des caracteres d'une certaine élévation. Des ames nobles & fieres y feroient trop discordantes avec les autres.

4. En Orient quel est l'homme le plus loué ? Le plus tyran, le plus craint & le plus détestable. Mais ce tyran tant loué de son vivant peut donc toujours se croire l'idole & l'amour de ses peuples. Si l'histoire en trace enfin le portrait, c'est long-temps après sa mort. Quel moyen reste-t-il donc au monarque d'Orient pour savoir s'il emporte réellement dans la tombe l'estime & les regrets de ses sujets ? Il n'en est qu'un ; c'est de réfléchir sur lui-même, d'examiner s'il s'est toujours occupé du bonheur de ses peuples & si dans toutes actions il n'a jamais consulté que l'intérêt national. Y fut-il toujours indifférent ? Il peut être sûr, quelqu'éloge qu'on lui donne, que son nom sera le mépris de la postérité. La mort est la lance d'Ituriel : elle détrait le charme du mensonge & de la flatterie.

Ce que la mort opere sur les sultans, la disgrace l'opere sur ses visirs. Sont-ils en place ? Point d'éloges qu'on ne leur prodigue, point de talents, qu'on leur refuse. En sortent-ils ? Ils ne sont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, souvent des hommes communs & sans génie.

5. Le despote toujours sans prévoyance contre les ennemis du dehors, pourroit-il se flatter que des peuples habitués à trembler sous le fouet

du pouvoir, assez vils pour se laisser lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie, & de leur liberté, se défendront contre l'attaque d'un ennemi puissant? Un monarque doit savoir qu'en brisant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu : que la vertu détruite dans un empire le précipite à sa ruine; que les étaies du trône despotique doivent s'affaisser sous son poids; qu'uniquement fort de la force de son armée, cette armée défaite : ses sujets affranchis de toute crainte, cesseront de combattre pour lui; que deux ou trois batailles ont en Orient décidé du sort des plus grands états : Darius, Tigrane, Antiochus en sont la preuve. Les Romains combattirent 400 ans pour subjuguer la libre Italie; & pour se soumettre la servile Asie, ils ne firent que s'y présenter.

6. Pour l'intérêt de sa gloire & de sa sûreté, le despote devroit regarder comme amis ces mêmes philosophes qu'il hait, & comme ennemis ces mêmes courtisans qu'il chérit, & qui vils flatteurs de tous ses vices, l'excitent aux crimes qui préparent sa chûte.

7. A quel signe distingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime? Tous deux font des loix, tous deux infligent le supplice de mort ou de moindres peines aux violateurs de ces loix;

tous deux emploient la force de la communauté; c'est-à-dire, celle de la nation, ou pour maintenir leurs édits, ou pour repousser l'attaque de l'ennemi. Oui : mais ils different, dit Locke, en ceci, c'est que le premier de ces pouvoirs emploie la force publique pour satisfaire des fantaisies & s'asservir ses concitoyens ; & que le second s'en sert pour se rendre respectable à ses voisins, pour assurer aux citoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté, pour accroître leur bonheur. Enfin l'usage de la force nationale pour tout autre objet que l'avantage général, est un crime. C'est donc à la différente maniere d'employer la force nationale qu'on peut distinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

8. Tel parut le despotisme au vertueux Tullius, 7e. roi de Rome : il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité royale.

9. Entre les diverses causes du peu de succès de la France dans la derniere guerre, si l'on compte la jalousie, l'inexpérience des généraux & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrene de l'imbécillité religieuse qui commença dès lors à s'étendre sur tous les esprits. Maintenant le François n'ose plus penser par lui-même. De jour en jour, il pensera moins, & sera de jour en jour moins redoutable.

10. L'amour de l'homme pour le pouvoir eſt tel qu'en Angleterre même il n'eſt preſque point de miniſtre qui ne voulût revêtir ſon prince du pouvoir arbitraire. L'ivreſſe d'une grande place fait oublier au miniſtre qu'accablé lui-même ſous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & ſa poſtérité en feront peut-être les premieres victimes.

Qui fait chercher les grands emplois ? Seroit-ce le deſir d'y faire le bien ? Qui ne ſeroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les deſire, c'eſt moins pour l'utilité publique que pour la ſienne propre. Les hommes ne naiſſent donc pas auſſi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté ſuppoſe amour des autres, & c'eſt en nous ſeuls que ſe concentre tout notre amour.

11. Le deſir du pouvoir eſt général : & ſi pour y parvenir tous les hommes ne s'expoſent point aux mêmes dangers, c'eſt que l'amour de la conſervation eſt dans la plupart d'entr'eux en équilibre avec l'amour de la puiſſance.

12. En preſque tout pays l'on donne à la force la préférence ſur la juſtice. En France, l'on met l'avocat à la taille ; l'on en exempte le lieutenant. Pourquoi ? C'eſt que l'un eſt juſqu'à un certain point repréſentatif de la juſtice & l'autre de la force.

13. Quels sont les ennemis d'un homme célebre ? Ses rivaux & presque tous ses contemporains. Sa présence les humilie. De qui l'homme illustre est-il loué ? De l'étranger : l'étranger est sans envie. C'est la postérité vivante. L'éloignement des lieux équivant à celle des temps. L'estime de l'étranger est pour l'homme de lettres presque l'unique récompense qu'il puisse maintenant attendre de ses travaux.

14. Est-on intérieurement contraint de reconnoître dans un autre plus d'esprit qu'en soi : on le hait, sa présence importune : l'on veut se venger, s'en défaire, & pour cet effet, ou l'on le force à s'expatrier comme Descartes, Baile, Maupertuis &c. ou l'on le persécute comme Montesquieu, Diderot, &c.

Il n'est point, dit-on, de grand homme aux yeux de sa femme ou de son valet de chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on seroit trop souvent forcé d'admirer ? On prend dans ce cas le parti ou de le quitter ou de l'estimer peu.

Les grandeurs & les richesses peuvent quelque temps imposer silence à l'envie ; mais elle s'en irrite en secret. On ne veut pas qu'un homme déjà notre supérieur en naissance & en dignité, le soit encore en talents. Cet homme écrit-il comme Frédéric ? On ridiculise en lui le talent d'é-

crire qu'on admire dans César, Cicéron &c. On le voit à regret conſtater ſon mérite par un bon ouvrage. Eh quoi! Sa ſeule converſation ne ſuffiroit-elle pas pour prouver ſon eſprit? Non, dans la converſation, les idées ſe ſuccedent très-rapidement, on n'a le temps ni de les conſidérer ſous toutes les faces, ni d'en apprécier la juſteſſe. D'ailleurs le ton, le geſte de celui qui parle, la diſpoſition de celui qui écoute, tout peut en impoſer. On eſt donc toujours en droit de nier un pareil mérite. On en uſe & l'on ſe conſole.

Peut-être pour être aimé, faut-il mériter peu d'eſtime. Toute ſupériorité attire reſpect & inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite ſupportable? C'eſt qu'elle le rend un peu mépriſable.

Le mérite réſervé donne à la fois une diſpoſition au reſpect & à la haine, & le mérite affable une diſpoſition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne, doit ſe contenter de peu d'eſtime. L'oubli du mérite en eſt le pardon. Les grands talents font quelques admirateurs & peu d'amis. Le vœu ſecret & général du plus grand nombre, ce n'eſt pas que l'eſprit s'exalte, & que la ſottiſe s'étende.

15. Quel motif fait acheter les feuilles ſaty-

riques ? La critique qu'on y fait des grands hommes ; les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point à cet égard la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancerent si promptement le jeune Simon aux premieres places, c'étoit pour mortifier Thémistocle. Ils s'ennuyoient d'estimer long-temps le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talents naissants ? souvent pour déprimer les talents reconnus. Pénétre-t-on, dit Plutarque, profondément dans le cœur humain, en connoît-on les principes moteurs ? on voit que le desir d'obliger un homme a souvent moins de part au service qu'on lui rend, que l'envie d'en humillier un autre.

16. En général les peres honnêtes & peu éclairés voient impatiemment leurs fils fréquenter les hommes de lettres & donner à leur société la préférence sur tout autre : l'orgueil paternel en est humilié.

17. Si, comme on le dit, les lettres & la philosophie sont en France sans protecteurs, on peut sans être prophête, assurer que la génération prochaine y sera sans esprit & sans talent, & que de tous les arts, ceux du luxe y seront les seuls cultivés.

18. La violence & la persécution sont en général proportionnées au mérite du persécuté.

En

En tout pays, les hommes illustres ont éprouvé des disgraces. En Angleterre il n'y a gueres plus de cent cinquante ans qu'on y peut être impunément grand homme.

19. Peu d'auteurs pensent d'après eux. La plupart font des livres d'après des livres. Cependant qui n'a point une maniere à lui, ne doit pas s'attendre à l'estime de la postérité.

20. Jadis toujours à genoux devant les anciens, quiconque eût en secret préféré le Tasse à Virgile, ou à Homere, n'en fût jamais convenu. Quel motif néanmoins a-t-on de taire son sentiment, lorsqu'on ne le donne pas pour loi? Qui mieux que la diversité des opinions peut éclairer le goût du public?

21. Le prince & le magistrat redoutent-ils le jugement de la postérité? ils méritent communément son estime: ils sont justes dans leurs édits & leurs sentences. Il en est de même d'un auteur. A-t-il en écrivant la postérité présente à son souvenir? sa maniere de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes, il s'assure de l'estime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les siecles & de tous les pays.

22. Ce libelle théologique intitulé Censure de Belisaire, fait horreur par la barbarie & la cruauté de ses assertions: il rappelle toujours à mon esprit ce beau vers de Racine.

Eh quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?

23. Les citoyens auxquels on doit le plus de respect sont d'abord ces généraux & ces ministres habiles dont la valeur ou la sagesse assure, ou la grandeur, ou la félicité des empires; mais après ces chefs de guerre ou de justice, quels citoyens sont les plus utiles ? ceux qui perfectionnent les arts & les sciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fournissent aux besoins de l'homme, ou l'arrachent à ses ennuis. Pourquoi donc marquer plus de considération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand géometre, au grand poëte, & au grand philosophe ? c'est que notre premier respect est pour un pouvoir à la possession duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaisir.

Le pouvoir est l'idole de la jeunesse & même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelacer des myrtes à ses lauriers.

Si ce même pouvoir est quelquefois le dédain du vieillard, c'est qu'il n'en tire plus le même avantage.

24. C'est du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont senti la nécessité d'assurer au cultivateur & sa récolte & la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture doit-on s'étonner que le fort crût avoir sur un terrein vague & stérile, autant de droit que le premier occupant ?

25. La résistance au puissant est réputée sédition & crime, même dans les pays policés. Quelle preuve plus claire de ce fait que les plaintes d'un négociant Anglois portées à la chambre des communes. « Messieurs, dit-il, vous n'imagineriez jamais les tours perfides que nous font » les Negres. Leur méchanceté est-telle sur certaines côtes d'Afrique, qu'ils préferent la mort » à l'esclavage. Sont-ils achetés ? ils se poignardent, se jettent dans des puits. Autant de » perdu pour l'acheteur. Jugez par ce fait de la » perversité de cette maudite race. »

26. Dans quel moment les peuples violent-ils le droit des gens ? lorsqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuse. Eut-elle conquis la Macédoine ? aucune nation ne put lui résister. Rome devenue plus forte cessa d'être juste. Ses habitants furent dès-lors sans honneur & sans foi. Le puissant est toujours injuste. La justice entre les nations est toujours fondée sur une crainte réciproque, & de-là cet axiome politique.

Si vis pacem, para bellum :
Veux-tu la paix ? sois prêt à la guerre.

27. Aristote met le brigandage au nombre des différentes especes de chasses. Solon entre les diverses professions compte celle de voleur. Il ob-

ſerve ſeulement qu'il ne faut voler, ni ſes concitoyens, ni les alliés de la république. Rome fut ſous le premier de ſes rois un repaire de brigands. Les Germains, dit Céſar, regardent la dévaſtation & le pillage comme le ſeul exercice convenable à la jeuneſſe, le ſeul qui puiſſe l'arracher à la pareſſe & former des hommes.

28. Il eſt, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens &c. Je le crois. La crainte des repréſailles l'établit chez des nations qu'une puiſſance à peu-près égale force à reſpecter. Sont-elles affranchies de cette crainte? ont-elles affaire à des peuples ſauvages? dès ce moment, le droit des gens eſt nul & chimérique à leurs yeux.

Eſt-ce aux nations chrétiennes à parler de droit de gens, de loi naturelle & de vertu? elles qui ſans outrage de la part des Indiens Orientaux, abordent leurs côtes, dévaſtent leurs villes & en chaſſent les habitants; elles qui dans les villages Africains, portent avec les marchandiſes de l'Europe, la diſcorde, la guerre, & en profitent pour faire des eſclaves; elles enfin qui ſans prétexte & ſans offenſe de la part des Indiens Occidentaux, débarquent en Amérique, renverſent les trônes de Montézume & des Incas, égorgent leurs ſujets, s'approprient leurs états & oublient qu'il eſt un droit de *Primo occupanti*.

L'église se vante de faire restituer les larcins & les dépôts volés : mais a-t-elle fait restituer les empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires ? De concert avec les princes, n'a-t-elle pas au contraire pillé le nouveau monde ? ne s'est-elle pas enrichie de ses dépouilles, & n'a-t-elle pas enfin par sa conduite jetté du mépris sur les préceptes de cette loi naturelle qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs ?

Est-il d'ailleurs une morale plus absurde & plus petite que celle de l'église ? Qu'un prince prenne une maîtresse, qu'il satisfasse un goût aussi indifférent au bien public, si ce goût ou cette maîtresse est défavorable aux projets de l'église, le prêtre s'éleve & crie à l'impiété. Mais que ce même prince porte la dévastation & la guerre chez un peuple qui ne l'a pas offensé ; qu'il fasse périr 400, 000 hommes dans cette expédition, qu'il surcharge ses sujets d'impôts, le prêtre garde le silence. Belle morale que celle du clergé catholique !

29. On aime, dit-on, la justice. Mais les magistrats en sont les organes & chargés par état de l'administrer, ils doivent sur-tout protéger l'innocence. La protégent-ils réellement ? Une affaire criminelle est en Espagne & en Angleterre instruite de deux manieres différentes. Celle où l'on donne un avocat à l'accusé, où l'on fait

publiquement son procès, est sans contredit celle où l'innocence est le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des juges. C'est la meilleure. Pourquoi n'est-elle pas adoptée ? Pourquoi les magistrats n'en sollicitent-ils pas l'admission ? C'est qu'ils imaginent que plus leurs sentences seront arbitraires, plus ils inspireront de crainte & plus ils acquerront de pouvoir sur le peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'est donc ni naturel, ni commun aux hommes. Or comment se dire ami de l'humanité, lorsqu'on ne l'est pas même de la justice ?

30. L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puissance, en peut être difficilement séparée. On respecte jusqu'à l'apparence du pouvoir. C'est à ce sentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le suicide. On suppose une grande puissance à qui méprise assez la vie pour se donner la mort. A quelle autre cause, si non à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'excessive haine des femmes sages pour les hommes d'un certain goût ? Les Alexandres, les Socrates, les Solons, les Catinats étoient des héros, des amis fideles, des citoyens honnêtes. On peut donc avec ce certain goût servir utilement & sa famille & sa patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui *en* sont soupçonnés ? C'est qu'elles ont sur eux peu

de puiſſance. Or ce défaut de pouvoir leur eſt inſupportable. Ce ſont autant d'eſclaves de moins dans leur empire. Ils ſont donc coupables d'un crime que la mort ſeule peut expier.

31. C'eſt la force qui rend un monarque reſpectable à un monarque. Philippe ſecond travaille à ſon bureau ; il ſe ſent un beſoin ; il appelle, perſonne ne vient. Son bouffon ſe met à rire. De quoi ris-tu, dit le roi ? Du reſpect, de l'eſtime & de la crainte que vous inſpirez à l'Europe, & du mépris qu'elle auroit pour vous, ſi vous ceſſiez d'être fort, & que vos autres ſujets ne vous ſerviſſent pas mieux que vos domeſtiques.

32. L'enthouſiaſme de l'équité ſe fait rarement ſentir aux princes. Peu d'entr'eux ſont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'antiquité le ſeul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des ſacrifices humains ; il porte la guerre en Afrique & contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces déteſtables ſacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux ſont peut-être les ſeules réellement entrepriſes pour le bonheur des nations. Gélon & Catherine II. partageront donc à cet égard l'eſtime de la poſtérité. Veut-on apprécier le mérite des ſouverains ? Qu'on ne les juge point ſur de petits maux produits par quel-

ques tracasseries domestiques, mais sur les grands biens qu'ils ont, ou faits, ou voulu faire à l'humanité. Le desir du bien est rare en eux. Le seul moment où communément le bien public s'opere, est celui où l'intérêt du puissant se trouve conforme à l'intérêt général. Quel instant les rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux sujets & pour affoiblir le pouvoir féodal ? celui où les orgueilleux vassaux de la couronne marchoient égaux aux souverains. Alors l'ambition des monarques ordonna l'affranchissement des peuples.

Que les princes d'Orient ne vantent point leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des sujets, ne les aime point. C'est folie de croire que les peuples en seront plus dociles & plus faciles à gouverner. Plus une nation est éclairée, plus elle se prête aux justes demandes d'un gouvernement équitable. Qui veut aveugler les citoyens, veut être impunément injuste. Tels sont en général les hommes ; & cependant la plupart d'entr'eux osent se dire amis de la justice. O ignorance de soi-même ! O hypocrisie !

33. Est-il, comme on le dit, des hommes qui sacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la justice ? Non : mais il en est qui n'ont rien de plus cher que la justice. Ce sentiment généreux est en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les ames ? En leur

présentant d'une part, l'homme injuste comme avili, méprisé, & par conséquent comme foible ; & de l'autre, l'homme juste, comme estimé, honoré, & par conséquent comme fort.

Les idées de justice se sont-elles par ce moyen liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur ? Elles se confondent & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de se les rappeller ensemble ? Bientôt il n'est plus possible de les séparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à se montrer toujours juste & vertueux ; & rien alors qu'on ne sacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la considération engendre l'amour de la justice. Ce dernier amour, il est vrai, est étranger à l'homme : celui du pouvoir au contraire lui est naturel : il est commun à tout, au vertueux comme au fripon, au sauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir est l'effet immédiat de la sensibilité physique, & le desir de la justice l'effet de l'instruction. En conséquence c'est de la sagesse des loix que dépend la vertu des peuples. Que d'hommes vertueux chez un peuple où l'on respecte la justice, seroient injustes chez une nation féroce, où l'équité seroit traitée de foiblesse & de lâcheté ? On n'aime donc point l'équité même. C'est une question de tout temps

décidée par la conduite & les mœurs de tous les peuples & de tous les despotes.

34. Dans le gouvernement féodal, quels sont les tyrans du peuple ? les seigneurs. Les tyrans, dira-t-on, y sont donc plus multipliés que dans les gouvernements despotiques ? J'en doute. Le Sultan a sous lui des visirs, des pachas, des beys, des receveurs d'impôts, des directeurs de douanes ou de domaines, enfin une infinité de commis ou de sous-despotes encore plus indifférens que les propriétaires au bonheur des vassaux.

35. En Angleterre si la mal-honnêteté est dans un grand méprisée des petits, c'est que ces petits protégés par la loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, si le vice du grand est au contraire respecté, c'est qu'en lui le vice est armé de puissance, & qu'on peut abhorrer & non mépriser la puissance.

36. Attila comme Thamas se glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

37. Séditieux & rebelle sont les noms injurieux que l'oppresseur puissant donne au foible opprimé.

38. Dans tout empire où les volontés momentanées du prince sont loi, toutes les loix sont contradictoires, & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui sont gouvernés.

39. Le mépris est le partage de la foiblesse. Cette vérité est peut-être la seule qui ne soit ignorée d'aucun prince. Un souverain perd-il une province? une ville? Il est méprisable à ses propres yeux. Enleve-t-il injustement cette ville ou cette province à son voisin? il s'en croit plus estimable : il a toujours vu l'injustice honorée dans le puissant & l'univers se taire devant la force.

40. Le fort & le méchant, dit un poëte anglois, ne redoute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juste & le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ses concitoyens pour persécuteurs : jusqu'à ses amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de sa vengeance. Son humanité équivaut en lui à foiblesse ; & dans un gouvernement vicieux, le bon & le foible sont nés victimes du méchant & du fort.

41. Un milord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque brusquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays? " Je n'y puis, répond-„ il, soutenir plus long-temps le spectacle du „ malheur des paysans romains, leur misere me „ déchire : ils n'ont plus face humaine. „. Ce seigneur exagéroit peut-être, mais il ne mentoit pas.

42. Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre, & le ſupplice du gazetier Hollandois, celle du miniſtere François. Le crime de ces deux infortunés fut le même : tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le ſiecle dernier du traitement fait au gazetier. Il eſt des ſiecles encore plus vils où le ſupplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

43. S'attendrit-on ſur le ſort de ce gazetier ? Compare-t-on le crime au châtiment ? L'on ſe croit tranſporté chez ce ſultan des Indes qui fait pendre ſon viſir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tartre à la crême. Peu s'en eſt fallu que l'illuſtre & malheureux M. de la Chalotais n'ait ſubi le même ſort pour avoir pareillement mis trois grains de ſel dans une lettre écrite, dit-on, à un contrôleur-général.

44. En France, pourquoi n'oſeroit-on mettre la frivolité des grands ſur la Scene ? C'eſt que des comédies de cette eſpece opéreroient, dira-t-on, peu de converſion ; j'en conviens. Un poëte qui, par un tableau ridicule & ſaillant de la frivolité, ſe flatteroit de corriger à cet égard les mœurs Françoiſes, ſe tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne ſe forme point d'eſprit ſenſé dans un

gouvernement ſur lequel les femmes & les prêtres ont une certaine influence. L'eſprit léger & frivole eſt le ſeul qu'on y doive cultiver ; c'eſt le ſeul qui conduiſe à la fortune.

45. Ce n'eſt point à ſon génie, c'eſt toujours à quelqu'événement particulier que l'homme de talents, doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles, l'ignorance fuit celle des clairvoyants.

46. Le viſir inèpte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des peuples & des princes éclairés. Ce viſir craint qu'au retour le voyageur ne le mépriſe. Ennemi né des gens inſtruits, il ſe vante de ſon mépris pour eux ; & c'eſt ſur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands miniſtres & les grands princes ont toujours été protecteurs des lettres. Le prince de Brunswick, Catherine II, le prince Henri de Pruſſe &c. en ſont la preuve.

47. C'étoit jadis le privilege des foux de dire quelquefois la vérité aux princes : mais encore avec quelle précaution & dans quel moment! imitons, diſoit l'un d'eux, la prudence des chats : ils ne ſe croient point en ſûreté dans un appartement qu'ils n'en aient auparavant flairé tous les coins.

48. C'eſt à la liberté dont jouiſſent encore les

Anglois & les Hollandois, que l'Europe doit le peu qui lui en reste. Sans eux presqu'aucune nation qui ne gémît sous le joug de l'ignorance & du despotisme. Tout homme vertueux, tout bon citoyen doit donc s'intéresser à la liberté de ces deux peuples.

49. Ce n'est qu'à des automates que le despotisme commande. On n'a de caractere que dans les pays libres. Les Anglois en ont un. Les Orientaux n'ont point. La crainte & la bassesse l'étouffent en eux.

50. Le Gouvernement défend-il d'imprimer sur les matieres d'administration ? il fait vœu d'aveuglement, & ce vœu est assez commun. « Tant que mes finances seront bien ré-» gies & mes armées bien disciplinées, disoit un » grand prince, écrira qui voudra contre ma » dicipline & mon administration. Mais si je » négligeois l'un ou l'autre, qui sait si je n'au-» rois pas la foiblesse d'imposer silence aux écri-» vains ».

51. Entre-t-on au ministere ? Ce n'est plus le temps de se faire des principes ; mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires, ce qu'on apprend alors ne sont que des détails toujours ignorés de quiconque n'est point en place.

52. Gêner la presse, c'est insulter une nation ;

lui défendre la lecture de certains livres, c'est la déclarer esclave ou imbécille. Cette défense doit l'indigner. Mais, dira-t-on, c'est presque toujours d'après l'opinion des puissants qu'elle approuve ou condamne un livre. Oui, dans le premier moment; mais ce premier jugement est nul : c'est le cri des intéressés pour ou contre. Le jugement vraiment intéressant pour un auteur, est le jugement réfléchi du public : il est presque toujours juste.

53. L'âge où l'on parvient aux grandes places est souvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge qui me contraint d'étudier est mon ennemi. Je demande sa punition & desire sa mort. Je veux bien pardonner aux poëtes leurs beaux vers; je puis les lire sans attention : mais je ne pardonne point au moraliste ses bons raisonnements. L'importance des sujets qu'il traite m'oblige de réfléchir. Combat-il mes préjugés : il blesse mon orgueil, il m'arrache d'ailleurs à ma paresse : il me force à penser. Or toute contrainte produit haine.

54. Le terrein du despotisme est fécond en miseres comme en monstres. Le despotisme est un luxe de pouvoir inutile au bonheur du souverain. La seule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain. Il est l'effroi d'un Anglois. « Craignons, dit à ce sujet le juge Prat, que

» l'étude de l'Italien & du François n'avilisse un
» peuple libre ».

Que sont aux yeux d'un Anglois les grands de l'Europe ? des hommes qui joignent à la qualité d'esclaves celle d'oppresseurs des peuples : des citoyens que la loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un grand n'est en Portugal propriétaire, ni de sa vie, ni de ses biens, ni de sa liberté. C'est un negre domestique qui fouetté par l'ordre immédiat du maître, méprise le negre de l'habitation fouetté par l'ordre de l'intendant. Voilà dans presque toutes les cours de l'Europe, l'unique différence sensible entre l'humble bourgeois & l'orgueilleux grand seigneur.

55. Il faut ou ramper ou s'éloigner de la cour. Qui ne peut vivre que de ses graces, doit être vil ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

56. Le feu roi de Prusse à souper avec l'ambassadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il pense des princes. « En général, répond-il, ce
» sont de mauvais sujets ; ils sont ignorants, il
» sont perdus par la flatterie. La seule chose à
» laquelle ils réussissent, c'est à monter à che-
» val. Aussi de tous ceux qui les approchent,
» le cheval est le seul qui ne les flatte point
» & qui leur casse le col, s'ils le gouvernent
» mal ».

57.

57. Plus un gouvernement eſt deſpotique, plus les ames y ſont avilies & dégradées, plus l'on s'y vante d'aimer ſon tyran. Les eſclaves béniſſent à Maroc leur ſort & leur prince, lorſqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

58. Les ſouverains corrompus par la flatterie ſont des enfants gâtés. Habitués à commander à des eſclaves, ils ont ſouvent voulu conſerver le même ton avec leurs égaux, & en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs états. C'eſt le châtiment que les Romains infligerent à Tigrane, à Antiochus &c. lorſque ces Deſpotes oſerent s'égaler à des peuples libres.

59. Eſt-on riche, on veut être loué comme riche. A-t-on de la naiſſance ? on veut être loué comme gentilhomme. Eſt-on bien fait ? on veut être loué pour ſa taille. En fait de louange, on n'eſt point difficile; on s'accommode de tout.

60. L'homme de génie penſe d'après lui. Ses opinions ſont quelquefois contraires aux opinions reçues : il bleſſe donc la vanité du grand nombre. Pour n'offenſer perſonne, il ne faut avoir que les idées de tout le monde. L'on eſt alors ſans génie & ſans ennemi.

61. Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On n'imagine point l'excès auquel ſe

porta contr'eux la fureur de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous est conservé par Samuël Morland, ambassadeur d'Angleterre en Savoye & pour lors résident sur les lieux mêmes. « Ja-» mais, dit-il, les chrétiens n'ont commis tant » de cruautés contre les chrétiens. L'on coupoit » la tête aux barbes (c'étoient les pasteurs de » ces peuples) on les faisoit bouillir ; on les » mangeoit. On fendoit avec des cailloux le » ventre des femmes jusqu'au nombril. On cou-» poit à d'autres les mamelles : on les faisoit cuire » sur le feu & on les mangeoit. On mettoit à » d'autres le feu aux parties honteuses : on les » leur brisoit, & l'on mettoit en place des char-» bons ardens. On arrachoit à d'autres les ongles » avec des pinces. On attachoit des hommes » demi-morts à la queue des chevaux, & l'on » les traînoit en cet état à travers les rochers. » Le moindre de leurs supplices étoit d'être pré-» cipités d'un mont escarpé, d'où ils tomboient » souvent sur des arbres auxquels ils restoient » attachés & sur lesquels ils périssoient de faim, » de froid ou de blessures. L'on en hachoit en » mille pieces, & l'on semoit leurs membres & » leurs chairs meurtries dans les campagnes. » On empalait les vierges par les parties natu-» relles ; on les portoit en cette posture en guise

» d'étendards. On traîna entr'autres un jeune
» homme nommé Pélanchion par les rues de
„ Lucerne semé par-tout de cailloux pointus.
„ Si la douleur lui faisoit lever la tête ou les
„ mains, on les lui assommoit. Enfin on lui
„ coupa les parties honteuses qu'on lui enfonça
„ dans la gorge & on l'étouffa ainsi ; ensuite on
„ lui coupa la tête & l'on jetta le tronc sur le
„ rivage. Les catholiques déchiroient de leurs
„ mains les enfants qu'ils arrachoient au berceau ;
„ ils faisoient rôtir les petites filles toutes vives,
„ leur coupoient les mamelles & les mangeoient.
„ Ils coupoient à d'autres le nez, les oreilles
„ & les autres parties du corps. Ils remplissoient
„ la bouche de quelques-uns de poudre à canon
„ & y mettoient le feu. Ils en écorchoient tout
„ vifs ; ils en tendoient la peau devant les fenê-
„ tres de Lucerne : ils arrachoient la cervelle à
„ d'autres qu'ils faisoient rôtir & bouillir pour
„ en manger. Les moindres supplices étoient de
„ leur arracher le cœur, de les brûler vifs, de
„ leur couper le visage, de les mettre en mille
„ morceaux & de les noyer. Mais ils se montre-
„ rent vrais catholiques & dignes Romains,
„ quand ils allumerent un four à Garcigliane
„ dans lequel ils forcerent onze Vaudois à se
„ jetter les uns après les autres dans les flammes,
„ jusqu'au dernier que ces meurtriers y jetterent

„ eux-mêmes. On ne voyoit dans toutes les
„ vallées que des corps morts ou mourants. Les
„ neiges des Alpes étoient teintes de sang. L'on
„ trouvoit ici une tête coupée, là un tronc, des
„ jambes, des bras, des entrailles déchirées &
„ un cœur palpitant. „

Quel prétendu crime punissoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie ? celui, disoit-on, de la rébellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naissance au premier ordre de Gastalde & du pape ; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils possédoient depuis 1500 ans & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'est ainsi que la douce religion catholique, ses doux ministres & ses doux saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les Apôtres du diable ?

62. On ne porte point sur les religions l'œil attentif de l'examen, sans concevoir le dernier mépris pour l'espece humaine en général & pour soi-même en particulier. Quoi, se dit-on, il a fallu des milliers d'années pour déshonorer des hommes aussi spirituels que moi des contes du paganisme ! quoi les Juifs & les Guebres conservent encore leurs erreurs ! quoi ! les musulmans croient encore à Mahomet & feront peut-être des milliers d'années à reconnoître la

fausseté du Koran ? Il faut donc que l'homme soit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planette, comme l'a dit un sage, soit le Bedlam, ou les petites maisons de l'univers.

63. Pourquoi le prêtre est-il assez généralement aimé en Angleterre ? c'est qu'il est tolérant ; c'est que la loi lui lie les mains, & ne lui laisse nulle part à l'administration : c'est qu'il ne nuit & ne peut nuire à personne ; c'est que l'entretien du clergé Anglois est moins à charge à l'état que celui du clergé catholique, & qu'enfin en ce pays la religion n'est proprement qu'une opinion philosophique.

64. Ce que je dis du zele, je le dis de l'humilité. Quelque sot qu'on suppose un cardinal, il ne l'est jamais assez pour se croire vraiment humble, lorsqu'il se donne à Rome pour le protecteur d'un Empire tel que la France. La vraie humilité refuseroit un titre aussi fastueux. Non que je veuille nier la stupidité de quelques prélats. Mais leurs ambitieuses prétentions prouvent moins l'habileté du clergé que la sottise des peuples. Pendant mon séjour au Japon, me disoit un voyageur, on ne prononça jamais le nom de *Dot-Sury-Samo*, c'est-à-dire, *monseigneur la Grue*, sans que je me rappellasse malgré moi le nom de quelque évêque.

65. Jesus n'exerça nulle domination sur la terre. S'il eût voulu que le sacerdoce y commandât, il eût d'abord légué ce commandement à ses Apôtres. Or leurs successeurs en sont encore à nous montrer leur commission & le titre d'un pareil legs.

66. Les Saducéens étoient regardés comme les plus vertueux d'entre les juifs. En Hébreu le mot Suduc est synonime de juste. Aussi ces Saducéens étoient-ils, & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Pharisiens. Ces derniers demandoient la mort & le sang de Jesus-Christ. Or l'incrédulité est & sera toujours moins contraire à l'esprit de l'évangile que l'inhumanité & le Déicide.

67. A la honte de la France, M. Rousseau n'a pas été moins persécuté à Paris qu'à Neufchâtel. Les Sorbonistes ne pouvoient lui pardonner son dialogue du raisonneur & de l'inspiré. Ce dialogue, disoient-ils, est trop fort. Qu'y répondre? Mais les raisonnements de M. Rousseau étoient vrais ou ils étoient faux. Réfuter par la force de bons raisonnements, c'est injustice: en réfuter de faux par la violence, c'est folie. C'est avouer sa stupidité; c'est décrier sa propre cause. Les sophismes se réfutent d'eux-mêmes. La vérité est facile à défendre.

D'ailleurs quelles sont les objections de M.

Rousseau ? celle que tout Bonze, Dervis, Mandarin fait au Moine qui veut le convertir. Ces objections sont-elles insolubles ? Qu'est-ce que les moines vont faire à la Chine ? Pourquoi demandent-ils aux princes des biens, des aumônes, des gratifications pour subvenir aux frais d'une mission où ils ne convertissent personne ? Mais les moines en parcourant l'Orient, n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce : ils n'emploient les trésors que leur prodiguent les peuples, qu'à frustrer ces mêmes peuples du produit d'un commerce légitime. En ce cas, quels justes reproches les nations n'ont-elles pas à leur faire ? & quelles accusations peuvent-ils porter contre M. Rousseau ? Il a prêché, diront-ils, la religion naturelle. Mais elle n'est point contraire à la révélée. M. Rousseau fut honnête dans ses critiques. Il n'est point auteur de ces infames libelles intitulés, *Gazette Ecclésiastique*, cependant il fut banni, & le nouvéliste est toléré. Quels furent donc tes juges, ô célebre Rousseau ? Des Fanatiques qui flétriroient, s'ils le pouvoient, la mémoire des Marc-Aureles, des Antonins, des Trajans, & feroient un crime au plus grand prince de l'Europe de la supériorité de ses talents. Quels cas faire de tels jugements ? Aucun. En appeller à la postérité, & mépriser tous ceux que la raison & l'équité

n'auront pas prononcés. La postérité juge les juges ; & les plus intolérants, s'ils n'ont point été les plus fripons, ont du moins été toujours les plus stupides.

En butte aux cabales des prêtres, M. Rousseau est traité dans ce siecle comme Abélard le fut au douzieme par les moines de saint Denis. Il avoit nié que leur fondateur fût ce Denis l'aréopagite cité dans le Nouveau Testament. Dès ce moment on le déclare ennemi de la gloire & de la couronne de France. Il est en conséquence flétri, persécuté, proscrit par les saints de son siecle.

Qui s'oppose aux prétentions d'un moine est un impie. Delà ces accusations de blasphême & d'athéisme devenues maintenant si puériles & si ridicules. J'espere, pour l'honneur de l'esprit humain, que les grands, les princes, les ministres & les magistrats rougiront un jour d'être les vils instruments de la fureur & des vengeances monacales. Ils craindront de rendre les exils & les punitions honorables par le mérite de ceux auxquels ils seront infligés.

Les Athéniens pour assurer leur liberté, bannissoient quelquefois un citoyen trop illustre. La crainte d'un maître leur faisoit proscrire un grand homme Les nations de l'Europe, à l'abri

de ce danger, n'ont pas le même prétexte, pour commettre les mêmes injuſtices.

68. Caſſiodore penſoit comme ſaint Jean. La religion, dit-il, ne peut être commandée. La force fait des hypocrites & non des croyans. *Religio imperari non poteſt, quia nemo cogitur ut credat.* La foi, dit ſaint Bernard, doit être perſuadée & non ordonnée; *fides ſuadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire, dit Lactance, que la religion : elle eſt nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil eſt tam voluntarium quam religionem in quâ, ſi animus adverſus eſt, jam ſublata, jam nulla eſt.* Rien de moins religieux, dit Tertulien, que de vouloir contraindre la croyance : ce n'eſt point par la violence, c'eſt librement qu'on peut croire. *Non eſt religionis religionem cogere velle, cum ſponte ſuſcipi debeat, non vi.*

69. Les payens, dira-t-on, croyoient à des prêtres impoſteurs. Soit : cette croyance donnoit-elle droit de les perſécuter? Mille gens croient au charlatan, à la bonne femme, de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine? Dans les maladies corporelles comme ſpirituelles, c'eſt à chacun à choiſir ſon médecin.

70. Souvent, dit M. Lambert de Pruſſe, dans ſon *Novum Organum*, l'on croit penſer &

croire plus qu'on ne pense & ne croit réellement. C'est la source de mille erreurs. Un homme s'abstient-il, par exemple, de la lecture des livres défendus ? C'est un homme qui croit croire, & qui soupçonne en secret la fausseté de sa croyance ; c'est le plaideur de mauvaise foi qui n'ose lire le factum de sa partie adverse.
72 Les pilotes du vaisseau de la superstition sont éclairés. Quant aux matelots, la plupart sont imbécilles. Le clergé gouvernant exige peu de lumieres du clergé gouverné, & l'on n'a sur ce point rien à reprocher à ce dernier. A quoi s'occupe votre frere le prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle ? Le matin, répond le philosophe, il dit la messe, & le soir il ne sait ce qu'il dit.

72. Rien de plus absurdement subtil, *disent* les Anglois, que les argumens des théologiens, pour prouver aux ignorans catholiques la vérité du papisme. Ces argumens démontreroient également la vérité du Koran, celle des mille & une nuits & du conte de ma mere l'oie. Veut-on s'en convaincre, qu'on applique à ces contes les sophismes & distinctions de l'école, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

73. Descartes persécuté, quitte la France, emportant, comme Enée, ses Pénates avec lui; c'est-à-dire, l'estime & les regrets des gens

éclairés. Le parlement alors Aristotélicien rend arrêt contre les Cartésiens. Leur doctrine y est condamnée comme l'a depuis été celle de l'Encyclopédie, de l'esprit & d'Emile. Rien de différent dans ses divers arrêts que leur date. Or, les parlemens actuels se moquent du premier. Les parlemens futurs riront pareillement des derniers.

74. Voyez l'apologie des grands hommes, accusés de magie par Naudé. L'auteur s'y croit obligé de prouver qu'Homere, Virgile, Zoroastre, Orphée, Démocrite, Salomon, le pape Silvestre, Empédocle, Apollonius, Agrippa, Albert le grand, Paracelse, &c. n'ont jamais été sorciers.

75. Les théologiens ont tant abusé du mot *Matérialiste*, dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot est devenu synonime d'esprit éclairé. On désigne maintenant par ce nom les écrivains célébres, dont les ouvrages sont avidement lus.

76. De quelles imputations odieuses les catholiques n'ont-ils pas chargé les réformés? Que de ruses employées par les moines pour irriter les princes contre des sujets fideles! Que d'art pour ne faire voir en eux que des rebelles qui, la rage dans le cœur, les armes à la main, sont

toujours prêts d'escalader le trône ? Telle est donc, ô moines, votre justice & votre charité ! Sur quoi fonder vos calomnies? Laquelle des églises romaine ou protestante s'est le plus souvent arrogée le droit de détrôner les rois, de leur ravir le sceptre avec la vie ? Qui du calviniste ou du catholique a le plus souvent réduit ce droit en pratique ? Qu'on ouvre l'histoire, qu'on calcule le nombre & l'espece d'attentats commis par l'une & l'autre secte, la question sera bientôt décidée par le fait.

Les réformés, dira-t-on, ont fait la guerre aux princes. Non : mais les princes l'ont faite aux réformés. M'attaque-t-on injustement ? La défense est de droit naturel, & des persécutés nombreux useront toujours de ce droit. C'est en irritant le souverain contre des sujets fideles, que le moine a mis les armes à la main des réformés. Toutes les différentes sectes du christianisme sont aujourd'hui tolérées en Hollande, en Angleterre & en Allemagne, quels troubles y excitent-elles ? La paix dans cet empire s'est établie à la suite de la tolérance & s'y maintiendra sans doute tant que le magistrat y saura contenir l'ambition ecclésiastique.

Qu'au reste, comme je l'ai déjà dit, le gouvernement ne prenne point parti dans les que-

relles théologiques ; les peuples n'y mettront pas plus d'importance qu'aux disputes sur les anciens & les modernes.

77. Qui n'a point ri de voir les jésuites accuser tant de fois les parlements de révolte, de sédition, & les citer devant le prince, comme l'écolier devant le préfet. La France, disoit-on alors, est un pays d'esclaves où chacun s'accuse d'être séditieux ?

78. Le Moine s'occupe sans cesse à chercher dans les écritures quelques passages dont l'interprétation soit favorable à l'intolérance. Mais ne sait-on pas que si les saintes écritures sont de Dieu, les interprétations sont des hommes ?

79. Le guerrier franc & brave est communément humain. Sa franchise & son courage le mettent au dessus de toute crainte. Le prêtre au contraire est cruel. Pourquoi ? C'est qu'il est foible, faux & poltron. Or de toutes les créatures, dit Montagne, si la femme est la plus cruelle, c'est qu'en général elle est foible & sans courage. *La cruauté est toujours l'effet de la crainte, de la foiblesse & de la couardise.*

80. Rien de moins déterminé que la signification de ce mot *impie*, auquel on attache si souvent une idée vague & confuse de scélératesse.

Entend-on par ce mot un athée ? Donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obſcures de la divinité ? en ce ſens, tout le monde eſt athée : car perſonne n'en comprend l'incompréhenſible. Applique-t-on ce nom aux ſoi-diſants matérialiſtes? mais ſi l'on n'a point encore d'idées nettes & complettes de la matiere, on n'a point en ce ſens d'idées nettes & complettes de l'impie matérialiſte. Traitera-t-on d'athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les catholiques ? Il faudra donc appeller de ce nom les païens, les hérétiques & les infideles. Or en ce dernier ſens, athée n'eſt plus ſynonime de ſcélérat. Il déſigne un homme qui ſur certains points de métaphyſique ou de théologie, ne penſe pas comme le moine & la Sorbonne. Pour que ce mot d'athée ou d'impie rappelle à l'eſprit quelqu'idée de ſcélérateſſe, à qui l'appliquer ? aux perſécuteurs.

81. On n'imagine point à quelle idée l'intolérance a dans ces derniers temps porté l'idiotiſme en France. Durant la derniere guerre cent caillettes d'après leurs confeſſeurs, me diſoit un François homme d'eſprit, accuſoient les encyclopédiſtes du dérangement de nos finances; & Dieu ſait ſi aucun des encyclopédiſtes avoit été chargé de leur adminiſtration. D'autres ré-

prochoient aux philosophes le peu d'amour des colonels pour la gloire, & ces mêmes philosophes étoient alors exposés à une persécution que le seul amour de la gloire & du bien public peut supporter. D'autres rapportoient à la publication de l'encyclopédie, aux progrès de l'esprit philosophique les défaites des François, & c'étoit alors le roi très-philosophe de Prusse, & le peuple très-philosophe des Anglois qui battoient par-tout leurs armées. La philosophie étoit le baudet de la fable : elle avoit fait tout le mal.

Cependant, disoit à ce sujet un grand prince*, tout peuple qui bannit de chez lui la philosophie & le bon sens, ne peut se promettre ni grands succès dans la guerre, ni prompt rétablissement dans la paix.

En Portugal on rencontre peu de philosophes; & peut-être la foiblesse de l'état s'y trouve-t-elle en proportion avec la sottise & la superstition des peuples.

82. Sans la puissance des princes catholiques, les papistes aussi stupides & peut-être plus intolérans que les juifs, tomberoient dans le même mépris.

83. On ne fut jamais en France plus intolérant. Peut-être n'y imprimeroit-on pas au-

jourd'hui sans carton l'histoire ecclésiastique de M. Fleuri, & n'y permettroit-on pas l'impression des fables de la Fontaine. Quelle impiété ne trouveroit-on pas dans ces vers du statuaire & de la statue de Jupiter?

A la foiblesse du sculpteur,
Le poëte autrefois n'en dut guere;
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

84. Tout jusqu'à l'amour de soi est en nous une acquisition. On apprend à s'aimer, à être humain ou inhumain, vertueux ou vicieux. L'homme moral est tout éducation & imitation.

85. Nos divers caracteres sont le produit de nos passions factices. La preuve qu'ils ne sont pas l'effet d'une organisation ou d'un tempérament particulier, c'est qu'il en est d'attachés à certaines professions. Tel est, selon Monsieur Hume, & celui des gens de guerre, à-peu-près le même en tout pays, & celui des ministres des Dieux, dans tous les siecles, les empires, & les religions.

86.

86. L'amour de la gloire éleve l'homme au-dessus de lui-même; elle étend les facultés de son ame & de son esprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet d'une organisation particuliere, se tromperoit. Le desir de la gloire est une passion tellement factice & dépendante de la forme du gouvernement, que le législateur peut toujours à son gré l'éteindre ou l'allumer dans une nation.

87. Il n'est point d'art ou de science qui n'ait sa langue particuliere, & c'est l'étude de cette langue qui dans un âge avancé, nous rend incapable de l'étude d'une nouvelle science.

88. Dans chaque pays il est un certain nombre d'objets que l'éducation offre également à tous, & c'est cette impression uniforme de ces objets qui produit dans les citoyens cette ressemblance d'idées & de sentiments à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere national.

Il est en outre un certain nombre d'objets divers que le hazard & l'éducation présentent à chacun des individus, & c'est l'impression différente de ces objets qui dans ces mêmes individus, produit cette diversité d'idées & de sentiments à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere particulier.

89. Je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les lettres sans partager son temps entre le monde & la retraite ; que ce soit dans les deserts que se ramassent les diamants, & dans les villes qu'on les taille, les polisse & les monte, il est évident que le hazard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre.

Fin du premier Volume.

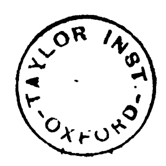




TABLE SOMMAIRE,

Des Sections & Chapitres contenus dans ce Volume.



SECTION I.

L'éducation nécessairement différente des différents hommes, est peut-être la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.

SECTION II.

Que tous les hommes communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit.



SECTION III.

Des causes générales de l'inégalité des esprits.



SECTION IV.

Que les hommes communément bien organisés sont tous susceptibles du même degré de passion : leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hazard nous place ; que le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes.

Fin de la Table sommaire du Tome premier.



